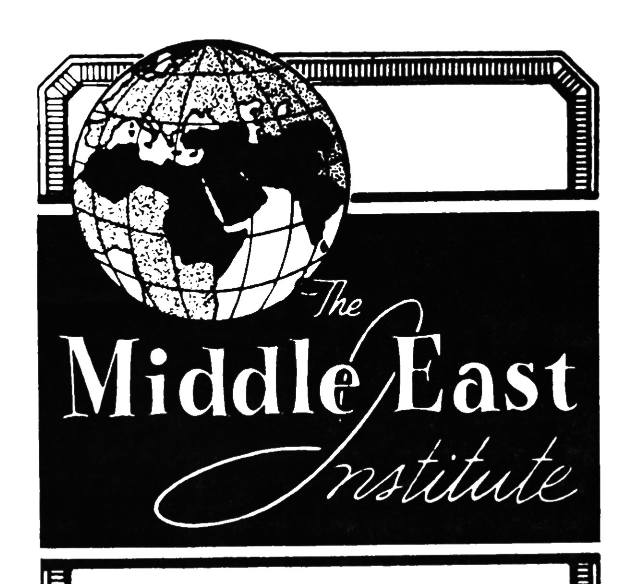




The
Middle East
Institute
1761 N St., N.W.
WASHINGTON, D. C. 20036

## VOLUME II

Volume II is the first French edition. In this appear the royal instructions of the Danish King to Niebuhr and his fellow explorers, (the first 40 pages). The rest of the volume is concerned with questions and answers relating to all phases of life, religion, customs, geography, etc. in this part of Arabia.

# RECUEIL DE QUESTIONS, PROPOSEES À UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS, QUI PAR ORDRE DE SA MAJESTE DANOISE FONT LE VOYAGE DE L'ARABIE.

PAR

MONSIEUR MICHAELIS

CONSEILLER DE S. M. BRITTANNIQUE, PROFESSEUR EN PHILOSOPHIE, ET DIRECTEUR DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES DE GOTTINGEN.

*Traduit de l'Allemand.*

---

À AMSTERDAM chez S. J. BAALDE,
ET À UTRECHT chez J. VAN SCHOONHOVEN & COMP.
MDCCLXXIV.

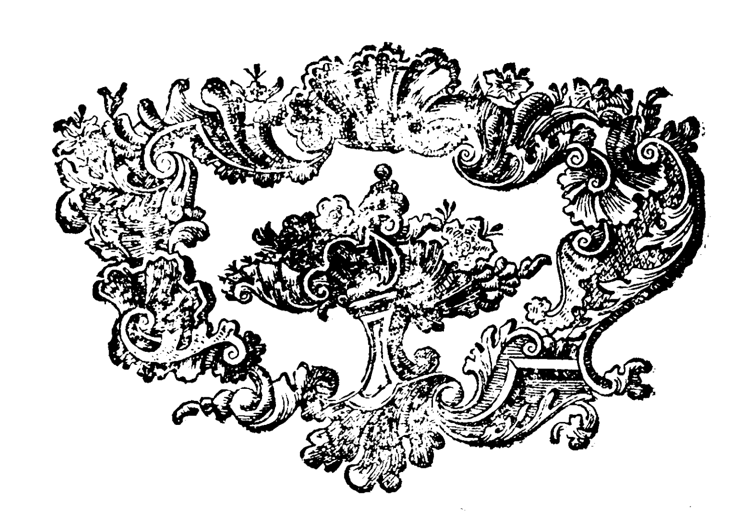
# AVERTISSEMENT

## DE

# L'EDITEUR.

LES Queſtions, que Mr. Michaëlis a propoſées à cette Société de Savants, qui voyageoient en Arabie, ſont trop avantageuſement connues, pour qu'il ſoit néceſſaire d'en parler ici. Elles ont paru très-propres à répandre du jour ſur l'Ouvrage, que l'on offre au Public, & à en faciliter l'intelligence; c'eſt ce qui a fait naître la penſée de refondre la Traduction de ces Queſtions, & de les placer à la tête de l'Ouvrage, auquel elles pourront ſervir en quelque ſorte d'Introduction.

Perſonne aſſurément n'étoit plus capable que Mr. Michaélis de donner un Extrait de l'Ouvrage de Mr. *Niebuhr*; il l'a fait dans ſa Bibliotheque Orientale, & on a cru devoir inſérer la Traduction de cette Piece après les Queſtions, pour mettre en état de ſe former une idée de l'Ouvrage, avant que d'en faire la lecture.



QUES-



# PREFACE.

S'il s'agiſſoit d'un autre livre, j'oſerois peut-être me diſpenſer d'y mettre une Préface, qui n'y ſeroit pas fort eſſentielle: mais cette fois-ci mes Lecteurs me pardonneroient difficilement, ſi je ne ſatisfaiſois leur curioſité au ſujet du voyage, qui a fait naître ces Queſtions, & je je me priverois moi-même d'une grande ſatisfaction, ſi je négligeois de parler d'une faveur vraiment royale, qu'un Prince a accordée aux ſciences.

Jusques-ici les connoisſances des Européens ſe ſont fort étendues par les voyages entrepris dans les contrées de l'Orient: mais il eſt certain, que l'on en eût retiré beaucoup plus de fruit, ſi la plupart des voyageurs euſſent été munis de deux ſortes de ſecours qui leur manquoient, & qui cependant ſont indiſpenſables.

Le premier, c'eſt la connoiſſance préalable de la langue du pays que l'on veut viſiter, je dis une connoiſſance puiſée dans les principes de la Grammaire: dépourvu de ce ſecours, on rencontre des obſtacles par-tout. Il eſt difficile de pénétrer bien avant dans le pays: les habitants ſont ré-

ſervés & pleins de défiance à notre égard: & quand ils ne le feroient pas, au moins ne trouvent-ils point de plaiſir dans notre commerce. On apprend d'eux tout au plus ce qu'on leur demande, & cela même fort défiguré, parcequ'il nous parvient par l'entremiſe d'un interprete; au lieu que l'on demeure dans l'ignorance ſur mille choſes, dont on ne ſoupçonne pas même l'exiſtence, & qui ſe dévoileroient dans la liberté & dans l'enjouement de ces converſations familieres, où le cœur s'ouvre, où les penſées coulent en abondance, & s'échangent ſans intention & comme au hazard.

Combien n'importe t-il pas pour les progrès de la Géographie & de l'Hiſtoire Naturelle, de connoître les noms tels qu'on les écrit & qu'on les prononce ſur les lieux mêmes? Que de confuſion & d'obſcurité ne naiſſent pas, lorsque ces noms ſont mal tracés? Or que feront ceux qui ne ſavent point les langues orientales, qui ne poſſedent pas la Grammaire de ces langues, connoiſſance qu'il eſt impoſſible d'acquérir dans un court voyage, & ſeulement par voie de converſation? Ils écriront ces noms en caractères latins, & de là autant de variantes dans l'ortographe, qu'il y a de perſonnes qui écrivent. Ces variantes feront occaſionnées tantôt par la dialecte ou par la prononciation groſſiere & traînante de l'Arabe qui parle, tantôt par la langue même de l'Européen qui écoute; & les ſavants les mieux verſés dans les langues Orientales ne feront pas en état de deviner, comment le mot doit être écrit en lettres arabes. Ils ne pourront donc jamais comparer les deſcriptions, que ces voyageurs feront des villes, des ruiſſeaux, des montagnes, des animaux, ou des plantes, avec ce que l'on trouve dans les Géographes & dans les Naturaliſtes Arabes ſur les mêmes objets. Il ne ſera pas même fort aiſé, de concilier le rapport d'un voyageur Allemand, par exemple, avec celui d'un Anglois. En liſant divers itinéraires nous prendrons peut-être d'une ſeule choſe dix idées différentes; & par là ces idées qui feroient juſtes & deviendroient fertiles, ſi en écrivant le mot comme il faut, on pouvoit les fondre enſemble, ne feront plus qu'un fardeau inutile pour la mémoire, & une ſource d'erreurs, parcequ'elles nous feront prendre un ſeul & même objet pour pluſieurs objets differents.

Que

Que l'on se représente le nom d'un ruisseau, d'une montagne, d'une ville de médiocre grandeur, qu'un voyageur ait écrit confusément en caracteres latins; comment sera-t-il possible de reconnoître ce même nom dans la relation d'un autre voyageur? Ne croira t-on pas qu'il est question de deux ou de trois villes au lieu d'une? Quoiqu'à la vérité l'Histoire Naturelle dût être quelque chose de plus qu'une simple nomenclature, les éléments de cette science ne sont cependant qu'un vocabulaire, où les mots sont rangés dans l'ordre naturel des classes, & accompagnés de leurs définitions. Mais dès que chacun a sa langue particuliere, ce vocabulaire ne peut être d'aucun usage; & c'est ce qui doit nécessairement arriver, lorsqu'en différents itinéraires les mêmes objets sont exprimés par différents caracteres latins, en sorte que l'on ne puisse pas retrouver dans l'un les noms que l'on a vus dans l'autre.

Les voyages assurément ne nous instruiront pas des mœurs, des loix, de la politique d'un peuple, dont nous n'entendons pas le langage. Que l'on envoie en France ou en Angleterre un Allemand qui n'a appris que sa langue: il nous fera de beaux portraits de ces Nations.

Il n'est pas toujours possible de prendre cette connoissance des langues sur les lieux: il est rare que l'on y puisse approfondir les regles grammaticales autant qu'il seroit nécessaire, pour se faire une ortographe correcte. Pour bien posséder les langues de l'Orient, il faut ou les savoir toutes ensemble, ou du moins avoir étudié celles que l'on sait sous un maître, qui posśédant également l'Arabe, l'Ethiopien, le Syriaque, le Chaldéen, l'Hébreu, le Samaritain, a pu nous mettre au fait des analogies qui subsistent entre ces langues: & ce maître, il ne sera pas facile de le trouver dans les pays orientaux. Enfin les voyageurs, réduits à s'instruire sur les lieux des premiers traits de la langue, perdent un temps précieux, & lorsqu'ils pourroient profiter de leur voyage, ils sont obligés de le finir.

J'avoue que les instructions grammaticales, que l'on peut recevoir en Europe, ne suffisent point pour mettre le voyageur en état de parler la langue arabe, ou telle autre langue de l'Orient; son maître même, quoiqu'il les entende dans les livres, ne saura point s'y énoncer, parceque l'usage

& l'exercice requis pour cet effet lui manquent. Cependant au moyen de ces instructions préalables il apprendra à parler facilement & promptement la langue arabe, lorsqu'il fréquentera cette nation.

L'autre défaut, qui diminue l'utilité des voyages, vient de ce qu'on abandonne les voyageurs à leur propre curiosité, & que l'on laisse les observations à faire à leur choix, sans leur proposer des questions, & sans leur déterminer les sujets sur lesquels on souhaiteroit d'être éclairci. Ils voient une infinité d'objets, sans y faire attention; mais ils s'y arrêteroient, s'ils savoient que ce sont précisément ces objets là, que tel savant en Europe desire de connoître, & dont la connoissance lui serviroit à dissiper une obscurité. Ainsi pour rendre leur voyage vraiment utile, il faut leur proposer des questions: faute de quoi ils pourront faire de bonnes observations, mais qui auront été faites avant eux par dix autres voyageurs, sans nous éclaircir le point, que nous voulons précisément savoir.. Ce peut être une bagatelle, très-connue dans les pays, où l'on va; & cela même est cause, qu'on néglige de la noter.

La recherche d'une vérité exige quelquefois des moyens dont tout le monde ne s'avise pas d'abord. Le voyageur ne passe qu'une semaine ou un mois dans les lieux, propres à une pareille recherche: dans un temps si court, & parmi tant de distractions, il ne songe point à toutes les ressources qui peuvent faciliter son entreprise, ressources que le Savant Européen imagine à loisir dans la retraite paisible de son cabinet. Ce dernier, environné d'une bibliothèque nombreuse, peut recueillir une dixaine de faits, auxquels ils ne manque que le onzieme pour achever la découverte: ce onzieme est sous les yeux du voyageur; mais il ne s'avise pas de le remarquer, parcequ'il ne peut traîner avec lui les livres dont l'inspection lui en feroit naître l'idée. Mais si le Savant Européen se donne la peine de fournir au voyageur un recueil de questions bien complet & bien détaillé; celui-ci sera en état d'exécuter ce que d'autres voyageurs n'ont pu faire.

Voilà les deux défauts, qui ont rendus moins utiles la plupart des voyages de l'Orient. Je dois ajouter encore, qu'il semble que l'on ait trop né-

gligé l'examen d'une partie du Globe, qui méritoit préférablement une attention particuliere.

Combien n'avons-nous pas de relations de la Palestine & de l'Egypte, toutes chargées de répétitions, & farcies d'inutilités touchant de prétendus lieux saints? Ce n'est pas que je veuille décourager ceux qui se sentiroient disposés à faire de nouvelles courses dans ces contrées. Il leur reste assurément assez de choses à y découvrir. La plupart de leurs prédécesseurs ont également ignoré ce qui méritoit d'y être vu & observé. Entre mille voyageurs qui courent la Palestine pour s'occuper de choses fabuleuses & pour déterrer les prétendus tombeaux des Saints, à peine en trouvera t-on un, qui daigne jetter un regard sur les productions de la nature. Mais qu'on me permette seulement d'observer, que les relations que nous avons de l'Arabie heureuse sont en très-petit nombre. La nature a répandu dans cette Région des richesses qui nous sont encore entiérement inconnues. Son histoire remonte dans la plus haute Antiquité; l'idiôme que l'on y parle est différent de celui de l'Arabie occidentale, que nous connoissons; & comme cet idiôme a été jusqu'ici le flambeau le plus sûr pour l'intelligence de la langue hébraïque, que de nouvelles lumieres sur le plus important des livres, je veux dire sur la Bible, ne pourrions nous pas nous promettre de puiser dans la dialecte de l'Arabie orientale, si nous parvenions à la savoir au même degré, que nous savons celle de l'Occident de cette contrée? Les noms qui ont péri dans celle-ci, comme sont par exemple ceux de plusieurs végétaux, & ceux de plusieurs fossiles précieux, se retrouveroient peut-être dans la premiere.

Ces considérations m'ont souvent fait souhaiter, qu'un homme de lettres, versé dans la langue Arabe voulût entreprendre de visiter l'Arabie heureuse, & que des Savants de l'Europe, en lui proposant leurs questions, contribuassent à rendre ce voyage plus utile. Je me figurois alors, que la route seroit facile à faire en passant par Tranquebar, où de plus le savant voyageur pourroit se mettre au fait de bien des choses propres à faciliter ses opérations. Arrivé dans l'Arabie heureuse, & familiarisé avec cette contrée jusqu'à un certain point, je m'imaginois que son retour deviendroit

encore plus utiles, s'il pouvoit se faire soit par le milieu de l'Arabie, soit en traversant la mer rouge. La ville de Tranquebar me rappelloit naturellement cette protection glorieuse, accordée aux sciences par le Monarque au Sceptre duquel cette ville a le bonheur d'être soumise, & j'osois me flatter, que si jamais Prince vouloit faire à la République des lettres un présent si magnifique, on devoit sur-tout l'attendre de l'Auguste du Nord. Cet espoir, je l'avoue, mes Lecteurs pourroient le regarder comme téméraire & précipité, principalement de la part d'un étranger, qui n'est point un sujet du Roi de Danemarck, si la protection que ce grand Prince étend sur toutes les connoissances humaines, & le généreux appui qu'il prête aux sciences, pour l'amour même des sciences, n'étoient connus de l'Europe entiere. Aussi le succès a-t-il pleinement justifié ma confiance: & si j'ai quelque chose à me reprocher, ce n'est que la réserve timide avec laquelle je fis parvenir à Copenhague mes premieres représentations.

J'eus à peine touché cet article, dans une lettre que j'eus l'honneur d'écrire à S. E. Monsieur le Conseiller Privé de Bernstorf, que je reçus l'ordre d'exposer mon projet avec plus d'étendue. Mon plan fut présenté au Roi, qui l'honora de sa haute approbation, & je reçus la commission de proposer une Personne propre pour l'exécuter, & prête à s'en charger, laquelle Personne S. M. pensionneroit durant les années de préparation, & qu'ensuite elle enverroit en Arabie.

Quoique j'eusse la liberté de prendre cette Personne dans telle nation que je jugerois à propos, ce fut pourtant pour moi un redoublement de satisfaction, de rencontrer parmi mes Auditeurs un Danois, qui s'étant appliqué à la littérature orientale, non par devoir ni par aucune vue particuliere, mais par pure inclination, y avoit fait de grands progrès, & qui de plus desiroit de voir l'Orient. Il savoit déja quelles sont les lacunes de nos connoissances que je ne croyois devoir être remplies que dans cette Région: & je ne pouvois proposer un sujet dont il y eût plus à espérer. C'étoit Mr. de Haven, que S. M. daigna créer Professeur à Copenhague avant son départ. Il s'arreta encore quelque temps ici, & continua à s'appliquer aux langues orientales. Mais comme notre Université, dont la

fon-

fondation eſt récente, n'a pas encore une bibliotheque fournie de manuſcrits orientaux, & que par conſéquent il ne pouvoit trouver ici les ſecours néceſſaires, pour le mettre en état de remplir le but de ſon voyage; le Roi ajouta à ſes premieres graces celle de l'envoyer à Rome, pour puiſer ces ſecours dans les bibliotheques de cette Capitale.

Il reſtoit toujours un grand défaut dans le projet du voyage. Je le ſentis parfaitement; mais comme le remede étoit diſpendieux, je n'eus pas le courage de le demander. On ne peut attendre d'un Savant ſeul, qui ne s'eſt particuliérement attaché qu'à une branche des ſciences, autant de travaux & de ſuccès que d'une compagnie d'hommes lettrés, dont chacun fournit ſa tâche particuliere. Dans une pareille compagnie, le Phyſicien & le Philologue peuvent ſe prêter un ſecours réciproque: ils peuvent l'un & l'autre aider le Mathématicien, & en être aidés. C'eſt ce que M. le Profeſſeur de Haven, peu de temps après ſa nomination pour le voyage, me fit ſouvent remarquer, & il ſouhaitoit d'avoir au moins un compagnon verſé dans l'Hiſtoire Naturelle. Je m'enhardis à la fin à demander cette ſeconde grace au Mécene, qui avoit porté mes premieres repréſentations au pied du Trône. La bonté du Monarque Danois me convainquit, que j'avois eu tort de ne pas faire cette demande plutôt. S. M. m'ordonna de choiſir & de propoſer un Naturaliſte, & un Mathématicien, à qui elle accorderoit également une penſion annuelle pour leur aider à ſe préparer au voyage, & entre autres à prendre quelque teinture de la langue arabe.

Je me reprocherois ici ſans doute de n'avoir pas en même temps demandé, que l'on aſſociât à la Compagnie un Médecin & un Deſſinateur, ſi S. M. n'avoit pas d'elle même accordé cette grace: de ſorte qu'à cet égard encore le but du voyage ſera rempli, & les ſciences ne ſouffriront point de ma timidité.

Mr. Niebuhr, natif du Duché de Breme, eſt le Mathématicien, qui fut deſtiné au voyage, & feu Mr. le Profeſſeur Mayer & Mr. le Profeſſeur Kaeſtner m'aiderent à le choiſir, pour remplir cet objet. Il a plu depuis à S. M. de le décorer du titre de Lieutenant au corps des Ingénieurs. Il pour-

pourſuivit les études mathématiques ſous les auſpices des Profeſſeurs que je viens de nommer. Feu Mr. Mayer ſur-tout lui enſeigna dans des leçons particulieres, l'art de faire des obſervations aſtronomiques avec la derniere exactitude. Le peu de temps que laiſſoient à Mr. Niebuhr des occupations ſi néceſſaires, il le donnoit aux élements de la langue arabe, dont la connoiſſance lui étoit indispenſable, pour pouvoir donner une deſcription géographique des pays, qu'il avoit à parcourir.

Il étoit bien plus difficile de trouver un Phyſicien. Mais à la fin je m'en rappellai un, qui n'avoit beſoin d'aucune eſpece de préparation pour le voyage: —— c'étoit Mr. le Profeſſeur Forskäl, Suédois de nation. Après avoir fait ſon cours d'Hiſtoire Naturelle ſous le Chevalier Linnæus, il avoit cultivé à Gottingen les langues orientales, & ſpécialement la langue arabe: & il étoit de retour dans ſa Patrie depuis 1756. Il eſt auteur d'une Diſſertation intitulée: *Dubia de principiis Philoſophiae recentioris*, laquelle lui a gagné des approbateurs, & attiré des adverſaires, dont quelques-uns ont paſſé les bornes de la bienſéance. Il combat, dans cet écrit, quelques opinions que j'avois avancées, & ſur lesquelles nous nous étions ſouvent diſputés ſans pouvoir tomber d'accord: & j'avouerai que l'honnête franchiſe avec laquelle il manie cette controverſe, n'a pas peu contribué à me faire deſirer qu'il fût aggregé à la compagnie des voyageurs. Je ſavois en général qu'il n'étoit point crédule, qu'il ne ſe rendoit qu'à l'évidence, & qu'il aimoit la vérité. Nos diſputes philoſophiques m'étoient de bons garants, qu'un amour aveugle pour mes opinions ne lui feroit jamais voir ni entendre dans l'Orient ce qu'il ne verroit & n'entendroit en effet. Je n'ai pu m'empêcher de faire cette remarque ſur ſa Diſſertation, parce que les doutes qui y ſont formés contre une certaine Philoſophie, ont été relevés par un ſectateur de Mr. le Docteur Cruſius, de la maniére du monde la moins meſurée, & que l'incivilité a été pouſſée juſques à comprendre toute la nation de Mr. le Profeſſeur Forskäl dans les reproches qu'on lui a faits. Si je puis me faire honneur de quelque choſe, c'eſt de ne point reſſembler à de pareils Philoſophes, & d'avoir le bonheur de n'en être pas traité avec plus de ménagement.

Nos

Il ſe trouva par pur hazard, que les trois voyageurs étoient de trois differentes nations: un Danois, un Allemand, & un Suédois hazard heureux, en ce qu'il aſſortit parfaitement l'impartialité, avec laquelle le Monarque Danois répand ſes faveurs ſur le mérite par-tout où il ſe recontre.

Lorsque le temps fixé pour le départ approchoit, S. M. m'ordonna de tracer le plan d'une Inſtruction pour les voyageurs. Dans cette vue, je commençai par publier dans pluſieurs gazettes un article, où j'invitois les Savants à me communiquer leurs conſeils, & particuliérement à m'indiquer les queſtions qu'ils ſouhaiteroient de voir éclaircies. Quoiqu'à la vérité je me fuſſe attendu à plus de ſecours de ce genre que je n'en ai reçu, je dois dire auſſi, que parmi les écrits qui m'ont été fournis, il s'en trouve qui ſont d'une très-grande importance. Ces écrits n'ont rien de commun avec les queſtions propoſeés dans cet Ouvrage, mais ils ont été remis en original entre les mains des voyageurs, afin de ne leur rien faire perdre en paſſant par les mains d'un traducteur.

Je prendrai la liberté de ſpécifier ici publiquement les cahiers qui m'ont été envoyés & que j'ai rémis aux voyageurs, pour donner à leurs auteurs un témoignage public de ma reconnoiſſance, & pour que chacun puiſſe ſavoir, ſi les lettres qu'il m'a écrites dans ces temps de trouble, ſont parvenues à leur adreſſe. J'ai donc d'abord reçu d'un Anonyme des avis fondés ſur l'expérience, où l'on enſeigne aux voyageurs le moyen de ſe préparer des mets ſalutaires dans des lieux peu habités. Les autres dont je place les noms ſelon l'ordre du temps, dans lequel leurs lettres ſont arrivées, ſont Mr. de Halem, Conſeiller de la Chancellerie d'Oldenbourg, Mr. le Paſteur Pagendarm, Mr. Ruſt, Garde des Régiſtres à Baerenbourg, Mr. de Navarre, domicilié à Amſterdam, Mr. le Docteur Thiéry, à Paris, & Mr. le Docteur Jean Collet, à Londres. Enfin, l'Académie des Inſcriptions & des Belles Lettres de Paris a bien voulu nous communiquer un excellent Mémoire, rempli de queſtions ſavantes qui ſe rapportent à l'Hiſtoire, à la Géographie & à la langue des Arabes. Si l'eſpace & le temps, qui reſte d'ici à la foire, avant laquelle cet Ouvrage doit être imprimé, le permettent, je prendrai la liberté, dans l'espérance

qu'on voudra bien me l'accorder, de faire, imprimer ce Mémoire en son entier, aussi bien que quelques-unes des lettres dont j'ai parlé, & de les joindre à mes Questions.

On persistoit encore dans le premier projet, que le voyage devoit se faire par Tranquebar. Ce projet avoit de grands inconvénients, & un des principaux étoit qu'il falloit deux fois passer la ligne. Mais ce qui m'y avoit déterminé, ce sont quelques relations répandues en Europe, qui représentent le chemin par l'Egypte & l'Arabie, ou par la mer rouge, comme presque impraticable. Une autre considération s'y étoit jointe; en prenant ce détour par Tranquebar, on évitoit les pays qui sont le siege ordinaire de la peste, dont le souffle ennemi & funeste aux sciences, pouvoit en un instant nous faire perdre les fruits de tout le voyage. Et à cet égard l'exemple récent de feu Mr. Haszelquist étoit plus que suffisant pour nous intimider.

Cependant quelques-uns des Savants que j'ai nommés plus haut, nous firent remarquer de nouvelles difficultés dans la route de Tranquebar, & tâcherent de nous persuader, que celle de l'Egypte étoit plus facile & plus commode. Mr. le Professeur de Haven m'écrivit la même chose de Rome, où il étoit encore, & où il avoit eu occasion d'apprendre de nouvelles particularités touchant l'Egypte & la mer rouge. Or en supposant que cette route fût sûre & praticable, il n'y avoit pas à douter un moment, qu'elle ne fût plus avantageuse au progrès des sciences, & n'offrît plus de découvertes à faire. Je me résolus donc, en envoyant l'ébauche de l'Instruction, à solliciter en même-temps, que cette affaire fût examinée à Copenhague, & qu'outre cela l'Instruction fût soumise au jugement de quelques Savants de cette ville, ou de quelques Négociants qui connoîtroient les régions orientales. Ma démarche eut tout le succès desirable. Il fut agréé que le voyage se feroit par l'Egypte, & le retourpar Bassora. Rien de plus profitable aux lettres. Il reste en Egypte quantité de choses à découvrir, comme on le verra en partie dans mes Questions. Sur le chemin du Sinaï, les voyageurs feront à portée de voir les fameuses inscriptions arabes, & de les copier en partie, inscriptions, qui parurent si importantes à Clayton, Evêque de Clogher, qu'il voulut consacrer un voyage

voyage exprès pour s'en procurer les copies. La mer rouge en mériteroit bien autant, tant elle nous eſt encore peu connue: & il eſt à espérer, que les environs de Baſſora renferment bien des choſes, que l'on ne trouve point en Arabie, & qui pourront fournir la réponſe à pluſieurs de ces Queſtions.

Les avis des Savants du Dannemarck étoient auſſi fort importants, & j'en ai fait uſage en retouchant le premier plan de l'Inſtruction. Mr. le Profeſſeur Kratzenſtein y a ajouté un Mémoire rempli de remarques intéreſſantes pour le Mathématicien & le Phyſicien, où il leur indique les moyens de découvrir certaines vérités, qui ſemblent ſe cacher & fuir à l'œil de de l'Obſervateur. Mais ce qui fait ſur-tout honneur à ces Savants c'eſt qu'ils ont prié S. M. d'aſſocier un Médecin & un Deſſinateur aux trois voyageurs dont j'ai parlé; en conſequence dequoi j'ai été chargé de dreſſer auſſi une inſtruction pour ces deux nouveaux membres de la Compagnie. On m'a permis en même temps d'inſérer cette Inſtruction ſi ſouvent mentionnée, telle qu'elle s'eſt peu à peu perfectionnée par le concours des lumieres & des conſeils de pluſieurs Savants, telle en un mot que S. M. l'a approuvée & preſcrite pour regle à nos voyageurs. Je n'en ai omis que quelques articles qui ne ſauroient intéreſſer le Public. Elle ſuit immédiatement la préface, & mes Lecteurs y prendront d'avance une ideé plus complete de l'utilité, que nous pouvons attendre de ce voyage.

Il me reſte à parler des Queſtions, que j'ai proproſées aux voyageurs. Reſſerrées dans un petit nombre de lignes, elles n'euſſent été d'aucune utilité. Il a donc fallu leur donner quelque étendue, & quelque fois en faire de petites Diſſertations. Je ne penſe pas en devoir faire des excuſes, ni que perſonne ſoit aſſez peu équitable pour m'en blâmer. Des queſtions détaillées, qui renferment une eſpece de ſolution, ſe liſent plus agréablement, que des queſtions trop abrégées.

Je dois plutôt craindre que l'on ne me reproche les erreurs, & les fautes qui me feront échappées. A ceci j'ai à dire pour toute réponſe, que ces erreurs & ces fautes étoient inévitables. Les Queſtions ſont relatives à plus d'une ſcience, & l'on ne ſauroit me reprocher de ne pas poſſéder ces

 ſcien-

ſciences dans toute leur étendue. Je crois, que ſans rougir je puis faire des queſtions, qui ſe rapportent à l'Hiſtoire Naturelle ou à la Medecine, & que le Naturaliſte ou le ſavant Medecin n'auroit point faites lorsqu'il ne s'agit que de choſes, que le Philologue pouvoit deſirer de ſavoir comme étant néceſſaires à l'explication de la Bible, quand il n'a point trouvé d'éclairciſſements dans les ſources, où il a coutume d'en chercher. Je veux même croire, que quelques livres & ſur tout quelques itinéraires renferment la réponſe à telle & telle de mes Queſtions: mais qui eſt-ce qui a tout lu, & qui eſt-ce qui ſe rappelle tout ce qu'il a lu? Si quelqu'un trouve dans des ouvrages imprimés la réponſe à quelqu'une de mes Queſtions, & s'il veut bien communiquer, cette réponſe au Public, pourvu qu'elle ſoit fondée non ſur des conjectures mais ſur des faits avérés, il pourra compter ſur la reconnoiſſance des Savants, & cela d'autant plus qu'il aura découvert en Europe ce que je cherchois Aſie. Je n'y perdrai rien non plus de mon côté; car on m'aura de l'obligation, de ce que par ma queſtion & par l'aveu de mon ignorance j'aurai donné occaſion à celui qui aura fait la découverte, de nous faire part de ſes lumieres. Je ne doute point non plus, que les Cabinets de curioſités naturelles qui exiſtent en pluſieurs endroits de l'Europe, ne renferment bien des choſes, qui fourniroient des réſponſes à quelques-unes de mes Queſtions: mais ces Cabinets ſont une Aſie pour moi, comme ils le ſont pour mille autres. On ne peut en tirer parti à moins de vivre dans les endroits mêmes où ils ſe trouvent, & d'y avoir un libre accès autant de fois que l'on veut. Le voyageur eſt ébloui de tant de richeſſe, & il les contemple plutôt parceque c'eſt la mode, que pour en tirer uſage. Je prie donc ceux, qui poſſedent des Cabinets ou qui en ont la ſurveillance, de vouloir honorer mes Queſtions de la même attention, dont ils les jugeroient dignes, s'ils voyageoient actuellement en Egypte, en Syrie & en Arabie.

Ce n'eſt pourtant pas que je n'aie uſé de toutes les précautions poſſibles, pour écarter de mes Queſtions les choſes ſuperflues auſſi bien que les erreurs. Dans cette vue j'ai raſſemblé de temps en temps chez moi une Société de Savants de mes amis, qui ont bien voulu me donner quelque ſoirées

rées pour entendre la lecture de mon Ouvrage. Elle étoit composée de Mr. le Docteur Walch, Mr. le Docteur Heilmann, Mr. Roederer, Médecin du Roi, & Mr. le Professeur Chrétien - Guillaume Buttner, qui peu d'années auparavant m'avoit donné des leçons d'Histoire Naturelle. Nous passions ensemble des heures délicieuses, & mes Questions donnerent lieu à plusieurs discussions qui tournoient au progrès commun de nos connoissances. C'étoit une espece de société littéraire ce qui contribua peut-être à la rendre plus utile, c'est que l'amitié en avoit banni toute contrainte & toute formalité.

J'ai omis les questions auxquelles mes amis ont pu me faire des réponses satisfaisantes: mais cela n'est arrivé que rarement, parceque je ne me contentois ni de probabilités ni de systêmes, & que la seule évidence des faits pouvoit me déterminer à effacer. J'ai redressé les fautes & les inperfections & j'ai ajouté des questions nouvelles, lorsque mes amis l'ont jugé nécessaire: dans ces deux cas j'ai cru de mon devoir de leur faire honneur de leurs lumieres. A la vérité il importe peu aux Lecteurs de savoir, par qui telle ou telle question a été mise sur le tapis, ou quelles sont les méprises où j'étois tombé d'abord, & par qui je fus détrompé: & on pourroit regarder comme superflus & pédantesques les soins que j'ai pris à cet égard. Mais il m'importe d'être reconnoissant envers mes amis, qui m'ont fait part de leurs lumieres: & j'aime mieux me rendre coupable d'une légere pédanterie, que d'ingratitude & de plagiat, envers ces mêmes amis, qui m'ont assisté de leurs conseils avec tant de cordialité. Mes Lecteurs trouveront donc dans tout le cours de mon ouvrage des traces de ces conférences, & les noms des Savants, dont j'ai fait mention ci-dessus.

Pouvois-je faire d'avantage pour me garantir de l'erreur dans des sciences qui me sont étrangeres, où cependant je ne pouvois me dispenser d'entrer, pour répandre un nouveau jour sur la philologie sacrée, qui est proprement ma science favorite? Et si malgré toutes ces mesures, il est resté des fautes dans mon livre, n'aura-t-on pas l'équité de me les pardonner?

Je m'attends de la part de quelques Lecteurs à une objection que mes amis m'ont déja faite. Ils craignoient que je ne demandasse beaucoup plus de choses,

que les cinq voyageurs ne feroient capables d'en découvrir dans l'efpace de trois ans. Et en effet, à compter les Queftions, non par les chiffres qui font à la tête de chaque article, mais par les fujets que ces articles renferment, on verra qu'elles paffent le nombre de mille. Et de pouvoir acquérir une entiere certitude fur tant de matieres, ce feroit un bonheur fi grand pour les fciences, que l'on ne fauroit presque s'en flatter. Il faudroit avouer au moins, que jamais voyage n'auroit eu un fuccès comparable à celui-ci

Je fouhaite fort que ces idées flatteufes foient juftifiées par l'événement, & je ne crois pas être blâmable en formant ce vœu. D'un côté la protection royale qui influe fi puiffamment fur ce voyage, jointe au grand foin qui a été pris pour préparer les voyageurs, pour les pourvoir des livres & des inftruments néceffaires, & pour les diriger dans leurs recherches par le moyen de ces Queftions, de l'autre les talents & le zele de ces mêmes voyageurs, femblent autorifer les plus hautes efpérances. Malgré cela je ne crois point que toutes les Queftions propofées feront réfolues. La réponfe à telle ou telle de ces Queftions ne dépend pas fimplement de la bonne volonté d'un voyageur, le hazard y entre encore pour beaucoup. Mais en fuppofant, que la fortune lui foit contraire dans la moitié des recherches dont il eft chargé, je ne laifferai pas d'obtenir plus de réponfes en propofant mille Queftions, que fi je n'en propofois que cent. Plus le voyageur eft inftruit des objets dignes de curiofité dans l'Orient, plus ils deviendra attentif aux chofes qui lui pafferont journellement fous les yeux, & foigneux à s'informer de celles dont il ne fe feroit pas foucié fans cela.

Voilà ce que je répondis à mes amis, qui furent pleinement fatisfatis de ma réponfe. Je m'affure que voyageurs les fatisferont encore bien d'avantage. Leur habileté, leurs talents, & leur zele furpafferont notre attente, & leur feront exécuter au-delà de ce que nous pouvions légitiment prétendre.

Mes queftions fe rapportent presque toutes à l'explication de l'Ecriture fainte. Je prévois que par cet endroit elles déplairont à certaines gens, & leur paroîtront trop théologiques; mais j'avoue que je regarde comme

comme important tout ce qui tend à expliquer un livre ſur lequel toute notre Religion eſt fondée. A quoi j'ajoute, que pour bien entendre le Vieux Teſtament, il eſt abſolument néceſſaire d'approfondir l'Hiſtoire Naturelle, auſſi bien que les mœurs des Orientaux. On y trouve à peu près trois cents noms de végétaux: je ne ſais combien de noms tirés du regne animal, & un grand nombre qui déſignent des pierres précieuſes: il eſt rempli d'un bout à l'autre de traits relatifs à la Géographie & aux mœurs de l'Orient. Les erreurs commiſes dans les anciennes verſions orientales nous conduiſent encore à la recherche de pluſieurs animaux & de pluſiers plantes, dont la Bible ne fait point mention. En un mot, tandis que l'on croit ne s'occuper que de l'intelligence du plus ancien des livres, on ſe trouve inſenſiblement engagé à étudier la plus grande partie de l'Hiſtoire Naturelle, & la plupart des mœurs de l'Orient, matières à quoi l'on n'auroit pas ſongé, ſi l'occaſion n'en avoit été fournie par ce monument ſi mémorable de l'antiquité orientiale. Je ne ſais en effet nommer aucun autre livre, aucun du moins dont le ſujet ſoit moral, qui puiſſe rendre à cet égard les mêmes ſervices aux ſciences. Mr. le Docteur Heilmann, dans un Diſcours qui a été imprimé, a fait voir combien la Philoſophie doit à l'Ecriture ſainte, & aſſurément l'Hiſtoire Naturelle n'a pas moins d'obligations à ce ſaint Livre.

Il y a des Savants pour qui la Bible eſt un livre ſi odieux, qu'ils ne ſe contenteront point de ces deux réponſes. Tout ce que j'ai à leur dire, c'eſt qu'en propoſant des queſtions tendantes à répandre de la clarté ſur la Bible on n'a fait qu'entrer dans le but du voyage. D'autres Savants ont formé des queſtions qui regardent les autres Sciences. J'ai nommé plus haut ceux qui m'en ont envoyé de cette eſpece. On ne doit attendre de moi ſinon que je m'intéreſſe à cette partie des ſciences, à laquelle je me ſuis conſacré.

Je m'étois contenté d'abord de coucher par écrit les Queſtions, que je fais imprimer actuellement, & d'en remettre une copie aux voyageurs. Mais il réſultoit de là cet inconvénient, c'eſt que chacun des voyageurs ne pouvoit avoir ſon propre exemplaire de ces Queſtions, pas du moins tel

qu'il

qu'il le falloit, pour y marquer d'abord ſes découvertes. Sur pluſieurs Queſtions les voyagéurs devoient entretenir correspondance avec d'autres Perſonnes dans l'Orient, par exemple avec le Médecin de la Miſſion établie à Tranquebar : ce qui non ſeulement auroit emporté beaucoup de temps, mais cauſé encore bien des erreurs, ſi les correſpondants n'euſſent pas été pourvus de leur côté d'une copie autentique des Queſtions. C'eſt par cette raiſon que l'on a jugé néceſſaire de les faire imprimer. Mais par là elles peuvent avoir encore une utilité beaucoup plus étendue. Les amateurs des ſciences, Savants de profeſſion ou Négociants, ſoit qu'ils demeurent eux-mêmes dans l'Orient, ſoit qu'ils y aient des Connoiſſances, pourront voir ces Queſtions, & peut-être fournir la réponſe à pluſieurs. C'eſt dans cette vue que nous les ferons parvenir à des Perſonnes que nous croyons étre bien intentionnées pour les progrès des ſciences: mais nous eſpérons qu'un plus grand nombre de Perſonnes, qui les achéteront & les liront par curioſité, ſe rendront à ma priere d'augmenter nos connoiſſances en nous communiquant leurs lumieres. Enfin, ces Queſtions pourront encore dans la ſuite ſervir de guide à d'autres voyageurs, & leur indiquer les objets, que l'on ſouhaiteroit de voir éclaircis par leurs ſoins: & les queſtions que notre Compagnie de voyageurs n'aura pu réſoudre, mériteront peut-être l'attention des ſavants ou des Négociants, qui parcourront l'Orient à l'avenir.

Il eſt vrai que ſi l'on vouloit entreprendre des voyages dans d'autres contrées ſituées vers l'Orient, ils exigeroient d'autres queſtions. J'en aurois quelques-unes toutes prêtes pour la Paleſtine, & que l'on trouveroit auſſi importantes qu'inattendues: la plage qui s'étend de l'Euphrate au Tigre, & les rivages orientaux de ces deux fleuves; en demanderoient d'autres encore: & ſi l'on étoit aſſez heureux pour pouvoir s'ouvrir une entrée dans l'Abyſſinie, la curioſité des Européens ſe tourneroit vers de nouveaux objets. Mais cela n'empêche point, que la plupart des Queſtions propoſées dans cet ovrage ne puſſent rencontrer leur ſolution dans ces mêmes pays. Quel bonheur pour les ſciences, ſi la bonté de quelque Monarque donnoit ſouvent occaſion d'agiter ces ſortes de problêmes relativement à d'autres pays? C'eſt ainſi

ainſi que Louis XIV. mérita du genre humain. Par là il s'eſt attiré nos louanges. Mais il n'a pas eu beaucoup d'imitateurs. C'eſt un malheur pour les revenus publics auſſi bien que pour les Sciences, qu'on les regarde communément comme une affaire de finance, ou comme une branche de commerce, & que l'on veuille ſavoir, avant le temps, quel profit elles rapporteront à l'Etat. On peut prédire avec certitude, qu'elles lui procureront de grands avantages: mais juſqu'à ce que les découvertes projettées ſoient faites, il eſt impoſſible de déterminer en quoi ces avantages conſiſteront. Suppoſons qu'on eût demandé, il y a trois ſiécles, quel bien produiroit la curioſité d'étendre d'avantage la navigation vers l'Occident, pour tenter le tour du monde: on auroit répondu avec raiſon, que les peuples, qui viendroient à bout de l'entrepriſe, en retireroient de l'utilité, mais que l'on ne ſauroit l'apprécier au juſte avant l'exécution du projet. Il ne reſte plus aujour-d'hui de nouvelles parties du monde, ſituées ſous un climat favorable, à découvrir; mais le commerce, les manufactures étrangeres, & les productions naturelles, offrent une ſource de décourvertes utiles, qui ne ſera peut-être pas ſi tôt épuiſée. Si l'on parvient à les faire, ce ſera probablement ſans deſſein, & par rencontre fourtuite: mais la probabilité d'atteindre cette heureuſe époque ſera portée au plus haut point, ſi l'on envoye dans les pays inconnus des Perſonnes verſées dans les langues & dans l'Hiſtoire Naturelle. Je veux que ces Perſonnes s'appliquent uniquement aux ſciences. Qu'on les laiſſe faire: on verra bientôt les découvertes utiles ſortir du ſein même des découvertes curieuſes.

Je ſens que de telles eſpérances paroîtront à bien des gens extrêmement recherchées & théorétiques. Ils diront qu'il n'eſt pas néceſſaire d'aller chercher ſous la zone brûlante les choſes dont nous avons beſoin dans nos climats: & ſi je leur diſois, qu'ils ne ſauroient disconvenir de l'utilité d'un voyage, qui ſe feroit dans l'Orient entre le quarantieme & le cinquantieme degré de latitude, ces détracteurs des ſciences ne manqueroient pas de repliquer, que les terres ſituées entre ces degrés ne ſont point cultivées. Cependant me permettroient-ils de leur faire remarquer, combien de productions de la nature, & combien d'arts ont paſſé du Midi à notre Sep-

tentrion? On peut aſſigner le temps dans lequel la vigne fut transplantée des climats chauds dans les provinces méridionales de la France: & depuis plusieurs ſiecles la même vigne eſt connue ſur les rivages du Rhin, qui ſont encore plus vers le Nord, ſans qu'elle ſe ſoit abâtardie. Elle y a acquis des qualités, qu'on ne lui connoit pas dans d'autres endroits du monde. Quels ſont les pays d'où le ver à ſoie eſt venu chez nous? Premiérement connu en Italie, & puis en France, avec quel ſuccès ne s'eſt-il pas multiplié dans les Etats du Roi de pruſſe, peu avant la préſente guerre, & tout récemment dans le Dannemarck, qui eſt plus ſeptentrional encore? Que l'on nous rapporte d'autres climats une ſemblable chenille, & qui prenne auſſi bien dans nos Provinces, ce ſera un plus grand avantage que de trouver une mine d'or des plus riches.

Que l'on me pardonne cette digreſſion en faveur des voyages littéraires entepris dans des climats chauds. Je reviens au ſujet, ſur lequel j'ai à m'entretenir avec mes Lecteurs. Ce recueil ne comprend pas toutes les queſtions que je propoſe à la compagnie des voyageurs: on leur en a adreſſé pluſieurs autres, qui n'ont pu être imprimées avant la foire de Pâque de Leipſick: j'en compoſe actuellement de nouvelles qui les ſuivront dans leur voyage: & les réponſes, que nous comptons de recevoir à ces premieres queſtions, fourniront peut-être matiere à en propoſer de beaucoup plus importantes. Si je vois que cette Edition trouve des Lecteurs, elle ſera peut-être ſuivie d'un ſeconde volume. J'ai pris la liberté d'inſerer à la fin de celui-ci une traduction de l'excellent Mémoire, que l'Academie Françoiſe des Inſcriptions & des Belles Lettres nous a fait l'honneur de nous envoyer. Cette traduction n'eſt point mon ouvrage: elle a été faite par Mr. le Profeſſeur Koehler.

Je ne ſaurois me réſoudre à terminer cette préface, ſans exprimer ma reſpecteuſe reconnoiſſance aux Protecteurs généreux, qui, dans ces temps critiques m'ont mis en état de tracer ces Queſtions, & de m'occuper d'un voyage à faire en Arabie. On s'appercevra ſans peine, que ces Queſtions, quoi qu'elles ne contiennent qu'une liſte des choſes que j'ignore, doivent

m'avoir

m'avoir coûté plus de travail, qu'aucun autre écrit qui ſoit ſorti de ma plume. Vivant dans le centre de la guerre, & dans une ville où ſes inconvénients ſe faiſoient le plus ſentir, il m'eût été impoſſible de trouver le loiſir néceſſaire pour fournir cette tâche, ſi Son Alteſſe Mgr. le Maréchal Duc de Broglie n'avoit daigné me décharger des fardeaux militaires, & exempter ma maiſon de l'obligation de loger des Troupes. Le repos dont j'ai joui, & que j'ai pu conſacrer aux Muſes, je le dois uniquement à ſa généroſité. Qu'il me ſoit permis de célébrer encore ici publiquement une faveur ſi ſignalée, ſi néceſſaire à la compoſition de cet ouvrage, faveur qui m'a été accordée au milieu du bruit des armes, & uniquement par amour pour les ſciences; qu'il me ſoit, dis-je, permis de la célébrer dans un temps, où l'on ne ſauroit plus confondre la voix de la reconnoiſſance la plus pure, avec la voix de l'adulation & de l'interêt. Ce ſeroit une ingratitude impardonnable, ſi je n'ajoutois, que S. A. Mgr. le Maréchal Prince de Soubiſe me fit la grace de me renouveller la même faveur, lorſqu'il prit le commandement des armées françoiſes.

A Gottingen le 26 Avril 1762. Michaelis.

# INSTRUCTION,

*à la quelle.*

Nous Fréderic V. par la grace de Dieu, Roi de Dannemarck, Norwege, &c. &c. (*t. t.*) Voulons très-gracieusement, que les Personnes qui par notre ordre & à nos dépens font le voyage de l'Arabie heureuse, à savoir, en qualité de Philologue, le Professeur *Fréderic-Chrétien de Haven*; comme Physicien, le Professeur *Pierre Forskäl*; comme Mathématicien, le Lieutenant des Ingénieurs, *Carsten Niebuhr*; de même que le Médecin, *Chrétien-Charles Cramer*, & le Peintre, *George-Guillaume Baurenfeind*, aient à se conformer très-humblement.

§. 1.

Les Voyageurs nommés ci-dessus se rendront tous ensemble dans l'Arabie heureuse, & ne perdront jamais de vue le but que nous nous sommes très-gracieusement proposé, c'est que, pour l'avantage des Sciences & des Lettres, ils fassent dans ce pays autant de découvertes qu'il leur sera possible.

§. 2.

Ils s'appliqueront à remplir ce même devoir, & pendant le voyage, & pendant le retour, autant que cela se pourra, sans les retarder sur la route: le Physicien & le Mathématicien le rempliront sur-tout durant la Navigation. Cependant, comme ce n'est pas uniquement pour le bien des Sciences & des Lettres en général, mais particuliérement pour faire des recherches dans l'Arabie heureuse, qu'ils entreprennent leur voyage; l'espérance de faire des découvertes ne doit ni occasionner des délais, ni les détourner de

de leur route, ni les engager dans des courſes particulieres; à moins que ce ne fût l'eſpérance très certaine de quelques découvertes fort importantes: c'eſt le ſeul cas qui puiſſe autoriſer quelque petit délai ou quelque tour: encore faudroit-il que le cas fût ſi extraordinaire & ſi inattendu, que les voyageurs puſſent être aſſurés, qu'en dreſſant cette Inſtruction on ne pouvoit le prévoir, & que leur demarche ne pût manquer de mériter notre très-gracieuſe approbation. Et ſuppoſé même qu'un ſemblable délai ou détour fût réſolu par la pluralité des ſuffrages: nous voulons qu'une ſeule voix qui s'y oppoſe ſuffiſe pour y faire renoncer. On ſent aſſez qu'il ne s'agit point ici d'un retardement occaſionné par de grandes maladies, qui retiendroient au lit quelqu'un des voyageurs. Notre intention n'eſt que de preſcrire des bornes au deſir de faire des découvertes autrepart que dans l'Arabie heureuſe: puiſqu'une telle curioſité, quelque louable d'ailleurs qu'elle ſoit, pourroit nuire au deſſein principal du voyage.

§. 3.

Leur voyage d'ici à Conſtantinople ſe fera par mer, & de là ils ſe rendront par Alexandrie & le Grand-Caire en traverſant l'Egypte, à la montagne de Sinaï, & dans les contrées voiſines au *Gebel el Mocatab*, enfin ils paſſeront la mer rouge pour arriver à la Mecque. Dans cette vue, notre Envoyé à la Porte Ottomanne, le Conſeiller de Conférence, & Commiſſaire général au département de la guerre, de *Gebler*, à quis nous donnerons nos ordres en conſéquence, les pourvoira des paſſeports néceſſaires de la part de *l'Empereur Turc*, & de lettres de recommendation propres à favoriſer leurs deſſeins. Leur ſéjour dans l'Arabie heureuſe durera deux ou même trois ans, ſi la néceſſité l'exige: mais leur premier ſoin ſera de ſe familiariſer avec la langue arabe au point de la parler couramment; ce qui eſt indiſpenſable pour bien remplir le but, que nous nous ſommes propoſé.

§. 4.

Pour avancer avec d'autant plus de ſuccès dans l'étude de cette langue, ils emploieront à s'y exercer une partie du temps de la navigation. Cet exercice charmera leur loiſir, & remplira les heures oiſives que leur laiſſeront les obſervations phyſiques & mathématiques. Et comme le Philologue & le Phyſicien y ont déja fait plus de progrès que le Mathématicien, nous voulons qu'ils aſſiſtent ce dernier de leurs lumieres lorsqu'il le demandera.

§. 5.

Ils tâcheront de pénétrer dans l'intérieur de l'Arabie le plus avant qu'il ſera poſſible. Ils ne ſe contenteront point de parcourir les côtes: ils chercheront à connoître le pays; & ils changeront de demeure auſſi ſouvent qu'il ſera néceſſaire pour parvenir à cette fin. Nous eſpérons, que le médecin que nous leur avons adjoint, pourra contribuer beaucoup à leur faciliter les entrées, & c'eſt notre intention très-gracieuſe, qu'ils ſe ſervent de ce moyen pour viſiter le plus d'endroit qu'ils pourront, ſans expoſer toutefois leur vie dans des lieux où pourroient régner des maladies mortelles & contagieuſes. Plus le médecin témoignera ne pouvoir ni ne vouloir ſe ſéparer du reſte de la compagnie des voyageurs, plus il ſera en état de leur ouvrir des voies ſûres & nouvelles. Nous ne voulons point reſſerer les voyageurs par des regles plus préciſes mais nous laiſſons à leur prudence & à la pluralité des ſuffrages à déterminer les lieux qu'ils viſiteront, & les chemins qu'ils prendront, & les conjonctures où ils jugeront à propos de demeurer enſemble, & celles où il pourroit être convenable de ſe ſéparer: le tout dans la trèsgracieuſe eſpérance, que dans toute leur conduite, ils feront éclater leur zele pour le progrès des lettres, & tâcheront par là de ſe rendre dignes à leur retour de la continuation de nos graces & de notre bienveillance.

§. 6.

§. 6.

Il y a une égalité parfaite entre les Savants qui éntreprennent ce voyage: & nul d'entr'eux ne doit s'arroger ſur les autres aucune eſpece de droit ou de ſupériorité. Le maintien de la paix & de la bonne harmonie fera leur conſtante & principale étude: & ſous peine de perdre notre bienveillance royale ils éviteront, avec un ſoin extrême, tout ce qui porte le nom de querelle, de diſpute, ou de diſſenſion. Et comme ſouvent la plus parfaite union ne peut ſubſiſter ſans une condeſcendance réciproque, nous regarderons cette déférence comme un mérite dans toutes les affaires où le reglement préſent & le but du voyage ne feront point compromis. Au reſte ſi dans des cas qui ne ſont point déterminés dans cette Inſtruction, il arrivoit que les ſentiments fuſſent partagés, la pluralité des voix décide: & s'il y a égalité de voix, c'eſt au ſort qu'il faut s'en rapporter: mais ni la pluralité, ni même l'unanimité des ſuffrages ne pourront jamais rien conclure de contraire à ce qui eſt exprimé dans l'Inſtruction.

§. 7.

— — — . — — — —

§. 8.

Chaque voyageur tiendra ſon propre journal: il ne confiera rien à ſa mémoire; il écrira avant la fin du jour, ou s'il en eſt empêché par des obſtacles inſurmontables, avant la fin de la ſemaine, les obſervations qu'il aura faites, il les écrira bien détaillées & en paroles claires & intelligibles, que chacun puiſſe comprendre ſans avoir beſoin de ſon interprétation, en cas qu'il vienne à mourir. Si la même obſervation ſe trouve dans pluſieurs de ces journaux ſans que l'on ſe ſoit auparavant concerté, cela nous ſera d'autant plus agréable, que l'on apprendra à connoître en Europe

un

un même fait, que deux voyageurs auront décrit ſous differents points de vue, & que l'on croit avec plus de confiance ce qui eſt confirmé par pluſieurs témoins. Ainſi on verra, par exemple, avec plaiſir, que chaque voyageur rapporte ce qu'il aura remarqué des mœurs & penchants favoris de la nation: & quand il arriveroit, que le Philologue ſe ſervît de la Phyſique pour éclaircir le ſens des expreſſions affectées à cette ſcience, que le Phyſicien appliquât l'Hiſtoire Naturelle à l'explication de la Bible, & que le Mathématicien, outre ſes fonctions ordinaires, fît encore des obſervations ſur des matieres appartenantes à la Phyſique; cela ne ſera point regardé comme une uſurpation de l'emploi d'autrui.

En recommandant aux voyageurs la bonne harmonie, notre intention n'eſt point du tout que leurs journaux ne doivent pas ſe contredire, lorsque deux d'entr'eux, parlent d'une même choſe: pourvu qu'ils ne s'écartent point des regles de la politeſſe, ils auront d'autant moins de ſujet de ſe vouloir mutuellement du mal d'une pareille contradiction, que nous l'enviſagerons très-gracieuſement comme une marque de la fidélité hiſtorique.

§. 9.

Les voyageurs enverront, de temps en temps auſſi ſouvent qu'il ſera poſſible, & que l'occaſion s'en préſentera, des copies de leurs Journaux en Europe, & les adreſſeront à notre Conſeiller Privé & Grand-Maréchal de notre Cour, Mr. le Chevalier Adam Gottlob Comte de *Moltke*. Mais ils garderont les originaux par devers eux, afin que ſi quelque copie venoit à ſe perdre, la perte puiſſe être réparée.

Si les circonſtances le permettent, ils confronteront ces Journaux avant de nous en envoyer les copies, afin de pouvoir ſe donner mutuellement des avis ſur les choſes qui exigeront des éclairciſſements, ou plus de juſteſſe dans l'expreſſion. Mais on ne prétend point par cette confrontation, que les Journaux ſoient parfaitement conformes, & exempts de toute contradiction.

§. 10.

§. 10.

Tous les voyageurs doivent uſer des plus grands égards envers les habitans de l'Arabie. Ils n'attaqueront jamais leur Religion, encore moins la traiteront ils avec mépris même d'une maniere implicite. Ils s'abſtiendront de tout ce qui pourroit cauſer à ces peuples le moindre déſagrément: ils uſeront d'une délicateſſe extrême dans les recherches qui pourroient choquer l'ignorance des Mahométans, en leur faiſant ſoupçonner que l'on veut déterrer des tréſors, ſe ſervir de l'art magique, ou faire le métier d'eſpions au préjudice du pays. Ils entreprendront ces ſortes de recherches de la maniere la moins perceptible, & ils leur donneront les apparences les plus favorables. Ils ſe garderont bien d'exciter la jalouſie & la vengeance cruelle des Arabes, ſoit par des intrigues amoureuſes, ſoit ſeulement en prenant avec les femmes des libertés tolérées en Europe. Quoique ce ne ſoit point ici notre deſſein de leur inculquer les devoirs communs de la morale, nous ne laiſſons pas de leur défendre très-ſerieuſement tout commerce illicite ſoit avec des femmes mariées, ſoit avec des femmes libres, qui pourroit irriter la jalouſie vangereſſe des Orientaux. De quelque façon qu'ils ſoient provoqués, ils n'éclateront jamais en paroles injurieuſes, & n'en viendront jamais à des voies de fait, fût-ce même pour leur défenſe, dans des lieux où ils ſont ſous la protection du Magiſtrat. L'expérience n'apprend que trop, combien ces ſortes de démarches ſont dangereuſes dans les contrées qui profeſſent la Religion de Mahomet, où tous les affronts faits à un Muſulman ſont expiés par la mort. Et comme des fautes de cette nature pourroient entraîner des ſuites fâcheuſes pour toute la compagnie, nous joignons à nos exhortations la défenſe la plus formelle. Si quelqu'un contrevient à nos ordres, & s'attire quelque malheur, nous ſerons obligés de l'abandonner à ſa propre deſtinée: & la compagnie ne ſera nullement tenue de s'expoſer elle même pour le ſauver.

§. 18.

Si les voyageurs trouvent à acheter des manuscrits à un prix raisonnable, nous les y autorisons jusqu'à la somme de ——— ——— ——— ——— Dans ces acquisitions ils ne doivent avoir égard ni à la beauté ni au grand prix, mais à l'utilité de ces manuscrits; & en tout cas à leur ancienneté. On ne demande pas précisément qu'ils rapportent des copies de l'Alcoran, qu'on achete en Europe à beaucoup meilleur marché, toutes les fois que les Chrétiens ont été en guerre avec les Turcs. D'ailleurs il pourroit y avoir du danger à les acheter sur les lieux, & même à les toucher, si l'on avoit à faire à de zélés Musulmans. On ne desire pas qu'ils rapportent des livres ascétiques, ou des livres de prieres, ni des poësies arabes. Cependant l'acquisition de ces sortes de manuscrits ne leur est pas absolument défendue, supposé qu'une raison particuliere les y engage. Mais les écrits que nous avons principalement en vue, ce sont ceux qui se rapportent à l'Histoire Naturelle, à la Géographie & à l'Histoire; ce sont encore de vieux manuscrits de la Bible Hébraique & Grecque, ou en tout cas d'anciennes versions arabes de ce saint Livre. Parmi les manuscrits hébreux on préférera ceux qui sont précieux par leur antiquité; & même par des lettres antiques, & dont la figure s'éloigne de celle des caracteres modernes; ou ceux qui comparés avec notre Texte ordinaire, tel que nous le tenons des Masoretes, feroient voir des variantes dignes de l'attention des Critiques. La plupart des écrits arabes qui traitent de médecine, ne sont que d'une médiocre utilité. Il n'y a que leurs Traités sur la petite vérole, qui pourroient offrir des objets intéressants. C'est donc à ces derniers qu'il faudroit principalement se borner dans l'acquisition des livres de médecine. S'ils trouvoient des Dictionnaires manuscrits à acheter, le choix devroit tomber préférablement sur ceux, qui n'ont pas encore été maniés par *Golius* & *Giggejus*.

Nous voulons & ordonnons aussi expressément, que tous les manuscrits sans exception, qui auront été acquis, soient envoyés à notre Bibliotheque Royale

Royale de Copenhague, ſous l'adreſſe marquée ci-deſſus, §. 9. & qu'au retour des voyageurs, ces manuſcrits ſoient délivrés à la dite Bibliotheque.

§. 12.

Comme nous ſouhaitons ſur-tout, que l'on nous rapporte de ce voyage non ſeulement des copies exactes des Inſcriptions du *Gebel el Mocatab*, mais encore, ſi les circonſtances le permettent, ces mêmes Inſcriptions modélées en plâtre; ce ſoin regardera en particulier le Profeſſeur de Haven aidé du Peintre.

§. 13.

Nous n'approuverions point du tout qu'à ſon retour la compagnie ſe ſéparât, mais nous ordonnons très-gracieuſement, que les cinq voyageurs reviennent tous enſemble par Baſſora, qu'ils paſſent par terre par Alep & Smirne, & que de là ils reviennent en Europe, ſans que perſonne d'entr'eux puiſſe contrevenir à cet ordre, ſous quelque prétexte que ce ſoit.

§. 14.

Les Voyageurs s'appliqueront ſinguliérement à ſatisfaire aux queſtions ſpéciales, que le Profeſſeur Michaelis leur propoſera ou leur enverra après leur départ. Mais ceci n'exclut point du tout les queſtions, qui même ſans ſon entremiſe leur ont été propoſées, ou leur ſeront envoyées dans la ſuite par d'autres Savants. Nous leur remettons ici d'abord celles, qui ont été communiquées par l'Académie des Inſcriptions & des Belles-Lettres de Paris, & par divers autres Savants étrangers, pour que dans ſon temps ils y répondent avec toute l'exactitude dont ils ſeront capables. Nous y joignons les problêmes, les avis & les conſeils du Profeſſeur Kratzenſtein, qui s'addreſſent en partie au Mathématicien, en partie aux Phyſiciens, & dont ils feront le meilleur uſage qu'ils pourront.

§. 15.

Nous ordonnons très-gracieusement, que non-seulement les minutes des Journaux mentionnés ci-dessus §. 9. mais encore toutes les réponses aux questions faites & à faire aux voyageurs, de même que tous les desseins, tous les plans, toutes les cartes géographiques qu'ils auront lévées, & toutes les observations physiques, astronomiques, géographiques, historiques, philologiques, de quelque nature qu'elles puissent être, qu'ils pourroient écrire pour leur particulier, sans les porter dans leurs Journaux; item toutes les production naturelles sans exception qu'ils auront amassées, en quoi qu'elles puissent consister, soient envoyées à Coppenhague à l'adresse indiquée §. 9. Ils enverront sous un chachet volant, ou sans cachet, les réponses destinées aux questions de Savants étrangers, afin que nous puissions en faire prendre copie: comme c'est pareillement notre intention, que tout ce que les voyageurs rapporteront à leur retour des articles que nous venons de spécifier, soit délivré & déposé au même lieu, le tout avec fidélité, & conformément aux devoirs dont ils sont liés envers nous: nous réservant de disposer dans la suite de toutes ces choses d'une maniere convenable aux circonstances, & d'ordonner nous-mêmes de leur destination ultérieure.

§. 16.

Nous nous attendons très-gracieusement, que le Professeur Forskäl, qui est destiné à faire ce voyage en qualité de Physicien, observera les regles prescrites à des voyageurs par Linnaeus dans sa Dissertation intitulée: *Instructiones Peregrinatoris*. Le *Hierozoicon* de *Bochart*, & le *Hierobotanicum* de *Celsius*, feront les écrits dont il fera le plus d'usage. Ils les comparera avec la nature, il en corrigera les défauts, il en remplira les lacunes; & pour y réussir, ils s'informera des animaux & des végétaux qui ne sont pas encore suffisamment connus, quoique ces auteurs en aient fait mention. Les livres nécessaires à son but lui ont été fournis à nos dépens.

§ 17.

§. 17.

L'attention du Phyficien fera fans doute plus excitée, & deviendra plus utile, fi pendant le voyage il tire du Dictionnaire de *Golius* la lifte de toutes les production naturelles de l'Arabie, dont ce Dictionnaire ne donne pas une idée fuffifante, & dont il croira qu'il fera néceffaire de juger par fes propres yeux. Comme nous fuppofons très-gracieufement, qu'il fe fera familiarifé à Upfal avec les copies des Ecrits arabes qui traitent de l'Hiftoire Naturelle: nous voulons qu'il interroge la nature elle même fur la vérité des récits de ces Ecrivains, qu'il décrive méthodiquement, & rapporte, s'il eft poffible, les plantes ou les productions, que ces mêmes Ecrivains ne font qu'indiquer en général. Comme nous apprenons auffi qu'il s'eft déja appliqué ci-devant à l'étude de la Philologie facrée, nous lui ordonnons de donner une attention toute particuliére aux productions naturelles, dont il eft fait mention dans la Bible, & qui en partie font encore inconnues.

§. 18.

Il tâchera d'ajouter les noms arabes à toutes les productions naturelles dont il parle, & de les exprimer tant en caracteres arabes qu'en caracteres latins. S'il fe trouve que la même chofe ait des noms différents dans différentes contrées, il ne négligera pas non plus de le remarquer.

§. 19.

Il rapportera, ou il enverra avant fon retour, fi cela fe peut, fans occafionner de nouveaux frais, les productions du regne minéral, & celles du regne végétal, & ces dernieres defféchées, auffi-bien que leurs graines; & pourque l'on puiffe employer ces graines, il tâchera de fon

mieux de s'inftruire de leur culture, & de ce qui eft néceffaire pour les faire germer. Comme fon féjour en Arabie doit durer deux jufqu'à trois ans, les occafions de s'acquitter de cette partie de fes fonctions, ne lui manqueront pas. Il profitera de ce même féjour pour apprendre à connoître les plantes dans leurs differents états, & il aura foin de marquer toujours la faifon dans laquelle il les aura trouvées dans chacun de ces états.

Il fera auffi attention à l'ufage des plantes, & à la préparation des minéraux. Les fables même qui fe débitent fur leur fujet, ne doivent point lui paroître indignes d'être annotées, parce qu'elles pourront au moins fervir à mieux entendre des livres orientaux: & dans cette vue il prendra garde aux fignifications, que l'on préte à certaines fleurs, en fait de galanterie.

§. 20.

Pour faciliter fa tâche, les Préfidents & les Directeurs de notre Compagnie des Indes Orientales, auffi bien que ceux de nos Compagnies générales de commerce, donneront ordre à leurs Capitaines de vaiffeaux, de recevoir, & de transporter ici les caiffes chargées de productions naturelles. Nous ordonnerons de même au Capitaine de notre vaiffeau de guerre, fur lequel les voyageurs doivent s'embarquer pour Conftantinople, de laiffer entrer le Profeffeur Forskäl, ou fon Adjoint le Médecin Cramer, dans les chaloupes, toutes les fois qu'ils en enverront au rivage, afin de les mettre en état de recueillir les curiofités qui fe préfenteront, & de les faire affifter en toute maniere par les Mariniers, foit fur mer dans un temps de calme, pour la pêche des coraux, de coquillages, d'animaux marins, &c. foit fur terre pour abattre des arbres, pour porter des productions naturelles &c. C'eft dans cette intention que nous les avons fait pourvoir de filets, dont on fe fert pour pêcher les huitres, & d'autres outils néceffaires.

§. 21.

§. 21.

S'il eſt impoſſible de rapporte certaines productions naturelles inconnues parmi nous, & dont une ſimple deſcription ne donneroit pourtant pas une idée aſſez nette à un Européen: le Phyſicien tâchera de s'en procurer des deſſeins, & s'il ſe peut, des deſſeins en couleurs, à quoi le Peintre lui prêtera ſon ſecours.

§. 22.

Dans l'occaſion il étendra ſes recherches ſur les changements qui ſe font dans l'atmoſphere, ſur les dégrés de chaleur, ſur les marées, & principalement ſur celles du Golphe d'Arabie, ſur l'influence de certaines mœurs dans la multiplication de l'eſpece humaine, ſur certaines maladies inconnues parmi nous, dont les Ecrivains orientaux parlent ſouvent, en un mot ſur tout ce que le Chevalier Linnæus a recommandé à un Phyſicien voyageur.

§. 23.

Nous avons adjoint à la Compagnie des voyageurs le Médecin Cramer, tant pour les aſſiſter en cas de maladie, (& pour cet effet il eſt pourvu de tous les médicaments néceſſaires), que, parceque qu'il conſte par l'expérience, que la qualité de médecin concilie ſouvent aux autres voyageurs la faveur des peuples orientaux & leur procure toutes ſortes d'avantages.

Mais ſur-tout nous lui enjoignons très-gracieuſement, de montrer ſa bonne volonté en prêtant ſon aſſiſtance au Profeſſeur Forskäl (à l'habileté duquel les recherches botaniques ſont particuliérement confieés), dans la collection, préparation, deſcription & conſervation des autres productions naturelles, ſavoir des inſectes, poiſſons, coquillages, limaçons, oiſeaux & autres animaux,

animaux, minéraux, pierres &c. Notre intention n'eſt point que l'un de ces Savants puiſſe regarder l'autre comme ſon ſubalterne, & exiger ſon ſecours par voie de commandement, ni que l'autre puiſſe refuſer ſon aſſiſtance lorsqu'il en ſera requis, & témoigner de la mauvaiſe volonté. Nous eſpérons au contraire très gracieuſement, que le Profeſſeur Forskäl d'un côté, ne demandera jamais des ſervices du médecin que d'une maniere décente & polie: & que de l'autre le Candidat *Cramer* ne s'y refuſera jamais, & ne cherchera point de prétextes pour s'y ſouſtraire; mais que plutôt ils ſe concerteront amicalement ſur le partage du travail; & qu'anſi ils réuniront leurs efforts & leur induſtrie pour bien remplir la tâche commune.

§. 24.

Nous recommandons en même-temps d'une façon ſinguliere au Candidat *Cramer*, de ſe préparer, durant le voyage, à ſes fonctions autant qu'il ſera poſſible, & de faire une étude aſſidue de la langue arabe, en quoi nous enjoignons très-gracieuſement aux autres voyageurs de l'aſſiſter, autant que leurs propres occupations pourront le permettre. Nous ſouhaitons d'autant plus qu'il donne à cette langue toute ſon application; qu'elle contribuera à lui ouvrir, de même qu'à ſes compagnons de voyage, l'accès de pluſieurs lieux de l'Arabie, dès qu'il la parlera aſſez couramment, pour pouvoir traiter dans leurs maladies, les Grands & les perſonnes de condition du pays.

§. 25.

Ce ſera d'ailleurs encore ſon devoir particulier de ſuivre exactement l'hiſtoire des maladies, de celles ſur tout qui ne regnent que dans ces climats, ou qui du moins y ſont plus communes, & pour ainſi dire, plus naturaliſées que partout ailleurs. Il s'inſtruira avec ſoin des remedes que l'on fait prendre aux malades, & du régime qu'on leur fait obſerver. Il tiendra de tout cela un Journal exact, qui ſera dreſſé ſur le même plan que les autres

autres. Il tâchera principalement de résoudre les questions sur la petite vérole proposées par le Docteur *Thiéry*, & que nous remettons entre ses mains. Quant aux autres loix générales qui sont prescrites aux voyageurs depuis §. 1. jusqu'à §. 15. il les observerra de même dans son département autant qu'elles pourront se concilier avec ses fonctions particulieres, soit en qualité de Médecin, soit en qualité d'Assistant du Professeur *Forskäl*.

§. 26.

En cas qu'il survienne des maladies à ses compagnons de voyage; il est tenu de les assister fidélement & *gratis*, & sans qu'il lui soit permis, de les abandonner jamais dans des maladies dangereuses ou contagieuses. On lui délivre ici, pour en faire usage dans le besoin, les conseils de médecine & de diete, que le Médecin *Navarre* a fournis au Professeur *Michaelis* pour le bien des voyageurs.

Il se prêtera aussi autant qu'il sera en son pouvoir, à servir les Arabes de sa science, de façon à concilier à ses compagnons de voyage la faveur & la protection des Grands, la conficance du peuple, & à leur ouvrir par là de nouveaux chemins pour pénétrer plus avant dans l'intérieur de l'Arabie. Mais ils usera à cet égard de la plus grande circonspection, & ne se servira point de remedes dangereux, de peur d'occasionner que ce que nous avons choisi comme un moyen d'attirer à la compagnie & à lui-même l'amitié des Arabes, ne leur attire au contraire la haine & la vengeance de cette nation.

§. 27.

Nous commettons, avant toute autre chose, au Mathématicien le soin de la Géographie, entant sur-tout que la certitude de cette science dépend de l'exacte détermination des longitudes & des latitudes, & de la distance des lieux. Comme il ne sera pas possible de fixer cette distance par des



mesures

mesures géometriques, il pourra satisfaire en comptant les heures que l'on aura employées pour passer d'un lieu à l'autre, ou en notant ces distances d'après les relations des natifs du pays: & à cet égard on s'assure, qu'il a assez de lumieres & de dextérité, pour connoître lui-même les moyens de réduire à plus de précision ces mesures vagues & mal déterminées. Il seroit aussi fort à souhaiter, qu'il pût se procurer en Egypte un manuscrit de la Géographie d'Abulfeda, & la comparer toujours avec ses propres découvertes.

C'est sur les observations faites dans ses voyages, aussi bien que sur les relations qu'il aura entendues, qu'il dressera une carte de l'Arabie, purgée des défauts de celles que nous avons. Il pourra, en tout cas, prendre pour base une de celles que l'on a jusqu'ici le plus estimées, celle, par exemple, qui a été publiée à Amsterdam par *Isaac Tirion.* Comme son voyage le conduira à traverser la mer rouge, il aura soin de comparer ce qu'il observera sur cette mer avec la description, la plus ancienne de toutes, dont Diodore de Sicile & Strabon nous ont conservé des extraits. Quelque fabuleuse qu'elle soit, il s'appliquera toute fois à déterrer les vérités géographiques, qui pourront être cachées sous l'amas de tant de récits incroyables.

§. 28.

Comme les montagnes, les sources & les rivieres, moins sujettes à la destruction ou aux révolutions, que les plus grandes villes, sont, en fait de Géographie, les monuments les plus stables & les plus anciens, il considérera, d'un oeil attentif, ces monuments presque éternels de l'Arabie, afin que son voyage serve en même-temps à répandre un nouveau jour sur la Géographie ancienne. Il n'omettra sur-tout aucune source, ni aucun ruisseau; il les tracera au contraire avec tant d'exactitude, que l'on puisse être assuré, que par-tout où sa carte ne montre ni source ni ruisseau, il n'en a point rencontré. Il remarquera aussi chaque fois si les ruisseaux coulent

ſent toute l'année, ou ſeulement en temps de pluie: où ils s'écoulent; s'ils ſe perdent dans le ſable. S'il parcourt les pays dans des temps de ſécheresſe, il n'oubliera pas de ſe faire inſtruire par des habitants quels ſont les torrents qui y coulent durant l'hyver. Il tâchera, auſſi ſouvent qu'il eſt poſſible, de donner des notions déterminées & mathématiques de la hauteur des montagnes, ſoit par des meſures réelles, ſoit par des eſtimations faites d'après le Barometre. Il n'oubliera pas d'obſerver les vallées, où par des pluies orageuſes ſe forment des dépôts d'eau, qui ne pouvant s'écouler, changent, pour un temps, ces vallées en lacs: & comme il paroît que l'Arabie en a beaucoup de cette eſpece, & qu'elle differe par là de pluſieurs provinces européennes, tandis qu'au contraire en l'Allemagne, les vallées offrent aux eaux des écoulements réguliers, il tâchera autant qu'il eſt poſſible d'approfondir la raiſon de cette difference, laquelle, ſemble devoir éclaircir d'avantage l'Hiſtoire du Globe.

Lorsqu'il ſera en Arabie, il ſentira lui-méme la néceſſité de ſuivre les regles que nous venons de preſcrire, vu que les Arabes ne manquent point de marquer dans leurs cartes géographiques les ſources de leur pays, quelque peu qu'il y en ait: & d'un autre côté il verra, que, ces ſources étant fort clair-ſemées, il lui ſera aiſé de remplir cette tâche.

§. 29.

Il écrira ſoigneuſement en lettres arabes, les noms des villes, des montagnes, des vallées, des rivieres, des ruiſſeaux, des ſources, &c. Les noms dont il aura appris des habitants même du pays la veritable orthographe, il les diſtinguera, par un ſigne, de ceux dont il n'aura pu compoſer les lettres que d'après le jugement de l'ouie. Il tâchera, auſſi ſouvent qu'il ſera poſſible, de ſuivre l'orthographe la plus communément reçue.

§. 30.

Nous verrons avec plaisir, qu'il ait fait des recherches sur la partie historique de la Géographie, sur le nombre des habitants, sur la fertilité des contrées, sur le commerce & les professions, sur la prospérité ou la decadence des villes &c. qu'il compare l'état présent des choses avec leur état passé, & qu'il corrige la Géographie ancienne par de nouvelles observations.

§. 31.

Ce sont là ses occupations principales, à qui toutes les autres doivent céder. Celles qui suivent ne lui sont imposées, qu'autant qu'elles ne dérogent point aux premieres, & que d'ailleurs elles seront compatibles avec le temps & les conjonctures.

Ainsi, il seroit à souhaiter, qu'il pût faire des observations sur la quantité annuelle des pluies, & sur la proportion de cette quantité avec celle des eaux, que fournissent les rivieres & les ruisseaux. Ses propres connoissances physiques lui apprendront sans doute, que ces observations ne doivent pas se faire dans les plaines, mais sur les montagnes d'où les ruisseaux & les rivieres tirent leur origine, lorsqu'on veut estimer la proportion de ces eaux. Comme il n'est point à presumer qu'il rencontre des montagnes couvertes d'une neige éternelle, il n'aura point occasion de remarquer la ligne tracée par cette neige; mais il distinguera les montagnes susceptibles de neige de celles qui ne le sont pas, & en observera la hauteur.

Il pourra aussi tâcher d'observer, lorsque l'occasion s'en présentera, les chaînes de montagnes qui se prolongent sous les mers. Il verra, par exemple, si le détroit de Babel-Mandeb ne joint pas à l'Afrique par une montagne. Dans le même Golfe d'Arabie, il fera des observations sur les marées & leur hauteur, sur-tout s'il lui arrivoit d'en visiter l'endroit, où les Israélites l'ont passé autrefois.

§. 32.

§. 32.

Il faifira avec empreſſement, les occaſions de faire des obſervations aſtronomiques, toutes les fois qu'elles pourront ſe faire ſans préjudicier au but principal du voyage. Il profitera ſur-tout des circonſtances favorables où il pourra ſe trouver le 6 Juin 1761, pour obſerver le paſſage ſi rare de Venus par le Soleil, & pour en tirer le meilleur parti qu'il ſera poſſible.

§. 33.

On verroit avec plaiſir, qu'il fît des recherches ſur le rapport entre le nombre de ceux qui naiſſent & meurent, & de ceux, qui ſont en vie, principalement ſur l'influence de la polygamie dans la population ou la dépopulation, auſſi bien que ſur la proportion numérique, qui ſubſiſte dans l'Orient entre les deux ſexes. Il trouvera lui-même dans les écrits de *Süsmilch* relatifs à cette matiere, dans la Monogamie de *Prémontval*, & dans les *Paralipomena contra Polygamiam* du Profeſſeur *Michaelis*, les problêmes particuliers qu'il aura à réſoudre. Nous ne doutons point qu'il ne prémuniſſe contre tous les ſophismes, par lesquels tant de voyageurs, qui n'étoient pas Mathématiciens, ont été trompés. Il ne doit point, par exemple, juger du rapport numérique qui eſt entre les deux ſexes, d'après les grandes villes où les gens riches attirent quantité de femmes de la campagne; mais il obſervera ſi les femmes, qui ſont en plus grand nombre dans de grandes villes, ne manquent point à la campagne.

§. 34.

Il aſſiſtera les autres voyageurs dans la ſolution des problêmes mathématiques, regardent le but du voyage, lors qu'il pourra le faire ſans négliger ſes fonctions principales, & ſans ſe ſurcharger de travail. Si, par exemple, ils trouvent ſur quelque montagne telle & telle plante, qui ne croit

point dan les vallées, il leur dira la hauteur de cette montagne. Cependant on ne pourra jamais lui demander ces sortes de services, que d'une manieree qui ne le mette point dans la dépendance des autres, & il a droit de se dispenser de rendre ces services à ses compagnons de voyage, lorsqu'il ne sera point en état de le faire.

§. 35.

Le Professeur *de Haven*; en qualité de Philologue, s'appliquera à connoître les mœurs & les usages du pays, ceux en particulier, qui sont propres à éclaircir l'Ecriture Sainte & la loi de Moyse.

§. 36.

Il comparera les Dialectes des contrées de l'Arabie qu'il parcourra, avec les connoissances que nous en avons en Europe, & avec l'idée que nous en donnent nos Grammaires arabes. Il étudiera la vraie prononciation, & il remarquera en quoi le langage de la vie commune s'éloigne des regles grammaticales connues en Europe.

§. 37

Il recueillera avec soin, tout ce qui manque dans nos livres, & dans nos Dictionnaires arabes, les idiotismes provinciaux, les expressions populaires, qui peuvent servir à l'explication de la Bible: & il présentera toutes ces façons de parler dans une liaison propre à mettre les Savants de l'Europe, qui ne sont pas eux-mêmes le voyage de l'Arabie, en état d'en porter leur jugement.

§. 38.

§. 38.

Il fera des recherches ſur la Paléographie des Arabes, & tâchera de connoître de leur plus ancien Alphabet, auſſi bien que de celui des Hébreux & des Syriens, tout ce qu'il ſera poſſible d'en découvrir.

§. 39.

Il tâchera d'ajouter de nouvelles lumieres à celles que *Kaempfer* a donnés des Ecrits myſtérieux & de la religion des Sabiens.

§. 40.

Il raſſemblera ſoigneuſément tout ce qu'il pourra apprendre touchant les anciennes coutumes païennes & le culte idolâtre des Arabes avant les temps de Mahomet.

§. 41.

Si dans les manuſcrits hébraiques & grecs de la Bible, il rencontre des variantes leçons qui ſoient de quelque importance, & qu'il ſoit à craindre, que des Savants ſouçonneux en Europe ne voluſſent pas s'en rapporter là-deſſus à ſon ſeul témoignage, il ne ſe contentera pas d'annoter ces variantes, mais il fera encore contreſigner, par un de ſes compagnons de voyage l'article de ſon Journal qui les contient.

§. 42.

Il aura ſoin de copier d'anciennes Inſriptions, ſoit arabes ſoit conçues dans quelque autre langue de l'Orient. S'il en trouve qu'il ne puiſſe pas déchiffrer lui-même, il les deſſinera au moins fidelement, ou il les fera,

ſous

ſous ſex yeux, deſſiner exactement par le Peintre, ou même en prendre des modeles en plâtre, comme nous l'avons déja ordonne §. 12. & n'oubliera pas de deſſiner en même-temps les inſcriptions grecques, qui pourroient y être jointes, & qui peut-être en contiendroient la traduction.

§. 43.

Comme nous adjoignons très-gracieuſement le peintre *Baurenfeind* à la compagnie des voyageurs, nous lui ordonnons d'être toujurs prêt à les aſſiſter de ſon art, ſoit pour les deſſeins, ſoit pour les peintures qu'ils lui demanderont; ce ſera ſur-tout ſon devoir capital d'aider le Profeſſeur *Forskål*, lorsqu'il l'exigera, dans la délinéation des productions de la nature, des animaux &c. Ce devoir étant rempli, nous lui enjoignons en outre de prêter ſon miniſtere au Philologue, au Mathématicien & au Médecin, ſoit pour copier des Inſcriptions, ſoit pour toute autre occupation où ils auront beſoin de ſon ſervice, ſans qu'il lui ſoit permis de le refuſer. Pendant le voyage le grand objet de ſes ſoins ſera d'aider à deſſiner, ſous l'inſpections du Profeſſeur *de Haven*, avec la fidélité & l'actitude la plus ſcrupuleuſe les nombreuſes Inſcriptions qui ſont ſur le *Gebel el Mocatab*, & à en prendre des modeles en plâtre. En général, les Savants voyageurs ſe concerteront amicalement par rapport aux ſecours, qu'ils demanderont au Peintre, de façon que le travail de l'un ne ſoit traverſé ni négligé par l'autre.

En témoignage dequoi nous avons ſigné de notre main la préſente Inſtruction, & y avons fait appoſer notre ſceau royal. Fait à notre Château de Jaegersbourg le 15 Decembre 1760.

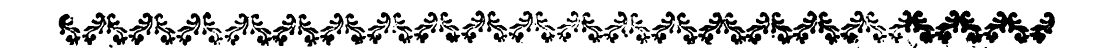
FREDERIC R.

(L. S.)

R.

*J. H. E. F. v. Bernstorff.*

I. Quel-

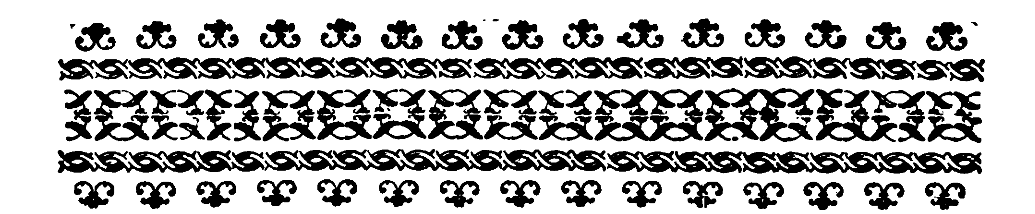


# QUESTIONS

## CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

L.

QUES-



# QUESTIONS PROPOSÉES A UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS.

## I.

*Quel est ce* סוף *qui a donné son nom à la Mer rouge? & quel est le* Suph *qui croît dans le Nil?*

Comme, selon mon opinion, ce sont deux *Suph* différents, on desire une description botanique bien détaillée, & une délinéation exacte de l'un & de l'autre, aussi-bien que la désignation de la couleur du *Suph* de la Mer rouge, parce que l'on ne peut démêler les difficultés suivantes.

Celsius, (dans son *Hierobotanicum* P. II. p. 65. & suiv.) a montré par des arguments assez vraisemblables, que le *Suph* est une *Alga* ou une herbe marine. Robert Southwell, étant à Lisbonne, y apprit de la bouche d'un habile Jésuite, qui avoit lui-même voyagé en Ethiopie & sur la Mer rouge, une particularité que Celsius avoit ignorée. (*) Le Jésuite avoit vu cette Mer parsemée de taches rougeâtres, & dérive de cette couleur le nom que les Grecs lui ont donné. Ces tâches provenoient d'une herbe semblable à celle que nous appellons *Sargazo*, attachée par la racine au fond de la mer, tandis que les feuilles flottoient sur la surface. Un Indien que l'on fit plon-

ger,

(*) Recueil de divers voyages faits en Afrique & en Amérique. à Paris 1674. p. 232.

ger, rapporta à la compagnie une quantité suffisante de cette herbe, que l'on reconnut pour le végétal marin que les Ethiopiens nomment *Supho*. Par ceci il est évident que l'herbe, qu'il a vue, est le véritable *Suph* des Hébreux, qui en dérivent le nom qu'ils ont donné à la Mer rouge, d'autant plus qu'elle porte encore aujour-d'hui le même nom dans la langue éthiopienne.

Cependant je ne laisse pas d'être curieux de savoir, si cette herbe differe du *Sargazo* que nous connoissons, & quelle est sa couleur. Car le sargazo ordinaire devroit plutôt produire la dénomination de mers vertes, quoique au rapport de christophe Acosta (*), la couleur de ses feuilles tireroit foiblement sur le rougeâtre.

Ici quelques-uns de mes amis, à qui j'ai lu ce que je viens d'écrire, me font observer que ce sont les grains rouges du Sargazo, qui, dans certaines saisons, font paroitre la mer de cette couleur. Mais cette couleur seroit-elle assez forte & assez sensible pour que la Mer en eût pu prendre le nom? En quels mois de l'année le Sargazo pousse-t-il ces grains rouges dans ces contrées? & combien de temps les conserve-t-il?

Si ces reflexions concernant le סוף sont fondées, comme elles paroissent l'être, il n'est pas trop aisé de les accorder avec un endroit de l'*Exode* ch. II. v. 3. qui nous présente aussi du *Suph* croissant dans le Nil. Mais ici encore le Jésuite que j'ai déjà cité, vient à mon secours, & me fait soupçonner qu'il y a deux sortes de végétaux qui portent ce nom. Car il remarque que sufo signifie aussi dans la langue éthiopique, une certaine graine qui a la forme de l'amande, & que l'on peut manger, ses fleurs sont couleur de safran: les Ethiopiens en préparent une couleur rouge qui a aussi le nom de *Sufo*. Ajoutons que dans le vieux langage égyptien la Mer rouge se nomme la Mer de *Sari* (*): & si nous en croyons Mr. Jablonsky, ce nom lui vient d'une plante qu'elle produit, & qui probablement seroit notre *Sargazo*. Si nous comparons avec ceci un endroit de Pline où il est question du Sari (L. XIII. c. 23.) *Fruticosi est generis SARI, circa Nilum nascens*,

(*) Tratto della historia della droghe medicinali, p. 272.

(**) Jablonsky, Pantheon Aegypti. L. IV, c. 1. §. 6. p. 151. & Diss. V. de terra Gosen p. 60.

*nascens, duorum ferme cubitorum altitudine, pollicari crassitudine, coma papyri, similique manditur modo:* nous comprendrons qu'il est impossible que le *Sari* de Pline & le *Sargazo* soient la même plante, puisque cette derniere n'a aucune ressemblance avec le *Papyrus*. Ainsi nous trouvons deux sortes de *Sari*, l'un dans la Mer rouge, & l'autre dans le Nil, & ce dernier se peut manger.

Je prie nos savants voyageurs de vouloir déterminer ce *Suph*, ou ce *Sari* du Nil d'après ces caractères tels quels, de nous en fournir une déscription botanique, de le dessiner, &, s'il est possible, de conjecturer comment il est arrivé que dans la langue hébraïque, aussi bien que dans la langue égyptienne deux végétaux si différents aient reçu la même dénomination.



## II.

*Sur le reflux qui a lieu à l'extrêmité septentrionale de la mer rouge. Sur le temps & la grandeur de ce reflux. Sur la profondeur & le fond de cette Mer à l'endroit où les Israélites l'ont passée. Sur les coraux.*

Si l'on veut prendre la peine de lire une Préface & de Remarques que j'ai ajoutées à un Traité intitulé *Essai physique sur l'heure des marées dans la mer rouge*: on sera d'autant mieux en état de comprendre la question que je propose ici, & qui se rapporte toute entière au passage des Israélites par cette mer. Le but de ma question c'est de decider avec certitude, si par un double reflux, ou comme on s'exprime, par une marée d'aval, causée par un vent Nord-Nord-Ouest, soufflant directement contre le flux, il eût pu se dessécher un assez grand espace de mer pour ouvrir un chemin libre aux Israélites.

Le lieu que les voyageurs doivent choisir pour leurs observations, c'est la vallée *Bédea*, dans le voisinage de *Suez*; car c'est là que l'on prétend que les Israélites ont passé.

Il est d'abord certain que la mer rouge est encore sujette aux marées

dans cette extrêmité près de *Bédea;* mais aucun voyageur n'a encore remarqué le temps où elles commencent: & comme ce n'est pas ici un océan, mais la baie la plus reculée d'un golfe fort allongé, & parsemé de petites isles, il est impossible d'assigner ce temps *a priori* par le cours de la lune.

Ainsi ces Messieurs sont priés d'observer l'heure & la minute de la plus haute & de la plus basse marée, aussi bien que le moment où le flux & le reflux auront recommencé; en n'oubliant pas de marquer exactement le jour de l'observation. Il seroit bon qu'elle pût être réiterée plusieurs jours de suite, & que l'on choisît pour la faire quelques jours entre le 17. & le 24. de la lunaison; je ne dis pas du mois, mais à compter depuis la nouvelle lune. Ce qui m'intéresse le plus c'est la nuit qui précede, & celle qui suit le 24eme jour après la nouvelle lune, il n'importe dans quel mois de l'année; car selon mon opinion le passage doit s'être fait dans l'une de ces deux nuits.

Il conviendra aussi d'observer la hauteur perpendiculaire où le flux éleve les eaux de la mer, & la profondeur perpendiculaire où le reflux les fait retomber. Cette observation deviendroit encore beaucoup plus utile si l'on pouvoit fixer la raison dans laquelle, pendant le reflux, le décroissement des eaux est accéléré sur la ligne à plomb; puisque cela mettroit en état de calculer en quelque sorte de combien l'eau devroit baisser, si par un vent contraire au flux, que Moyse semble décrire, il se faisoit un double reflux, & qu'ainsi par le retardement du flux, le décroissement de l'eau continuât pendant l'espace de dixneuf heures consécutives.

Je souhaiterois aussi que l'on questionnât assidument les habitants du rivage & d'autres Personnes à qui la Mer rouge est connue, par exemple les mariniers: il faudroit leur demander s'il ne se fait pas quelquefois un double reflux, lorsque le Nord-Nord-Ouest soufflant avec violence, chasse les eaux de cette mer vers l'océan des Indes, & arrête le flux au détroit de *Babelmandeb;* de combien alors, & en combien d'heures les eaux s'abaissent; de plus s'ils se souviennent d'avoir jamais vu le flux redoublé pendant un violent Sud-Sud-Est & jusques où alors, sur-tout au temps de la haute-marée, les eaux se sont élevées.

An

Au reste, si par un double reflux extraordinaire, & sans exemple, le fond de la mer s'est découvert, il faut que c'ait été dans un lieu de bas fond, & cette bâture doit s'être étendue d'un rivage à l'autre. Comme les termes de marine ne me sont point familiers, j'appellerai ceci un *Isthme sous mer.* Or je demande, si l'on peut découvrir un pareil Isthme dans le parage de Bédea.

Des deux côtés de cet isthme, il devroit être resté une quantité d'eau suffisante pour servir de rempart aux Israélites, comme Moyse le raconte, c'est-à dire, pour empêcher les Egyptiens de les prendre en flanc. Il faut donc que de ces deux côtés la mer ait été assez profonde pour que toute son eau n'ait pu être épuisée par le double reflux. Cet isthme, que je suppose, est-il en effet bordé de pareilles profondeurs?

Quelle est environ la largeur de cet isthme, dont je viens de parler? Car s'il étoit trop étroit; si n'étoit que le sommet d'une colline sous mer terminé en pointe, il seroit impossible que six cents mille hommes, accompagnés de deux millions de femmes & d'enfans, l'eussent passé dans une nuit. (*) C'est une objection que l'on a faite, & ce n'est pas la seule. On prétend encore que le terrein fangeux qui est au fond de la mer, & les végétaux sans nombre qui le couvrent, devoient nécessairement arrêter les passants & rendre le passage impraticable. Je serois donc bien-aise que l'on fît aussi attention à ces circonstances, & que l'on décrivît le mieux qu'il sera possible, le fond de la mer tel qu'il est près de Bédea. Je présume qu'on ne le trouvera point limoneux, mais pavé de coraux qui seront déja pétrifiés à une certaine profondeur. Or ces coraux sont-ils assez durs pour porter des hommes.

Quoique

(*) Ici Mr. le Professeur Buttner m'apprend que ces sortes d'Isthmes, que les Hollandois nomment *Riff*, sont pour l'ordinaire assez larges, & qu'il n'y croît point de végétaux marins. Cette remarque ne s'adresse point à nos voyageurs. Je ne la place ici que comme une espece de réponse préliminaire & générale à l'usage de mes Lecteurs, en attendant que la Compagnie de nos Savants nous instruise plus particuliérement de ce *Riff*, qui doit avoir servi de lieu de passage aux Israélites.

Quoique l'on trouve dans des cabinets de curiosités naturelles des échantillons de corail de la mer rouge, je ne laisse pas de desirer que l'on nous en envoie de nouveaux & dans une certaine quantité. Je n'ai pas besoin d'avertir notre Physicien, d'observer attentivement l'insecte qui bâtit & habite le corail; mais je prie nos Savants de remarquer quel est le sentiment des Arabes sur ces productions, & s'il les prennent pour des pierres ou pour des végétaux. Si cela est indifférent pour les recherches naturelles, il peut en résulter de l'utilité pour l'intelligence des écrits anciens. Il y en a, par éxemple, qui ont pris pour du corail le bois *Almuggim*, dont il sera traité dans ma 91eme question. Cette opinion ne me paroît point vraisemblable. Cependant je n'aimerois pas à objecter, que le corail n'appartient point au regne végétal, si les Orientaux le rangent sous ce regne; car l'Ecrivain inspiré devoit suivre l'usage de la langue, & ne pouvoit se régler sur nos découvertes des Naturalistes de nos jours. Enfin je souhaiterois de savoir quel est, dans la langue arabe, le nom original que donnent aux coraux les gens de mer & les autres habitants des côtes de la mer rouge.

Il est encore incertain, si comme c'est l'opinion commune, le passage des Israélites s'est fait précisément à Bédea. Ainsi il se pourroit que dans cet endroit on ne découvrît rien de relatif à ce passage. En ce cas les voyageurs visiteront les lieux voisins pour voir s'il ne se trouve point quelque part un Isthme sous mer, je veux dire un banc de sable ou de corail qui s'étende, d'Asie en Afrique, & par où le passage eût pu se faire.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## III.

### *Sur le torrent d'Egypte près d'Elarisch.*

St. Jérome a prétendu que près de *Rhinocorura*, aujourdo hui *Elarisch*, (عريش) coule un torrent qui se decharge dans la Méditeranné & fait la frontiere entre l'Egypte & la Palestine. On le voit marqué dans la plûpart

part des cartes, & l'on s'en eſt ſervi pour expliquer pluſieurs endroits de la Bible, où il eſt fait mention du torrent d'Egypte.

Mais un ſavant, nommé Chrétien Müller, dans ſa *Satura obſervationum*, a nié l'exiſtence de ce torrent. Il ſe fonde ſur le ſilence de tous les voyageurs qui ſe ſont rendus par terre d'Egypte en Paleſtine, & ſur-tout ſur celui de Mr. de Breitenbach, Obſervateur d'ailleurs ſi ſcrupuleux, & qui n'a pas oublié la moindre ſource dans ſa Relation. Ce ſilence ſi univerſel fait ſoupçonner à Mr. Müller, que St. Jérome a chargé l'Egypte de ce ruiſſeau ſans autre autorité que ces endroits de l'Ecriture ſainte, dont il n'auroit point ſaiſi le véritable ſens. Je trouve cependant, à la Bibliotheque de l'Univerſité de Gottingen, une Géographie d'Egypte, écrite en langue turque, & imprimée à Conſtantinople, dont l'Auteur ne peut guere avoir puiſé dans St. Jérome; cette Géographie eſt accompagnée d'une Carte (*) ſur laquelle du côté ſeptentrional d'Elariſch (عريش) à une lieue environ de la ville, je vois une eau courante, qui ſelon mon eſtimation feroit à peu près un chemin d'une lieu & demie avant que d'entrer dans la mer. Elle ne prendroit donc ſa ſource ni en Idumée, où quelques-uns ont placé celle du torrent d'Egypte, ni dans le Nil arrivé au comble de ſon débordement au mois de Septembre comme d'autres l'ont ſoutenu.

Si les voyageurs ne viſitent pas eux-mêmes ces contrées, ils voudront bien s'informer au Grand-Caire, ou conſulter ailleurs des témoins oculaires ſur les queſtions ſuivantes.

1. Si aux environs d'Elariſch il exiſte un torrent qui ſe décharge dans la mer?
2. Quel nom il porte?
3. S'il coule pendant toute l'année, ou ſi c'eſt une eau intermittente: ou ſi peut-être même il ne coule qu'en Septembre, lorsque le Nil eſt au plus haut de ſon débordement.

4. Si

(*) J'ai favorablement jugé de cette Carte. Car Mr. Buttner vient de m'apprendre qu'elle eſt toute empruntée des Cartes de Homann. Ainſi il n'eſt que trop vrai que ce torrent, d'Egypte

4. Si ce torrent eſt un écoulement du Nil: ce que l'on pourroit aiſément connoître à ſa couleur, laquelle en ce cas là devroit être un rouge limoneux; quel cours il prend depuis l'Egypte inondée jusqu'à Elariſch: car il ſemble que la ſituation des Monts Caſiens devroit lui fermer le paſſage.

5. Et s'il ne vient pas du Nil, quelle eſt donc ſa véritable ſource?

## IV.

*Sur les poiſſons volants dans la mer rouge.*

Y a-t-il dans cette mer des poiſſons volants? Il ſe pourroit que pour ſe ſauver des ennemis qui les pourſuivent dans la mer des Indes, ces poiſſons ſe rendiſſent quelquefois en grande quantité dans la mer rouge. Y en a-t-il des exemples?

Ces poiſſons volent-ils toujours contre le vent? ou volent-ils auſſi avec le vent?

Si c'eſt le premier, ne pourroit-il pourtant pas arriver qu'emportés par un violent orage, ils fuſſent jettés ſur une côte voiſine?

Seroit-il poſſible, ou vraiſemblable que ces poiſſons volants fuſſent les *Selaves*, dont la Providence ſe ſervit deux fois pour nourrir les Iſraélites dans le deſert?

Pour mieux comprendre cette queſtion, & celles qui ſuivent, il ſera bon de lire le 9me §. de ma Diſſertation intitulée: *Lex Moſaica Deut. XXII. 6. 7. ex hiſtoria naturali & moribus Aegyptiorum illuſtrata* (*).

V. *Le*

d'Egypte eſt originairement pris dans St. Jerome. C'eſt de lui que le tiennent les heritiers de Homann, & c'eſt de leurs Cartes qu'il a paſſé dans celle-ci. Je n'ai pas voulu rectifier cette erreur dans le texte; j'aime mieux l'avouer & la retracter dans cette remarque, tant pour avoir occaſion de remercier publiquement mon ami de l'avis qu'il m'a donné, que pour empêcher que d'autres après moi ne commettent la même faute, ce qui pourroit aiſément leur arriver, s'ils n'étoient point avertis.

(*) Les Lecteurs trouveront cette Diſſertation chez le Libraire Garbe, qui fait imprimer ces Queſtions.

## V.

*Le Sumana, oiſeau de l'Arabie heureuſe.*

A l'Article du mot *Salva*, Herbelot nous apprend que ſelon l'opinion de la plupart des Interpretes du Coran, le *Selav* de Moyſe, & le *Sumana* (سماني) des Arabes ſont la même choſe. Mais il ajoute que ce mot ne ſignifie pas ſimplement une caille, mais encore un autre oiſeau de l'Arabie heureuſe, différent de la caille, plus grand que le moineau & plus petit que la colombe, ſans nerfs, ſans os, ſans veines, & ayant le chant extrêmment agréable.

Quoique ceci ait tout l'air d'une fable, je demanderai pourtant, au risque même de faire une queſtion ſuperflue, ſi cette fable a quelque fondement dans la vérité. Je demande encore ſi le mot de *Salva*, (سلوي) que nous liſons dans le Coran, eſt un terme uſité parmi les Arabes dans la vie ordinaire, & lorsqu'il ne s'agit point de l'Hiſtoire de la Bible. Car, je conjecture que les Arabes l'ont emprunté de Mahomet, que celui-ci le tenoit des Juifs, & que les Juifs l'ont tiré de la Bible. Cela étant, les Arabes ne pourroient rien nous apprendre là deſſus de plus ſûr, que nous ne ſachions déja ſans leur ſecours. Mais ſi au contraire c'étoit un terme de la langue nationale, qui déſignât un animal vivant dans le lieu même de ſa demeure, les lumieres que nous pourrions tirer de l'Arabie concernant ce *Salva* ſeroient d'une toute autre importance qu'il ne m'avoit paru jusqu'ici. Et en ce cas là je prierois auſſi nos voyageurs de recueillir plus de particularités relatives à cet animal.

## VI.

*Qu'est-ce que les Seleucides?*

Pline (*), faisant mention d'un oiseau destructeur des sauterelles s'exprime de la maniere suivante. *Seleucides aues vocantur, quarum aduentum a Ioue impetrant Casii montis incolae, fruges eorum locustis vastantibus. Nec unde veniant quoue abeant compertum, nunquam conspectis, nisi cum praesidio earum indigetur.*

Quelle sorte d'oiseaux faut-il entendre par ces Seleucides? Il est probable qu'on pourra le découvrir en s'informant quels sont, dans les monts casiens, les oiseaux qui consument les sauterelles. Mais il est à observer qu'il y a deux chaînes de montagnes qui portent également le nom de casiennes: la premiere s'étend entre l'Egypte & l'Asie, la seconde est en Syrie près d'Antioche.

Ces Seleucides sont-ils mangeables? sont ils en grand nombre? Seroit-ce peut-être les *Selaves* de Moyse? Et si cette conjecture est vraie, le moyen de lever ces deux doutes? 1. Le vent doit les avoir fait tomber dans le camp, & à deux coudées de hauteur. 2. Les Israélites pouvoient à leur aise, les prendre & les ramasser: Ni l'un ni l'autre ne me paroît convenir à des oiseaux.

## VII.

*Sur des essaims de mouches, & sur le Myiagre leur ennemi.*

Les relations d'Egypte, & des pays circonvoisins, nous parlent d'essaims de mouches extrêmement formidables. Telles qu'on nous les décrit, nous n'en connoissons point qui les égalent ni pour la grandeur ni pour

(*) L. X. c. 26. Sect. 39.

pour le dommage qu'elles causent. Pline dit (*) qu'elles causent souvent la mortalité; ce qui apparemment arrive lorsque périssant elles-mêmes, l'air est empesté de l'odeur cadavéreuse qu'elles exhalent, ou lors qu'elles laissent dans les lieux qu'elles abandonnent la charogne à demi consumée. *Hiob Ludolph* a raconté qu'en Ethiopie ces essaims de mouches mangent également les hommes & les bêtes, & que le seul moyen de s'en garantir, c'est de s'enfermer dans un cercle de fagots brûlants dont le feu les écarte; remede presque incroyable dans ces climats si chauds. On prétend que ces insectes ont pour ennemi un oiseau qui les extermine. Son nom est *Myiagre*, ou preneur de mouches. De là vient qu'on lui rend les honneurs divins; mais pour plus de sûreté on charge encore une espece de Jupiter ou de Baal de la protection du pays contre les mouches

Ici je demande

1. Ce que l'on raconte de ces essaims de mouches est-il vrai ou exagéré?
2. Comment occasionnent-ils la peste? *Muscarum multitudine pestilentiam afferente*, c'est l'expression de Pline.
3. De quel genre sont ces mouches, que l'on dit être si redoutables?
4. Quel est cet oiseau exterminateur des mouches dont Pline fait mention? Je présume que l'espece en doit être fort nombreuse.



## VIII.

### *Qu'est-ce que le* תחש? (**)

On a formé plusieurs conjectures sur le Tachasch (תחש) qui composoit la derniere couverture du Tabernacle, mais personne n'en a donné une qui ait autant de vraisemblance que *Sebald Rau* dans sa Dis-

(*) L. X. c. 26.

(**) On doit comparer la 37. question avec celle ci. On y verra une autre opinion concernant le תחש qui a encore plus de vraisemblance & mérite d'être recherchée.

Dissertation *de iis quae Israëlitae ex Arabia petierunt exstruendo Tabernaculo*. Il compare ce mot avec تخس, que les vocabulaires arabes traduisent communément par celui de *Dauphin*, mais que *Rau* estime être des *Veaux marins*. Pour repandre du jour sur la construction du Tabernacle, aussi bien que sur un endroit d'Ezéchiel ch. XVI. v. 6. il observe que l'on a employé la peau de ces animaux pour des chaussures, à cause de sa mollesse, & que l'on s'en est servi pour couvrir les cabanes, parceque l'on étoit dans l'idée qu'elle garantissoit de la foudre.

*Questions.*

1. Que signifie تخس ou دخس dans le langage ordinaire des Arabes?
2. La mer rouge est-elle le domicile ordinaire de l'animal qui porte ce nom?
3. Se sert-on de sa peau pour couvrir les cabanes, quelles sont la forme & la couleur de cette peau?
4. D'où peut être venue l'opinion qu'elle préserve de la foudre? N'a-t-on pas en Arabie des exemples du contraire?

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## IX.

### *Cabanes Arabes.*

Quelle est la forme des Cabanes des *Bédouins* Arabes? Leur sommet est-il terminé en pointe comme celui de nos tentes? ou ont-elles le toit applati comme doit avoir été celui du Tabernacle, & comme le sont encore ceux des maisons dans les contrées de l'Orient? ou sont-elles arrondis par en haut en forme de nacelle renversée, comme Salluste décrit les huttes (mapalia) des Africans?

Il seroit bien agréable que l'on pût avoir une description exacte, & même quelques desseins de ces cabanes, tant des distinguées que des ordinaires.

C 3 Les

Les Arabes aiment-ils encore à les placer de façon, que l'entrée soit ombragée par un arbre?

En relisant le deuxieme paragraphe de mes *Antiquités*, l'on sera en état de remarquer de plus près en quoi j'ai deviné juste ou en quoi je me suis trompé.



## X.

*Du commerce avec les femmes dans le temps de leurs purgations naturelles, & des maux qui en résultent dans l'Orient.*

Nous voyons, par l'histoire domestique de plusieurs Personnages célebres parmi les Arabes, & même par celle de la vie de Mahomet, que ces peuples sentent une envie tout à fait singuliere d'approcher des femmes, lors qu'elles souffrent l'accident du sexe, prurit d'autant plus capricieux que le motif qui dans certaines occasions, force, pour ainsi dire, nos maris d'Europe à commettre cette impureté, ne subsiste point dans un pays où la Polygamie est autorisée. Moyse dans ses loix civiles ne s'est point contenté de défendre ce commerce; il a statué le dernier supplice contre ceux qui s'en rendroient coupables Lévi. ch. XX. v. 18. Cela fait soupçonner qu'il en appréhendoit des suites très-fâcheuses, & sur-tout de sa trop fréquente réitération, à quoi le tempérament volupteux des orientaux les entraînoit. Or comme dans nos régions ce commerce est moins pernicieux que dégoûtant & contraire à la décence, il se présente, naturellement cette question: si dans les climats chauds, & sur-tout lorsqu'il est souvent répété, il produit des effets plus fâcheux, que ceux qui sont connus parmi nous. (*)

Mr.

(*) Un de mes amis pense que Moyse pourroit avoir défendu ce Commerce, parce que l'on

Mr. *Astruc* conjecture (*) que sous un ciel si ardent, ce commerce devient une premiere source du mal vénérien, car si ce mal propage chez nous par infection, il faut pourtant qu'il dépende d'une cause originaire: à moins que dans la série de ceux qui le communiquent, on ne voulût établir un progrès à l'infini. Cette conjecture acquiert un nouveau degré de vraisemblance par un événement arrivé en Europe, que *Hundertmarck* rapporte dans son Traité de *Ozaena Venerea.* C'est que des personnes scorbutiques ayant approché une femme au temps de ses regles, il s'est manifesté aux parties de la génération un mal analogue au mal vénérien. J'ajoute donc une seconde question, savoir si l'on rencontre chez les Orientaux & principalement parmi les lépreux quelque trace d'un accident pareil? Je sais que cette question est difficile à resoudre, parce que l'on n'est presque jamais sûr qu'un homme dans ce cas n'ait point approché une femme polluée. Mais peut-être que la question est plus facile à résoudre parmi des lépreux, au milieu d'une nation polygame, & qui porte la jalousie à l'excès.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XI. (**)

### *De la Lepre.*

Je prie d'abord en général le Médécin de la compagnie d'examiner de près la lepre des Egyptiens ou des Arabes, de la décrire le plus exactement qu'il lui sera possible, & de confronter les exprériences modernes sur

---

l'on sait d'avance qu'il sera stérile. Mais quand je considere d'un côté la peine rigoureuse que le Législateur y attache, tandis que de l'autre il n'interdit point le commerce avec les femmes enceintes, dont cependant la stérilité est tout aussi certaine, je doute fort que ce soit là la véritable raison du précepte.

(*) Tractat. de Morbis Venereis L. I. c. XI. §. 3.

(**) Voyez aussi la question 28eme où il y a des choses qui ont été ici oubliées.

fur cette maladie avec le treizieme chapitre du Lévitique: en quoi il fe fervira du fecours de Meffieurs les Profeffeurs de Haven & Forskäl. Mais voici en particulier les articles que je recommande à fon attention.

1. On a obfervé dans les Provinces meridionales de la France (*), que la lepre, quoique héreditaire, ne paffe pourtant point la troifieme génération, ou s'étend, tout au plus, dans la quatrieme, mais fans y conferver toute fa force, ne fe manifeftant que par une mauvaife haleine, des dents gâtées & un teint livide. Je me fers de cette obfervation pour expliquer le 5eme verfet du vingtieme chapitre de l'Exode. Il m'importe donc de favoir fi la lepre orientale fe renferme auffi dans le même nombre de générations.

2. Eft-il vrai que fouvent une grande frayeur faffe éclorre tout d'un coup ce mal héréditaire, qui aupravant avoit été cáché pendant plufieurs années.

3. Si ce mal expire en effet dans la quatrieme génération, & ne s'hérite point à l'infini, je demande comment il fe perpétue, & comment il s'engendre dans ceux qui ne l'ont point reçu de leurs Peres?

4. Jufqu'où s'étend la force de cette contagion? Tout le monde convient que la lepre eft contagieufe, & Moyfe femble le fuppofer de même: cependant il y a ici des exceptions fingulieres. Un Medecin François (**) nous affûre qu'il arrive quelquefois que malgré un commerce continuel, un mari lépreux n'infecte point fa femme.

5. Combien de temps environ dure cette maladie avant de conduire à la mort? Le Médecin François dont les Médecins de Londres ont inféré la Relation dans leur Recueil, foutient qu'au bout de quatre ans elle devient de plus en plus infupportable, & que bientôt après il s'y joint une fievre lente

(*) Medical Obfervations by a fociety of Phyficians, at London, T. I. p. 204.
(**) Ibidem.

lente qui tue le malade. Monsieur *Galland*, au contraire, prétend qu'avec la lepre on peut vivre cinquante ans.

6. Les Ecrivains les plus dignes de foi nous représentent les Personnes infectées de la lepre comme fort lascives, & fort propres pour le commerce charnel. Le Médecin François dont j'ai parlé va jusqu'à citer l'exemple d'un lepreux, qui la nuit avant sa mort, s'acquitta plus d'une fois de l'acte conjugal, Ici encore Mr. *Galland* est d'un avis contraire. Il dit, dans sa Description de l'Isle de Chios, que les lépreux n'éprouvent que dans un foible degré le sentiment physique de l'amour. Se tromperoit-il? ou n'y auroit-il pas différentes especes de lepre à distinguer?

7. N'arrive t-il jamais que la lepre se perde d'elle-même? L'Orient ne connoît-il point d'antidote contre ce venin contagieux? Ne seroit-il pas à propos d'employer contre ce mal les pillules préparées du suc que l'on exprime de la ciguë? Mr. le Docteur *Rathlaw*, Médecin à Amsterdam, m'écrivit autrefois que par le moyen de la ciguë, il avoit guéri la maladie appellée *Elephantiasis Europaeorum*. Et actuellement Mr. *Roederer*, Médecin ordinaire du Roi, emploie ces pillules, avec succès, contre les excrecences. Il n'y a point de péril à s'en servir, pourvu que l'on commence par une dose modique, que l'on augmente ensuite par degrés.

8. Est-ce une crise naturelle de la lepre lorsqu'elle paroît comme en fleur, & couvre tout le corps? Les paroles de Moyse Lév. ch. XIII, 12. 13. le feroient soupçonner. Mais si je me trompe quel est le sens de ces paroles, & quelles lumieres nous fournit là-dessus l'histoire de la lepre?

9. Les chapitre XIII. & XIV. du Lévitique distinguent encore certaines sortes de lepre. Il y est, par exemple, fait mention d'une lepre qui pousse sur la tête. Le siege du mal fait-il ici toute la différence? ou ces sortes de lepre different-elles encore par d'autres symptomes? & s'étendent-elles au de là de cette partie du corps, d'où elles prennent leurs dénominations? (*)

10. Ces

(*) Quelques mois après que j'ai écrit ceci, je trouve une très-courte réponse dan les *Observa-*

10. Ces mêmes chapitres feroient présumer que les plaies du corps qui originairement n'avoient rien de commun avec la lepre, comme p. e. brûlures, peuvent dégénérer en cette maladie. En est-il ainsi?

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XII.

### *De la Lepre des Maisons & des Vêtements.*

Moyse parle d'une lepre qui s'attache aux maisons (Levit. ch. XIV. v. 33. suiv.) Comme assurément il est impossible que la même maladie soit commune aux hommes & aux édifices, il semble que par une métaphore prise de la lepre humaine, les Orientaux aient donné le même nom à de certaines taches qui creusent les murs, & se communiquent de proche en proche. C'est ainsi que le mot de ירקון leur sert également pour désigner un mal affecté à l'espece humaine, & la rouille des bleds. Mes conjectures jusqu'ici se sont arrêtées au salpêtre, qui produit un effet assez conforme à la description de Moyse lorsqu'il pénetre dans les murailles & sur-tout dans le marbre poli. J'en ai vu entre autres un exemple frappant dans l'Eglise à *Eisleben.* Cette maladie des édifices doit être beaucoup plus commune & beaucoup plus nuisible dans l'Orient qui abonde en salpêtre que parmi nous. Cependant je voudrois bien savoir.

1. Si le fait s'accorde avec ma conjecture.
2. Si les Orientaux ont cette maladie des murailles fort en horreur. & s'ils en sont fort incommodés.

3. S'ils

---

*servations on the Diseases in Barbados* par Hillary p. 340. Il dit que la lepre quelque fois se fixe à quelques parties du corps, & d'autres fois se répand par toute la peau. Ceci ne m'apprend rien de plus que les paroles même de Moyse. Au reste j'avois déja écrit en Angleterre pour avoir le livre de *Hillary* dans le temps que je travaillois à ces questions, mais les troubles de la guerre ont empêché qu'il ne me soit parvenu plutôt.

3. S'ils lui donnent en effet le nom de *lepre*: ou s'ils donnent ce nom à quelque autre corrosif qui endommage les murailles.

Je connois encore moins la lepre des vêtements, laquelle ne ronge quelquefois que la chaîne sans attaquer la trame, lepre, que Moyse décrit Lév. ch. XIII. v. 47. 59. Si elle subsiste encore, il sera aisé de la reconnoître d'après l'idée que Moyse en donne. Cela mérite des recherches, on fera bien sur-tout d'interroger là-dessus les Férandiniers, les Tisserands, les Marchands Drappiers, & les Tailleurs, &, s'il est possible, de donner une description de cette lepre. Il semble que Moyse l'envisage non seulement comme ruineuse pour les habits, mais encore comme funeste à ceux qui les portent.



## XIII.

### *Multiplication extraordinaire du Froment en Asie & en Afrique.*

Dans la Parabole du semeur il est parlé de grains rendant cent pour un, comme d'une chose qui n'est point extraordinaire; & la moindre récolte dont il y soit fait mention, est de trente pour un. (*) Moyse raconte de même que dans la partie de la Palestine limitrophe de l'Égypte, le Patriarche Isaac recueillit le centuple de ses semailles. (**) Les Auteurs Grecs, & Latins en disent autant & même d'avantage de certains districts de l'Asie & de la Barbarie. *Hérodote* avance que dans la contrée de Babylone, la terre rend ordinairement deux, & jusqu'à trois-cents-fois le bled que l'on y a semé. Il y en a même qui parlent de 400 pour un.

Les Commentateurs du Nouveau Testament ont rassemblé ce que les Ecrivains profanes, ont de plus curieux sur ce sujet dans leurs commentaires

(*) Matth. XIII, 8.

(**) Genese XXVI, 12.

res sur le chapitre XIII. de St. Matthieu: celui de *Wetstein* mérite sur-tout d'être consulté.

Cette fertilité est si fort au-dessus de celle de nos meilleurs terroirs, qu'elle en devient presque incroyable. Dans le Duché de Magdebourg qui est la Province la plus fertile de l'Allemagne, un boisseau, si je ne me trompe, en rapporte dix: & telle étoit précisément la fertilité de la Sicile, comme nous le voyons dans Cicéron qui la connoissoit à fond, or cette isle étoit regardée comme le grenier de Rome.

Je n'ai pas de peine à croire qu'un grain puisse en rapporter plus de dix & même plus de quatre cents, lors qu'on le plante dans un lieu séparé. Je me souviens même d'avoir lu dans les relations des Emigrants de Saltz-bourg qui se sont établis dans la Géorgie, qu'ayant enfoncé séparément dans un terroir préparé trois grains de seigle que le hazard leur avoit fait trouver parmi le froment, un de ces grains avoit rendu 170 épis bien chargés, d'où par la plus modeste évaluation il ne résulte pas moins de 5000. grains. Mais ce que je ne puis concevoir, c'est que la même multiplication ait lieu dans un champ entier qui a reçu toute sa semence, & où la plupart des grains se corrompent infructueusement pour faire place à un plus petit nombre d'autres, qui peuvent alors multiplier au point que la récolte surpasse une dixaine ou vingtaine de fois la semence. Supposons, si l'on veut, qu'à cause de l'extrême fertilité du pays & de la bonté du climat, aucun grain ne demeure stérile: où trouvera-t-on dans un champ, le terrein suffisant pour contenir une moisson multipliée à raison de 100. jusqu'à 400. contre un, au moins selon notre maniere de semer?

Que l'on se représente un champ qui portât dix ou quarante fois le produit de nos meilleures terres dans nos contrées les plus fertiles. Qu'arrivera-t-il? Ou la moisson affaissée sous le poids des épis, pourrira sur la terre où elle sera couchée: ou les tuyaux étroitement pressés les uns contre les autres, ne laisseront pénétrer ni le soleil ni l'air, & par conséquent moisiront par en bas (*). Il

(*) Ce n'est pas tant pour les voyageurs que pour mes autres Lecteurs, que je place ici une

Il est donc naturel de demander, si dans l'Orient il y a des régions où une pareille fertilité se fasse encore remarquer? Et pour en être instruits avec certitude, les voyageurs voudront bien dans les lieux qui leur paroîtront extraordinairement fertiles, s'enquérir, auprès des Economes ou des Cultivateurs intelligents, de la proportion où la semence est à la récolte. Et comme ils rencontreront sans doute de ces Cultivateurs, qui, joignant à l'amour de leurs terres l'amour du merveilleux, seront toujours prêtes à confondre, dans leurs réponses, le nombre des grains renfermés dans un épi particulier, & par conséquent provenus d'un seul grain avec le nombre des boisseaux, il faudra leur faire distinguer ces deux questions, & en écartant tout ce qui regarde le produit des grains pris séparément, les porter à s'expliquer sur le total de la semence & de la récolte.

En supposant que cette fertilité, quoique inconnue chez nous, pût être constatée sur les lieux; je serois curieux de savoir comment elle est mathématiquement possible, & comment elle pourroit être conciliée avec la difficulté prise des dimensions du terrein, qui sembleroit refuser l'espace nécessaire pour tant de bled à la fois.[1] Seroit-ce que dans ces pays on répandît la semence moins serrée? Seroit-ce même que l'on plantât au lieu de semer? N'a-t-on peut-être pas besoin de répandre tant de grains superflus, parce qu'au préalable on trie la semence, & qu'ainsi on est sûr de ne répandre que celle, qui poussera? La Loi de Moyse, qui défend de mêler deux sortes de semences sur le même champ, paroît supposer un pareil triage.

La connoissance de la constitution naturelle, & l'examen chymique d'un terroir si fertile, feroient des objets bien importants pour le progrès

[1] une remarque qui m'a été fournie par Mr. le Pr. Büttner, & qui peut aider à résoudre cette difficulté. C'est dit-il, le Lizeron (*Convolvulus*) qui pour l'ordinaire abaisse si fort le froment. Si donc, dans les Pays Orientaux, les champs en sont plus dégagés, il y aura place pour plus de froment, & la fertilité peut être plus grande.

grés de l'art économique. Il n'importeroit pas moins de connoître les détails de la culture d'un pareil champ, pour voir ſi elle peut être imitée en Europe. Seroit-ce une culture à peu près ſemblable à la culture des jardins, qui procurât de ſi grands avantages? ou ſeroit-ce que pour exſtirper l'ivraie avec plus de ſuccès l'on eût des moyens qui nous fuſſent inconnus?

Je ſuppoſe maintenant, que l'on ne retrouve aucune trace de cette prodigieuſe fertilité, qui ſurpaſſeroit de plus du double celle de nos contrées, ni même rien qui en approche; je deſirerois de ſavoir ce qui peut avoir engagé les Ecrivains ſacrés, qui ſans doute devoient connoître leur propre pays à ſe ſervir de pareilles expreſſions, & les Auteurs Grecs auſſi bien que Romains, à nous faire de ſemblables récits. Les Orientaux calculeroient-ils autrement que nous? Diroient-ils que le froment rapporte au centuple, lorſqu'ils trouvent cent grains dans la plupart des épis? Mais il y a, dans les anciens, des paſſages qui ne fouffriroient guere cette interprétation. Tel eſt par exemple celui de Pline (*) Car quarante épis, provenus d'un grain, donneroient aiſement 1200. grains; & 360. épis n'en donneroient pas moins de 10000. Si donc Pline comptoit le produit de chaque grain pris ſéparément, ce qu'il avoit dit précédemment d'une fertilité qui rend 150. pour un, ne ſeroit que bien peu de choſe, & demeureroit de beaucoup au deſſous des 40. ou 360. épis que dabord après il fait naître d'un ſeul grain.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XIV.

### *Du Triage de la Semence.*

J'ai déjà touché en paſſant cette queſtion: je prie néanmoins nos voyageurs d'examiner particuliérement.

1. s'il

(*) *Emedio*, ſi ſit aptum ſolum, quale in Byzacio Africae campo, centeni quinquageni *medii*

1. s'il y a des Orientaux, qui avant de femer le bled, le trient affez foigneufement pour le féparer de l'ivraie?
2. si les champs qui font enfemencés fans ce triage leur infpirent une efpece d'horreur religieufe?

C'eft la Loi de Moyfe Lév. XIX. 19. qui m'engage à propofer plus particuliérement ces queftions. Je ne penfe pas que cette Loi défende de féparer un arpent de terre en plufieurs champs, & d'enfemencer chaque champ de diverfes fortes de fruits. Une pareille défenfe eut fans doute été préjudiciable aux intérêts du Cultivateur. Je la regarde, au contraire, comme une Loi économique, pleine de fageffe, qui interdit de répandre un mêlange de plufieurs efpeces de grains, comme font par exemple nos Cultivateurs, qui fement le feigle fans avoir eu foin de le purger de l'ivraie & qui fe plaignent enfuite beaucoup que le feigle a dégénére fuivant eux. Le même accident feroit arrivé aux Ifraélites, s'ils avoient femé le bled confondu avec la zizanie. Or comme Moyfe non feulement le défendit, mais qu'il ftatua encore pour punition que cette femence & la moiffon fuffent *fanctifiées*, c'eft à dire, dévolues au Prêtre; (Deuter. XXII. 9.) il obligea par là les gens de la campagne de trier les grains avant de les jetter en terre, ou, fi malgré cela il s'étoit levé de la zizanie, de la féparer du bon froment au temps de la moiffon, & ainfi ils ne recueilloient point l'un & l'autre, comme nos payfans recueillent le feigle avec l'ivraie. On peut conclure en effet par le chap. XIII. de St. Matthieu v. 30. que c'étoit là un ufage national. De cette façon on obtint un froment plus pur & plus exquis; & il en réfultoit encore cet avantage acceffoire, que les grains ayant été triés auparavant, on choifit les plus gros, qui produifent du bled mieux nourri & en plus grande abondance. Mais je voudrois bien favoir s'il refte encore

---

*modii* redduntur. Mifit ex eo loco divo Augufto Procurator, ex uno grano quadraginta paucis minus germina, extantque de ea re epiftolae: Mifit & Neroni fimiliter CCCLX. ftipulas ex uno grano. L. XVIII. c. X. §. 21.

encore des traces de cet ufage, propres à confirmer l'explication que je viens de donner.



## XV.

*De l'Ivraie ou de la Zizanie.*

Je viens de faire mention de la Zizanie, dont Jefus-Chrift parle au chapitre XIII. de St. Matthieu v. 25, & les Juifs en plufieurs endroits fous le nom de זונין qui felon eux fignifie une mauvaife forte de froment. J'efpere que l'Arabie pourra nous fournir fur ce végétable de nouvelles lumieres, vu que les Juifs eux-mêmes nous apprennent que זונין eft un terme arabe. Il eft tel en effet, & s'écrit زُوَان ou زِوَان & voici comment *Ibn Sivan* le décrit: *Le mot Sivan a une double fignification.*

1. *Il défigne un grain femblable au bled dont on peut faire du pain, & on le nomme le grand Sivan.*
2. *Une efpece de fruit nuifible, & qui enivre ceux qui en mangent. Le meilleur de la premiere forte eft celui qui pefe le moins.*

On trouve un plus ample détail fur ces deux fortes de Sivan dans les *Relationes de libris novis* T. X. p. 553-535. Si elles different de notre Zizanie Européenne, je fouhaiterois que l'on en deffinât la figure, que l'on en fît une defcription botanique, que l'on remarquât l'ufage éconnomique du grand Sivan, & la fignification emblématique de l'un & de l'autre, en cas que dans la langue arabe ils en aient une. Pour les rendre d'autant plus connoiffables, je tranfcrirai ici en entier les paffages qui en traitent, extraits des Relations que je viens de citer.

*Sivan nomen feminis ex genere inebriantium. Qui a Scheilem non differre putant, aut ita putantes defendunt, in errore verfantur. Color fubniger, viridis, amaritudo nec acris nec ingrata, guftantem tamen vehementer diuque afficiens. Eft exile, longiufculum, ab extremitate una tenue,*

*tenue, ab altera plenius, operiente hanc tegumento, quod summitatem capuli in ense repræsentat, & cortici se immergens coronula rotunda cingitur, particulisque haud raro pilosis atque persistentibus. In pulverem conteritur, quod facillime alias huc illuc agitetur dispellaturque. Temulentos valde facit, haud lætos sane, sed mœrore graves. Datur quoque species flava longior, & alia latior, quarum utraque quam prima magis efficax. Vis ejus corruptrix est & sicca, inter prima tertii gradus. Contrahendi facultatem exserit, si fluentibus vulneribus ad modum emplastri alligetur. Vino admixtum in causa est ut potatores vehementius corripiantur. Nocet cerebo, stomacho, adstrictæ alvo interne illam adhibentibus. Manifesta enim corruptione & veneno gravissimo quovis accelerat. Sanantur autem, quas inducit, turbæ, vomitu & pinguibus, ad inferiores etiam corporis partes applicatis, tum si confundantur odorifera, excitantia & aromata, roborantia frigefactum cerebrum.*

*Dico Sivan esse nomen quo utimur in duplici significatione. Vel enim granum denotat simile tritico, ex quo panis solet confici, quo in sensu appellatur Sivan maius: vel intelligitur eo nomine inebrians quidpiam & noxium, quod inter fruges reperitur. De ultimo nos quidem nunc non agimus. Optimum (primi generis, ex quo panes fiunt) est leve pondere, non contusum, nec friatum, quod mandenti glutinosum sentitur, & subrufum est. Leni pollet vi obstructoria. Narrat Paullus, vim ejus haud procul abesse a facultate tritici, frigus atque calor si spectetur. Nam & siccat & conglutinat.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XVI.

### *Du Pain d'Orge.*

Chez nous le Pain d'orge degoûte bientôt, aussi le peuple allemand n'a recours à cette nourriture que dans des temps de cherté. Mais dans l'Ecriture Sainte nous voyons que c'étoit chez les Hébreux un aliment fort ordi-

ordinaire. Or je demande: l'Orge des climats chauds feroit-elle plus favoureufe que la nôtre?



## XVII.

### *Ufage Médicinal de l'Huile.*

Il eft inconteftable que les anciens Médecins de l'Orient employoient très-communément l'onction d'huile comme un remede, & qu'ils l'ont presque envifagée comme une Panacée. Les Interpretes du Nouveau Teftament, dans leurs commentaires fur le chapitre VIeme de St. Marc v. 13. & fur le Veme de l'Epître de St. Jacques v. 14. ont accumulé les témoignages qui le prouvent. Il y en a qui préfument que le don miraculeux dont il eft parlé dans ces endroits, ne confiftoit qu'à affurer le fuccès d'un remede naturel & généralement ufité dans l'Orient, & à lui faire furmonter la force des maladies.

Si les Mahométans, chez qui l'onction des malades ne paffe pas pour un Sacrement comme chez les Grecs, avoient pourtant confervé quelque chofe de cet ufage, je prierois nos voyageurs de fixer leur attention fur les objets fuivants.

1. Dans quelles maladies les Médecins employent-ils l'onction?

2. Eft-ce de l'huile d'olives commune, ou d'autres ingrédients plus efficaces qu'ils compofent leur onguent?

3. Frottent-ils la tête dans toute forte de maladies, ou feulement les parties affectées?

4. L'expérience montre-t-elle d'une façon probable, qu'il y ait quelque utilité dans l'onction? Cette queftion concerneroit également l'onction des Grecs. Je prévois d'avance la difficulté de cette recherche; car lorsque dans les maladies dangereufes, on emploie le remede le moins efficace, il

en résulte bientôt indépendamment du remede une crise naturelle, dont on a bien de la peine à distinguer l'effet de l'effet de la médecine.

5. Si l'on pouvoit s'assurer que l'onction produit un effet salutaire ignoré de nos Médecins d'Europe; je demanderois s'il auroit son principe dans la constitution particuliere des corps dans l'Orient, dont les pores peuvent être plus ouverts que les nôtres par le fréquent usage des bains; ou si les onguents auroient plus de vertu dans ces climats?

## XVIII.

*D'un Bois qui rend douce l'eau salée.*

Dans l'Exode ch. XV, 23. Moyse parle d'un bois qui rendoit les eaux douces, d'ameres & de non potables qu'elles étoient; & il n'en parle point comme d'un miracle, mais comme d'un moyen naturel que Dieu lui avoit enseigné. Connoît-on actuellement encore quelque part en Arabie un arbre, dont le bois ait cette vertu?



## XIX.

*Des eaux alternativement douces & ameres.*

Nous voyons quelquefois les Israélites camper dans des endroits où les eaux sont ameres. Comme il n'est nullement vraisemblable que Moyse, qui, par un séjour de quarante ans, devoit connoître l'Arabie à fond, les eût conduits dans des lieux où l'eau n'étoit jamais buvable, je m'imagine que les mêmes eaux étoient tantôt douces & tantôt ameres, qu'elles étoient douces, quand les sources, enflées par des pluies, qui venoient de tomber,

ber, couloient plus abondamment, & que par là l'eau devenue ſalée ſe déchargeoit; qu'elles étoient ameres, lorsqu'il n'avoit pas plu de long-temps, & que l'eau avoit pu attirer aſſez de parties ſalines (*).

L'Expérience confirme-t-elle ma conjecture? Pour faire une bonne réponſe à la queſtion, on doit ſe ſouvenir, qu'il y a des ſources où l'influence de la pluie ne ſe fait pas d'abord ſentir; parcequ'il faut du temps à la pluie pour ſe filtrer à travers les montagnes juſqu'au ſiege des ſources. Un examen attentif de ces choſes peut devenir utile à la Phyſique, & nous procurer de nouveaux éclairciſſements touchant l'origine des rivieres.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XX.

### *Des Sources du Sinaï, & du Ruiſſeau dans la Vallée Réphidim.*

Nous ſavons par pluſieurs relations de voyages, que le Sinaï n'eſt point dépourvu de ſources, & qu'il en deſcend un Ruiſſeau qui arroſe la vallée Réphidim.

Mais ce Ruiſſeau pouvoit-il ſuffire à abbreuver, ſeulement pour peu de temps, un peuple auſſi nombreux que le peuple d'Iſraél, en ſuppoſant même que l'on eût pris toutes les précautions imaginables pour ménager les eaux? ou faut il dire que ces ſources verſerent alors leurs eaux dans une abondance extraordinaire?

Le Ruiſſeau dans la vallée Réphidim manque-t-il abſolument d'eau dans les temps ſecs? Il faudroit s'informer ſi perſonne ne ſe ſouvient que cela ſoit

(*) Mr. Buttner me fait remarquer qu'une pluie renforcée peut rendre amere une ſource auparavant douce, en mêlant ſes eaux avec celles d'un ruiſſeau ſouterrain qui coule ſur des mines de ſel. Je place ici cette remarque parceque je la crois très-fondée.

ſoit arrivé; car il paroit que du temps de Moyſe ce Ruiſſeau étoit entierement tari.



## XXI.

*Des Pierres à douze Ouvertures: prétendus monuments des miracles de Moyſe.*

Quelques-uns des voyageurs dont les relations ſont le plus eſtimées, comme *Schikard*, *Shaw* & *Pococke*, nous aſſurent qu'il ſubſiſte encore en Arabie deux monuments authentiques du double miracle, au moyen duquel Moyſe procura aux Iſraélites de l'eau du rocher. Ces monuments conſiſteroient en deux pierres, chacune à douze ouvertures, par où les eaux devroient avoir ſailli, mais qui aujourd'hui ſont entiérement deſſechées. L'une eſt au pied du Sinaï, l'autre dans le déſert de Kadès. Or comme ces témoins oculaires paroiſſent ſi convaincus de l'authenticité de ces monuments, & qu'au contraire je ne les regarde que comme un ouvrage de l'art & de l'impoſture, je prie la compagnie des voyageurs, en cas qu'elle rencontre un de ces deux monuments, de le décrire impartialement & avec la même exactitude que s'il n'avoit pas encore été décrit, & de faire attention à tout ce qui peut ſervir à découvrir l'authenticité ou l'impoſture.

1. Il s'agit de voir ſur-tout juſqu'à quelle diſtance la pierre qui eſt au pied du Sinaï a été détachée de la montagne.

   Moyſe nous apprend qu'il frappa le rocher. Si donc cette pierre, comme Shaw paroît l'inſinuer, ne fait point partie du rocher, l'hiſtoire ſainte donne elle-même le démenti à ce prétendu monument; & toute cette tradition ſe réduit à la fable abſurde, que les Juifs ont imaginée, & qui porte, que Moyſe s'étant déshabillé pour ſe baigner dans cette fontaine, la pierre ſur laquelle elle couloit, s'étoit échappée avec ſes habits, & avoit parcouru tout le camp des Iſraélites.

2. Il

2. Il faut tâcher de ſonder les ouvertures de la pierre, pour en connoître la profondeur.
3. Il faut examiner ſi elles ſont en effet figurées en gueule de lion; ce qui ne porteroit que trop manifeſtement l'empreinte de l'art.
4. Il faut examiner la mouſſe dont on dit que ces ouvertures ſont couvertes; & dont je ne conçois point le rapport avec une eau qui commença de couler il y a trois mille ans. C'eſt ce qui me fait regarder cette mouſſe comme un monument nouveau & ſuſpect: elle ſemble trahir un impoſteur maladroit, qui n'a pas eu l'intelligence & l'eſprit néceſſaires pour bien déguiſer ſon artifice.
5. Je ſouhaiterois, à cette occaſion, de connoître la nature des pierres qui compoſent en général la montagne de Sinaï. Cela nous expliqueroit clairement la ſignification du mot חלמיש.

J'ai parlé plus amplement de ces pierres dans la preface de la troiſieme partie des Commentaires de la Société Royale des ſciences p. XVI-XVIII. & peu de temps après moi feu Mr. de *Mosheim* en a traité dans ſa préface miſe devant la traduction allemande de l'Itinéraire de *Pocock.*

Il ſe pourroit que les Mahométans euſſent pour ces pierres une vénération religieuſe; & peut-être même que Mahomet en parle dans ſon Alcoran. Il ſe pourroit encore que l'on eût des ménagements à garder avec les Moines qui habitent le Sinaï. En ce cas il faudroit ſans doute uſer d'une grande précaution, & ne rien entreprende qui pût paſſer pour un manque de reſpect, ou pour une marque d'incredulité. Mais on peut tirer d'eux la vérité par les queſtions les plus édifiantes. Si par exemple, ces Moines ne ſont pas eux-mêmes complices de la fourbe, ils permettront peut-être que l'on verſe de l'eau dans ces ouvertures; au lieu que s'ils trempent dans le complot, la curioſité la plus innocente ſera traitée de profanation. Alors on doit ſans doute ſe déſiſter de ces ſortes d'entrepriſes. Mais cela même ſera connoître la ſource de l'impoſture.

XXII.

*Des Sciniphes ou petites especes de Guêpes d'Egypte.*

Comme les Septante Interpretes traduisent les כנים Exode VIII. 12. qui ont affligé l'Egypte, par σκνιφες, ou Sciniphes, qui sont une espece très-petite de guêpe, & que cette version si ancienne composée par des gens qui connoissoient parfaitement l'Egypte, & éclaircie par des Peres Egyptiens me paroît plus vraisemblable que la version ordinaire, confirmée par *Bochart;* je serois curieux de connoître ces Sciniphes de plus près avec les détails qui les concernent.

*Hasselquist*, dans son Voyage de Palestine p. 426. 427. a déja décrit deux sortes de Sciniphes, dont les premiers se nichent dans le fruit, & les seconds dans les feuilles du sycomore. Mais voici ce qui me reste à desirer.

1. La délinéation de leur figure.
2. La connoissance du temps de leur ponte, & de la durée de leur vie.
3. S'il est vrai que, sans être irrités, ils incommodent & persécutent quelquefois les hommes & les bestiaux: c'est ce que *Philon* & *Origene* nous apprennent des Sciniphes d'Egypte.

Mais si cette derniere circonstance ne convenoit point au Sciniphe du sycomore je souhaiterois que l'on cherchât à découvrir & que l'on décrivît le Sciniphe dont parlent ces deux auters égyptiens. Voici le peu de caracteres qu'ils en donnent. Ils disent qu'il est d'une petitesse extrême, & qu'on ne s'en apperçoit guere qu'à sa piquure qui est très-sensible & fort profonde. Lors que contre l'usage de la plupart des Sciniphes, il attaque les hommes & les bêtes sans être irrité; il est à presumer que par le moyen de sa piquure il tâche de déposer ses oeufs dans leur peau, comme nous savons

vons que les cerfs & les rennes sont poursuivis dans la même vue par un autre insecte.



## XXIII.

### *De cette éspece de Ceps nommés Sorek.*

Il est une espece de Ceps que les Hébreux nomment שׂוֹרֵק & שׂרֵקָה Gen. XLIX. 11. Es. V. 11. Tout ce que je puis trouver de plus vraisembla-ble sur cette expression, c'est le sentiment du Juif R. *Isaac-Ben-Geuth.* Il dit que c'est le nom d'une espece de vigne qui produit des grains de raisin, sans pepins. L'Etymologie favorise cette interprétation. Car شرق entre autre choses signifie *couper*, *trancher:* & il se peut fort bien que l'on se soit représenté ces sortes de grains comme châtrés sur-tout puisque le pepin est la semence dont proviennent de nouvelles vignes, & que par cela même celles-ci pouvoient passer pour des Eunuques.

Peut-être qu'en Arabie, ou dans les pays où l'on parle Arabe, on pourra se procurer sur ce sujet une certitude qui nous manque encore; car dans les endroits de l'Ecriture que je viens de citer, les traducteurs arabes conser-vent les termes سورق, سريق ou celui de شريق comme des termes connus de leur langue. . J'espere que malgré l'aversion des Mahométans pour la culture de la vigne, la chose & le mot n'auront pas entiérement péri. Car les Chrétiens & les Juifs cultivent encore la vigne dans ces con-trées, & particuliérement dans la Palestine méridionale, aux environs de Hébron, où on la cultive abondamment, pour en tirer le raisin sec & le *Dibs* (*), (دبس) pour lequel les grappes sans pepins sont bien préférables aux autres. Je demande donc,

1. Quelle

(*) Espece de sirop fait de raisins.

1. Quelle eſt l'eſpece de Ceps que l'on nomme en Arabe سريق, سوق ou سريق?
2. Les raiſins qui n'ont point de pepins en ſont ils plus eſtimes? & pourquoi? Eſt ce parce qu'ils valent mieux pour être ſechés?
3. Eſt-ce la coutume de ſe les répréſenter comme des Eunuques?
4. Se ſert-on d'un moyen artificiel pour les cultiver & comme pour les châtrer? ou ce défaut de pepins eſt-il une propriété affectée aux ceps d'une certaine eſpece?

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XXIV.

### *Du Samum, vent peſtilentieux.*

Preſque tous les voyageurs qui ont parcouru l'Orient, parlent dans leurs relations d'un vent empeſté & mortel que les Arabes appellent سموم. Il ſouffle dans les mois de Juillet & d'Août, quelquefois ſept minutes de ſuite; mais jamais plus long-temps. On en débite des choſes qui paroiſſent fabuleuſes, mais le fait en lui même, ſur-tout comme *Kaempffer* le rapporte, eſt trop confirmé pour que l'on puiſſe en douter.

Ce vent, un phénomène ſi ſingulier dans la nature, & que les anciens Auteurs ont ſi ſouvent en vue, je ſouhaiterois qu'on le décrivît auſſi exactement qu'il eſt poſſible: & comme il n'eſt pas en notre pouvoir de n'obtenir que des relations vraies d'un fait qui tombe ſi fort dans le merveilleux, lors qu'en prenant trop de précautions, on ne veut pas riſquer de laiſſer échapper le vrai qui n'eſt pas vraiſemblable; je prie nos voyageurs de recueillir tout ce qui a rapport à ce vent, mais auſſi de diſtinguer en peu de mots le certain de ce qui ne l'eſt pas. Voici ce que je voudrois ſavoir ſurtout.

1. Il ſouffle dans ces régions un vent d'Eſt qui par ſon extrême chaleur deſſeche les plantes: à quelles marques peut-on le diſtinguer de

de ce vent dangereux & mortel? *Ruſſel* en parle comme de deux vents différents: v. *Natural-Hiſtory of Aleppo.* Il y a d'autres voyageurs qui diſent que lorſque le *Samum* ſouffle, l'air paroît rouge, & comme couleur de feu, & fait entendre un ſon pétillant.

2. De quelles régions vient-il? On le nomme vent de l'Eſt: mais, en Egypte ſur-tout, ne vient-il pas directement du Sud? & en Arabie n'eſt-il jamais Nord-Eſt? Paſſe-t-il ſur de grandes mers, ou ſeulement ſur des terres où regne une chaleur exceſſive?

3. Mais dans l'Arabie heureuſe en particulier ſouffle-t-il le long des côtes de la mer? & quelle eſt alors ſa direction?

4. *Chardin*, raconte que les hommes que le *Samum* a tués ſemblent long-temps après être vivants & dormir: mais que, comme tout l'intérieur du corps eſt brûlé, lorſqu'on les prend par le bras pour les réveiller, le bras ſe détache & demeure entre vos mains. Ce récit ſi peu croyable peut-il être confirmé par des exemples dignes de foi? Et s'il en eſt quelque choſe, cela ne ſe réduit-il pas à cet accident commun à tous les cadavres qui ſubiſſent la corruption dans des pays extrêmement arides, & qui comme ceux qui conſumés dans le tombeau, conſervent long-temps les traits du viſage, ſans cependant en conſerver les couleurs, mais qui au plus léger attouchement, ſe réſolvent en pouſſiere?

5. Ce vent n'eſt-il funeſte qu'aux hommes, ou l'eſt-il encore aux bêtes? Ceci ne s'entend que des grands beſtiaux, comme par exemple des chevaux, des chameaux; car il ne ſauroit nuire aux petits, ſi tant eſt que ſon ſouffle mortel ne commence à opérer qu'à deux pieds de terre, & que plus bas le reſſort de latmoſphére en détruit la force.

6. Si ce vent tue les animaux, comment font-ils pour s'en garantir? La Nature ou la coutume, pendant qu'ils étoient petits & que ce vent les incommodoit ſans les tuer, leur a-t-elle donné un inſtinct qui les porte à pencher la tête vers la terre lorsqu'il ſouffle?

7. De quel genre de mort fait-il mourir, & en quoi consiste son poison?

Comme les Orientaux ne cultivent point les sciences naturelles, leurs opinions ne peuvent fournir qu'une réponse accessoire à la derniere question. Je prends la liberté de proposer une expérience & de former une hypothese, & je recommande à la compagnie des voyageurs de les examiner avec soin.

1. *Expérience.* Que l'on ait prêt un animal en le choisissant parmi ceux qui n'ont pas la vie trop dure. Il faut l'attacher au haut d'une perche, & lors que le *Samum* souffle, un homme étendu par terre pour sa sûreté, le tiendra élevé dans l'air à quatre ou cinq pieds de hauteur. Quand l'animal sera tué par le vent, il est probable que sa dissection donnera quelque indice sur les causes de la mort.

2. *Hypothese.* Au rapport de *Russel*, (*) le vent d'Est, dans les mois d'Eté, malgré sa chaleur extérieure, conserve un froid interne: & même si l'on suspend dans cet air qui est presque brûlant, des vases de terre pleins d'eau, l'eau se raffraichit & se conserve fraîche. Aussi n'y a-t-il en ceci rien de contradictoire. Car ce vent passe sur ce pays immense où se forment les sels réfrigérants, le sel armoniac, & le salpêtre, avec lesquels on peut faire la glace au milieu des chambres les plus chaudes. Ainsi, quoique la terre échauffée communique à l'air une chaleur extrême, cela n'empêche point ces sels de refroidir tout ce qu'ils touchent. J'ai lu, si je ne me trompe, que ce même vent d'Est produit des refroidissements & des rhumes fort dangereux. Ne se pourroit-il pas que les effets du vent d'Est qui est mortel, fussent les mêmes au fond, & ne différassent qu'en degré? Il ne souffle, dit-on, que pendant quelques minutes mais avec fracas. Il est donc à croire qu'il agite l'air, avec plus de véhémence & de vitesse.

Sup-

(*) Natural History of Aleppo p. 15.

Suppoſons que dans un temps donné, dans lequel on recevroit un coup du vent d'Eſt ordinaire, on en reçoive dix du vent d'Eſt qui eſt mortel, il faudra que la chaleur excité par cet air brûlant, laquelle dilate nos pores, auſſi-bien que le froid cauſé par les ſels, s'accroiſſent l'un & l'autre juſqu'au dixieme degré: & par-conſéquent la diſproportion de l'échauffement & du refroidiſſement devient le centuple de ce qu'elle étoit par le vent d'Eſt ordinaire. On conçoit aiſément qu'un venin, qui, dans ſon premier degré de force, cauſe déja des rhumes & des maladies dangereuſes, puiſſe cauſer des morts ſubites, lorsqu'il eſt à ſon centieme degré.



## XXV.

*Des deux Arbres March & Aphar.*

Les Arabes font du feu en frottant l'un contre l'autre deux ſortes de Bois dont l'un s'appelle مرخ & l'autre عفار (*).

Nos voyageurs ſont priés de nous donner une deſcription botanique auſſi bien qu'éconnomique de ces deux végétaux dont les auteurs arabes font ſi ſouvent mention, & de nous rapporter s'il ſe peut quelques échantillons du bois. Comme les Arabes le diſent être plus propre à cet effet que tout autre bois, & lui donnent dans leur langue une épithete qui rendue mot pour mot ſignifie *riche en feu*, on pourroit bien deſirer de le voir dans nos cabinets de curioſité.

Ces deux arbres ne croiſſent-ils point hors de l'Arabie? D'autres Nations en font-elles le même uſage? Leur bois eſt-il plus propre pour donner du feu que les cailloux? ou ſeroit-ce que les lieux où l'on s'en ſert, ne produiſent point de cailloux?

XXVI.

(*) Mr. Buttner m'apprend que l'arbre *Mahod* rend le même ſervice aux Américains. Ce Mahod ſeroit-il le March ou l'Aphar des Arabes?

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XXVI.

*Des diverses sortes de Manne Arabique.* (*).

Je prie nos Savants d'observer en général les diverses especes de manne que l'Arabie produit, de remarquer la sorte de végétaux dont elle s'écoule, la saison dans laquelle cela arrive, d'examiner enfin, si ce n'est pas un insecte qui blesse la tige de son Aiguillon, & quel est cet insecte. Car comme la manne qui nous est la mieux connue, celle de Calabre, sort indubitablement à la piquure de la cigale qui la suce, on peut conjecturer avec probabilité que d'autres especes de manne ont une origine semblable. Si la cigale calabre se trouve aussi en Arabie, comme je ne saurois presque en douter, je voudrois que l'on marquât exactement le nom qu'elle porte dans la langue du pays. Je dois prier ces Messieurs d'examiner avec d'autant plus de soin & d'impartialité si l'écoulement de la manne est l'effet de la piquure d'un insecte, qu'il y a encore actuellement en Allemagne des Savants parmi les Philologues, qui ne peuvent se persuader du fait, aimant mieux croire avec les Anciens, que la manne tombe de l'air. Quand je les ai renvoyés aux relations que l'on nous donne de la manne calabre, ils m'ont répondu que depuis quelques générations les Italiens s'étoient trop habitués aux mensonges litteraires, pour que leurs récits pussent mériter croyance.

Ainsi, quand nos voyageurs ne nous apprendroient là dessus que ce que nous savons déja en partie, leur témoignage, que nous reconnoissons être celui de témoins non suspects, ne laissera pas de nous donner une plus grande certitude. Et pour convaincre encore d'avantage nos Savants, je prie

(*) Il faut confronter avec ceci la question LIII.

prie même les voyageurs de se servir ici de la précaution qui leur est recommandée pour les cas douteux d'une autre nature *Inst.* §. 41.

Au reste je ne pense pas qu'il y ait tant d'uniformité dans la Nature, qu'il faille soutenir que l'écoulement de la manne suppose toujours & nécessairement la piquure d'un insecte. Il se peut que sans être entamées par un aiguillon, certaines écorces ou certaines feuilles crevent d'elles-mêmes. Je présume néanmoins que plusieurs especes de manne ont une origine analogue à celle de la manne de Calabre, & de la nielle, que nous voyons en Allemagne.

Il y a une sorte de manne que les Arabes appellent منّ السما ou *la Manne du Ciel.* C'est cette manne sur-tout que je souhaiterois que l'on examinât avec une attention particulière. Je ne puis m'empêcher de soupçonner encore ici une piquure d'insecte, quelque éloignés que soient de cette opinion ceux qui ont voulu décider la chose par la dénomination arabe.

Ce *Mann-Essama* est-ce la même chose que le *Tarangubin* ترنجبين que l'on recueille sur la plante épineuse *Algul ?* Ou sont-ce deux mannes différentes ?

Rauwolf a dessiné la plante Algul no. 94. Mais il ne la décrit point en Botaniste, & il ne trace point les caracteres arabes qui figurent le mot Algul. On voudra bien suppléer à ces deux omissions.

Je serois encore curieux de savoir s'il n'y a point de différence entre *Algul* & *Alhage* (الحاج) qui est aussi une plante épineuse d'où distille une espece de manne. Si ce sont deux plantes, on attend une délinéation, & une description de la derniere.

Les Israélites s'étant nourris de manne arabique, que Moyse décrit comme la vraie manne telle qu'elle se produit naturellement; j'ajouterai encore les questions suivantes touchant cet aliment extraordinaire.

1. La manne de l'Arabie a-t-elle une vertu fort laxative, lors même qu'elle est encore fraîche ? Ou cette vertu est-elle assez foible pour qu'un homme qui s'y feroit une fois accoutumé pût en faire son aliment journalier ? Je ne doute pas un moment qu'elle ne purge. Elle

doit avoir cela de commun avec tout ce qui eſt doux dans le regne végétal, comme, par exemple, avec le miel des abeilles, & avec le miel ſauvage, dont nous parlerons tantôt: & cependant on ſe nourrit de ces deux ſortes de miel. C'eſt uniquement ſur le degré de cette vertu purgative que roule ma queſtion. Pour la réſoudre de la maniere la plus intelligible & la plus utile, on peut prendre le miel pour terme de comparaiſon. Et comme Bocconne prétend s'être apperçu, que la force laxative de la manne augmente à meſure qu'elle vieillit; ma queſtion n'a pour objet que la manne toute fraîche, telle que Moyſe l'a aſſignée pour nourriture aux Iſraélites, en défendant au contraire d'en rien réſerver pour le lendemain.

2. Y a-t-il moyen de préparer la manne arabique, & d'en faire un aliment? Quand même cela ne ſe pratiqueroit pas en Arabie, je voudrois pourtant que l'on eſſayât, ſi par le moyen du feu on pourroit rendre la manne plus propre à être mangée, car c'eſt ce que Moyſe dit expreſſément en parlant de la manne des Iſraélites, *Exod. XVI.* 23.

Voici un eſſai que j'ai fait avec Mr. de Segner ſur la manne de Calabre. Nous en mîmes une petite portion dans une cuiller, & la tinmes ſur une bougie allumée; la manne ſe fondit & devint une eſpece de ſucre d'orge ſemblable au nôtre pour le goût & qui ſeroit fort bon à manger. (*) Cela me fait préſumer que la manne arabique donneroit un ſucre d'orge ſemblable, ſi on la préparoit de la maniere dont les Arabes cuiſent ordinairement leur pain; c'eſt-à-dire, en échauffant le ſable par le feu, en étendant la maſſe ou la pâte, après avoir ôté le feu, ſur le ſable échauffé, & en la couvrant ſoit du même ſable, ſoit de cendres chaudes. Mais outre cela ſi l'on y mêloit une certaine quantité de farine, il faudroit que l'on en pût paîtrir

(*) Mr. le Profeſſeur Buttner m'apprend que cela revient au fond à la manne en tablettes, (*Manna tabulata*) que l'on trouve chez les Apothicaires, & qu'il y a des perſonnes qui peuvent en manger en aſſez grande quantité, ſans ſe ſentir relâchées le moins du monde.

paîtrir une ſorte de gâteau de miel. (*) A en juger d'après la manne de Calabre, je ne ſaurois me figurer que cette pâte bouillie dans l'eau pût faire une bonne ſoupe ou un manger fort ragoûtant, je m'attendrois plutôt à en voir réſulter une potion laxative. Cependant comme la différente nature des arbres diverſifie la manne qui en diſtille, & comme d'ailleurs nos potions purgatives de manne ne ſont pas compoſées de manne pure, mais mêlées d'autres ingrédients: je prie nos voyageurs de s'occuper de cette recherche, ſur-tout puiſque Moyſe fait mention de manne bouillie auſſi-bien que de manne cuite en guiſe de pain. Il y a plus. Diodore de Sicile, en parlant de la nourriture que ſe procurent les Arabes vagabonds pendant leurs longues courſes dans les déſerts, s'exprime ainſi L. XIX. c. 104. „ *Il croît chez eux des épices, & beaucoup de miel ſauvage, „ ſur les arbres, qui mêlé avec de l'eau, leur ſert de boiſſon.* Il faut donc que le miel ſauvage, lequel au fond n'eſt autre choſe que de la manne, infuſé avec de l'eau, ait pu être rendu potable. Si je ſaiſis bien le ſens du paſſage de Diodore, les épices, qui ſeules ne peuvent guere paſſer pour un aliment, n'étoient qu'un aſſaiſonnement de cette boiſſon.

3. Faut-il recueillir la manne en Arabie avant le lever du ſoleil? Et quelle en eſt la raiſon? Moyſe dit qu'elle ſe fondoit lorſque la chaleur du ſoleil étoit venue. Exod. XVI. 21. Cela ne ſemble point s'accorder avec le rapport des Italiens, qui cependant paſſent juſqu'ici pour les meilleurs connoiſſeurs de la manne: car ils diſent que le ſoleil la durcit. Mais d'un autre côté Mr. Buttner

(*) Comme nos voyageurs ignorent peut-être la maniere de faire ſes gâteaux de miel, j'ajoute cette recette, que l'on vient de me communiquer. On fait bouillir le miel pendant deux heures en le remuant beaucoup. On le verſe enſuite dans un paitrin, en y ajoutant autant de farine qu'il en faut pour pouvoir le paîtrir: lorſqu'il eſt paîtri, on le laiſſe refroidir. Enfin ſur ſix livres de cette pâte on prend trois lots de potaſſe bien broyée: & l'on fait bouillir le tout enſemble à gros bouillons.

Buttner m'assure, qu'à l'approche du midi elle se fond en effet & se perd dans le sable. A quoi faudra-t il s'en tenir? la manne arabique seroit-elle d'une autre nature que la manne d'Italie? La chaleur de l'Arabie seroit-elle assez forte pour fondre la manne sur les feuilles mêmes, & pour la convertir en un sucre semblable au sucre d'orge, de sorte qu'alors il fût impossible de la détacher des feuilles? C'est surquoi je demande des éclaircissements. On se plaint souvent que la manne d'Arabie est mêlée de beaucoup de feuilles, & c'est ce qui m'a conduit à cette conjecture, quelque peu probable qu'elle me paroisse d'ailleurs. Si elle porte à faux, comme je serois tenté de le croire, je demande si Moyse ne voudroit pas dire, que la chaleur durcissoit & pulvérisoit la manne au point, qu'il n'étoit plus possible de la dégager des buissons, sans en perdre la plus grande partie. Peut-être est-ce là le sens du mot hébreu, מסס, vu que le verbe arabe مش s'emploie aussi dans la signification de *frotter* & *broyer*. Si cette derniere conjecture n'est pas mieux fondée que la précédente, le texte de Moyse s'éclaircira peut-être, si l'on découvre ce que signifie le verbe arabe مش lorsqu'il est appliqué à la manne.

4. Comment les Israélites pouvoient-ils avoir de la manne pendant toute l'année, tandis que la seve qui devient de la manne en fendant l'écorce, ne remplit point suffisamment dans tous les mois la tige des végétaux? Y auroit-il en Arabie un assez grand nombre & une assez grande variété de végétaux qui produisent de la manne, pour que les-uns commençassent à transpirer lorsque les autres cessent?

5. Quelle quantité de manne, soit en mesure soit en poids, un homme diligent à l'ouvrage, pourroit-il bien amasser dans une matinée?

6. Y a-t-il des contrées en Arabie assez fertiles en manne, pour qu'un peuple, je ne dis pas un peuble aussi nombreux que celui d'Israël, car ici l'on reconnoît la main d'une Providence extraordinaire, mais une nation médiocrement nombreuse, pût y trouver une nourriture suffi-

suffisant? Moyse lui-même décrit la manne dont il parle comme étant parfaitement semblable à la manne naturelle, en ce qu'elle s'attachoit comme la rosée. Il falloit donc qu'elle se collât aux feuilles & à l'écorce des végétaux, & peut-être de la plante Elgaul. Cette plante épineuse fournit-elle assez de manne, & abonde-t-elle assez dans les déserts de l'Arabie, pour avoir pu sustenter un peuple par l'intervention d'une Providence extraordinaire?

7. Comment la manne vieillie devient elle verreuse? Il est à présumer que ces vers sont éclos des oeufs que les insectes y déposent, comme cela arrive à la nielle (*Honigthau.*)

8. N'y a-t-il aucun des végétaux épineux qui donnent la manne, que l'on puisse transplanter dans les régions désertes & sablonneuses de notre climat? Il n'est pas probable à la vérité, que l'insecte qui perce leur écorce se trouve chez nous, & nous savons déja, que la cigale calabre n'existe point en deça des Alphes: mais ne pourroit-on pas y suppléer par des entailles, & produire par ce moyen une manne forcée?

XXVII.

*Du Miel sauvage.*

Le miel sauvage dont l'Ecriture fait mention (1 Sam. XIV. 26-28. & Matth. III. 4.) & dont les Ecrivains Grecs, Latins, & Juifs nous donnent encore une idée plus distincte, n'est pas un miel que les abeilles amassent dans les déserts, mais une liqueur douce qui s'écoule des arbres & s'attache aux feuilles. Ce miel, pour le fond, ne differe point de la manne: ou s'il y a quelque différence, comme les Auteurs Juifs aussi-bien que le passage, 1 Sam. XIV. 26-28. pourroient le faire souçonner, elle ne peut consister qu'en ce que, du moins dans certaines saisons, les émanations douces de certaines plantes ne se durcissent point après le lever du soleil, mais

qu'elles conservent, tout le long du jour, leur liquidité visqueuse, en sorte qu'en passant par les bois, on se sent arrosé d'un miel gluant qui dégoutte de ces végétaux.

On demande donc d'abord si cette différence subsiste en effet, ou si cette rosée de miel, (qu'il me soit permis de l'appeller ainsi d'après les Grecs & les Latins) si, dis-je, pendant le jour, elle se durcit & prend la figure de la manne que nous connoissons en Europe.

S'il se trouve que le miel sauvage differe en effet de la manne, je demande.

1. Quels sont les végétaux qui donnent du miel sauvage, & dans quels mois de l'année le donnent-ils? Les Juifs parlent du miel des palmiers & des figuiers: ils disent qu'il dégoutte si copieusement de ces arbres qu'il mouille les passants.

2. Quelle est l'origine de ce miel? Les Anciens croyoient qu'il tomboit de l'atmosphere. Nos voyageurs auront peut-être occasion de mettre ce sentiment à l'épreuve de l'expérience & de le réfuter. Mais s'il est une fois constaté que le miel transpire des arbres, il s'agit de rechercher si un insecte, qui cherche sa nourriture, fend les écorces avec sa trompe, & le fait sortir, ou si les arbres se déchargent de cette liqueur douce sans être entamés au dehors?

3. Le mange-t-on?

4. Est-il d'usage de l'apprêter pour le manger, & le mêle-t-on avec de l'eau pour le boire?

## XXVIII.

*Nouvelles Question sur la Lepre, & sur les maladies qui en approchent.* (*)

En relisant, avec un redoublement d'attention, les passages de Moyse qui traitent de la Lepre, j'ai vu qu'outre les Questions touchées ci-dessus, (Art. XI.) ce sujet bien approfondi, offroit de nouveaux problêmes à résoudre. Les voici.

1. Selon Moyse, la Lepre commence par une tumeur qu'il nomme שְׂאֵת: & cependant il donne au Prêtre Inspecteur, pour un signe de la vraie Lepre, la tache à la voir plus enfoncée que le reste de la peau. Le moyen d'accorder cela ensemble? Voyez Lév. XIII. 2. 3. 4. 18. 19. 21.

Peyssonel & les Chirurgiens de la Guadaloupe racontent, que dans les corps attaqués de la Lepre quelques endroits se tuméfient sans former d'abscès: & que dans le deuxieme periode de la maladie il se forme sous la peau des ulceres profonds, d'où découle une humeur claire & transparente. (*Philosophical Transactions* P. 59. P. 1. n. 7.) J'appliquerois volontiers cette observation aux paroles de Moyse, en plaçant la tumeur dans le premier, & l'enfoncement dans le second periode de la maladie. Mais

(*) Lorsque je couchai par écrit ces nouvelles Questions, je n'avois pas encore reçu un ouvrage anglois, que j'avois mandé pour la Bibliotheque de notre Université, dans l'espérance d'y puiser de nouvelles lumieres. Il a pour titre: *William Hillary's Observations on the Changes of the Air and the concomitant epidemical disentes in the Island of Barbados.* (London 1759.) Actuellement ce livre m'est parvenu; j'y ai appris bien des choses; de là les supplements ou les notes que l'on trouvera ajoutés à cet article, aussi bien qu'aux Articles XXXIV. & XXXV.

il semble que les deux périodes, remarqués par Peyssonel, se succedent fort lentement, pendant qu'au contraire Moyse ordonne l'inspection sept jours après que le malade a été renfermé, & commande de la réitérer déja au bout de sept autres jours, & qu'enfin il veut que l'on fasse attention à l'enfoncement aussi-tôt que la premiere tache suspecte aura été apperçue.

Moyse fait mention d'une tache ou tumeur blanche (שאת לבנה Lév. XIII. 10. 19. 24.) qui est le signe de la Lepre. On se la représente communément comme d'un blanc luisant, & cela en partie, parceque la Lepre, quant à la couleur, est comparée à la neige, Exod. IV. 6.) en partie aussi, parce que, selon Moyse, si la couleur de la tache devient plus obscure, c'est une marque qu'il n'y a point de Lepre, mais une gale, qui se guérit plus aisément. Lévit. XIII. 6. 21. 26.) Cependant Peyssonel nomme ces taches *livid spots*, & ailleurs *of a livid violet colour*. Leur couleur, selon lui, n'est donc pas blanche, mais bleuâtre & plombée.

Quelle est donc proprement la couleur des taches qui paroissent dans la peau des lépreux? Est-elle différente chez différents malades? ou change-t-elle avec le temps au point de devenir blanche lorsque la Lepre est décidée? Il y a de ces taches que Moyse nomme *roussâtres*, (Lévit. XIII. 19. 24.) & Peyssonnel dit de quelques-unes qu'elles tirent sur le roux (*livid-red*), en les distinguant des blanches. Cela ne se réduiroit-il point à la couleur violette ou au pourpre? (*)

3. Moyse distingue trois sortes de ces taches שְׂאֵת ou *la tumeur*, בהרת que l'on traduit *tache d'un blanc luisant*, & מספחת que l'on prend pour la *gale*.

---

(*) Après avoir lu Hillary, qui pose trois sortes de Lepres, je vois que mes Questions sont résolues en partie. Car dans les deux premieres sortes de Lepre, qui sont les plus mauvaises, il fait les taches jaunes, brunâtres, & pourprées, (p. 325. & 336.) au lieu que dans la troisieme qu'il appelle *Taws*, qui est la plus douce, & la plus approchante de la Lepre des Juifs, les taches sont blanches. Ainsi Moyse, en les nommant tantôt blanches, tantôt roussâtres, semble avoir décrit différentes sortes de Lepre. Et je croirois presque que

*gale.* N'y auroit-il pas moyen de difcerner ces trois fymptomes à la vue, & de nommer chacun d'eux par le nom qui lui appartient? Mr. le Profeffeur de Haven prêtera ici le fecours de la Philologie. Que cependant il me foit permis de placer ici des remarques qui pourront répandre quelque jour fur cette matiere. (*) C'eft que le mot de בהרת fe rendroit peut-être mieux par *un petit nuage*, en le dérivant du Chaldéen בהורין, qui fignifie *les nuages les plus clairs* qui paroiffent au Ciel: & qu'il n'eft nullement décidé, que מספחת & ספחת défignent la gale, qui ne paroît point devoir être défignée ici, puis qu'au rapport de Peyffonel le commencement de la Lepre n'eft accompagné d'aucune effluence d'humeurs. (*without any running* p. 43). (**) Ce mot, fi je ne me trompe, pourroit auffi-bien être traduit par *la perte des cheveux*, qui tombent ordinairement au commencement de la Lepre. Dans ce fens je dérive ce mot du Chaldéen סְפַח *excidere, decidere.*

4. Moyfe parle d'une Lepre qu'il nomme, je ne fais fi c'eft ou invétérée ou dormante, & dont le figne diagnoftique felon lui c'eft qu'il doit paroître à l'endroit affecté de la chair vive ou crue, je ne fais encore laquelle des deux. (***) צרעת נושנת, & בשר חי, ce font les expreffions qui caufent cette ambiguité. Lévit. XIII. 10. 11. Pour mieux comprendre ce paf-

que le mot ארמדם, que l'on traduit par *rouffeâtre*, comprend felon lui la couleur jaune, comme cela a lieu Genef. XXV. 30. auffi-bien que dans la langue arabe. Je n'ai pas voulu cacher à mes Lecteurs cette demi-folution enfantée dans mon cabinet; mais je ferois charmé d'apprendre de nos voyageurs quelque chofe de plus détaillé.

(*) Aprés avoir lu Hillary, שאת me paroît fignifier les petits boutons de la grandeur d'une tête d'épingle, par où commencent les *Taws*, ou la Lepre de la plus douce efpece, (*very fmall pimples, no bigger than the head of a fmall pin*) p. 341.

(**) Hillary le confirme.

(***) חי à proprement parler fignifie *rouge*; & c'eft de cette couleur que la chair crue pourroit avoir pris fon nom.

passage, & pour lui donner un sens fixe, il importeroit beaucoup de pouvoir découvrir l'espece de Lepre dont il y est fait mention, & d'en avoir une histoire détaillée. Je voudrois savoir jusqu'au nom qu'elle porte dans la langue arabe; de plus si le verbe, ويسن (ישן) est appliqué à la Lepre, & dans quel sens il y est appliqué?

5. Quelle est la couleur du poil de la tache lépreuse? Il semble que les cheveux de la tête & les poils de la barbe se changent autrement, que les petits poils répandus sur la superficie de la peau. Selon Moyse, la couleur de ceux-ci c'est le blanc, & de ceux-là le jaune doré.

6. J'ai souvent lu & entendu dire que les cheveux roux, qui sont rares dans l'Orient, y suffisent pour faire soupçonner la Lepre. Cela est-il vrai? Quand je réfléchis sur ce qu'il y a de mystérieux dans cette maladie, & sur la lenteur de ses progrès; quand je me rappelle sur-tout de combien de soupçons,

---

Après avoir reçu l'ouvrage de Hillary, j'y ai trouvé une espece de réponse préliminaire à cette question, entant qu'elle concerne la chair crue, de même qu'à la question XI. de l'Article 8. Voici comment cet Auteur s'exprime en parlant des *Taws* p. 340.

*On ne trouve point de pus dans la tumeur, ni jamais beaucoup d'aquosité, mais on y voit une membrane blanche, assez épaisse, sous laquelle paroit une chair rouge & spongieuse, qui perce la peau & augmente en volume.* Il ne s'agit donc ici ni de chair vive, ni à proprement parler de chair crue, mais de chair rouge. *Cette chair, dans certains temps, n'a pas la grosseur d'une petite fraise; tandis que d'autres fois elle égale une meure de la plus grosse espece, à qui d'ailleurs elle ressemble beaucoup par sa figure, étant un assemblage de petits grains.*

Il dit encore, (p. 347.) que lorsque la cure est assez avancée, pour que l'on puisse en toute sûreté se servir de la salivation, & que celle-ci ait rendu jusqu'à une pinte & demie mesure angloise, la plaie toute entiere se couvre d'écailles blanches, lesquelles tombent au bout de 10. ou de 12. jours, & laissent après elles une peau nette & blanche. Je prie pourtant nos Savants de remarquer, si la Lepre blanche des Arabes subit la même crise, & si cette crise se fait aussi sans salivation, comme il faut conclure du récit de Moyse, vu que cette cure étoit inconnue de son temps.

Au reste je ne rétracte point les autres questions, que j'ai faites plus haut sur le nom de cette Lepre.

çons, tant légitimes que mal fondés, elle a rempli, au rapport de Peyssonnel, l'esprit des habitants de la Guadaloupe : la chose ne me paroît point incroyable.

7. Mais si cela est, la mode des Arabes de se teindre les cheveux & la barbe en rouge avec du Henna me paroît doublement bizarre ; & je suis curieux d'apprendre de nos voyageurs comment il est possible qu'un fard si peu naturel, & encore bien plus mal assorti à un teint jaunâtre qu'à nos visages européens, puisse avoir une vogue immémoriale dans des contrées où la rousseur est si odieuse, & fait naître des soupçons si ignominieux ? (*)

8. Connoît-on en Arabie, une sorte de teigne, ou de Lepre affectée à la tête & à la barbe, sous le nom de نتق (נתק) ?

9. Je présume que le בהק de Moyse, qu'il distingue de la Lepre, (Lévit. XIII. 39.) est cette maladie de la tête que les Arabes appellent بَهَق. Je souhaiterois que l'on déterminât cette derniere, pour que l'on sût à quelle espece des gales connues parmi nous on doit la rapporter ; car à l'égard des noms des maladies, on ne peut se fier aux Dictionnaires. Le Médecin n'aura pas de peine à décider, si c'est ce que nous appellons la rogne (*scabies*), ou bien si c'est la dartre vive (*impetigo*), gale plus bénigne & moins contagieuse, mais aussi moins docile au Mercure. (**)

10. Il paroît que chez les Hébreux, un homme bien portant pouvoit devenir suspect de Lepre, lorsqu'avançant en âge, les cheveux lui tomboient :

---

(*) Mr. Roederer pense que c'est pour cacher ce défaut, que l'on a rendu universelle la couleur suspecte. Tel peut s'être fardé avec du Henna, afin que l'on ne remarquât point la rousseur naturelle de ses cheveux. C'est ainsi que les mouches, employées d'abord pour cacher les boutons, sont devenues ensuite parure. Peut-être que c'est ici la vraie solution de ce problême.

(**) Hillary parle d'une gale africaine que les habitants de la Guinée nomment *Crocrow*, & qui, dans les premiers huit jours ressemble à la Lepre de la plus bénigne espece. (p. 346.) J'ignore si c'est une gale affectée à cette région. Il l'a suffisamment distinguée de la dartre vive ou de l'*impetigo* africaine qu'il décrit p. 352.

boient: tellement que Moyse a jugé nécessaire de l'absoudre de ce soupçon par une loi expresse, & de le rétablir, pour ainsi dire, dans son honneur. Lévit. XIII. 40. La simple calvitie est-elle encore quelquefois exposée à ce soupçon? Et ce soupçon varie-t-il, selon que la calvitie commence au front, ou au sommet de la tête? Je me souviens que les Arabes distinguent certaines especes de calvitie. Ils regardent comme un titre de noblesse & d'honneur de devenir chauve par le sommet de la tête, & comme une marque de bassesse & d'esclavage de le devenir par le chignon. Quelle peut en être la raison?

11. Les Orientaux ont-ils encore la précaution de séparer les lépreux de la compagnie de ceux, qui sont exempts de Lepre? & quels sont là-dessus leurs réglements? Ou bien la doctrine mahométane du Décret absolu auroit-elle, à cet égard, étouffé toutes les mesures d'une sage Police, comme elle l'a fait à l'égard de la peste?

12. Chevalier est-il fondé à soutenir que la Lepre est quelquefois une suite du mal vénérien, & se guérit alors par le Mercure? (*) Ce qui m'en feroit douter, c'est que ce sont deux maladies toutes différentes, & que dans les lépreux de la Guadaloupe, on n'a pu découvrir aucune trace du mal vénérien: c'est encore que dans la même isle le Mercure, loin de produire un effet salutaire, n'a fait qu'accélérer les symptomes de la Lepre, comme Peyssonel le déclare. (**) Il se pourroit cependant que selon les différentes causes de cette maladie, elle exigeât des remedes différents, & comme le mal vénérien peut dégénérer en phtisie, quelque peu de rapport qu'il y ait entre ces deux maux, je n'oserois affirmer péremptoirement, qu'il ne pût aussi dégénérer en Lepre.

Sup-

(*) Voy. Lettres à Mr. St. Jean sur les maladies de St. Domingue, à Paris 1752.

(**) Hillary confirme que le Mercure est nuisible dans les deux especes les plus malignes de la Lepre. Au lieu que pour les *Taws*, il prescrit la salivation, après que le malade y aura été préparé par d'autres remedes. Mais il observe, que le Mercure donné trop tôt cause des rechûtes extrêmement dangereuses, & qui peuvent même devenir incurables.

*Supplément.*

Hillary a fait trois claſſes de la Lepre, que les eſclaves apporterent, il y a vingt & quelques années, des côtes de la Guinée aux Barbades. Les deux premieres ſortes il les prend pour l'éléphantiaſis d'Aretaeus de Cappadoce, & de Paul d'Egine. Elles ont en effet une reſſemblance très marquée avec cette maladie. La ſalivation ne peut rien ni contre l'une, ni contre l'autre.

Il nomme la premiere la *Lepre des Arabes.* Sans autre accident, elle commence à ſe déclarer par des taches jaunes, mais qui ne tardent pas à ſe changer en violet chez les Européens, & en couperoſé chez les Noirs. Tout autour de ces taches la peau ſe ducrit, s'épaiſſit, & ſe couvre d'écailles, qui ne ſe détachent point. Les doigts & les orteils s'engourdiſſent, l'haleine s'infecte, la reſpiration devient difficile, les bouts des oreilles, les joues & les ſourcils, gros & tubereux. Le malade eſt affiégé de ſonges effrayants, & ſon eſprit plongé dans la mélancolie. Le poil des paupieres tombe, & à ſa place il revient un poil plus fin & plus rare. Au bout d'un certain temps, les pieds s'enflent & perdent tout ſentiment: le cartilage du nez ſe ronge, la voix s'enroue & paroît ſortir du ventre: les yeux s'arrondiſſent d'une maniere qui n'eſt point naturelle, & le blanc des yeux ſe jaunit & devient dur. Les oreilles deviennent pointues, & à la fin elles ſe trouvent entiérement rongées. Les doigts ſe gonflent & ſe gercent. Il ſe forme des tumeurs malignes. Enfin vient une fievre lente, qui ſe termine par la mort.

La ſeconde eſpece, qu'il nomme *la Lepre des Jointures*, reſſemble à la précédente, avec cette différence, que les ongles des doigts ſe courbent en dedans, & qu'à la fin les doigts eux-mêmes tombent en pieces, un bout après l'autre.

La troiſieme, qui dans le langage africain a le nom de *Taws*, eſt celle qu'il prend pour la Lepre des Juifs. Il me reſte cependant un doute là-deſſus. C'eſt que, ſelon ſa propre relation, la plupart des Negres l'ont une

fois durant leur vie, & ne la reprennent plus, après en avoir été radicalement guéris.

Ceci ne paroît point avoir eu lieu dans la Lepre des Juifs, qui au moins étoit plus difficile à guérir, plus redoutable, & plus rare. Je crois aussi que Moyse décrit différentes sortes de Lepre, puisqu'il différencie jusqu'à la couleur des taches..

Les *Taws* commencent par un petit bouton, de la grosseur d'une tête d'épingle. Au tour de ce bouton, la peau devient blanche, se creve, & laisse écouler un peu d'humeur aqueuse, qui bientôt se seche & se blanchit. Sous l'ulcere se forme la chair spongieuse que j'ai décrite ci dessus dans la note sur No. 4. Si après la guérison de la maladie il reste encore une partie de cette chair spongieuse, les Anglois lui donnent le nom de *Master Taws:* & sans y appliquer de nouveaux remedes, ils se contentent de la dissoudre avec la pierre infernale & d'autres corrosifs. Si l'on n'a pas eu soin de bien déraciner la maladie, & sur-tout si l'on a trop précipité la salivation, il en résulte souvent des rechûtes incurables, il se forme des tubérosités & des abscès rongeants: on sent des douleurs dans les ossements, à peu près pareilles à celles que le mal vénérien fait éprouver; les os se consument: toute sensibilité s'éteint, & la mort s'ensuit.

Hillary n'a point vu les suites de cette maladie, abandonnée à elle-même, & privée du secours de la Médecine. Peut-être que nous pourrions apprendre à les connoître dans l'Orient.

Je n'ai pas voulu manquer de placer ici ce morceau extrait du livre de Hillary, parce qu'il donnera occasion aux voyageurs d'examiner le tout avec plus d'exactitude, & de répondre à mes questions avec plus de détail.

Avant de finir je dois les prier encore de joindre à la lecture de cet article celle de l'Article XXXVI. qui traite de l'*Elephantiasis*, car une grande partie de cet article paroît à présent mal intitulée, & se rapporter à la Lepre.

XXIX.

XXIX.

*De l'encens.* (*)

Comme jusqu'ici nous ne connoissons, en Europe, rien de certain touchant l'Encens, nos voyageurs auront soin sur toutes choses de remplir cette grande lacune de nos connoissances.

On soutenoit autrefois, que l'air des montagnes, qui produisent l'encens, non-seulement étoit mal-sain, mais vraiment pestilentieux. C'étoit, selon toutes les apparences, un mensonge intéressé, ou du moins une hyperbole arabesque, tendante à soustraire à la curiosité des étrangers un présent de la Nature, dont l'Arabie s'enrichissoit, lorsque l'Encens étoit encore prodigué dans une infinité de temples. Au moins Salomon, que je puis à juste titre considérer ici comme un témoin national, ne paroît pas avoir cru que l'air des montagnes, qui produisent l'Encens, fût mal-sain. Cant. IV. 6. Ainsi je me flatte que cette terreur panique n'empêchera pas nos voyageurs de visiter de pareilles montagnes; & je ne crois pas non plus que la jalousie des Arabes continue à les rendre inaccessibles, vu que, depuis la ruine de l'idolâtrie, le débit de l'Encens doit avoir considérablement diminué dans les pays chrétiens & mahométans.

Je les prie sur-tout de faire attention aux questions suivantes.

1. Ils feront une description botanique de l'arbre qui produit l'Encens, où la culture qu'on lui donne ne sera point oubliée. Ils feront peindre cet arbre, &, s'il est possible, ils nous en rapporteront de la graine.

2. Je pose en fait que l'Encens est un suc résineux de cet arbre, & je demande:

(*) Consultez l'Article XCI. qui traite de l'Algummim.

demande: Dans quelle ſaiſon de l'année ce ſuc commence-t-il à ſortir? Eſt-ce la ſeule abondance de ce ſuc qui fait fendre l'écorce, ou la piquure d'un inſecte y a-t-elle quelque part? Se ſert on d'inciſions artificielles pour augmenter l'écoulement de l'Encens? & comment s'y prend-on pour le recueillir?

3. Les Grecs les plus anciens donnent à l'Encens le nom de manne. Porte-t-il auſſi le même nom en Arabie, ou ſemble-t-il lui avoir été donné par les Grecs, uniquement à cauſe de la conformité de la figure extérieure?

4. Dans quelles régions croiſſent les arbres qui donnent l'Encens? Il faudroit déterminer, le plus exactement que l'on pourra, la poſition géographique de ces fameuſes montagnes, obſerver la nature du terroir & du climat, meſurer leur hauteur, & par là faire une eſtimation approchante du degré de froid qui y regne, examiner enfin ſi l'on ne peut pas concevoir une eſpérance légitime de cultiver l'Encens dans d'autres contrées, ſituées ſoit au même degré de latitude, ſoit à des degrés differents, dans des pays de plaines aſſujettis à la même température de l'air, & aux mêmes alternations du froid & de la chaleur, qui regne ſur les monts d'Arabie.

5. L'air eſt-il moins ſain ſur ces montagnes que ſur d'autres? Il ne feroit pas impoſſible que cela fût ainſi dans certains temps, comme peut-être dans la ſaiſon des fleurs, ou dans celle des fruits. Il ſe pourroit auſſi que le tout ſe réduisît à ce que l'on raconte de l'isle de Ceylon, où la grande quantité d'exhalaiſons aromatiques cauſe des maladies aiguës à ceux qui n'y ſont point accoutumés. Cependant il eſt à croire que ces relations des Anciens ſont pour la plupart exagérées.

6. Les Arabes ſont-ils actuellement encore un myſtere de la production de l'Encens, comme ils le faiſoient autrefois, lorſque l'idolâtrie procuroit un plus grand débit à cette marchandiſe?



## XXX.

*Des quadrupedes volants.*

Je penſe que cet article, & ceux qui ſuivent, deviendront plus intelligibles, ſi je rapporte en peu de mots ce qui les a occaſionnés. C'eſt le paſſage de Moyſe Lév. XI. 20-23. & une Diſſertation d'*André Norrélius*, (*Diatriba de avibus eſu licitis.*) Je préſume que cette Diſſertation ſera connue à Mr. *Forskäl*, car c'eſt lui-même, ſi ma mémoire ne me trompe, qui m'en a donné la premiere nouvelle, & par là il m'a fait naître l'envie de me la procurer & de la lire: il connoîtra au moins le ſentiment de Norrelius par l'ouvrage de *Roeſel*, lequel, ſans avoir lu Norrelius lui même, en a adopté les idées, après les avoir vues expoſées dans une feuille hebdomadaire de *Bareuth*.

Cet Auteur explique l'endroit de Moyſe, que je viens d'allégeur, d'une façon toute nouvelle. Les volatiles, qui y ſont nommés, ſeroient, ſelon lui, des animaux fort connus en Europe, ſavoir des pigeons, des oies, des poules, & des moineaux. Je dois donc déclarer d'avance que cette opinion ne m'a pas donné la moindre envie d'y ſouſcrire, & en voici les raiſons.

1) Les langues orientales donnent à ces animaux des noms tout différents.

2) Les mots ארבה & חגב, Lév. XI. qu'il traduit pigeons & moineaux, ſont très-indubitablement ailleurs des noms d'inſectes.

3) Les nouvelles ſignifications qu'il attache aux quatre noms que l'on a regardés juſqu'ici comme dénotant des eſpeces de ſauterelles, de même qu'aux mots de שרץ, כרעים, רגלים, ne ſont point fondées dans l'uſage des langues orientales, mais devinées au hazard.

4) Il ſuit le Ketib en liſant לא, quoique pas une ſeule verſion ancienne n'autoriſe cette leçon; tandis qu'au contraire le Keri, ou la

variante marginale לו est confirmée par le Texte Samaritain, par les Septante, par la Vulgate, par la Version Syriaque, par les trois Versions Chaldaïques, & par les deux Versions Arabes.

Je conviens cependant de l'importance de quelques-unes des objections de *Norrelius*. Je n'ai pu les résoudre dans mon Cabinet que d'une maniere incertaine, & je sens une extrême curiosité de savoir si mes solutions sont justifiées par la langue & par l'histoire naturelle de l'Arabie.

Moyse déclare impurs les volatiles qui marchent sur quatre pieds. *Norrelius* objecte qu'il n'existe point de pareils volatiles; car, dit-il, la cigale, la sauterelle, & autres semblables, ont six pieds.

Pour ce qui est de la sauterelle, il me paroît évident, que quand même on lui accorderoit six pieds, elle ne se serviroit pourtant que de quatre pour marcher. Or Moyse ne parle point des pieds qu'elle a, mais de ceux sur lesquels elle marche. Mais outre la sauterelle, il me semble qu'il y a encore des hermaphrodites quadrupedes & ailés, qu'on ne sauroit pas même soupçonner avoir six pieds. Ils approchent le plus de la chauve-souris, dont il est parlé au v. 19. qui précede immédiatement, & en different cependant encore en ceci, c'est qu'ils ont les pieds de devant entiérement formés & développés, au lieu que les doigts de ces pieds manquent à la chauve-souris, & sont remplacés par des tendons, lesquels se perdent dans la peau, qui lui est nécessaire pour voler. *Seba* en compte trois especes, que je désignerai par les noms qu'il leur donne, en y joignant ceux que leur donne *Linnaeus*.

1. *Sciurus volans novae Hispaniae*, Tab. XLI. 3. Linnaeo, Sciurus, 7, hypochondriis prolixis volitans.
2. *Sciurus Virginianus volans*, Tabl. XLIV. 3. Linnaeo, Mus, 16, cauda elongata villosa, palmis tetradactylis, plantis pentadactylis, lateribus extensis volitans.
3. *Felis volans Ternatensis*. Tab. LVIII. 2. 3. Linnaeo, Lemur, 3, caudatus, membrana ambiente volitans.

Et outre ceux-ci, on voit encore dans *Seba* le Lézard volant. Tab. CII. n. 4.

Toute

Toute la question se réduit ici à favoir si ces animaux, ou des animaux semblables à ceux-ci, se trouvent dans les contrées où Moyse a séjourné. Je prie donc nos voyageurs de faire attention à de tels animaux, & si ce sont les mêmes que *Seba* a décrits, il suffira de remarquer qu'on les trouve en effet soit dans l'Arabie, soit dans la Syrie, & d'enrégistrer les noms qu'ils portent dans les langues orientales. Si au contraire ce sont d'autres animaux d'un genre moins connu, je souhaiterois qu'on en donnât la description.

Enfin comme je croirois presque que la cigale & les insectes qui lui ressemblent sont compris sous la défense de la Loi, (Lév. XI. 20.) & que, *parmi les valatiles qui marchent sur quatre prieds*, Moyse compte aussi ceux qui marchent sur plus de quatre pieds, en sorte que cette expression ne doit s'entendre que par opposition aux oiseaux bipedes que tout le monde connoît: je voudrois bien être informé si cette façon de parler est conforme ou contraire au langage des Arabes.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XXXI.

### *Des pieds des Saturelles.*

C'est l'opinion commune, & c'est aussi la mienne, que par *ce qui a quatre pieds, & sur ses pieds deux* Craaim *pour sauter*, (Lévit. XI. 21.) Moyse entend la Sauterelle. Qu'on lui donne quatre ou six pieds, comme on voudra, il est toujours très-sur qu'elle ne marche que sur quatre. Lorsqu'elle est assise, les deux pieds, qui lui servent pour sauter, s'élevent de beaucoup au dessus des autres, au dessus même de tout son corps, & ils sont si fort recourbés ou repliés, que le nom de כרעים, dérivé de כרע *courber les genoux*, leur convient à merveille. Bien que cela paroisse clair de soi-même, je desirerois néanmoins encore d'être éclairci sur trois points.

1. Lors-

1) Lorsque les Arabes veulent parler correctement, ont-ils soin de n'employer le mot Arabe رجلين que pour désigner les quatre pieds de la Saturelle qui sont destinés pour la marche? & ont-ils un mot particulier, pour désigner ses deux pieds sauteurs?

2) Appliquent-ils peut-être aussi par analogie cette différente dénomination à des insectes ailés, qui n'ont point de pieds pour sauter, mais qui paroissent d'ailleurs, au premier coup d'oeil, semblables à la Saturelle? Les quatre pieds de la cigale, par exemple, sont-ils appellés رجلين; & les deux de devant ou de derriere ont-ils un nom particulier?

3) Que signifie كُرَاع, lorsqu'il se dit des Sauterelles? Ce terme jusqu'ici ne m'est connu que par le Dictionnaire de *Golius*, qui le traduit *Pes Locustae*. Et c'est ce qui m'a fait naître la conjecture, quoique douteuse, que ce pourroit bien être le nom particuliérement affecté à ces pieds sauteurs, que Moyse appelle כרעים.



## XXXII.

### *De la Nature des Sauterelles, & de leurs différentes Especes.*

L'Arabie étant la patrie des Sauterelles, je ne doute nullement, que Mr. le Professeur *Forskäl*, sans qui je le demande, ne nous apporte des descriptions exactes des Sauterelles de ce pays. Mais voici à quoi je le prierois sur-tout de faire attention.

1. Moyse aussi-bien que d'autres Historiens, en nous représentant la délivrance d'Egypte de la plaie des Sauterelles, racontent que ces essaims, qui volent avec le vent, furent emportés par un vent d'Ouest & noyés dans la mer rouge. Or comme au moins les Sauterelles de passage, qui nous sont connues, ont beaucoup de force & d'agilité dans leur vol, & que l'on prétend savoir par expérience qu'elles ont traversé des mers bien plus larges, & sont arrivées par exemple en Ecosse & en Italie en traversant la mer,

mer, comme Moyſe même ſemble dire, que le vent d'Eſt les emmena en Egypte par deſſus la mer rouge: il eſt naturel de demander pourquoi avec un vent d'Oueſt elles n'ont pu repaſſer la même mer. *Hiob Ludolph* a formé là deſſus diverſes conjectures, (*Diſſert. de Locuſtis*), mais qui ne ſont que des conjectures & non des faits. En voici une de ma façon. Peut-être que tout gît dans l'heure & le moment, où la Sauterelle ſe trouve au-deſſus de la mer. Si c'eſt dans le temps où elle eſt accoutumée de ſe jetter dans la campagne, elle ſuivra ſon inſtinct & la faim qui la ſollicite, & s'il n'y a point de terre dans le voiſinage, elle voudra ſe camper ſur la mer. Peut-être auſſi qu'habitante du déſert, elle ignore la nature de l'eau. Et comme tout l'eſſaim eſt pour ainſi dire animé d'un ſeul mouvement, il arrivera à la plus grande partie de ſe noyer. Cette conjecture renferme deux faits, que je ſais être conſtatés. Le premier, c'eſt que ces volées de Sauterelles agiſſent de concert, & comme ſi elles obéiſſoient aux ordres d'un Chef. Le ſecond, c'eſt que vers le temps où elles veulent camper, aucune crainte ne peut les en diſtraire, & qu'elles ſe laiſſeroient tuer plutôt que d'y renoncer. Mais ſi c'eſt là la cauſe qui les fait noyer dans la mer, & ſi elles ont le même empreſſement à camper ſur un terrein humide, qui ne leur offre point de nourriture, c'eſt ce que je prie nos voyageurs de m'apprendre.

2. La Bible nous parle des Sauterelles comme d'une nourriture, & je ne ſaurois me faire une autre idée de la nourriture de Jean Baptiſte, que St. Matthieu nomme ἀκρίδες, ni de cet אַרְבֶּה que la Loi permettoit de manger, Lév. XI. 22. On trouve même chez les Ecrivains profanes, ſur les bords de la mer rouge, des peuples mangeurs de Sauterelles, (ἀκριδοφάγοι). Et c'eſt un des bons mots de Mahomet, cité déja par *Bochart*, (p. 486.) *que Dieu envoie les Sauterelles aux nations pour leur nourriture & pour leur ruine.* Outre cela nos meilleurs voyageurs, par exemple Mr. *Shaw*, parlent des Sauterelles comme d'une nourriture ordinaire. Cependant on ne ſauroit nier, que quelques-unes des objections, que *Roeſel* a faites dans ſon livre ſur les inſectes, (*Inſecten-Beluſtigungen*) ne ſoient très-fortes; car il n'a pu en aucune maniere & par aucun apprêt rendre les Sauterelles man-

geables, & en diſſéquant l'animal il ne s'y eſt trouvé aucune ſubſtance charnue, qui parût propre à ſervir de nourriture, mais ſeulement les parties qui ſont néceſſaires à la ſuſtentation de l'animal & à la propagation de ſon eſpece. Je prie donc nos voyageurs de rechercher exactement s'il eſt des Sauterelles mangeables, & quelles en ſont les eſpeces, de quelle maniere on les apprête: & de quoi elles ſe nourriſſent.

3. A quel point de grandeur & de groſſeur ces eſpeces de Sauterelles mangeables peuvent-elles parvenir? C'eſt ce que je voudrois qu'on tâchat de déterminer par meſure & par poids.

4. *Roeſel*, dans la préface qu'il a miſe devant ſon Recueil de Sauterelles & de Grillons (*), penſe, que ſi même on pouvoit manger les Sauterelles, ce ſeroit pourtant un manger mal-ſain. Il cite là deſſus le témoignage de *Mercurialis*, qui prétend que ce manger engendre dans le corps humain des tiques ailées, eſpece de vermine, qui pour l'ordinaire incommode les chiens, & qui viendroient aux mangeurs de Sauterelles environ vers leur quarantieme année. Je ſouhaiterois des informations plus poſitives ſur une choſe ſi peu vraiſemblable.

5. Les Sauterelles, en paſſant par leurs différentes mues, ſeroient-elles regardées comme différentes eſpeces d'animaux, ou du moins les Arabes leur donneroient-ils alors des noms différents? Cela mérite d'être ſoigneuſement examiné, comme pouvant ſervir à expliquer quelques paſſages de la Bible, où juſqu'ici nous avons cru voir différentes eſpeces de Sauterelles.

6. Dans le temps que les voyageurs ſeront occupés de l'examen des Sauterelles orientales, ou qu'ils en auront tous les jours ſous leurs yeux, je les prie de lire le premier & le ſecond chapitre de Joël, la moitié du ſeptieme chapitre d'Amos, avec le neuvieme de l'Apocalypſe, & de coucher par écrit les idées qui leur viendront ſur le ſens de ces chapitres.

7. On

(*) S. 35.

7. On les prie de décrire les diverſes eſpeces de Sauterelles, & de nous en apprendre les noms arabes. (*)

8. Ils examineront auſſi ſi la Sauterelle de paſſage dans l'Orient eſt de la même eſpece que celle qui eſt connué en Allemagne.

9. Je ſouhaiterois ſur-tout de connoître les Sauterelles dont il eſt parlé dans la Bible Lév. XI. & ailleurs, & ſur leſquelles *Bochart* n'a pu nous apprendre rien de ſatisfaiſant. Avant de placer ici leurs noms, je dois avertir d'une choſe. C'eſt qu'il eſt incertain, s'il faut entendre les paroles de Moyſe (Lévit. XI.) de quatre eſpeces de Sauterelles, ou de Sauterelles de différents âges, que la Nature elle-même partage en quatre périodes, par les quatre changements de peau qu'elle leur fait ſubir: pourvu que l'on ne compte point la premiere ſortie de l'oeuf, qui précede la premiere mue. Il eſt vrai qu'avant la quatrieme les Sauterelles ne ſont pas encore ailées: mais cela n'empêche pas que Moyſe n'ait pu les nommer שרץעוף par ce qu'elles étoient deſtinées à avoir des ailes. C'eſt ainſi que nous comprenons ſous le nom de volatile les petits oiſeaux, quoiqu'ils ne ſachent pas encore voler.

Voici donc les différentes dénominations que l'Ecriture donne aux Sauterelles.

1) ארבה. C'eſt le nom commun à toutes les Sauterelles. Mais ici il eſt approprié à un certain âge ou à une certaine eſpece. Cette dénomination vague a-t-elle dans la langue arabe un ſens ſi reſtreint & plus particulier? Seroit-ce peut-être le nom de la Sauterelle de paſſage, ou celui de la premiere couvée des Sauterelles qui n'a mué qu'une fois? (**) Les trois Verſions Chal-

(*) L'eſpece qui excite ſinguliérement ma curioſité, c'eſt celle, qu'on appelle en Arabe, رذنب

(**) Après avoir écrit ceci, quelques-uns de mes Amis, à qui je viens de le lire, me font naître l'idée de demander encore, ſi les Sauterelles qui n'ont mué qu'une fois, ſont déja bonnes à manger.

Chaldaïques, & le Texte Samaritain, ont adopté cette dermiere opinion.

Les Septante traduisent βρούχος, & il eſt incertain ce que ce mot ſignifie dans le vieux langage de la Grece. Si nos voyageurs parviennent dans des lieux où l'on parle Grec, je les prie de s'informer à quelle eſpece de Sauterelles, ou auquel de leurs quatre âges, ce nom eſt approprié dans le Grec moderne; & ſi par une confuſion aſſez ordinaire du langage ce nom ne feroit pas commun à deux genres d'animaux, aux escarbots, par exemple; & aux Sauterelles ſans ailes.

2. סָלְעָם. Je n'ai pas grande eſpérance que ſoit ce terme ſoit encore d'uſage dans quelqu'une des langues vivantes de l'Orient. Tout ce que nos voyageurs pourront faire pour l'éclaircir ſe réduira à tâcher d'apprendre ſur les lieux le ſens des mots, que les Anciens ont employés dans leurs verſions. Ainſi ils chercheront la ſignification d'αττάκης dans le Grec moderne, de شقران dans l'Arabie & dans le Samaritain, & de دبا dans l'Arabe. Ce dernier mot eſt rendu par *Golius: Locuſtae antequam naſcantur alae.* Ici je demande ſeulement, après la quantieme mue la Sauterelle reçoit le nom دبا? C'eſt après la deuxieme qu'il me paroîtroit lui convenir le mieux.

3. חרגל. Ce mot, qui ſubſiſte encore dans la langue arabe, ſera le plus aiſé à éclaircir. *Golius* lui fait ſignifier une Sauterelle non ailée: peut-être eſt-ce celle qui vient de muer pour la troiſieme fois. J'ajoute en paſſant que dans le Texte Samaritain ce mot eſt écrit ſans la lettre *Chet* רגולה.

Les Septante traduiſent ce mot par ὀφιομάχης: & *Ariſtote* raconte que les Sauterelles combattent avec les ſerpents. (*) De là réſulte une nouvelle queſtion:

(*) *Pluſieurs ont vu que les Sauterelles, lorſqu'elles combattent avec les ſerpents, cherchent à les prendre au cou.* Lib. IX. de Hiſt. An. c. 6.

J'entends par là, que la Sauterelle déja aſſez grande, mais à qui les ailes manquent encore, & qui par conſéquent ne ſauroit ſe dérober par le vol aux pourſuites du ſerpent, lui

queſtion: Y auroit-il du vrai en ceci; & feroit-il ſi naturel aux Sauterelles d'une certaine eſpece ou d'un certain âge de ſe battre contre le ſerpent, qu'elles euſſent pu tirer de là leur dénomination?

4. חגב. Voici encore un nom de Sauterelle, dont la ſignification eſt vague dans la langue hébraïque, mais reſtreinte dans le chapitre XI. du Lévitique. Je ne le trouve point dans la langue arabe, quoique *Aben-Eſra* prétende qu'il ſoit connu dans cette langue. Peut-être les voyageurs auront-ils moins de peine à le découvrir, ſi je leur dis que d'après le Texte Samaritain on peut auſſi l'écrire avec quatre lettres, en y inſérant le *Reſch* חרגב.

Seroit-ce là la Sauterelle qui a mué pour la quatrieme fois, & qui eſt parée de ſes ailes? Elle feroit appellée, pour ainſi dire, la Sauterelle *voilée* ou *enveloppée* du mot: حجب. Les Arabes ſe la repréſenteroient-ils ſous cette image? Une Sauterelle qui a pris ſon accroiſſement, qui s'accouple, & qui eſt couverte d'ailes, leur paroît-elle ſemblable à une femme couverte de ſes vêtements & de ſon voile?

Mais cela étant, comment faut-il expliquer l'endroit de l'Eccléſiaſte ch. XII. 5.? La Sauterelle, dans ſon dernier période, lorſqu'ayant pris des ailes, elle va quitter ſa demeure, eſt-elle chez les Orientaux, un emblême de la vieilleſſe prête à déloger de ce monde, & à ſubir les loix de la mortalité, à peu près comme le papillon étoit chez les Grecs l'image de cette grande métamorphoſe?

Quelle eſt l'eſpece de Sauterelles déſigné par le mot جندب, qui ſe trouve ici dans l'une & l'autre des deux verſions arabes?

*Jonathan* le rend כרובא, ou ſelon une variante, כרובה (*) Subſiſte-t-il encore

---

lui ſaute au cou, & s'y attache par une morſure, ou du moins bleſſe le ſerpent aſſez douloureuſement pour lui faire paſſer l'envie d'une ſeconde attaque.

(*) Ce dernier mot, expliqué par ſon Etymologie, ſembleroit établir une comparaiſon entre les Sauterelles & les chameaux farouches; car dompter de ſemblables Chameaux s'appelle en Arabe كرب. Il eſt connu, que dans l'Orient on compare les Sauterelles aux chevaux.

encore dans les langues orientales vivantes quelque trace de ces termes, comme étant des noms de Sauterelles ?

5. גוב. Ce mot ſemble encore appartenir à ces quatre mots qui ſe rapportent à l'âge de la Sauterelle, ou peut-être même à un temps antérieur à ces quatre âges; car dans les prophéties d'Amos VIII. 1. il ſignifie la Sauterelle, qui ſe montre la premiere après la pluie du printemps, c'eſt-à-dire dans le mois d'Avril, ou même dans celui de Mars. Ne feroit-ce pas la Sauterelle de la plus petite eſpece, avant qu'elle ait changé de dépouille pour la premiere fois? On pourra le décider avec plus de préciſion, ſi l'on obſerve quel eſt le ſens du mot arabe جاب, toutes les fois qu'étant en oppoſition avec d'autres noms de Sauterelles, il dénote d'une maniere excluſive un certain âge de cet inſecte.

Je renvoie à l'article ſuivant d'autres termes de la Bible, que quelques-uns prennent pour des noms de Sauterelles; mais que je crois ſignifier d'autres inſectes. Ici il ne me reſte plus qu'une choſe à demander.

C'eſt une deſcription bien circonſtanciée de cette Sauterelle que les Turcs eſtiment ſacrée, parce qu'ils prétendent qu'elle leur montre le chemin de la Mecque à bras étendus, & l'on voit que ces bras ſont les pieds de devant. *Roeſel* en fait mention dans la préface de ſon Recueil de Sauterelles & de Grillons (*), d'après les *Ephemerides Naturae Curioſorum*, & la rapporte à l'eſpece qu'on nomme *feuilles volantes*. Mais comme la figure peinte dans les Ephémérides a un air fabuleux & peu naturel, nos voyageurs ſont priés d'en tracer une nouvelle, & d'y ajouter le nom arabe. (**)

---

vaux. C'eſt la raiſon pour laquelle je n'ai point voulu paſſer ſous ſilence cette trace étymologique, qui peut-être pourra conduire à la vérité.

(*) P. 15.

(**) V. l'article 51.

## XXXIII.

*De quelques Insectes, que l'on prend d'ordinaire pour des Sauterelles.*

On croit communément que Joël (ch. I. 4.) désigne quatre especes de Sauterelles. Cela me paroît incroyable par cela seul que je ne sache point, qu'une espece de sauterelles éclose beaucoup plus tard qu'une autre; & cependant c'est ce qu'il faudroit admettre si le Prophete parloit de quatre especes différentes, puisque la suivante devoit consumer ce que la précedente auroit laissé de reste, & que le Prophete fait consister le merveilleux ou plutôt la singularité inouie de la plaie de Juda en ce que ces quatre destructeurs de la campagne, que pour l'ordinaire on ne voit pas tous dans la même année, se relevent successivement l'un l'autre. Je prie nos voyageurs d'examiner si je me trompe en ceci, & de me donner de meilleures informations, si par hazard de pareilles especes de Sauterelles se suivoient par mois.

Il ne peut guere non plus être ici question des quatre âges de la Sauterelle ou de ses quatre mues: d'abord parce qu'il y a ici d'autres noms, que ceux que nous lisons Lév. XI. 22. ou qu'ils sont placés dans un autre ordre, ensuite parce que Joël ne les dépeint pas comme les mêmes animaux envisagés dans différents âges, mais comme de différentes insectes, dont l'une arrive quand l'autre s'en va.

1) Les Interpretes Grecs me semblent avoir raison en prenant גזם pour la chenille, laquelle en effet cause du dégât long-temps avant la sauterelle; & d'ailleurs cette interprétation convient le mieux à un passage d'Amos Ch. IV. 9. Cependant pour plus de sûreté, je prie nos voyageurs de remarquer le mois dans lequel la chenille fait son dégât, & d'examiner si les Arabes lui donnent quelque fois ce nom, ou du moins si le dégât des chenilles s'exprime par le verbe جزم. Si j'ai mal conjecturé, il se pourra pourtant, que l'usage de ce verbe indique à nos voyageurs quelque autre insecte, qui ravage les champs avant la sauterelle.

2) A

2) A la chenille succede l'ארבה, que je ne crois être ici que le nom général de la sauterelle, abstraction faite de tout âge, & de tout changement de dépouille. Je desire seulement de savoir le mois, dans lequel les sauterelles se font le plus redouter.

3) Le ילק doit brouter ce que la sauterelle aura laissé de reste. Les voyageurs trouvent encore ce mot Nahum. III. 15. 16. Jérém. LI. 14. 27. Ps. CV. 34. Le passage de Nahum les convaincra, que le ילק est un insecte, qui prend des ailes après avoir mué. Je les prie d'examiner ma conjecture qui se fixe sur le Hanneton; je ne dis pas le Hanneton ailé, mais le ver qui se transforme en Hanneton, & qui dans ce prepremier état cause le plus de dommage, en rongeant les racines des végétaux. Outre les versions grecque & syriaque, outre la place que l'insecte ילק occupe ici, & qui convient parfaitement à ce ver, lequel ne commence son dégât qu'après la sauterelle, j'ai encore été confirmé dans cette conjecture par la dérivation du mot, tirée de يلق *blanc*, qui est en effet la premiere couleur de ces sortes de vers.

Or tout ceci est-il confirmé ou réfuté par l'usage de la langue arabe? Quel est, dans ce climat chaud, le mois où le ver du Hanneton fait son plus grand dégât? En quoi consiste le grand dommage que cause la cantaride, au rapport de *Junius*; car c'est elle que j'ai principalement ici en vue, parce que son ver a la blancheur la plus marquée? Le mot syriaque ܠܠܚܐ, (*le rampant*) dont l'Interprete Syrien se sert constamment, & le Chaldéen presque toujours au lieu de ילק, quelle signification peut-il avoir dans l'Histoire Naturelle? Ce ne sauroit être la sauterelle rampante; l'auteur de la version syriaque rend ארבה, qui précede immédiatement, par *sauterelle ailée*, & il ne pouvoit méconnoître le fléau ordinaire de son pays au point de dire, que la sauterelle rampante consumeroit les restes de la sauterelle ailée. C'est ce qui me fait soupçonner que le Hanneton, tant qu'il est encore caché sous la forme de ver, s'appelle en Syriaque ܠܠܚܐ.

4. חסיל. D'un côté l'ordre du temps où cet insecte doit causer son ravage le dernier, & de l'autre la version syriaque, qui traduit ܨܪܨܘܪܐ *grillon*, me

me le font prendre pour le *Taupe-Grillon* de *Roeſel*. Chez nous ce grillon ronge les racines dans les mois d'Août & de Septembre, prend ſon accroiſſement durant l'hyver, & gâte la ſemence du bled; mais c'eſt au printemps ſuivant, après ſa cinquieme mue, qu'il fait le dégât le plus ſenſible. Ici nos voyageurs voudront bien noter les mois, dans lesquels ce grillon cauſe du ravage en Orient, le nom qu'il porte en Arabie, & réfuter ou confirmer ma conjecture. (*) Et comme la verſion ſyriaque & celle des Septante m'ont fait ſoupçonner, que le צלצל (Deut. XXVIII. 42.) pourroit être ce même Taupe-Grillon; je ſoumets encore cette conjecture à leur examen.

Il ne me reſte plus qu'une queſtion à faire. Elle roule ſur un mot grec. Dans l'endroit de Joël auſſi bien que dans celui du Deutéronome, les Septante traduiſent ἐρυσίβη. C'eſt à tort que *Bochart* les en a repris: il s'eſt trompé lui-même en croyant que ce mot ſignifioit la nielle ou la rouille du bled. Nous ſavons, par *Suidas*, que c'eſt auſſi le nom d'un ver qui endommage le bled, & je crois que ce ver pourroit bien être notre Grillon à pieds de taupe. Ce nom convient très-bien à ce grillon, puisque dans le temps qu'il eſt encore petit, l'herbe, en jauniſſant par en haut, trahit cet ennemi ſouterrein des racines. Je prie donc nos voyageurs de prendre, chez les Grecs modernes, des informations touchant l'ἐρυσίβη, qui eſt un inſecte. Je deſirerois outre cela de ſavoir avec plus d'exactitude, ce que ſignifient les mots arabes قُمَّل & قَمْل appliqués à la culture des bleds, parce que, dans le paſſage de Joël, la verſion arabe, faite d'après le Grec, traduit ἐρυσίβη par قُمَّل, qui pour l'ordinaire ſignifie des *Poux*, mais qui ſelon toutes les apparences doit exprimer ici quelque inſecte préjudiciable aux fruits de la campagne. Cela ſerviroit, en même-temps à répandre un nouveau jour ſur deux paſſages d'Eſaïe Ch. XIX. 6. XXXIII. 9.

---

(*) Mr. le Profeſſeur *Buttner* me fait ajouter ici une queſtion. Y a-t-il des temps, où ces grillons à pieds de taupe paroiſſent dans l'Orient en aſſez grande quantité, pour pouvoir cauſer un dommage notable?



## XXXIV.

*Almanach Economique.*

J'ai été obligé plus d'une fois de faire mention des mois, dans lesquels paroît chaque insecte. J'ai eu occasion aussi de parler de la derniere pluie ou de la pluie du printemps, qui précede de peu la moisson. Cela me conduit à prier nos voyageurs, de dresser une espece d'Almanach économique pour l'Egypte, l'Arabie, & la Syrie. Ils y marqueroient, par exemple, le temps où chaque sorte de semence, sans en excepter celle du lin, produit des épis & pousse des bourgeons, le temps où chaque fruit de la champagne parvient à sa maturité, & enfin celui des premieres & dernieres pluies, c'est-à-dire, des pluies de printemps & d'automne, dont il est tant parlé dans la Bible. (*) Il y a encore beaucoup d'obscurité dans tout ceci. On ne conçoit guere comment, par exemple, on pouvoit, le 16. de Mars, porter sur l'autel les premiers épis déja mûris, quand même on supposeroit que ce n'eût été que des épis à peine formés & choisis. Et après avoir lu l'Itinéraire de *Shaw*, j'y comprens encore moins qu'auparavant.

Baer, dans la seconde partie de ses Observations chronologiques, nous donne un essai d'un pareil Almanach, dont il a recueilli les matériaux dans plusieurs Ouvrages. *Russel*, dans son Histoire Naturelle d'Alep, en a composé un d'après sa propre expérience: mais la capacité & l'industrie de Mr. le Professeur *Forskäl* & de Mr. le Lieutenant *Niebuhr*, nous promettent quelque chose de nouveau dans ce genre, vu sur-tout qu'ils seront en état de distinguer les lieux, qui, à cause des montagnes ou des plaines qui les environnent, éprouvent divers degrés de chaleur, quoiqu'ils soient situés sous le même degré de latitude.

XXXV.

(*) Voyez aussi l'article. LXXIX.

## XXXV.

### *De la Gale du Visage nommée* λειχὴν.

P*line*, au commencement du vingt-sixieme livre, décrit une Gale du Visage, qui sous le regne de Tibere avoit passé d'Egypte en Italie, & que les Grecs appelloient λειχὴν. On prétend qu'elle est originaire d'Egypte, & que sans être accompagnée de douleur ni de péril de vie, elle présente un coup d'oeil dégoûtant, se communique principalement par le baiser, attaque le visage, à l'exception des yeux, mais se répand quelquefois sur la poitrine & sur le cou. Ces marques la feront aisément discerner de l'éléphantiasis, qui est douloureuse & mortelle, & qui défigure les yeux. Les Septante se servent du mot grec λειχὴν pour traduire celui de ילפת, qui signifie une gale affectée aux hommes, Lévit. XXI. 20., & une maladie des brebis, Lévit. XXII. 22.

Si le *Lichen* de Pline subsiste encore en Egypte, je prie ces Messieurs de nous en donner une description exacte, de nous en marquer le nom arabe, & de nous instruire si cette maladie s'attache aussi à des animaux, ou si une autre gale qui les afflige porte le même nom par analogie. (*)

(*) *Hillary* a décrit (p. 352.) l'*impetigo*, la dartre vive ou la gratelle, qui dans les climats chauds est plus redoutable que dans les nôtres: mais au moins n'est-elle pas le *Lichen* de Pline; parce qu'originaire des Barbades, elle ne se borne point au visage. Elle fait plus que défigurer, elle donne des démangeaisons insupportables. Je ne nierois pourtant point que ce ne pût être le *Lichen* des Septante. Ce sera donc ici le lieu, non-seulement d'en décrire les symptomes les plus fâcheux inconnus en Europe, mais encore d'en faire l'histoire comme d'une gale des bêtes, au cas qu'elle les attaque.



## XXXVI.

*De l'Eléphantiasis.* (1).

Deux Médecins de l'antiquité, *Aretaeus* de Cappadoce, & *Paul* d'Egine, ont décrit, sous le nom d'Eléphantiasis, une maladie extrêmement redoutable, que l'on ne voit point en Europe. Quelques Médecins, à la vérité, donnent ce nom à une certaine maladie de la peau; mais les exemples, qu'on m'en a montrés, n'appartiennent point à l'Eléphantiasis décrite par *Aretaeus*, & *Paul* d'Egine. Ils reviennent plutôt à cette grosseur de pieds des Indiens, dont il est parlé dans quelques relations de voyage & dans quelques traités de Médecine.

Or comme je ne connois aucun des Médecins modernes, qui ait fait une description complette de cette maladie si singuliere, telle qu'elle existe dans les pays méridionaux & particuliérement en Egypte, je prie les voyageurs & sur-tout le Médecin de suppleér à ce défaut. L'Egypte sera le pays le plus propre à ces sortes d'observations. Il rechercheront, si pour le fond cette Eléphantiasis n'est pas celle de nos Médecins d'Europe, & si elle n'en differe pas uniquement par un plus haut degré de violence; de plus, en quoi elle differe de la lepre, & si peut-être ce n'est point la lepre égyptienne d'une

(1) On vera, par le supplement de cet article, dans quelle erreur j'y suis tombé, quoique sans ma faute. Ce n'est point du mal qui enfle les pieds des Indiens, mais presque toujours de deux especes des plus malignes de la lepre, qu'il faut entendre ce que les anciens Médecins disent de l'Eléphantiasis. C'est ce que m'a appris Hillary, après que j'eux déja envoyé ces Questions. Je ferai des notes numéroteés de suite, & j'y placerai, sous chaque propriété de l'Eléphantiasis, que je rapporte dans le texte d'après les Anciens, ce que Hillary observe sur la lepre. On me permettra de me servir de l'abréviation l. 1. pour marquer lepre des *Arabes*, & de l'abréviation l. 2. pour marquer la lepre *des Jointures*. Les chiffres sont destinés à distinguer ces notes postérieures, que je n'ai faites que le 24. Décembre 1761, de celles, que j'avois ajouteés plutôt.

d'une espece plus dangereuse, ou une maladie à part, quel est son nom arabe (*), & si on la croit encore incurable, comme l'ont fait une partie des Anciens. Quelques-uns d'entr'eux s'expriment de façon à faire penser au Lecteur, que l'Eléphantiasis auroit été guérie, quoique très-rarement, en astreignant le malade à un régime, qui ne lui permettoit que la chair de serpent. Connoît-on encore ce remede, & le trouve-t-on de quelque utilité? Les pillules préparées du suc de la ciguë, que depuis quelques années on emploie en Europe avec tant de succès contre des maux semblables, n'auroient elles aucune prise sur l'Eléphantiasis? Si l'on vouloit le tenter, il faudroit, en cueillant la ciguë, prendre garde de ne la pas confondre ni avec la *Cicutaria*, ni avec la petite ciguë, laquelle a fort peu d'efficace. C'est ce qui a trompé quelques Personnes en Angleterre, qui ont voulu faire usage de ce remede premiérement connu en Allemagne. Il faut donc, au contraire, choisir la ciguë la plus vénimeuse, celle qui croît à l'ombre, dans des lieux humides, & voisins de l'eau; les Botanistes la nomment *Cicuta major vulgaris Bauhini*, & on la reconnoît aisément à son odeur, pareille à celle de l'urine des chats. Après en avoir amassé une grande quantité, on en exprime le suc (**), que l'on fait bouillir à petit feu,

(*) Les deux noms, que je lui connois dans cette langue, sont جواع & داء الفيل.

(**) Pour ne pas me tromper dans un sujet de Médecine, ou pour ne pas tomber dans des expressions obscures, j'ai lu cet article à Mr. le Médecin *Roederer*. Outre les corrections que j'ai insérées dans le Texte, je lui dois encore les remarques suivantes.

Le suc ne doit pas être exprimé de la racine, mais de la plante même, qui en abonde dans les terreins humides. Quoique Mr. *Roederer* se serve de la *Cicuta major vulgaris Bauhini*, dont on vient de donner la description, il ne laisse pas de se promettre de plus grands effets de la ciguë aquatique: mais il faudroit, avant de l'essayer sur le corps humain, en faire l'épreuve sur des animaux, pour voir si elle n'est point mortelle, prise dans une certaine dose. Comme l'Eléphantiasis Orientale est bien plus violente & plus opiniâtre, que le ne sont toutes les maladies, que la ciguë guérit en Allemagne, elle exigeroit peut-être aussi une dose plus forte. Cependant on doit toujours commencer par une dose très-modi-

feu, jusqu'à ce qu'il s'épaississe & devienne visqueux. Pour en faire des pillules, on se sert d'une poudre seche, prise de la plante même, ou de sa racine. On les administre d'bord par de si petites portions, qu'elles ne peuvent nuire aux malades; après quoi on augmente la dose par degrés. Mr. le Médecin *Roederer* a coutume de commencer par six pillules, dont chacune pese deux grains, & sa plus forte dose est de vingt pillules. Comme cependant la ciguë des contrées méridionales a plus de venin que la nôtre, je croirois qu'en Egypte quatre pillules par jour suffiroient pour le commencement.

J'ai d'autant meilleure opinion du succès de cette cure, que déja quelques années avant que Mr. *Stoerk*, de Vienne en Autriche, eut fait connoître au public la vertu salutaire de la ciguë, Mr. *Rathlaw*, à Amsterdam, avoit écrit à la Société littéraire de Gottingen, qu'il avoit guéri l'Eléphantiasis avec la ciguë. Il est vrai que je doute fort, que ç'ait été la vraie Eléphantiasis d'Egypte.

En lisant le livre de Job, j'ai commencé à croire ce qu'avoit déja dit Origene, que la maladie décrite dans ce livre étoit l'Eléphantiasis. A cette occasion j'ai comparé, avec le livre de Job les ouvrages des anciens Médecins. Je vais rapporter ici ce que j'en ai tiré, & je prie nos voyageurs de consulter là dessus en Egypte la Nature & l'Expérience. Je citerai chaque fois les endroits du livre de Job; Mr. le Professeur de *Haven*, qui a assisté à mes Leçons sur ce livre, pourra exposer plus amplement mes idées au Médecin, lorsque le cas l'exigera; on me permettra donc d'être court.

1. *Paul*

---

modique, pour ne point bouleverser la constitution du corps. Quand il arriveroit que l'opiniâtreté de la maladie rendît la ciguë inefficace, Mr. *Roederer* croit qu'elle pourroit néanmoins devenir salutaire, au cas qu'il y eût moyen de produire un abscès, une croute, ou une gale artificielle. Il souhaiteroit du moins, que durant la cure on observât le cours de cette maladie, qui a des ulceres ouverts, & comment elle se distingue de celle, qui n'a point encore de ces sortes d'ulceres.

1. *Paul* d'Egine prétend, que l'Eléphantiafis rougeâtre eft moins maligne que l'Eléphantiafis noire, & que cette derniere eft absolument incurable. Cette différence doit donc être remarquée, lorsqu'on s'appliquera à répondre à la queftion, que j'ai propofée plus haut fur l'incurabilité de l'enflure des pieds, & fur les remedes que l'on emploie dans cette maladie.

2. L'Eléphantiafis commence quelquefois par le vifage (2); mais celle de la plus mauvaife efpece par une démangeaifon aux genoux (3), & au bout des doigts. Quand on fe gratte, on éprouve une fenfation désagréable, Job II. 8.

3) Avec le temps il fe forme en différents endroits du corps des tumeurs, & ces tumeurs dégénerent enfin en plaies incurables (4), qui percent l'une après l'autre. (*) Cela arrive principalement aux joues, au vifage, aux doigts & aux mains, jufqu'à ce que tout le corps, pour ainfi dire, ne foit plus qu'une plaie. (Job II. 7. Exod. IX. 8-12. Deutéron. XXVIII. 27. 35.)

Comment *Bartholin*, p. 43. de fon livre *de morbis biblicis*, où il nie que la maladie de Job ait été l'Eléphantiafis, pouvoit-il écrire, *Difficultas nos remoratur quod ulcus vocetur Jobi morbus*, Cela me feroit presque foupçonner, que fous le nom d'Eléphantiafis ce célebre Médecin entendoit tout autre chofe que les Anciens. Ce qui eft d'autant plus facile à concevoir, que les

---

(2) *Hillary* dit la même chofe de fes deux lepres de la premiere & feconde efpece (L. 1.) & l. 2.) p. 325. 336. Dans ce dernier endroit il fait fur-tout mention du nez, précifément comme les anciens Médecins.

(3) Il n'y a rien de ceci dans le livre de *Hillary*. Il faut donc y faire d'autant plus d'attention.

(4) *Hillary* p. 325. 326. 327. 337. (l. 1. & l. 2.)

(*) Mr. le Médecin *Roederer*, à qui j'ai lu cet article, ajoute encore cette queftion, à favoir fi ces plaies ne font qu'une enflure des glandes, ou une exoftofe proprement dite.

les Anciens eux-mêmes la dépeignent comme une maladie inconnue dans l'Empire Romain, à l'exception de l'Egypte.

*Propter flumina Nili*
*Nascitur Aegypto in media, nec praeterea usquam.*

4. Cette maladie est accompagnée de peu de sommeil, & par dessus cela de songes effrayants, plus cruels encore, selon *Aretaeus*, que l'insomnie même (5). Job VII. 4. 13. 14.

5. L'haleine se corrompt: l'Eléphantiasis a ceci de commun avec la lepre. (6), Job XVII. 1. XIX. 17.

9. Les yeux, à la fin, se défigurent au point de ressembler à une nuit sombre, comme s'exprime *Aretaeus*. (7) Les sourcils perdent leur poil, s'enflent, & pendent sur les yeux: (8) toute la physionomie devient étrange & difforme (9), *absurde* disent les Anciens. Job XVI. 16.

7. D'abord toute la peau devient rouge, & puis d'une couleur plombée (10), ou même tout-à-fait noire. Dans quelques endroits elle se replie,

(5) *L'esprit des malades est rempli d'inquiétude. Leur sommeil & leurs songes sont pleins de trouble, comme chez les mélancoliques. Plusieurs, effrayés pendant leur sommeil, & s'imaginant qu'ils vont étouffer, se précipitent hors du lit. Hillary* p. 325. en parlant de la premiere espece de lepre.

(6) *Hillary* p. 325. Dans la lepre ce symptome est si ordinaire, & si généralement connu, qu'à cause de cela les Syriens l'appellent *l'haleine des lions*, (ܘܣܡ ܐܪ̈ܝܐ) parceque l'haleine des lions est fort puante.

(7) *Hillary* p. 326. (L. 1.)

(8) *Hillary* p. 325. 326. (l. 1.)

(9) *Hillary* p. 327. Dans les *Ephemerides Naturae Curiosorum*, des Européens trouveront le dessein d'un pareil corps & d'une pareille physionomie. *Decur.* II. anno II. 1683. p. 7. 8.

(10 *Les joues, le devant de la tête & les sourcils* —— —— —— *prennent une couleur plombeé, tirant sur le rougeâtre. Hillary* p. 325. (l. 1.)

plie, dans d'autres elle fe crevaffe. (11) Voilà pourquoi Job dit, qu'il fe noircit fans être brulé du foleil; & ailleurs, que fa peau le couvre, non comme une peau, mais comme un habillement pliffé, & qui ne s'ajufte pas bien fur le corps. (Job VII. 5. XIII. 29. XVI. 15. XXX. 18. 19.)

8. Il y a des endroits, où Job fe plaint des vers, dont il eft infefté. C'eft le feul article de l'hiftoire de fa maladie, que je ne retrouve pas dans l'Eléphantiafis des Anciens: & j'en fuis d'autant plus curieux d'apprendre, s'ils s'engendre quelquefois des vers dans les plaies de ceux, qui ont l'Eléphantiafis. Si cela étoit, ces vers viendroient probablement de quelques infectes, qui dépoferoient leurs oeufs dans ces plaies. Tous les Naturaliftes font intéreffés à fouhaiter, que l'on recherche foigneufement la caufe phyfique de ce phénomene. (Job VII. 5. XXX. 17.)

9. Les os font attaqués. Il y en a même, à qui tombent des membres entiers; le nez, par exemple, les doigts, les pieds, & quelquefois les parties génitales, comme *Aretaeus* l'attefte (12), Job XVIII. 13. XXX. 17. XXXI. 22.

Ce récit paroîtroit prefque au deffus de la vraifemblance, dont ont doit refpecter les loix même en formant des queftions, fi je ne me fouvenois d'avoir vu dans les Relations de *Peyffonel*, que la même chofe eft arrivée à des lépreux de la Guadaloupe, c'eft-à-dire qu'ils ont perdu des membres entiers, & même fans douleur. Il raconte encore, que quelques uns d'entr'eux, à qui manquoit un orteil, s'obftinant néanmoins à nier qu'ils euffent la lepre, vouloient, par un menfonge peu plaufible, faire accroire aux Chirurgiens commis pour les examiner, que les rats leur avoient mangé cet orteil. Comme ces membres, qui fe détachent, fembleroient établir une conformité frappante entre l'Eléphantiafis & la lepre, les reffemblances & les diffemblances de ces deux maladies deviennent des fujets d'autant plus

(11) *Hillary* en dit autant de la peau qui couvre les doigts & les orteils p. 325. (l. 1.)
(12) *Hillary* p. 326. 330. 331. (l. 1. & l. 2.)

plus dignes de la recherche la plus scrupuleuse. La question est sur-tout, si dans l'Eléphantiasis les membres tombent aussi *sans douleur*, comme *Peyssonel* le dit de la lepre: car les Anciens ne se sont point expliqués sur la présence ou l'absence de la douleur durant cette pourriture.

10. On demande en général, à quel point cette maladie est ou n'est pas douloureuse. *Paul* d'Egine dit, que dans les commencements les douleurs ne sont point insupportables. Le deviendroient-elles dans la suite? Les Anciens parlent quelquefois de violentes douleurs, qui accompagnent les progrès de la maladie: au lieu que quelques Modernes, qui l'ont vue dans l'isle de Java & même en Egypte, *Prosper Alpinus* (*), par exemple, & *Cleyer* (**), nient qu'il y ait des douleurs. Le dernier va jusqu'à assurer, que l'on peut avec des aiguilles piquer les malades aux talons, sans y exciter la moindre sensation. Ceci s'accorderoit très-bien avec la lepre de *Peyssonel*.

11. Il se fait, dans le poil des malades, un changement assez semblable à celui, que j'ai remarqué ci-dessus dans la lepre. Les cheveux de la tête s'éclaircissent & se blanchissent. Le poil des pieds, des mains & des hanches disparoît entiérement. Il se fait aussi, quoique plus tard, une dépilation totale au menton & aux parties honteuses. Je traduis ainsi la fin du vingtieme verset du chapitre XIX. de Job: *Je deviens chauve sur la peau qui couvre encore mes dents.*

Cette nouvelle & notable analogie avec la lepre mérite également une attention de préférence.

12. Comme tous les membres pesent, pour ainsi dire, aux malades, & leur sont à charge, comme il n'y a point de plaisirs pour eux, la mort est le seul bien où ils aspirent: & en ceci cette maladie differe beaucoup de toute autre, où l'amour naturel de la vie s'éteint très-rarement. Job VI. 8-10. VII. 15. 16. X. 1. XXIII. 17.

13. La

(*) De Medicina Aegyptiorum, L. I. c. XIV. pag. 56.

(**) Ephemerides Naturae Curiosorum Dec. annus II. seu 1683. p. 8.

13. La mort est ordinairement causée par une suffocation violente. Je n'ai jamais lu, que cela arrivât dans la lepre. (13) *Aretaeus* s'exprime ainsi: *Spirandi vehemens difficultas: suffocationes fiunt, ac si laqueo strangularentur. Hoc igitur pacto nonnulli vitam perdiderunt, inextricabilem somnum in mortem dormientes*, Job VII. 15. 16.

14. L'Eléphantiasis passe pour contagieuse: & pour cette raison on reléguoit ceux, qui en étoient atteints, dans des lieux inhabités. *Paul* d'Egine exagere sans doute lorsqu'il la compare à la peste. Nous n'osons guere espérer en Europe, que l'on puisse nous donner une Dissertation sur les autres causes de cette maladie, & sur le mauvais régime qui la produit, vu que les conjectures des voyageurs ne font jusqu'ici que se contredire, & ne sont point des plus heureuses. Il s'agit de l'histoire & de la cure de l'Eléphantiasis.

*Supplément.*

J'ai déja dit plus haut que j'avois envoyé ces questions avant d'avoir reçu l'ouvrage de *Hillary*. Ce que j'appelle ici Eléphantiasis avec *Paul* d'Egine & *Aretaeus* de Cappadoce, cet Auteur le rapporte à la lepre, & le nomme en partie la lepre des Arabes, en partie la lepre des jointures, (*the leprosy of the Joints.*) Ainsi la plupart des questions que je viens de proposer, & même la maladie de Job, se rappporteront encore à la lepre.

Mais de ces deux especes de lepre il distingue l'Eléphantiasis proprement ainsi dite ou cette enflure des pieds connue dans les Indes. Je donnerai ici un court extrait de sa description, qui servira de réponse préliminaire à mes

(13) *Hillary* parle pourtant d'une voix enrouée, & de rêves où l'on croit suffoqner, (p. 32;.) Il parle aussi d'une obstruction du nez, & de la pourriture de son cartilage, p. 326. (l. 1.) Mais il ne dit pas un mot de la suffocation. Sa premiere & seconde espece de lepre se terminent par une petite fievre. *Celsus* dit la même chose de l'Eléphantiasis, & les Médecins François le soutiennent de la lepre en général.

mes Lecteurs Européens, & excitera d'avantage l'attention des voyageurs, en les mettant au fait de ce qui a paru de nouveau sur ce sujet en Angleterre depuis 1759. & qui n'étoit point parvenu encore dans nos contrées avant leur départ.

L'Eléphantiasis commence par un frisson, qui surprend l'homme au milieu de la santé la plus parfaite. Il dure deux à trois heures, & est accompagné de maux de tête, de douleurs de reins, d'un mal de coeur, qui cause quelquefois des vomissements, & des douleurs dans l'une des aines, soit dans celle qui est à la droite, ou dans celle qui est à la gauche, mais jamais dans les deux ensemble. Au frisson succede une forte chaleur de 20. jusqu'à 48. heures, & même au delà: pendant ce temps là il survient quelquefois un délire, & la glande inguinale va toujours en grossissant. Elle devient rouge & dure, elle se gonfle, & depuis cette glande descend le long de la cuisse une raie de couleur rouge de la largueur d'un pouce. Le pied s'enfle, s'enflamme, & à mesure que l'inflammation augmente, la fievre décroît: elle passe au bout de quatre ou cinq jours, & même plutôt. Quand cette crise imparfaite a attiré la matiere peccante dans la jambe; le patient se porte mieux: mais cela n'est point de durée. La fievre revient tantôt dans un temps, tantôt dans un autre; car elle ne garde point de périodes réglés. Dans les deux ou trois premieres années, elle reviendra, par exemple, au bout de trois ou de quatre semaines, mais sans observer un temps fixe. Les retours les plus fréquents que *Hillary* en ait vus, étoient quatre accès en onze jours; mais quelquefois aussi elle a tardé quatre à cinq mois. A chaque nouvel accès le pied malade s'enfle davantage, & l'enflure descend de plus en plus jusqu'aux orteils. Sa peau devient rude, la membrane celluleuse s'épaissit, se durcit, & se convertit presque en cartilage. La peau devient toujours plus épaisse, il s'y forme de grandes crevasses, & des écailles, qui, loin de tomber, augmentent journellement par la matiere vicieuse, qui ne cesse d'en pousser de nouvelles au dehors: jusqu'à ce qu'enfin ce pied monstrueux ressemble à un pied d'éléphant, & n'est plus qu'un fardeau pour le malade. On ne se guérit pas même de la maladie par l'amputation de ce pied inutile & incommode, car alors la matiere morbifique se

jette

jette dans l'autre pied. On peut vivre vingt ans avec cet accident, & dans les intervalles de la fievre, on a de l'appétit, des selles réglées, & les autres sécrétions naturelles.

*Hillary* n'a jamais vu d'exemple que les deux jambes se soient enflées à la fois, mais bien que cette maladie a gagné le crane, la nuque du cou, les oreilles, l'épine du dos, & ainsi du reste.

Il a fait disséquer une jambe coupée, & ce qu'il y a observé me paroît distinguer essentiellement l'Eléphantiasis de la lepre. La peau scabreuse & écailleuse avoit beaucoup d'épaisseur, ses petits vaisseaux sanguins étoient fort élargis, la membrane adipeuse extraordinairement épaisse, quoique le reste du corps fût maigre: sur la jointure des chevilles elle avoit deux pouces de grosseur, & ailleurs un pouce & demi. Quand on la coupoit, elle étoit luisante comme de la graisse de porc, ou plutôt comme du lard salé. Les cellules de cette membrane étoient tendues & remplies d'une substance huileuse, grasse & semblable à de la gelée. Au milieu du pied sur les os & les jointures, elle étoit à demi cartilagineuse, & pendant la dissection, elle faisoit entendre une espece de crépitation, ou de grincement. Les membranes des veines, aussi-bien que des arteres étoient considérablement tendues, en sorte que les rameaux des arteres, qui sont les plus petits dans l'état naturel, étoient ici devenus de très grands vaisseaux, & que le Chirurgien, en coupant la cuisse, se vit obligé de coudre de son aiguille douze de ces rameaux, bien que la cuisse fût coupée, & que la tumeur, où les vaisseaux étoient le plus tendus, ne s'étendît point au dessus de la rotule. Ainsi les vaisseaux étoient tendus jusques dans la cuisse même, où cependant on ne remarquoit aucune tumeur. L'artere étoit très-forte à l'endroit où on l'avoit coupée, & le nerf poplitaire (*nervus popliteus*) d'une grosseur extrême, soit que cela fût ainsi par cause naturelle, soit que ses membranes se fussent épaissies par la maladie. Les muscles, les tendons, les os n'étoient point endommagés, & se trouvoient parfaitement sains, même sous les abscès.

Peut-être que cette description complette rend mes questions superflues, entant qu'elles concernent les pieds enflés des Indiens: mais non entant

qu'elles ont pour objet l'Eléphantiaſis d'*Aretaeus*, c'eſt-à-dire le lepre de la plus mauvaiſe eſpece.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XXXVIII.

*Du Manati, du* תחש, *& des Sirenes.*

Ma huitieme queſtion regardoit déja le תחש, dont la peau faiſoit la derniere couverture du Tabernacle, & étoit auſſi employée pour des chauſſures. (*) Mais je dois donner une nouvelle occupation aux voyageurs pour l'explication de ce terme, & c'eſt Mr. Schloezer, notre ami commun, & dont l'amitié nous eſt ſi précieuſe, qui m'y engage. En liſant une Diſſertation de feu Mr. Haſe, (**) il lui a paru très-vraiſemblable, que le תחש étoit le Manati ou la Sirene. Je dois convenir, que cette idée m'échappa lorſque je compoſois mon hutieme Article, & que même je ne me la ſuis point rapellée en traitant cette matiere dans mes Leçons. Les écrits de feu Mr. *Haſe* ſont ſi pleins de conjectures purement ingénieuſes, & d'explications ſingulieres du Texte Hébreu, priſes des langues les moins analogues avec la langue hébraïque, ou fondées ſur des transpoſitions & des changements de lettres, que je n'aime point m'occuper à les lire; & ainſi cette opinion enſevelie ſous un tas d'étymologies arbitraires, quoique neuve, & quoique pour la vraiſemblance elle l'emporte de beaucoup ſur celle de *Sébald Rau*, a pu aiſément m'échapper. J'en dois donc uniquement la connoiſſance à Mr. *Schloezer;* qui lui a donné plus de jour & de probabilité dans trois pages, que Haſe dans cent & huit.

Cepen-

(*) Ezéch. XVI. 10.

(**) La huit. & neuvieme Diſſertation de la *Sylloge Diſſertationum & Obſervationum Philologicarum*, publiée à Breme 1731.

Cependant pour approcher de plus près de la certitude, je vais propofer encore quelques queftions fur le Manati, & je prie nos voyageurs d'y répondre.

1) Quel eft le vrai nom, le nom propre, que les Arabes, qui habitent les bord de la mer rouge, donnent au *Manati*? Je foupçonne qu'on le découvrira entre autres fous le nom de فيل البحر ou d'*Eléphant de mer*.

Mais n'a-t-il pas encore d'autres noms arabes outre celui-ci? & s'appelle-t-il en particulier تخس ou دخس?

2) Les Arabes le comprennent-ils fous le nom de Dauphin, ou de *Delphin*, (دلفين), emprunté du Grec, & que les vocabulaires arabes donnent comme la traduction de تخس? C'eft ce que conjecture Mr. Schloezer, fondé fur deux raifons. Premiérement le Dauphin proprement dit & le Manati fe reffemblent affez, pour que des peuples, qui ne font point verfés dans l'Hiftoire Naturelle, aient pu les confondre: ils ont, par exemple, l'un & l'autre une efpece de mains, prefque femblables aux mains humaines, entre lesquelles ils foutiennent leurs petits: ils ont les mammelles, dont ils les allaitent, comme celles de nos femmes: ils ont tous deux un amour très-tendre pour leur progéniture, & ainfi du refte. En fecond lieu les Arabes nomment le Dauphin (خنزير البحر) *Porc de mer*. Or le Manati reffemble beaucoup au porc par la hure, le grouin, & les défenfes.

3) Nous n'avons point encore d'eftampe du Manati, à laquelle nos Savants Européens voudroient fe fier entiérement. Mr. le Profeffeur Forskäl fe fouviendra peut-être de celle, qui fe trouve dans les Voyages de *Leguat*, que l'on eftime être la meilleure. S'il la croit fidelle, ma demande fuivante devient inutile, hors de là je fouhaiterois, qu'il nous apportât un deffein exact du Manati.

4) On a prétendu voir une grande reffemblance entre l'homme & le Manati. Peut-être que tout cela eft fondé dans l'imagination des voya-

voyageurs, qui, frappée des mammelles & des mains humaines, a ajouté les autres traits de ressemblance. Au moins le visage du Manati, tel qu'il est figuré dans les Voyages de *Leguat*, n'a-t-il rien qui tienne de l'homme. Et cette même estampe s'accorde tres-mal avec le récit de ceux qui prétendent, que la Sirene a les parties de la génération si semblables à celles d'une femme, que l'on a vu des Arabes s'engager avec elle dans un commerce criminel. Je prie cependant nos voyageurs de jetter un coup d'oeil sur les traits de ressemblance, que le Manati pourroit avoir avec l'homme.

5) Je recommande aussi à leur attention la conjecture douteuse de *Brisson*, que nous ne connoissons que depuis peu. Il pense que cet animal, à qui jusqu'ici on n'a donné que les deux pieds de devant, a encore deux pieds de derriére, mais fort petits, & tellement liés à la queue, que l'on ne sauroit les reconnoître sans le secours de l'Anatomie.

6) De quelle grandeur est le Manati?

7) Que l'on se serve de son cuir pour des chaussures, c'est ce que les voyageurs ont suffisamment observé. Mais auroit-il été également propre pour faire la couverture supérieure du Tabernacle, laquelle étoit exposée à la pluie, vu que les relations d'un plus grand nombre de voyageurs assurent, que cette peau ne resiste point à l'humidité? Les Arabes s'en servent-ils pour couvrir leurs cabanes?

8) Il y en a qui croient, que le Manati a donné lieu à la fable des Sirenes. Si cela étoit vrai, je voudrois savoir, si le Manati a une voix; & si les Sirenes font partie de la mythologie arabe. Je sais que l'on y trouve des voix incorporelles, qu'on entend sur terre & dans le désert, & le mot صدى signifie quelquefois l'écho, d'autres fois une de ces voix sans corps, tantôt un oiseau dont les cris demandent vengance pour du sang répandu, tantôt l'ame séparée du corps; mais je n'ai pas encore découvert dans leurs fables des Sirenes aquatiques, proprement ainsi nommées.

Cepen-

Cependant les Septante Interpretes traduiſent aſſez ſouvent par Σειρῆνες le mot hébreu תנים (*), ou celui de בנות יענה (**). Et ce qui me paroît le plus ſingulier, c'eſt que dans tous les endroits des Prophetes, où il y a Σειρῆνες, le traducteur arabe, qui, ſans le ſecours du texte original hébreu, n'a travaillé que d'après le Grec, place les mots بنات الاوي (*Banath el Auvi*), animal très-connu dans l'Orient, & dont il ſera d'autant plus facile d'avoir des nouvelles, en le nommant par ſon nom arabe, que ce nom ſe rencontre très-frequemment chez les Ecrivains de cette nation. Les Grecs l'appellent *Thoës*, & les Perſans شغال (*Schagal*), *Bochart* en a recueilli pluſieurs particularités dans la premiere partie de ſon *Hierozoicon*, Lib. III. c. XII. Mais d'où vient que l'Arabe l'emploie pour traduire le mot de Σειρῆνες? Seroit-ce parceque c'eſt l'opinion en Arabie, que le *Banath-El-Auvi*, enſorcelle les poules qu'il guette, & les force de tomber dans ſes griffes du haut des poutres ou des branches d'arbres, où elles ſont perchées? Ou ſeroit-ce comme quelques-uns le prétendent, que ſes hurlements approchent de la voix humaine? Les Arabes ont-ils une fable qui porte, que les بنات الاوي appellent les Bergers par leurs noms, & que par là ils peuvent les ſéduire (†)? Ou enfin ce mot بنات الاوي ſignifie-t-il encore chez les Arabes quelqu'autre choſe de fabuleux, hormis cet animal?

## XXXVIII.

*Des Thoës, ou des* بنات الاوي *& de l'Hyene.*

Il nous manque encore une deſcription & une délinéation ſatisfaiſante de ces *Thoës*, dont je viens de parler, nommés en Arabe بنات الاوي & en

(*) Es. XXXIV. 13. XLIII. 20. Job XXX. 29.

(**) Es. XIII. 21. Jér. L. 39. (al. XXVII. 39.) Mich. I. 8.

(†) Voyez l'article ſuivant no. 5.

& en Hollandois *Jakhalſen*. Car quoique Bochart en ait traité fort au long, d'après les auteurs arabes, (Hieroz. P. I. L. III. c. 12.) il n'a point contenté les Naturaliſtes, vu que ces auteurs ne ſont pas aſſez méthodiques, & qu'en s'en rapportant à leur témoignage, on riſque ſouvent de s'égarer avec eux dans les labyrinthes de la Fable, auſſi long-temps que l'on n'a pas été à portée de voir ſoi-même cet animal.

Il eſt vrai que *Kaempfer*, ſous le nom perſan شغال, en a donné le deſſein dans ſes *Amoenitates exoticae*; *p.* 406. & l'on en trouve encore de plus belles & de plus correctes dans le Voyage des Indes Orientales de *Nieuhof*: (*Zee- en Land Reize door Ooſt-Indien* p. 181. & 293.) mais je vois auſſi que celles-là même ne ſatisfont point encore les curieux de l'Hiſtoire Naturelle. *Kolbe* n'a voulu voir dans cet animal que notre renard croiſé ordinaire. Peut-être eſt-ce cette raiſon, peut-être auſſi eſt-ce le défaut de caracteres méthodiques, qui la fait entiérement omettre à *Linnaeus*. Cela étant, une deſcription & délinéation nouvelle d'un animal auſſi célebre ne ſeront point inutiles. Je prie encore nos voyageurs de s'occuper ſur-tout de ce que je vais leur propoſer.

1) Il faudroit d'abord vérifier toute la relation de *Bochart*.

2) Il faudroit nous inſtruire, ſi le *Thos* differe du renard croiſé, & comment il en differe.

3) Il faudroit examiner, ſi l'hiſtoire du *Thos* ne pourroit pas éclaircir celle des renards de Samſon, qui au premier aſpect paroît ſi incroyable. C'eſt ce que Bochart a déja inſinué, (Hieroz. P. I. p. 855.) & en attendant que j'apprenne la déciſion des voyageurs, cette conjecture me paroît très-vraiſemblable, d'autant plus que les Perſans nomment cet animal شغال, & que les renards, dont parle David, (Pſ. LXIII. 11.) ne ſauroient être autre choſe que les Schagals, (*Jakhalzen*), qui ſont avides de cadavres humains, au point de les déterrer dans les tombeaux. La grande quantité des renards pris par Samſon ſemble devoir détourner nos penſées de deſſus le renard ordinaire, & nous conduire à croire, qu'il s'agit de ces animaux qui s'attroupent par centaines, & qui, ſi on leur attachoit des flambeaux, cauſeroient dans les champs un incendie qu'on ne pour-

pourroit éteindre, précifément à caufe qu'ils fe tiennent ferrés les-uns auprès des autres.

4. Pour approcher cependant encore de plus près de la certitude, il faudroit favoir, fi les *Thoës* font plus faciles à prendre que les renards. *Busbek* raconte, que cet animal, s'étant gliffé dans les tentes ou dans les maifons pour voler, fe trahit par les cris imprudents, qu'il jette dès qu'il entend au dehors, fût-ce même dans un grand éloignement, le cri d'un autre animal de fon efpece. Cela étant, il me femble qu'il ne feroit pas bien malaifé de l'attraper. Il s'agiroit pourtant encore de favoir, fi c'eft un animal fort mordant. Les bêtes de Samfon devoient plutôt être timides, quoiqu'en même-temps elles duffent être pourvues d'affez bonnes dents, pour s'en fervir lors qu'elles étoient irritées par la douleur & l'angoiffe de la brûlure, & pour fe défendre contre ceux qui auroient voulu les arrêter pour leur ôter les brandons. Eft-ce là le naturel des بنات الاوي?

5) Les Européens ne confondent-ils pas fouvent, dans leurs relations, les *Thoës* avec l'Hyene (ضبع) qui leur reffemble fi peu?

Cela pourroit d'autant plus aifément arriver, que ce font deux animaux étrangers, qui fe font fait connoître pour la premiere fois aux Européens par leur avidité de chair humaine, & par leur coutume de fouiller les tombeaux. Je crois même avoir remarqué cette confufion (*) dans Pline, qui au fujet de l'Hyene s'exprime ainfi: *Multa praeterea mira traduntur, fed maxime fermonem humanum inter paftorum ftabula affimulare, nomenque alicujus addifcere, quem evocatum foras laceret.* (Lib. VIII. c. XXX. ou §. 44.) Dans cette fable les *Thoës*, dont les cris ont quelque chofe d'approchant de la voix humaine, me paroiffent manifeftement confondus avec les Hyenes, qui ont affez de courage pour attaquer les hommes. Et fi l'on a imaginé cela au fujet des *Thoës*, ils ont aifément pu recevoir chez les Grecs le nom de

(*) Bochart (Hieroz. P. I. p. 832.) cite Héfychius, qui dérive la naiffance des Thoës de l'accouplement du loup avec l'Hyene.

de Sirènes, dont j'ai parlé à la fin de l'article 37. Quant aux Hyenes, je tiens de perſonnes qui ont vu ces animaux en vie, que leur voix n'a aucune conformité avec la voix humaine, qui eût pu donner lieu à cette fiction.

Voici comment Pline continue : ——— ——— ——— *& quibusdam magicis artibus omne animal quod ter luſtraverit, in veſtigio haerere.* Ceci reſſemble encore beaucoup à ces contes arabes ſur les بنات الاوي, que *Bochart* a tranſcrits.

6) En cas que mon ſoupçon fût vérifié, les Savants Européens auroient beaucoup d'obligation à nos voyageurs, s'ils attribuoient à chaque animal ce qui lui eſt propre, & s'ils nous apprénoient quel récit ou quel conte regarde les Thoës, & quel autre a pour objet l'Hyene; quelles ſont les propriétés diſtinctives de ces animaux; & même en quoi ils ſont oppoſés l'un à l'autre. Cela nous vaudra peut-être pluſieurs nouveautés touchant l'Hyene.

7.) J'ai vu la figure de l'Hyene dans Bellonius. (*) Elle y eſt repréſentée, & décrite comme un animal aquatique. Il ne la nomme pas Hyene, mais loup marin, (*Lupus marinus.*) Mais ſa figure reſſemble trait pour trait à celle qu'a donné *Kaempfer*, auſſi bien qu'à l'Hyene vivante que Mr. le Profeſſeur *Buttner* a vue. Je n'ai lu dans aucun Voyageur que l'Hyene ſe plaiſe dans les eaux; mais voici ce qu'en dit Bellonius, quoiqu'il y ait d'autres fauſſetés mêlées à ce récit. *Amphibium eſt animal piſcibus magna ex parte famem exſaturans.* Si ce fait étoit conſtaté par nos voyageurs, s'il ſe trouvoit ſeulement, que l'Hyene habite les bords de l'eau, & qu'elle ſait nager: je croirois que la fable grecque des Sirenes eſt fondée ſur ce que l'on a confondu l'Hyene avec les *Thoës*; & que la Verſion a très-bien rendu le mot de Σειρῆνες par celui de بنات الاوي.

(*) Bellonii de Aquatilibus Libri II. p. 33. 34.

## XXXIX.

*De l'Or & des autres métaux d'Arabie.*

L'Or d'Arabie eſt ſi fort vanté non-ſeulement dans l'Ecriture Sainte, mais encore par les Auteurs Grecs, qu'il mérite une attention particuliere.

1) Trouve-t-on encore aujour d'hui en Arabie une quantité d'or conſidérable? Ou bien ce pays là, comme le ſoupçonnent quelques-uns de mes amis, eſt-il ſi pauvre en Or, qu'il faut croire que l'Or de l'Arabie, autrefios ſi célebre, n'y a point été trouvé, mais qu'il y a été transporté des Indes ou de l'Afrique?

2) Quelles ſont les contrées de l'Arabie les plus fertiles en or? Et quelle eſt la conſtitution de ces contrées par rapport aux montagnes, aux ruiſſeaux, & au terroir? &c.

3) Comment fait-on pour trouver cet or? Sont-ce des grains d'or, que les torrents détachent & amenent des montagnes? ou le creuſe-t-on dans des mines?

4) Si c'eſt le premier, comme je ſuis porté à le croire, (*) je ſerois curieux de voir une deſcription du cours de ces torrents. Je ſoupçonne que l'Arabie eſt propre à raſſembler le ſable d'or, à cauſe de la grande quantité de torrents, qui ne coulent que dans certains temps, & qui ſurtout en temps de pluie inondent des vallées, qui n'ont point d'écoulement. Car il faut que ces torrents charient l'or, qu'ils ont emporté des montagnes, dans des lieux où il s'accumule en quelque façon, & s'offre dans les temps ſecs

(*) Il eſt dit au livre de Job, Ch. XXII. 24. *Il mettra de l'or ſur la pouſſiere, & abondance de l'or ſur les rochers des torrents*, ou des vallées. Ce qui paroît être la deſcription d'une contrée abondante en ſables d'or.

fecs à ceux qui le cherchent. Au contraire les torrents qui coulent toujours, & qui par conféquent fe déchargent dans de grands fleuves ou dans la mer, entraînent trop loin le fable d'or qu'ils peuvent charier, & l'enfoncent dans les eaux plus profondes, ou dans le limon. Ce n'eft donc que tout près de leur fource, que par un lavage penible & peu lucratif on peut arracher à ces ruiffeaux une partie des tréfors, qu'ils roulent dans leur fein. Je crois remarquer en général, que les pays fort riches en fable d'or ont pour l'ordinaire un terroir aride; & des torrents, qui fe perdent dans des vallées fans écoulement, font une fuite naturelle de cette aridité.

5) Mais l'Arabie a-t-elle auffi quelques mines d'or? Ce qui me le feroit préfumer, c'eft la traduction du mot عقيان, que *Golius* a tranfcrite du Gaur: *Aurum purum, quod plantae inftar prodit, non ex lapidibus eruitur.* En ce cas je fouhaiterois une defcription de ces mines, & de la maniere de les exploiter. Renferment-elles, par exemple, l'or pur, diffemé dans les pierres? ou le tire-t-on d'autres métaux?

6) Les Hiftoriens Grecs, qui vantent une partie de l'Arabie pour fon abondance en or, difent en même-temps qu'en partie le fer y eft fort rare, & en exagerent la difette, Mais eft-il du moins vrai que l'Arabie heureufe ne produife point de fer, ou en produife fi peu? & quels font, outre l'or, les autres métaux qu'elle engendre?

7) N'eft-il pas poffible d'y trouver des traces de la Platinna?

8) Quel eft le fens le plus propre du mot arabe نحاس, en hébreu נחשת, lors qu'il eft queftion de mines? N'eft-ce pas un certain alliage de métaux où le cuivre domine? Le terme نحاس fignifie-t-il jamais ce que nous appellons en Allemand, *Erzt*, c'eft-à-dire, *minera metalli?* Et fi l'on répond non, comment faut-il expliquer le paffage du Deutér. Ch. VIII. 9.? Seroit-ce que dans les fonderies on ne féparât pas le cuivre des autres métaux, & que par là on en tirât une efpece d'airain de Corinthe, (*Aes Corinthium* ?)

9) Le pays d'Ophir, d'après ce qui en eft dit Gen. VIII. 9. 1. paroît avoir été fitué dans l'Arabie elle-même, & du moins, felon la defcpription qu'en donne Moyfe, ne fauroit-on le chercher au delà de la mer, par conféquent ni dans l'isle de Ceylon, ni en Afrique. Quelle région de l'Arabie

bie a le plus de droit à passer pour cet Ophir si fameux pour son or, dont l'abondance lui a fait donner son nom? Je prie en général Mr. le Professeur de *Haven* d'examiner soigneusement tout le passage de Moyse, (Gen. X. 26-30.) & d'y répandre, relativement à l'habitation de ces anciens peuples arabes, plus de jour que n'a fait Bochart.

10.) Dans ce même passage il est fait mention du pays de *Chavila*, qui pourroit bien n'être pas le Chavila si connu & voisin de la Palestine. Je le prendrois plutôt pour cet autre Chavila que le *Pischon* entoure de ses eaux, & qui est si fort célébré pour l'excellence de son or. Gen. II. 11. 12. Ce Pays mérite d'être examiné par préférence. Je me bornerai ici à demander, si le *Pischon* ne pourroit pas être le fleuve *Indus*, & le Chavila un pays arrosé par ce fleuve? c'est-à-dire si les Arabes donnent encore aujour d'hui les mêmes noms, l'un à ce fleuve, & l'autre à une partie de la contrée? Mais je reviendrai plus bas à ces questions géographiques, & j'entrerai dans un plus grand détail.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XL.

*Des vallées où il se forme dans les temps de pluie des amas d'eau, parce qu'elles n'ont point d'écoulement.*

La quatrieme période de la question précédente me conduit à en proposer une nouvelle, qui est déja recommandée aux voyageurs dans le 28e. §. de l'Instruction royale. Je prends la liberté de la mettre dans un plus grand jour, & de rapporter ce qui me rend curieux de connoître le propre de quelques Vallées Arabes. Mais il me faut reprendre la chose de plus haut, commencer par une controverse sur l'Histoire du Globe.

Un de mes amis croit découvrir dans la disposition de la surface extérieure de la Terre un ordre & une sagesse, qui ne sauroit être l'ouvrage de la Nature, gouvernée par la Providence universelle, mais qui annonce l'action immédiate du Créateur, qui, sans le secours des causes secondes, auroit dès

dès le commencement arrangé la surface de la Terre de la maniere, qui devoit nous être la plus avantageuse. C'est ce qu'il oppose à une opinion, que j'ai avancée, & qui revient à ceci. Il me paroît vraisemblable, que la Terre, sortie des mains de Dieu, a demeuré long-temps submergée sous les eaux, mais que les continents que nous voyons aujourd'hui, ont été élevés par un embrasement souterrein au dessus du niveau de la mer, qui couvroit le tout. Je n'allegue point ici les preuves de cette opinion, on en trouvera le précis dans ma remarque 81. sur le Traité de la Poésie des Hébreux par Lowth. (*Praelectiones de Poësi Hebr.*) On voit d'ailleurs, que l'objection de mon ami ne me regarde point en particulier, mais qu'elle porte contre tous ceux, qui attribuent à des causes naturelles les inégalités observables sur la surface du Globe terrestre.

Une des marques la plus frappante de sagesse, qu'il trouve dans l'arrangement de cette surface, c'est que les vallées, celles sur-tout qui sont situées sur des hauteurs, ont des ouvertures par où les eaux peuvent s'écouler, sans quoi elles seroient bientôt inondées par les pluies & les torrents. Les montagnes du *Hartz* lui ont fourni cette observation.

Or il me semble déja pour plus d'une raison, que cela n'exige point l'intervention immédiate du Créateur, mais que ce pourroit être l'ouvrage de la Nature.

Une vallée sans ouverture & sans écoulement, & dans laquelle se feroit des amas d'eau, feroit un lac; or nous en avons de différente grandeur depuis la Mer Caspienne jusqu'au moindre étang, nous en avons sur les montagnes aussi-bien que dans les plaines. Et nous en avons d'autant plus dans un pays, que ce pays est moins peuplé, pourvu que d'ailleurs il soit humide & son terrein inégal: au contraire nous en avons moins en Allemagne en deça de l'Elbe, où la grande population nous a appris depuis dix siecles à être avares, pour ainsi dire, de chaque pouce de terre, & à transformer en vallées seches par des écoulements artificiels beaucoup de lacs situés sur des hauteurs. Ainsi quand je vois une vallée dont les eaux se déchargent dans la plaine, je ne m'en étonne point: sans cette décharge la vallée seroit ce que sont mille autres vallées, elle seroit un lac.

Mais

Mais je viens au point capital de ma queſtion. Je crois, que, dans un pays où il pleut beaucoup, les eaux de toutes les vallées, placées ſur des montagnes ou ſur des hauteurs, & par conſéquent au deſſus d'autres endroits voiſins, doivent par laps de temps rompre de néceſſité la digue dont les montagnes les environnent, & ſe pratiquer des écoulements. Ces vallées ſont inondées par des torrents qui s'y précipitent, ou bien par des pluies. De deux choſes l'une: ou les vallées ſe rempliſſent ou non juſqu'à déborder. Dans le premier cas, l'eau qui s'écoule, emporte toujours une portion de terre, & creuſe par là de plus en plus ſon canal. Quand au bout de pluſieurs milliers d'années ce canal devient aſſez profond pour être parallele au fonds de la vallée; celle-ci aura un écoulement ſuffiſant pour être miſe à ſec. Mais dans l'un & l'autre cas l'eau ſe frayera un chemin à travers la terre vers des endroits plus bas: d'abord elle s'y filtrera goutte à goutte, par où les couches inférieures du terrein s'amolliront & deviendront marécageuſes. Mais comme l'eau emporte toujours une partie de la terre, ſon paſſage s'élargira peu à peu, & à la fin elle prendra la figure d'une ſource vive ou d'un ruiſſeau: les couches ſupérieures du terrein s'affaiſſeront, & précipitées dans le ruiſſeau elles ſeront emportées par le courant. Delà naîtra avec le temps une ouverture en pente, aſſez ſpacieuſe pour deſſécher la vallée, qui avoit été un lac. Il ne faut qu'avoir vu les petites routes détournées, que ſe creuſe l'eau exaltée des moulins, ſi le meunier n'eſt continuellement occupé à les boucher, pour ne trouver rien d'incroyable dans ma théorie du deſſéchement des vallées. Souvent une cauſe accidentelle accélérera cette opération, que la Nature n'auroit conſommée ſans cela que dans le cours de pluſienrs ſiecles: lorſque, par exemple, les ſouris criblent les montagnes, ce que les hiſtoriens arabes diſent être arrivé quatre cents ans avant Mahomet, ou lorſque la digue de montagnes, qui borde un lac, eſt fendue par un tremblement de terre. C'eſt à un pareil tremblement que la Theſſalie doit ſon origine, comme le rapporte Hérodote. (Lib. VII. c. 129.) Cette contrée étoit préciſément avant le tremblement de terre une de ces vallées dont les eaux n'ont point

d'écoulement c'est-à-dire, un lac élevé, que mon ami s'imagine que la sagesse du Créateur auroit dû éviter dans la formation de la surface du Globe.

Je me figure après cela, que, dans des contrées fort arides, ces sortes de vallées enfermées de toute part, & sans avenues, doivent être beaucoup plus communes que dans les contrées abondantes en eaux: car dans les premieres, les eaux ne restent pas assez long-temps, pour pouvoir amollir le sol au point de se creuser un passage souterrein: & d'un autre côté les vallées applaties ne se remplissent guere jusqu'au débordement: par conséquent les ruisseaux ne sauroient se creuser leurs lits jusqu'à des profondeurs paralleles au fond des vallées; au moins cette opération prendroit-elle dans ces pays autant de siecles platoniques, que chez nous de siecles ordinaires. L'Histoire Naturelle de l'Arabie aride me semble aussi être d'accord avec mon opinion: car, autant que je puis en juger par la langue & par la lecture des écrits arabes, ce pays doit avoir beaucoup de ces vallées semblables à des réservoirs, où les eaux s'amassent pendant les fortes pluies, & qui ne se vuident que par l'évaporation: la langue arabe a plusieurs noms pour les désigner; or il est impossible que ces vallées aient des écoulements paralleles à leur plus bas fond. (*) Au reste s'il est rare de rencontrer de semblables vallées en Allemagne, c'est parce que l'Allemagne est un pays abondamment arrosé.

Enfin j'attends des lumieres, pour savoir si mes conjectures sont effectivement conformes à l'historie de l'Arabie, ou si dans mon cabinet je me suis représenté les choses autrement que ne les trouveront les voyageurs. Au reste

(*) Mes Lecteurs Européens trouveront quelque éclaircissement sur cette matiere, dans l'Histoire naturelle d'Alep par Russel, (*natural history of Aleppo p.* 49. 50.) où l'on décrit une de ces vallées sans ouverture, qui produit du sel. Je présume qu'il en est de même de ces déserts remplis de sel, qui sont dans l'Afrique Orientale, entre l'Ethiopie, la Nubie, & la mer rouge.

reſte ma queſtion ne regarde que les contrées arides de l'Arabie, elle ne s'étend point à celles qui ſont fort cultivées, & où dans quatre mille ans l'induſtrie humaine aura ſans doute pratiqué des écoulements en aſſez grand nombre.



## XLI.

*Des Machines, dont ſe ſervent les Arabes & les Egyptiens, pour arroſer leurs champs.*

Il eſt connu que l'Egypte manquant de pluie, ſes habitants ont été obligés de ſe ſervir de machines hydrauliques pour arroſer leurs champs. Mr. Norden, dans ſon Itinéraire, publié aux dépens du Roi, a donné la figure de quelques-unes de ces Machines. (Voy. la Planche LIII.) Et Shaw a deſſiné celle qu'on nomme la roue perſane. (Part. II. p. 337.) D'autres furent appellées *Helices:* elles conſiſtoient dans une roue, dont un homme fouloit la face extérieure, en s'appuyant des deux mains contre une ſolive, pour ne pas tomber. Si Mr. le Lieutenant Niebuhr trouve ces Machines différentes de celles que nous voyons dans Norden & dans Shaw; il voudra bien les décrire telles qu'elles ſont en uſage, & faire deſſiner celles qui lui paroîtront devoir l'être, ſans oublier de nous inſtruire en même-temps de leurs avantages & de leurs défauts. Il trouvera auſſi de ces Machines en Arabie ſous le nom de دواليب ou de منجنون; je vois auſſi dans l'Alcoran, que l'on s'eſt quelquefois ſervi de boeufs pour arroſer la terre. Lorsqu'il s'occupera de la deſcription de ces Machines, je le prie de ſe rappeller les paroles de Moyſe, Deutéron. XI. 10. qui ſemblent ſe rapporter à la *Helix*.

## XLII.

*De la Plante, que les Arabes appellent* Murar.

Moyse ordonne de manger l'Agneau paschal avec de certaines herbes, qu'il nomme מרורים. On a coutume de traduire ce mot par *herbes ameres*, sans déterminer une certaine espece. Mais dans le Traité *Pesachim* du Talmud, מרור est le nom spécificique d'une herbe expressément distinguée des autres, que l'on mangeoit le jour de Pâque. Les Arabes d'ailleurs donnent effectivement le nom de مرار à une certaine herbe ou plante d'un goût âpre, qui, broutée par les chameaux, dégarnit leurs dents, en contractant les gencives, & colle leurs levres l'une contre l'autre. Il s'agit donc de savoir, si ce peuvent être là les *Merorim* de Moyse, c'est-à-dire, si ces herbes, étant cuites, peuvent faire une nourriture convenable aux hommes, & si elles croissent vers le milieu du mois de Mars.

Si cela n'étoit pas, comme je le crains, puisque Golius attache une idée d'arbre à ce mot de مرار: je prie nos voyageurs de rechercher par occasion, s'il n'y a point d'endroits, où le מרור du Texte hébreu & du Thalmud est le nom spécifique d'une herbe mangeable au mois de Mars.

## XLIII.

*De l'Agallochum, &* אהלים.

Celsius, dans son *Hierobotanicum*, (P. I. p. 135. suiv.) est entré dans de grands détails, & a dit des choses fort intéressantes sur le mot אהלים, sans pourtant rien amener à la plus grande certitude.

Ma question sur l'Agallochum pourroit paroître ne pas convenir au but d'un voyage en Arabie, attendu que Celsius a prouvé d'une façon très-plausible,

ſible, que l'Agallochum ne croît point en Arabie. Mais j'avoue, que je ne trouve pas ſes preuves aſſez convaincantes, pour me faire déſiſter de cette queſtion. Car, quoique cette drogue ſe tranſporte des Indes au port d'Aden; il ne s'enſuit pas encore, qu'elle ne croiſſe point dans l'Arabie heureuſe. Il ſe pourroit que l'Arabie en produisît d'une eſpece moins bonne, qui n'eût pas aſſez d'odeur, ou qu'elle en produisît de la bonne eſpece, mais en trop petite quantité pour ſa proviſion, ou pour fournir au grand débit qui s'en fait. L'Allemagne a des mines de fer, & cela n'empêche point, qu'elle ne tire du fer des pays étrangers. Peut-être que les voyageurs trouveront en Arabie une ſorte d'*Agallochum*, qui n'a point de vertu aſſez forte pour pouvoir être employée en parfum: & ſuppoſé que cela ne ſoit pas, leur ſéjour à Aden leur fournira peut-être l'occaſion d'obtenir des marchands arabes de nouvelles lumieres ſur l'*Agallochum* des Indes. Je recommande en particulier cette recherche au Médecin, dont la ſcience pourra lui faire contracter avec les marchands des liaiſons, qui ſurpaſſent l'amitié ordinaire.

Les noms arabes de l'Agallochum ſont les ſuivants: اغالوجي, ou عود, البخور ou عود هندي.

La deſcription la plus complette que nous en ayions, eſt celle de Rumpf dans ſon Recueil des Plantes d'Amboyne, L. II. c. 11. 12. 13. où l'on trouve auſſi la délinéation des branches, des feuilles & des fruits de cet arbre; qui malgré tout cela demeure encore inconnu, parce que ſa fleur & ſes parties génitales ne ſont point exprimées. Si les voyageurs pouvoient découvrir ces deux myſteres, ils feroient à la Phyſique un préſent bien conſidérable, & un plus conſidérable encore, s'ils pouvoient enrichir nos ſerres européennes des graines de l'Agallochum. (*)

A en

(*) Quoique Rumpf s'étende aſſez ſur l'uſage médicinal de ce bois, Mr. le Profesſeur Buttner, à qui je viens de lire cet article, deſireroit pourtant plus de détail, & un détail plus authentique touchant la vertu cordiale, & celle d'exciter l'appétit charnel, qu'on lui attribue.

A' en juger d'après la relation de Rumpf, les échantillons d'Agallochum, que l'on trouve dans nos cabinets de curiosité, ne feroient guere de la meilleure forte, qui fe nomme *Calamboc*, & fe diftingue en ce que fon bois gagne le fonds de l'eau, & eft fi mou que l'on peut l'enfoncer avec les ongles. Je ne doute point que nos Savants n'apportent un morceau de ce Calambac pour le Cabinet du Roi, fi le commerce ou l'amitié leur en offre les moyens.

La Mythologie des Orientaux place cet arbre dans le Paradis. Si אהלים fignifie l'*Agallochum*, & fi c'eft de cet arbre qu'il il s'agit dans la prophétie de Balaam, (Num. XXIV. 6.) je préfume que cette fable eft ancienne, & qu'il y eft fait allufion dans cette expresfion, *comme l'Agallochum que Jéhova a planté.* Je prie donc nos voyageurs de faire auffi attention à cette fable, & de nous communiquer les nouvelles particularités qu'ils pourront en apprendre, & que Celfius n'a point marquées dans la premiere partie de fon *Hierobotanicum* p. 158. 159. 160.

Mais outre tout cela je les prie de rechercher, fi le mot hébreu אהלים fignifie en effet la même chofe que *l'Agallochum.* Celfius le foutient, & cette interprétation convient à merveille aux paffages Pf. XLV. 9. & Prov. VII. 17. Elle eft de plus confirmée non-feulement par la Verfion Chaldaïque des Pfeaumes, que Celfius allegue, mais encore par la Verfion Chaldaïque du Cantique des Cantiques, par la Vulgate dans le Cantique & dans les Proverbes, & par la Verfion Syriaque du Cantique. Les autres Verfions anciennes font ici bien moins fatisfaifantes. On ne fauroit approuver celles qui traduifent ce mot par *coftum*, *ftacte*, qui ont dans l'hébreu un nom différent; ni celles qui le rendent par *crocus*, lequel eft expreffément diftingué, de אהלים Cant. IV. 14. ni celles enfin qui l'expliquent par *cinnamomum.* Cependant, ce qui me fait héfiter c'eft que dans toute la Philologie orientale, je ne trouve rien qui confirme l'explication de Celfius. Je prie donc nos Savants d'examiner à l'aide de la langue arabe, fi אהלים a été véritablement le nom de l'*Agallochum.* Pour moi, je n'ai pu même jusqu'à préfent trouver une étymologie, qui favorifât cette opinion; & cependant cela ne feroit pas encore décifif. En cas que l'arbre

l'arbre fût entiérement étranger à l'Arabie, & n'y crût point, il me suffiroit, pour lever mon doute, de savoir, que, dans la langue des nations qui le transportent chez les Arabes, il porte un nom étranger, dont le son fût semblable à celui de אהלים. Il me reste encore une conjecture à proposer. Peut-être le mot est-il mal écrit, & qu'en changeant l'ordre de deux lettres il faut lire אלהים; cela reviendroit effectivement au mot grec ἀλόη, lequel probablement aura passé de l'Orient en Grece, avec la chose qu'il signifie. La grande vénération pour cet arbre prétendu du Paradis, qui va jusqu'à n'oser l'abattre, sans avoir auparavant offert un sacrifice à la divinité qui le protege, pourroit bien lui avoir valu le nom d'*Arbre divin.* Si Monsieur le Professeur de Haven se trouve à portée de feuilleter d'anciens Manuscrits hébreux, je le prie d'examiner s'il se découvre quelque trace de cette leçon dans ces quatre passages, Num. XXIV. 6. Psalm XLV. 9. Prov. VII. 17. Cant. IV. 14. (*)

✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕

## XLIV.

### *De l'*אלה ou אילון, *le Térébinthe.*

La plupart des Modernes ont expliqué par chêne les mots אלה & אלון: il est à présumer que c'est par ce que leur son ressemble en quelque maniere à celui du mot אלון, qui signifie un chêne. Mais *Celsius* me paroît avoir solidement prouvé, que ces mots désignent plutôt le Térébinthe. (**) La seule chose qui me reste à découvrir, & que je souhaiterois d'ap-

(*) Il a pu arriver que les Juifs, par respect pour le nom de Dieu, aient changé אלהים en אהלים. Cela feroit très-conforme à leur usage d'écrire אלקים, même quand ils emploient ce mot dans leurs livres pour désigner la Divinité; ce qu'ils font pour ne point profaner des lettres, auxquelles ils attachent une idée de sainteté.

(*) Hierobot. P. I. p. 34, 58.

d'apprendre par le fecours de la langue arabe, c'eft fi la Philologie confirme ce fentiment, c'eft-à-dire fi dans quelque dialecte de la langue arabe le Térébinthe a un nom, qui dérive des racines اول ou ايل.

La grandeur de cet arbre fait le fecond objet de ma curiofité. La Bible dépeint communément les אילים comme de fort grands arbres, fous l'ombre desquels on avoit coutume de dreffer des tentes, & qui peuvent même, à caufe de leur grand âge, fervir aux voyageurs de fignaux géographiques, par exemple Deut. XI. 30.

Cela même me rend curieux d'apprendre quelque chofe de plus précis touchant l'âge, que le Térébinthe peut atteindre. Suivant les Recueils de *Celfius* les Thérébinthes, comme nos chênes, doivent pouvoir vivre autour de mille ans. Outre le dernier terme de leur vie, on fera charmé d'apprendre à connoître le temps que dure leur accroiffement, le temps où cet accroiffement s'arrête, les marques à quoi l'on reconnoît leur âge, & d'avoir des relations particulieres de quelques Térébinthes fort vieux, que l'on pourroit rencontrer; fi celui des voyageurs qui en aura le loifir, veut bien noter ces circonftances.

Les Térébinthes font quelquefois repréfentés dans la Bible comme des monuments facrés, & leur ombre comme le lieu du fervice divin, probablement à caufe de leur grand âge. Trouve-t-on encore quelquefois parmi les Orientaux une vénération religieufe pour de vieux Térébinthes? ou bien la Religion Mahométane a-t-elle produit à cet égard le même changement, que la Religion Chrétienne a produit chez nous à l'égard du refpect pour des chênes antiques?

La Bible fait fi fouvent mention des Térébinthes, que je ne faurois m'empêcher de defirer une figure exacte de cet arbre, tel qu'il paroît dans fon état le plus parfait, & à feuilles touffues. Elle pourroit être employée utilement dans une Bible à eftampes. Mais fi le temps ne permet pas de remplir ce fouhait, il eft jufte de le facrifier à d'autres deffeins, plus néceffaires & plus importants.

## XLV.

*Du* כפר, *Cyprus*, *ou* *Albinna*.

Je ne puis douter que *Celſius* (*) n'ait bien expliqué de כפר, dont il eſt parlé *Cant.* I. 14., par l'*Albinna* des Arabes, que les Grecs appellent Κύπρος: je le croirai du moins jusqu'à ce les voyageurs m'apprennent, que c'eſt une erreur.

Il reſte cependant encore quelques doutes, que je voudrois voir levées.

1) Je ne trouve pas, que dans aucune autre langue orientale l'*Albinna* ſoit nommée כפר: & je ne ſaurois pourtant m'imaginer, que les Hébreux aient déja du temps de Salomon emprunté ce nom des Grecs.

Ce nom ſe trouve-t-il, par hazard, dans quelqu'une des dialectes arabes uſitées dans la vie commune, tellement, qu'une étymologie plauſible nous le déſigne comme un terme originairement arabe? Ceci donneroit une entiere certitude à l'interprétation de *Celſius*. Les Arabes emploient-ils jamais leur verbe كفر, pour dire colorer la peau ou les cheveux, ſoit qu'il ſignifie par ſa dérivation, *inficiari nativum colorem*, ou *obtegere colore?*

2) Que peut ſignifier, dans le ſtyle amoureux, une grappe de Cypre, Cant. I. 14? Ce n'eſt point des feuilles, dont la pouſſiere ſert de fard aux Orientaux, mais des grappes qu'il eſt queſtion. Les femmes les porteroient-elles en forme de bouquets comme cela eſt repréſenté dans le paſſage cité?

3. Que

(*) Hierobot. P. I. p. 222.

5. Que signifient les paroles qui suivent, *dans les vignes de Henguedi?* Quel rapport une grappe de Cypre a-t-elle avec des vignes? (*)

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XLVI.

### *Du* ראם, רים, ou ريم, *animal sauvage du genre des Boeufs.*

Malgré tant de peines que se sont donné de vrais Savants, des *Bochart*, des *Hiob Ludolph*, & des *Schultens*, pour développer le sens du mot hébreu ראם ou רים, ce sens demeure encore presque entiérement caché. Le dernier seul dans son Commentaire sur Job (XXXIX. 9-12.) paroît être entré dans le chemin, qui peut conduire à la découverte de la vérité. Sans charger la langue hébraïque d'un nouvel animal, qui nous soit connu, il se contente de rapporter tout ce qu'il a pu trouver dans les écrivains arabes touchant le mot de ريم Il avoue à la vérité lui-même, qu'après avoir lu ce qu'il rapporte on ne sait cependant pas encore de quel animal il s'agit; parcequ'aucun de ces écrivains n'en a donné une description methodique, ni indiqué des caracteres, par lesquels on puisse le distinguer d'autres bêtes à cornes, & sur-tout de nos boeufs, lorsqu'ils sont farouches. Ce qui cependant paroît certain, c'est que Golius a mal traduit ريم par *Dorcas;* & que l'animal dénoté par ce terme appartient au genre des boeufs, avec cette différence, qu'il est absolument impossible de l'apprivoiser. Aussi voyons-nous,

(*) Mr. le Professeur *Buttner* souhaiteroit, que l'on recherchât plus exactement; quelle est proprement la partie de l'*Alhinna*, dont on compose les couleurs, & quelle préparation on lui donne; s'il étoit sûr, que c'est l'Alhinna, qui rend le maroquin de Turquie si préférable à celui que l'on peut contrefaire chez nous, cette question en seroit d'autant plus digne de l'attention des voyageurs. Il souhaite aussi qu'ils rapportent du fruit & de la graine de l'Alhinna.

nous, que le texte ſacré lui ſuppoſe une grande reſſemblance avec le boeuf, lorsque l'on demande à Job, s'il oſeroit bien confier au *Rem* tels ou tels travaux des boeufs.

Les voyageurs nous délivreront de tous ces doutes & de notre ignorance, en nous apportant du ريم une figure correcte, avec une deſcription méthodique & tout-à-la-fois circonſtanciée. Je les prie de ne point oublier les moeurs, la viteſſe & le naturel farouche de cet animal, & de comparer ſoigneuſement avec ſa nature le paſſage de Job XXXIX. 9-12.

A l'occaſion de ce paſſage, il me vient dans l'eſprit de demander encore, ſi les Arabes ſe ſervent de boeufs apprivoiſés, pour défendre leurs biens pendant la nuit contre les attaques des bêtes ſauvages, comme Kolbe le raconte des Hottentots? Il prétend qu'ils dreſſent leurs boeufs à ſe ranger de front, à ſerrer leur rang, & à préſenter toute une ligne de cornes à l'ennemi qui s'avance.



## XLVII.

### *Du* ראש *& de la Ciguë.*

J'ai déja parlé plus d'une fois de la Ciguë. Quel nom porte-t-elle en Arabie? Y eſt-elle plus venimeuſe que chez nous, ſur-tout celle qui ne croît point dans des lieux humides? Connoît-on dans l'Orient quelque choſe de ſa vertu médicinale, que *Stoerk* a depuis peu découverte en Allemagne? Si le Médecin en a un jour le loiſir, je le prie de faire avec des pillules de Ciguë, (*) les mêmes expériences ſur ces animaux, qui ont été faites ici à Gottingen avec plus de ſortes de poiſons, & de les décrire exactement.

Dans pluſieurs endroits de la Bible le mot de ראש ſignifie poiſon. *Celſius* en

(*) Voyez l'article XXVIII. où la préparation de ces pillules eſt décrite.

en traite & le prend pour la Ciguë, (*Hierobotanicum* P. II. p. 47-52.) mais je ne vois rien qui autorise son opinion, attendu qu'aucun des Anciens ne le traduit de la sorte, & qu'il ne peut montrer non plus, que dans aucune des langues orientales la Ciguë porte ce nom. La seule preuve de son explication c'est que la Ciguë est venimeuse, & que רוש signifie un poison. Mais parmi le grand nombre de plantes venimeuses, le venin de la Ciguë ne lui donne point le droit d'être appellée רוש. Si ce terme devoit nécessairement être le nom générique d'une plante, il conviendroit beaucoup mieux à la Jusquiame, (*hyoscyamus*,) & cela en vertu d'un passage d'Osée. (ch. X. 4.) Car quoique la Ciguë croisse également dans les champs, ce n'est pourtant pas dans les sillons, mais aux haies, sur les monceaux de pierres, & principalement aux endroits humides, comme dans le voisinage des sources, qu'elle aime le plus à végéter.

Cependant je souhaite de savoir, si l'on ne trouve point dans l'Orient de quoi fortifier la conjecture de Celsius par quelque découverte nouvelle pour moi, & qu'il auroit ignorée lui-même. S'il ne se trouve rien de pareil, je pencherois plutôt à prendre le mot de רוש pour un nom commun à tous les poisons, soit du regne animal, ou du regne végétal: par conséquent il exprimera dans le passage d'Osée toutes les herbes venimeuses, qui croissent d'elles-mêmes dans les champs, sans l'industrie des hommes. Dans ce passage de Moyse, (Deut. XXXII. 32, 33.) j'ai beau substituer au mot רוש une herbe venimeuse quelconque, le sens sera toujours bizarre: *leurs raisins sont des raisins de ciguë, & la ciguë incurable des aspics.*

Ne seroit il pas possible de découvrir dans quelqu'une des dialectes arabes une signification plus particuliere pour le mot רוש, entant qu'il veut dire du poison? Je ne demande pas une simple étymologie, je l'aurois toute trouvée dans le verbe رشّ *arroser;* mais elle ne me satisfait pas en matiere de Philologie, si je n'ai point l'usage pour moi. L'auteur de la version samaritaine a connu ce mot, & l'a conservé, tantôt sans y faire aucun changement, tantôt en transposant ainsi les lettres רשו. Cela me fait espérer, que ce mot, que l'on ne trouve point dans les écrits & les dictionnaires arabes, se sera peut-être conservé dans le langage de la vie commune, dans

l'une

l'une ou l'autre dialecte, comme un terme de Province. Des herbes ameres, ou celles qui causent des coliques convulsives, pourroient bien, préférablement à toutes les autres, mériter le nom de רוש: & j'en juge ainsi, non-seulement d'après les anciennes versions, mais encore par ce que ce mot est si souvent joint avec celui d'absynthe.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XLVIII.

### *Pourquoi* amer *&* venimeux *sont-ils synonymes chez les Orientaux?*

Le mot de רוש, dont je viens de parler, & qui vraisemblablement signifie un poison, est souvent rendu, dans les anciennes versions orientales de la Bible, par *amer:* & quelquefois même par un mot qui signifie le *Fiel*, (*) quoique assurément le mot de רוש ne puisse point avoir cette signification. Seroit-ce que רוש signifie de soi-même une chose amere? ou seroit-ce que les Hébreux se représentent tous les poisons comme amers?

S'il est certain que לענה signifie l'absynthe, on a de la peine à concevoir du premier abord ce que les Juifs veulent dire par l'expression d'*absynthe mortelle*, ou *venimeuse*, (**) puisque jusqu'à présent on a trouvé plutôt des vertus médicinales que du poison dans toutes les herbes analogues à l'absynthe.

Y auroit-il dans l'Orient une herbe venimeuse & tout-à-la-fois amere, qui eût pu décrier si fort le goût amer? ou les Orientaux comptent-ils parmi les

(*) Les Septante le traduisent ainsi Deut. XXIX. 18. XXXII. 32. Ps. LXIX. 22. Jérém. VIII. 14. IX. 15. Lament. III. 19. La Vulgate le fait aussi souvent, & la Version Syriaque dans quelques endroits.

(**) Le Thargum Hierosolymitanum & celui de Jonathan, Deuter. XXXII. 18. Apoc. VIII. 11. 12.

les poisons tous les laxatifs d'une certaine force, & qui causent des tranchées violentes? En ce dernier cas, les différentes especes d'absynthe pourroient leur avoir paru venimeuses, parcequ'elles doivent causer des douleurs dans les boyaux de ceux, où elles rencontrent des vers.

Tout dépend ici de l'usage des langues, auquel je prie nos Savants de faire attention, aussi-bien qu'aux expressions relatives à notre sujet. Je n'ajoute plus que ceci: C'est que *causer de l'amertume dans le ventre*, (Apoc. X. 9. 10.) ne peut guere signifier autre chose que causer des tranchées.

Ou bien y a-t-il peut-être effectivement une sorte d'absynthe, qui chasse les vers, (comme le شيح des Arabes,) mais qui dans les climats plus chauds auroit une force capable de produire des mouvements convulsifs, ou même de tuer les personnes, qui, ayant le corps infesté de vers, la prendroient dans une dose trop forte? & seroit-ce là ce que la version chaldaïque apelle *l'absynthe de la mort*?

Les Médecins, à qui j'ai lu cet article, & Monsieur *Roederer* en particulier, ne sauroient se mettre dans l'esprit, que la vraie absinthe puisse par des effets pernicieux s'être attiré le soupçon d'être venimeuse. Il présume donc, que dans ces contrées il pourroit croître en abondance une plante venimeuse, dont les feuilles, semblables à celles de l'absynthe, l'ont fait confondre avec elle par le commun peuple, & lui ont fait donner le même nom. C'est à quoi encore que je prie de faire attention.



## XLIX.

### *De l'Absynthe, & de la* לַעֲנָה.

J'ai déja parlé dans l'Article précédent de l'Absynthe mortelle, & fait mention du شيح des Arabes. Mais comme je suis incertain si le شيح des Arabes est une espece particuliere d'Absynthe, ou si elle est parfaitement analogue avec une de celles qui sont connues parmi nous: je

je prie nos voyageurs de me faire une réponſe, ſi le dernier cas a lieu, & ſi c'eſt le premier, de me donner une deſcription.

*Celſius* croit, que לענה, dont la Bible fait ſi ſouvent mention, eſt l'eſpece d'Abſynthe, que les Arabes nomment شيح. Je prie nos Savants de relire ce qu'il en dit, (Hierob. P. 1. p. 481-487.) & de décider s'il a raiſon. לענה doit être une plante fort odieuſe, ſon nom dérive de لعن qui ſignifie *malédiction;* & la Bible y attache toujours un ſens déſagréable. Eſt-ce que شيح excite chez les Arabes une idée également odieuſe?

## L.

### *De la vena Medinenſis.*

Les Médecins, à qui je lis mes Queſtions avant de les envoyer, pour voir s'il n'ont point à ajouter quelque queſtion que j'euſſe omiſe, me font ſouvenir de demander aux voyageurs une deſcription exacte de ce Ver, que nous appellons *Vena Medinenſis*, ou le Ver des nerfs. Comme ils m'en ont montré la figure dans le *Commerce littéraire* de Nuremberg; il ne reſtera principalement qu'à bien détailler l'hiſtoire de cette maladie, à en faire connoître l'origine & la maniere de la guérir. Nous leur aurions beaucoup d'obligation s'ils pouvoient faire quelque nouvelle découverte ſur ce Ver, en le conſidérant au microſcope. Je ſouhaiterois auſſi d'en ſavoir le nom arabe.



## LI.

### *De l'Inſecte Adorateur de Dieu.*

J'ai demandé (Art. XXXIII. n. 6.) une deſcription de cette *feuille volante*, que les Turcs tiennent pour ſacrée, & je ſuppoſois alors, qu'il n'en exiſtoit aucune délineation, à l'exactitude de laquelle on pût ſe fier.

Mais

Mais Monfieur le Profeffeur *Buttner* m'a appris, que dans l'année 1756. *Roefel* avoir obtenu cet Infecte, que les Hollandois nomment nomment *l'Adorateur de Dieu*, & les Autrichiens *Weinbandel* ou *Weinhafel*, qu'il lui étoit parvenu vivant par la Hongrie, & par Francfort, & qu'il en avoit donné la figure & la defcription dans fon *Infectologie*, Tab. 12. Mr. *Buttner* eft d'autant plus convaincu, que c'eft là le véritable *adorateur de Dieu* des Orientaux, qu'il poffede lui-même un de ces animaux tranfporté de l'isle de Ceylon, & confervé dans l'efprit de vin, lequel reffemble parfaitement à celui, que *Roefel* a décrit.

Une partie de ma queftion propofée ci-deffus devient fuperflue, fi nos voyageurs trouvent, que le deffein de *Roefel* foit en effet parfaitement femblable à la figure de *l'adorateur de Dieu* des Arabes; je fouhaiterois cependant de favoir le nom, qu'on lui donne en Arabie. Mais la lecture de la defcription de *Roefel* me conduit à une queftion plus importante encore. Je voudrois favoir comment s'accouple cet animal fingulier. Car *Roefel* n'a jamais pu le découvrir, parceque ces animaux ne fe voyoient pas plutôt, qu'ils s'effrayoient l'un de l'autre, fe préparoient au combat, alloient à l'attaque, & s'entre-dévoroient. Mais il n'en avoit reçu qu'un petit nombre: &, je ne doute point que dans leur pays natal, où ils font fort nombreux, on ne puiffe obferver leur accouplement. Il excite d'autant plus ma curiofité, que la nature, en donnant à ces prétendus dévots un inftinct fi peu fociable, a mis un fi grand obftacle à la propagation de l'efpece. Comment furmontent-ils cet obftale? Si dans la faifon de l'accouplement cette haine & cette frayeur fi peu naturelle ne disparoiffent totalement, il femble que l'accouplement des Adorateurs de Dieu devroit fe faire avec crainte & tremblement, comme celui de l'araignée; & qu'un penchant invincible devoit les entraîner à ce dangereux plaifir. Je fouhaiterois auffi de favoir les mois, dans lesquels vit & meurt l'Adorateur de Dieu.

LII.

## LII.

*De l'utilité physique de la Circoncision des garçons & des filles.*

Il paroît certain, que dans les pays méridionaux la Circoncision a une utilité physique, & peut-être que, d'après la remarque de Mr. le Professeur *Schultze*, Jésus-Christ suppose cette utilité comme une chose connue. (Jean VII. 22. 23.) *Philon* au moins dit clairement, qu'elle est un préservatif contre une espece de bubons, (ἄνθρακας) qui viennent plus rarement aux circoncis, qu'à ceux qui ne le sont pas. Et *Hiob Ludolph* assure, que les Ethiopiens, quoiqu'ils soient Chrétiens, & ne croient pas qu'aucun précepte divin leur impose la Circoncision, ont cependant conservé, pour des raisons de santé, cet ancien usage de leur nation.

Monsieur le Professeur *Forskäl*, aussi-bien que le Médecin, sont donc priés de donner une attention particuliere aux influences de la Circoncision sur la santé, & sur-tout aux articles suivants.

1) Est-il bien constaté, que dans ces climats chauds, les incirconcis soient communément sujets aux carbonelles, tandis que les circoncis y sont moins exposés? Mr. le Médecin *Roederer* a trouvé à ceci un défaut de vraisemblance, à moins qu'il ne soit question des carbonelles, qui viennent aux enfants, & qui tirent leur origine des glandules séparées.

2) Si le fait est vrai, quelle en peut-être la cause physique? Le prépuce dans les climats plus méridionaux a-t-il une autre conformation, que sous la zone tempérée? ou faut-il en chercher la cause dans une plus grande force des molécules spermatiques? ou bien réside-t-elle ailleurs?

3) Quelle est la nature des carbonelles? Comment les guérit-on? Quelle analogie ont-elles avec les divers symptomes du mal vénérien, lequel est originaire d'un climat encore plus chaud?

4) Quel préservatif opposent à ce mal les Chrétiens de l'Arabie méridionale, lesquels ne subissent point la Circonsion?

5) Est-ce là le seul avantage de la Circoncision? ou en a-t-elle encore d'autres?

6) Monsieur le Médecin *Roederer* aussi-bien que Monsieur le Professeur *Buttner* présument, que la Circonsion a eu encore une autre utilité, c'est de prévenir la *Phimosis*, inconvénient qui résulte d'un prépuce trop long ou trop étroit, & qui rend les hommes inhabiles à l'acte de la génération, à cause des douleurs qui l'accompagnent. Ces Messieurs m'apprennent, que cet inconvénient n'est pas sans exemple en Allemagne, & qu'il rend les hommes incapables de remplir le devoir conjugal, à moins qu'on ne leur fasse subir une opération approchante de la Circonsion. Ce défaut, qui est rare chez nous, seroit-il plus commun chez les habitants des pays chauds, à cause de la grandeur de leurs prépuces? Et d'où vient cette grandeur extraordinaire? Est ce la Nature qui la donne? ou les jeunes-gens se la donnent-ils eux-mêmes, lorsque par une volupté prématurée ils se manient le prépuce? C'est ce dernier soupçon, que forment les Médecins, que je viens de nommer. Il me vient encore une idée sur ce sujet. Peut-être est-ce là à quoi se réduisent les carbonelles de *Philon*: je venx dire, que peut-être il ne résulte point de carbonelles proprement dites de ce qu'on n'est pas circoncis, mais que Philon, en homme peu versé dans la Médecine, a nommé ἄνθρακες ces douleurs très-sensibles, que la *Phimosis* fait quelquefois souffrir à des incirconcis dans le commerce avec les femmes.

7) Jusqu'à quel point augmente la nécessité de la Circoncision, à mesure que l'on s'approche d'avantage de la Ligne?

Voici mes idées là dessus. Je pense, que dans la Palestine & en Egypte la Circoncision est utile, au lieu qu'en Abissinie elle devient presque indispensable. Je veux dire, que dans l'Abissinie le nombre de ceux, qui

qui ressentent les suites fâcheuses du prépuce conservé, est si grand, que les Peres & les Méres se rendroient coupables de négligence envers leurs enfants, s'ils ne prenoient soin de les circoncire de bonne heure, dans les années, où cette opération est moins dangereuse.

Quand la Compagnie sera sur son retour, & que de l'Arabie heureuse, qui est fort avancée vers le Sud, elle passera dans la Syrie, dont la situation est beaucoup plus septentrionale, nos Savants auront une occasion favorable de s'éclaircir sur cette matiere, vu qu'ils parcourront successivement un espace de 20. à 30. degrés de latitude, & cela, après avoir appris à connoître dans le pays le plus chaud de tout cet espace jusqu'à quel point la Nature rend la Circoncision utile ou néceſsaire.

8) Le Réseau de Malpighi, (*rete Malpighianum*) qui est plus fort chez les Noirs que chez les Blancs, contribueroit-il à rendre la Circoncision plus néceſsaire aux premiers? Cette pensée fugitive m'est venue en considérant, qu'en Abiſsinie la Circoncision est en usage même parmi les Chrétiens, mais comme les Médecins, à qui je lis ces Questions, ne la goûtent point, je ne la propose qu'avec défiance.

9) Si cette idée devoit être rejettée, il sembleroit, que dans l'Arabie la plus méridionale, qui est située sous le même degré de latitude que l'Abiſsinie, les mêmes raisons physiques devroient rendre la Circoncision néceſsaire aux Chrétiens. Y en a-t-il en effet parmi eux, qui par précaution font circoncire leurs enfants, ou la haine contre la Religion dominante, qui est la Mahométane, les empêche-t-elle de suivre en cela la voix de la nature? Mais alors n'y a-t-il pas plusieurs d'entr'eux, qui soient obligés de se faire faire l'incision dans un âge plus avancé, lorsqu'ils veulent se marier?

10) En quoi consiste la Circoncision des filles, qui est d'usage dans l'Abiſsinie? Je prie nos voyageurs de nous en donner une description

tion anatomique, de nous décrire de la même maniere cette conſtitution extraordinaire des parties génitales, qui rend la Circonciſion indiſpenſable, & de nous apprendre, ſi elle eſt naturelle, ou ſi les filles ſe l'attirent elles-mêmes par des attouchements précoces. Cette Circonciſion ſe fait-elle dans l'Abiſſinie ſur toutes les filles, ou ſeulement ſur quelques-unes? De quelles cérémonies eſt-elle accompagnée? Quels ſont les maux, qu'elle doit prévenir? On pourra juger ſi ces maux ſont réels, en s'informant ſi dans les parties de l'Arabie ſituées au même degré de latitude méridionale que l'Abiſſinie les femmes, qui demeurent incirconciſes, ſont ſujettes à certaines incommodités, que les Abiſſines n'ont point?

Je me rappelle très-bien, que nos Savants ne feront point le voyage de l'Abiſſinie; mais le commerce établi entre deux pays ſi voiſins, leur donnera peut-être occaſion de s'inſtruire des particularités relatives à la Circonciſion des filles abiſſines.

Comme la latitude de Tranquébar eſt la même que celle de l'extrêmité méridionale de l'Arabie, & répond encore plus exactement à celle de l'Abiſſinie moyenne; je prie le Médecin de la Compagnie d'entrer en correſpondance avec le Médecin de la Miſſion établie à Tranquébar, ſur ce qu'il aura découvert pour réſoudre ces queſtions, & de lui demander les expériences, qu'il aura faites à Tranquébar ſur le même ſujet, auxquelles les Miſſionnaires pourront peut-être en ajouter de nouvelles, parce que l'on confie ſouvent plus de particularités touchant les affaires conjugales aux Eccléſiaſtiques qu'aux Médecins. Je crois en général, qu'une telle correſpondance aidera beaucoup à réſoudre les queſtions de médecine, que nous propoſons.

## LIII.

*Nouvelles Questions sur la Manne, & sur la maniere de l'apprêter, pour s'en nourrir.*

Je dois ajouter encore une question sur la Manne à celles, que j'ai proposées plus haut. Il est dit (Nombr. XI. 8.) que les Israélites broyerent la Manne dans des moulins à bras, ou la pilerent dans des mortiers. Une Manne pure ne paroît pas du tout avoir besoin de cette manoeuvre: je m'imagine donc, que la Manne des Israélites étoit mêlée de feuilles, comme l'est aujourd'hui la Manne Arabique, & qu'ils les ont également converties en nourriture & en farine. Cela est-il praticable? ou peut-on trouver une autre explication de ce passage, qui me paroît très-difficile à entendre? Je prie en général, que l'on compare avec la Nature ce qui est dit de la Manne au Chapitre XVI. de l'*Exode*, & au Chap. XI. des *Nombres*, quand même il y auroit quelque chose, que je n'eusse pas indiqué expressement dans ces questions.

## LIV.

*De la maniere de châtrer.*

J'espere de recevoir sur-tout de l'Arabie quelques éclaircissements sur les loix de Moyse, où il est fait mention des différentes façons de châtrer; parce que ce pays là est, pour ainsi dire, la patrie des Eunuques, & que la grande affinité de la langue arabe avec la langue hébraïque donne lieu de conjecturer, que plusieurs des opérations, qui font cesser d'être homme, portent dans l'une & dans l'autre le même nom, encore que ces significations chirurgicales des mots ne soient point marquées dans les Dictionnai-

tes *Gaubar* & *Camus*: car combien peu de Philologues connoissent les termes de Chirurgie dans leur propre langue?

Dans le Deutér. (XXIII. 2.) les deux principales façons de châtrer sont opposées l'une à l'autre, si je ne me trompe: savoir פצוע דכה, que je traduis, *à qui les testicules sont exprimés*, & כרות שפכה *à qui la verge est coupée.* Mais voici ce que pour plus de certitude je souhaiterois d'apprendre.

1) Y a-t-il des traces dans la langue arabe, par où l'on verroit, que דכה signifie les testicules, & שפכה, dérivé de שפך *verser*, la verge du membre viril?

2) La version arabe, publiée par *Erpenius*, & que je préférerois de suivre d'autant plus volontiers, que je regarde les Arabes comme les meilleurs interpretes d'un passage, qui traite des Eunuques, cette version, dis-je, rend le mot de שפכה par احليل. Ce dernier signifie-t-il la verge? Je ne le connois point par la lecture des auteurs arabes; je l'ai vu seulement dans *Golius*, qui le traduit *Foramen penis*.

3) J'ai rendu la premiere expression de Moyse par *celui à qui les testicules sont exprimés*. Je ne dis pas *froissés*, car cette derniere opération paroîtra bientôt sous un autre nom. L'usage, d'après lequel le mot فصع marque l'action, par laquelle on exprime le pepin de sa pelure ou écosse, m'a fait naître cette pensée. Mais il faut que je demande, si l'on connoît une pareille façon de châtrer, & je prierois le Médecin d'en donner une description chirurgique, au cas qu'il eût occasion d'y assister.

Dans le chap. XXII. 24. du Lévitique il est parlé de quatre manieres d'émasculer les animaux. Je passe celle qui est nommée כרות, parceque j'en ai déja dit quelque chose dans les questions précédentes: voici les trois autres.

*a)* מעוך, *qui a les testicules comprimés*. Les deux versions arabes le traduisent par ممروس, nom qui probablement encore aujourd'hui désigne l'opération.

*b)* כתות

b) כתות *dont les testicules sont froissés, ou brisés.* Une des versions arabes traduit مدقوت, & l'autre مشهم, mot qui m'est tout-à-fait inintelligible.

c) נתוק, ce qui signifie autant que je puis le comprende, *à qui les testicules sont arrachés.* Ici la version arabe des polyglottes a le terme منصل, & celle d'Erpenius celui-ci مخلوع.

C'est là dessus que sont fondées les questions suivantes.

4) Quelles sont les opérations indiquées par les mots arabes, que je viens de rapporter, lorsqu'il s'agit de l'action de châtrer?

5) Les trois mots hébreux, que l'on vient de voir, sont-ils encore en usage chez les Arabes, pour désigner de semblables opérations? On décidera aussi, pour peu qu'il soit possible, si je les ai bien ou mal expliqués.

6) Quelle différence y a-t-il entre כתות & מעוך? L'auteur de la version syriaque, bien qu'il fût citoyen de l'Orient, paroît lui-même avoir trouvé cette question trop difficile à résoudre; car il rend ces deux mots par un seul, & cependant Moyse les distingue.

7) Si ces opérations renferment quelque chose d'inconnu en Europe, je prie d'en donner un exposé chirurgique.

8) Lesquelles de ces manieres d'émasculer sont d'usage par rapport aux hommes, & lesquelles ne le sont qu'à l'égard des animaux?

9) Je suis surpris de ne pas trouver, que l'on fasse aussi mention de la maniere de rendre inutiles les testicules par des ligatures. Cette opération n'est-elle point usitée dans l'Orient? ou bien seroit-elle marquée par quelqu'une des expressions précédentes, que j'aurois mal comprise? Supposé que cette opération soit d'usage, quel est le nom de la langue arabe qui l'exprime?

10) Moyse défend de châtrer des chevaux, des anes, des boeufs & des moutons. Mais comment les Israélites, dans la vie domesti-

mestique, pouvoient-ils se passer de ces animaux châtrés? J'ai lu à la vérité, que les Arabes ne montent guere des chevaux hongres. Mais, en suivant cette coutume, comment est-il possible d'éviter mille malheurs, ou du moins mille accidents désagréables? Aussi une cavalerie composée de chevaux entiers paroît entiérement inutile dans la guerre, puisqu'un petit nombre de cavalles pouroit la mettre en désordre. Pour pouvoir se passer de hongres, il faudroit que les Orientaux fussent tout-autrement habiles dans l'art de dompter les chevaux, que ne le sont les Européens. Comment peut-on manger avec plaisir de la chair des taureaux & des béliers? Je sais fort bien, qu'il est permis aux Arabes de châtrer ces animaux; mais ce n'est que pour pouvoir me faire une idée de la loi des Israélites, que je voudrois savoir, si en Arabie les taureaux & les béliers, qui se sont déja accouplés, ne laissent pas d'être mangeables dans certaines saisons, lorsque le temps de leur chaleur est passé, & si alors leur viande est savoureuse, comme chez nous la venaison, qui n'est point châtrée.

*Shaw* rapporte, (p. 242.) que les Arabes regardent comme une action cruelle celle de châtrer les chevaux & les chevreaux, & que par rapport à ces derniers ils se contentent de leur disloquer ou de leur écraser les testicules à l'âge de trois mois. Ceci ne leve pas mes doutes quant aux chevaux, & les augmente de beaucoup quant aux moutons & aux autres bêtes à laine. Car enfin il paroît, que les Arabes de la Barbarie ne sauroient se passer absolument de toutes les manieres de châtrer, & Moyse les a toutes défendues!

11) Quel nom les Arabes donnent-ils au chevreau, dont les testicules sont ou disloqués, ou écrasés?

LV.

## LV.

### *Du* שעטנז.

Moyse apelle שעטנז un habit tiſſu de laine & de lin. Ceux qui veulent éclaircir ce mot par la langue hébraïque, & par les langues qui ont de l'analogie avec l'hébreu, ne diſent rien qui ait le moindre degré de vraiſemblance: & leur peu de ſuccès, auſſi-bien que la forme ſi peu hébraïque de ce mot, m'a fait penſer que ça été un mot égyptien. C'eſt une recherche que je recommande à Mr. le Profeſſeur *de Haven*, en cas qu'il trouve le loiſir & l'occaſion d'approfondir la langue cophte. Mais quand même cela ne ſeroit pas, pourvu qu'il rencontre dans l'Orient des Perſonnes qui poſſedent cette langue, comme je ne déſeſpère pas qu'il n'y en ait parmi le Clergé Cophte; je le prie d'examiner avec leur ſecours, ſi ce mot ne ſe trouve point dans leur langue. Pour leur faciliter ce travil, il faudroit les avertir, que peut-être le ע ne répond point à une conſonne de la langue cophte, mais qu'il pourroit fort bien être mis pour un *A*, ou pour un *E*, ou même, comme cela eſt arrivé dans le Grec, pour un *O*. Au moins les Septante & Joſephe écrivent-ils ψοθομφανηχ dans un endroit, où le Texte hébreu écrit פענחפענח; car c'eſt ainſi & non צפנת qu'il faut lire; Gen. XLI. 45. & même dans la langue cophte, *le ſauveur du monde* s'appelle *Pſot emphaneh*, où l'on trouve à deux fois un *A* pour le ע.

## LVI.

### *Des preuves de la virginité conſervées après les noces.*

Pluſieurs voyageurs ont déja rapporté, que, relativement aux ſignes de virginité, les Arabes ne ſont point auſſi indulgents, que les Juriſconſultes ont coutume de l'être chez nous, & que, durant leurs noces, le

P drap

drap ſanglant doit être étendu devant les convives. Cependant il ne ſera pas ſuperflu de donner une deſcription plus détaillée de cette cérémonie, auſſi-bien que des droits matrimoniaux qui en dépendent.

Je ſouhaiterois particuliérement de nouveaux éclairciſſements ſur le paſſage de Moyſe, Deut. XXII. 15-17. où tout n'eſt pas ſi clair; que bien des connoiſſeurs des coutumes de l'Orient pourroient le penſer du premier abord. On y voit deux choſes.

1) Le Pere & la Mere de l'épouſe conſervoient ce drap leur vie durant: circonſtance, que j'ai cherchée envain dans les relations de voyage, que nous avons jusqu'ici.

2) Les convives doivent y avoir fait de certaines marques, qui conſtatoient l'authenticité du ſigne: car ſans cette ſuppoſition il n'auroit jamais pu avoir force de preuve; & il auroit été facile au Pere & à la Mere de chaque fille, qui n'eût été rien moins que vierge, de teindre un drap de ſang, & de le produire devant le Juge, pluſieurs années après les noces.

Ainſi la queſtion eſt, ſi les convives, en qualité de témoins, impriment des marques au drap encore ſaignant de la défloration récente, pour en faire un inſtrument valide en juſtice, & en quoi conſiſtent ces marques?

Il n'eſt que trop certain, que de jeunes filles peuvent perdre la fleur de la virginité, ou du moins la rendre méconnoiſſable, ſans cependant avoir eu commerce avec aucun homme. Il eſt vrai que cela n'arrive jamais ſans leur faute: ce ſont des chatouillements impudiques, qu'elles excitent avec leur main, ou d'une maniere encore plus honteuſe; ou ce ſont des jeux criminels avec les perſonnes de leur propre ſexe, qui cauſent cet accident. Comme dans les climats chauds les femmes doivent naturellement être plus portées à toutes ces ſortes d'impudicités artificielles, & avoir l'eſprit plus fertile en inventions de ce genre, que dans les climats tempérés; je voudrois ſavoir, ſi cette façon de perdre la virginité eſt inconnue aux peuples du midi. S'ils la connoiſſent, la regardent-ils comme équivalente à la fornication? Quelles meſures prennent les parents, pour empêcher leurs filles de ſe cauſer un préjudice auſſi eſſentiel, qu'eſt la perte de leur

leur virginité? Il semble que la vigilance la plus exacte y soit insuffisante. Se sert-on dans cette vue de moyens méchaniques, comme on le raconte d'une certaine nation africaine? Ou si cela n'est point, & que les filles, sans avoir eu commerce avec des hommes, se privent-elles-mêmes de leur virginité par des machinations secretes; n'arrive-t-il jamais chez un peuple si jaloux & si habile connoisseur des signes, que ses fêtes nuptiales soient troublées par des scenes tragiques?



## LVII.

*D'une certaine maniere de sanctifier le peuple, que le Prêtre doit éviter.*

Ezéchiel (XLIV. 19. XLVI. 20.) parle d'une sanctification du peuple, qui auroit lieu, si le Prêtre sortoit vers le peuple dans les habits, dont il est revêtu en faisant les fonctions de son ministere; ou s'il faisoit cuire les viandes des victimes dans le parvis extérieur, destiné aux Laïques. Ces deux démarches devoient l'une & l'autre entraîner des suites onéreuses au peuple, puisqu'elles sont également interdites au Prêtre, pour que le peuple n'en soit pas sanctifié. Or comme il est incertain en quoi consistoit cette sanctification, dont il n'est point parlé dans la Loi de Moyse, & qui étoit uniquement fondée sur la coutume & sur un droit de préscription; nos Savants sont priés de voir, s'il se trouve quelque part en Arabie une pareille coutume, en vertu de laquelle celui qui toucheroit des choses saintes, ou celui même qui offriroit un sacrifice, fût sanctifié pour un ou plusieurs jours, & ce que c'est d'être ainsi sanctifié. L'homme sanctifié devroit-il s'abstenir du commerce charnel avec les femmes? ou sa personne seroit-elle tellement dévolue au Prêtre, qu'il ne pourroit-être libre sans se rédimer?

## LVIII.

### *De l'action de cracher.*

*Arvieux* prétend, que l'action de cracher passe, chez les Arabes, pour une chose extrêmement indécente, & pour une insulte grossiere faite à la compagnie? Cela est-il vrai? S'il en est ainsi, je ne saurois croire, que dans les paroles de Moyse, Deut. XXV. 9. il s'agisse de l'action de *cracher au visage*, qui auroit été en même-temps un affront pour le Tribunal: je crois que le mot ירק, comme le mot arabe يرق, doit signifier *cracher sa bile*, c'est-à-dire, *éclater en injures*, & que Mosye permet à la belle-soeur méprisée d'injurier, devant les Juges, le frere de son mari, & de décharger ainsi sa colere contre lui. Trouve-t-on dans le langage populaire des Arabes quelques traces de cette signification du mot يرق? Si cela est, je prie nos voyageurs de noter les expressions, qu'ils pourront découvrir sur ce sujet, & de les rapporter, autant qu'il sera possible, dans la connexion du discours.

Y a-t-il quelque usage en Arabie, qui puisse répandre du jour sur l'expression suivante: *Si son Pere lui avoit craché au visage, ne seroit-elle pas dans l'ignominie pendant sept jours? Quelle demeure enfermée sept jours hors du camp.* Num. XII. 14. Est-il ordinaire aux Arabes, lors qu'ils sont en colere contre leurs enfants, de les traiter d'une façon si indécente, sur-tout au cas que soit vrai ce que rapporte Arvieux? Chez nous c'est une chose si inouie, qu'aucune coutume n'a pu décider la conduite, que devroit tenir une fille en pareil cas, au lieu que Moyse la suppose comme étant connue. Une telle fille passe-t-elle chéz les Orientaux pour notée d'une sorte d'infamie, au point de n'oser paroître pendant sept jours? Cette action a-t-elle, dans leur façon de penser, du rapport avec la lepre, dont il est ici question? Je m'expli-plique. Disent-ils d'un homme, que Dieu lui a craché au visage, quand la lepre commence à se manifester dans cet endroit du corps?

Au cas que nos voyageurs se rappellent quelques-unes des relations d'*Arvieux*:

d'*Arvieux*, je leur demanderai en paſſant, s'ils trouvent cet écrivain vrai & fidele dans ſes récits. Etant celui, qui a traité avec le plus d'étendue des moeurs des Arabes, il nous importe de ſavoir ſi l'on peut ſe fier à lui. Comme je ne me repoſe aveuglément ſur aucun hiſtorien, je ne crois pas les narrations de celui-ci exemptes de toute erreur. Je dois dire cependant, qu'il m'a toujours paru amateur de la vérité, & aſſez digne de foi. Mais quelques-uns de mes amis en jugent moins favorablement, &, à cauſe d'une certaine hiſtoire, où il eſt queſtion d'un amour & d'une chaſteté incroyable, ils ne veulent pas ajouter foi à ceux même de ſes récits, qui ne regardent que les coutumes & les moeurs.

## LIX.

### *De l'uſage de déchauſſer le ſoulier dans les ceſſions de droit.*

Dans la même loi, qui concerne le mariage de la belle-ſoeur avec le frere de ſon mari défunt, il eſt dit que cette veuve, eſſuyant un refus de la part du dernier, lui ôtera le ſoulier, & que déſormais il ſera appellé en Iſraël du nom fletriſſant de *déchauſſé*. Il me ſemble entrevoir le ſens de cette cérémonie. Il paroît par le Livre de Ruth, (IV. 7.) que dans les ventes c'étoit une ancienne coutume de déchauſſer le ſoulier devant les juges, & de le remettre à l'acheteur. De là vient, que le mot de *déchauſſé* eſt presque ſynonyme avec celui de *Banqueroutier*, & qu'il eſt devenu injurieux.

Je ſouhaiterois néanmois d'être inſtruit plus particuliérement, s'il ne reſte rien de cette coutume en Arabie; ſi la langue du pays conſerve des phraſes qui me ſont inconnues, & d'après lesquelles *ôter le ſoulier* ſignifie *vendre*, ou peut-être même *faire banqueroute*. Et au cas qu'il ſe trouvât quelque part un veſtige de cette coutume, je voudrois ſavoir, comment l'action de déchauſſer un ſoulier peut-être l'emblême de la vente dans la façon de penſer de ces peuples. Mais ce ſont des faits que je demande, & non des conjectures, car nos Savants en Europe en imaginent toujours aſſez dans leurs cabinets.

## LX.

*Du mariage de la belle-soeur avec le frere de son premier mari.*

Y a-t-il encore quelque part en Arabie des traces de la loi, qui oblige le plus proche parent, & sur-tout le frere d'un homme décédé sans enfants, d'épouser sa veuve, & de lui susciter de la postérité? Si cette loi est encore en vigueur, je prie nos voyageurs de nous la faire connoître dans toute son étendue, & de nous informer sur-tout, si elle oblige également les freres, qui eux-mêmes sont déja mariés? quelles sont les peines attachées au refus d'un pareil mariage? & comment il arrive, que le frere, qui épouse sa belle-soeur, perd par là son propre patrimoine: ce qui paroît avoir empêché quelquefois, qu'on ne se soit conformé à cette loi. (Ruth. IV. 6.)

Ce genre de mariage est en vogue chez les Mungales: & Mr. *Susmilch* observe, que c'est la Polygamie, qui en a introduit l'usage. Comme cette nation vend une grande quantité de filles aux peuples polygames, les femmes deviennent si rares, que plusieurs freres n'en peuvent avoir qu'une seule. Je prie donc nos voyageurs d'examiner, si, chez les peuples, qui sont de la même race avec les Hébreux, ces sortes de mariages ont aussi leur origine dans la polygamie. Peut-être considerent-ils une femme achetée comme un patrimoine, comme un bien de famille, qui ne doit pas être aliéné, ni mis en liberté.

## LXI.

*De la Phrase* נגר עקב *ou* נדר עקב.

Je prends la liberté d'entre-mêler ici une question purement philologique sur une phrase de la Bible, dont nous ignorons encore le véritable usage dans les langues des Orientaux: & je prie principalement Mr. le Professeur

seur de *Haven* de répondre à cette question. Dans la Genese, XLIX. 19. il est dit de la Tribu de Gad גד גדוד יגודנו והוא יגד עקב. On dérive pour l'ordinaire le premier de ces mots de גדד ; & alors on pourroit traduire *attaquer les talons*, ou par l'Arabe, *couper les talons*. L'un & l'autre paroît signifier, *poursuivre les ennemis dans leur fuite, & couper la retraite aux derniers fuyards*. Mais l'Interprete Syrien déduit le même mot de נגד, (יגד) & en le conservant dans sa langue il rend ainsi la phrase: *il traînera les talons* (ܢܓܕ ܥܩܒܐ) ce qu'Ephraem Syrus explique ainsi: *il marchera le premier, & traînera, pour ainsi dire, les autres après lui; il formera l'avant-garde.*

Quoique l'une & l'autre de ces significations soit naturelle, & puisse convenir à la phrase; je n'ai trouvé dans les Ecrivains Orientaux aucun exemple parallele ni pour l'une ni pour l'autre, & je demeure même dans le doute & indécis entre deux interprétations également bonnes. Je prie donc nos voyageurs d'examiner, si l'une ou l'autre est effectivement appropriée à l'art militaire, & d'en noter les exemples, quand même ils ne seroient pris que du langage de la vie commune. Je réduis ma question à deux points.

1. *Tirer ou traîner les talons*, cette expression est-elle synonyme avec celle-ci, *former l'avant-garde, marcher le premier au combat?*

2. جرّ عقبا est-ce une phrase arabe, & quel en est le sens? Du moins Saadias a pu conserver dans sa version arabe la phrase entiere, يجرّ عقابه, d'où je conclus, qu'elle doit avoir un sens dans la langue arabe, puisque d'ailleurs Saadias ne traduit point trop littéralement.

---

## LXII.

*De l'Hémorrhoüs, & du Cérastes, comme aussi de cette espece de Serpent, qui s'appelle en Hébreu* שפיפן, *& en Arabe* سفّ.

**B***ochart* a traité fort savamment & dit des choses assez vraisemblables d'une certaine espece de serpents, dont le nom hébreu est שפיפן, Gen.

Gen. XLIX. 17. Il ſoutient que c'eſt le Céraſtes: & je crois avoir trouvé de nouveaux arguments en faveur de ſon opinion dans les Septante, dans la Verſion Samaritaine, & dans une Verſion Chaldaïque. Cependant tout cela ne me contente pas au point de ne pas deſirer, que l'on faſſe en Arabie de nouvelles recherches ſur ce ſujet. Auſſi ſera-t-il facile de les y faire, puisque, d'après les regles grammaticales des deux langues, ce ſerpent eſt probablement le même, que les Arabes appellent سفّ, comme *Bochart* l'a déja obſervé.

Ainſi les voyageurs léveront tous nos doutes, en nous marquant quel eſt le ſerpent nommé *Siff*, & en nous donnant la deſcription de ſa figure, de ſon caractere, de ſa façon de vivre, & de ſon venin.

Ce ſerpent, ou quelque autre, s'appelleroit-il, chez les Orientaux, le *dreſſeur d'embuches*, en ſorte que ce ne ſoit point là un ſimple nom appellatif, mais le nom propre de ce genre de ſerpent? Ce qui me fait naître cette conjecture, c'eſt que les Septante & le Samaritain, qui n'ont point coutume de puiſer l'un dans l'autre, s'accordent à traduire ce mot par *dreſſeur d'embuches*, & que le Céraſtes ſemble mériter ce nom, plus qu'aucun autre ſerpent.

Que ſignifie le mot arabe معرون, dont les deux Interpretes Arabes ſe ſervent ici? Eſt-ce bien effectivement un mot arabe? J'en doute presque, vu qu'on ne le rencontre point dans les deux grands Dictionnaires compoſés par des auteurs arabes, & je ſoupçonne plutôt, qu'on l'a écrit de la ſorte par mégarde, au lieu de l'écrire de cette maniere مقرون, ce qui ſeroit indubitablement le nom du Céraſtes.

C'eſt *Bochart*, qui m'a ſuggéré cette conjecture, en comparant ce mot avec مقرنة, & en s'imaginant, que la Grammaire Arabe a une regle, qui admet la transmutation réciproque des deux lettres *Ain* & *Koph*. Les transmutations fréquentes, auxquelles il a recours, me ſont ſuſpectes, & j'aime mieux ſoupçonner ici une faute des Copiſtes, dans laquelle ils pouvoient d'autant plus aiſément tomber, que les Arabes omettent aſſez ſouvent les points diſtinctif ſur le *Koph*, auſſi-bien que ſur d'autres lettres. Si Mr. le Profeſſeur de *Haven* trouvoit des exemplaires manuſcrits de la Bible Arabe, je

je le prierois d'y examiner ce passage, pour voir si ces exemplaires justifient mon soupçon.

En lisant ce que *Bochart* a écrit sur le שְׁפִיפֹן, on tombe naturellement dans le doute, s'il a en vue l'Hémorrhoüs ou le Cérastes: & d'ailleurs les connoissances, que nous avons en Europe de ces deux serpents, sont si défectueuses, que nous sommes obligés de demander de nouvelles lumieres aux voyageurs.

Commençons par le Cérastes. *Hasselquist* (*) nous en a bien donné deux descriptions exactes, dressées selon la méthode de *Linaeus;* mais il nous manque pourtant encore une figure, sur l'exactitude de laquelle nous puissions entiérement compter. La meilleure paroît être celle de *Prosper Alpinus*, (**) à en juger d'après les descriptions de *Hasselquist*, excepté qu'elle semble donner trop de grosseur à cet animal. Celles, qui se trouvent dans la Bible de *Scheuchzer*, montrent trop manifestement qu'elles ne sont point le pur ouvrage de la Nature, mais celui de l'imagination du Peintre, qui au moins a ajouté quelque chose à la Nature: cela se manifeste sur-tout aux cornes, qui ne sont pas même placées dans l'endroit où elles doivent l'être, selon *Hasselquist* & *Prosper Alpinus*. En général *Scheuchzer* s'est si peu soucié de la correction de ses desseins, qu'il a même emprunté une figure du Cérastes de *Kolbe*, qui avoue pourtant lui-même n'avoir jamais vû un Cérastes; & que sa seconde figure du Cérastes, tirée d'*Aldrovandus*, surpasse en hauteur un homme à cheval, pendant que selon les relations beaucoup plus dignes de foi, dont nous venons de parler, & même selon celle de *Séba*, le Cérastes n'est haut que de deux pieds, ou de trois tout au plus. Les figures de *Séba* (†) sont à la vérité fidéles & d'après nature: mais je ne crois pas, que ce soient des figures de Cérastes, parce qu'elles n'ont

(*) *Resa til heliga Landet*, p. 315. 320. N. 61. 66.
(**) Rerum Aegyptiarum L. IV. c. 4. p. 209. 210.
(†) Tab. XIX. 1. XXVII. 1. XXXIV. 1. 2.

n'ont point de cornes. C'est pour ces raisons que je demande une délinéation exacte du Cérastes.

A quoi peuvent lui servir ses cornes, que *Hasselquist* prend pour des *tentacula*, ou antennes, & qui manquent à d'autres viperes? Ce qu'en dit Pline est-il vrai: *cerastis corpore eminere cornicula, saepe quadrigemina, quorum motu, reliquo corpore occultato, sollicitent ad se aves*? Hist. nat. L. VIII. c. 23. *Ephraem de Syrie* a peut-être voulu indiquer la même attitude, en observant au sujet du passage de Moyse, cité plus haut, que dans les déserts du Sinaï il est une espece de serpents, dont il n'y a que les têtes, qui sortent de la terre. Car si on n'explique point de cette maniere les paroles de cet Ecrivain, si on adopte l'interprétation, que l'on trouve dans l'édition de Rome, il ne dira d'un serpent du Sinaï, que ce qui est commun à presque tous les serpents. Comme je vois aussi, que Jonathan le Chaldéen a traduit (רישי חוין) *têtes de serpents*, expression, qui convient à merveille à un serpent, dont le corps enterré sous le sable ne laisse appercevoir que la tête & les antennes, qui attirent les oiseaux; ma curiosité ne se borne pas au fait en lui-même; je voudrois encore savoir, si *tête de serpent* est un nom du Cérastes.

Je remarque encore en passant, que *Prosper Alpinus* & *Hasselquist* ne parlent jamais de plus de deux cornes. Y a-t-il réellement des Cérastes à quatre cornes?

*Hasselquist*, qui a le mieux décrit cet animal, a pourtant omis, selon sa coutume, la description de son caractere, de sa maniere de vivre, & de l'effet de son venin. Je prie Mr. le Professeur *Forskål* de nous instruire sur ces articles.

Je suis d'autant plus curieux de connoître les effets du venin du Cérastes, que sans cela je ne sache aucune marque, à laquelle je puisse le distinguer de l'Hémorrhoüs, & que je serois réduit à les regarder comme deux noms d'un seul animal. Car l'Hémorrhoüs est égalament dépeint comme une vipere avec une corne, & *Prosper Alpinus* prétend, qu'il n'y a que le mâle du Cérastes qui ait une corne. Au rapport des Anciens,

ciens, de *Nicander*, par exemple, la morsure du Cérastes cause peu de douleur; la plaie se durcit, & il s'y engendre des ampoules d'une couleur sombre, & remplies d'une matiere noirâtre; la partie supérieure des pieds, depuis les genoux, éprouve une lassitude désagréable: quelques-uns ajoutent encore des vertiges violents, & une tension dans les parties naturelles, mais ils ne disent pas assez clairement si c'est le Priapisme. Les uns disent, que la mort s'ensuit le troisieme jour, mais Nicander la recule jusqu'au neuvieme. Qu'y a-t-il de certain en ceci? Je sens parfaitement la difficulté de cette recherche, parce que la frayeur & l'amour du merveilleux chargent tellement ces sortes de récits, que lors qu'ils passent par la troisieme bouche, on ne peut plus y démêler la vérité. Mais comme sa Majesté a daigné joindre un Médecin à la Compagnie, il pourra peut-être apprendre avec certitude ce que d'autres n'ont pu savoir que par oui dire. Il me semble aussi, que sans s'exposer à aucun danger, on pourroit essayer sur des animaux la force du venin des serpents: & voici comment. Lorsqu'on a tué un serpent, son venin demeure encore renfermé dans ses réservoirs. Or si l'on serroit un animal en vie entre les dents du serpent mort, on pourroit peut-être par une blessure artificielle faire des expériences certaines sur l'effet de son venin.

Je prie nos voyageurs de remarquer en même-temps, à quoi l'on peut distinguer encore le Cérastes de l'Hemorrhoüs, indépendamment de l'effet du venin.

Ce dernier, je veux dire le serpent, dont la morsure cause une perte de sang par tous les endroits du corps, sans qu'il soit possible de l'étancher, nous est encore moins connu. Sa figure dans *Scheuchzer* m'est suspecte: elle me paroît tracée d'un crayon peu fidele, & le dessinateur semble avoir librement paraphrasé la nature. L'Hémorrhoüs a-t-il effectivement une corne? Quel est son nom arabe? Les effets de son venin sont-ils tels, qu'on les décrit communement? Les écoulements du sang proviennent-ils de sa raréfaction, ou de la dilatation de certaines ouver-

tures, ou de certains ulceres rongeants? Quels sont les remedes à y opposer?

*Nicander* dit du Cérastes, qu'il rampe en tombant d'un côté & d'autre, comme un vaisseau qui louvoie; & *Bochart*, d'après les Anciens, décrit l'Hémorrhoüs & le Cérastes comme des serpents boiteux. En est-il ainsi? & d'où cela vient-il? La raison, qu'en allegue Bochart en disant, que l'épine du dos de ces serpents n'est point osseuse mais cartilagineuse, ne paroîtra certainement pas satisfaisante à Mr. le Professeur *Forskål*.

*Bochart* voudroit déduire le nom même שפיפון. du verbe *boiter*; j'ai lieu de douter, qu'il ait raison. Vraisemblablement les voyageurs trouveront une meilleure étymologie pour سف. Cependant si la langue arabe ne la leur présente point immédiatement, je ne voudrois pas, qu'ils se donassent beaucoup de peine, pour la chercher. Je crois déja la connoître; mais comme je doute encore avec raison, quel est proprement l'animal appellé سف, je ne les préviendrai point là dessus.

Voici comment le Patriarche Jacob dépeint le *Schefifon: qui mord les talons du cheval, afin que celui, qui le monte, se renverse en arriere.* Est-ce là une façon particuliere de mordre, propre à une certaine sorte de serpents, soit Cérastes, soit Hémorrhoüs? Je ne demande point si cela arrive quelquefois, mais si cette maniere de mordre est tellement affectée à quelque serpent, qu'elle ait pu donner lieu à une image poétique. Supposé que cela fût ainsi, il ne faudroit que quelques détails, pour répandre beaucoup de clarté sur cette matiere, & je serois curieux de savoir, comment il se fait, que le cheval mordu au talon renverse son homme en arriere. Les Commentateurs disent communément, que cela arrive, parceque le cheval se cabre, lors qu'il sent la blessure au talon. Peut-être sont-ils mauvais Cavaliers. Dans ces circonstances un cheval feroit une ruade, plutôt que de se cabrer, & si celui, qui le monte, perdoit les arçons, il tomberoit en avant par dessus la tête du cheval. La morsure causeroit elle peut-être une douleur assez violente, pour que le cheval, ne pouvant plus tenir sur les pieds de derriere, s'affaissât sur la croupe? ou le Cérastes s'attacheroit-il

aux

aux talons des pieds de devant? ou bien quelle autre explication faut-il donner de la chose?



## LXIII.

### *Du serpent nommé* Charmon *en langue Syriaque.*

Dans les versions chaldaïque & syriaque, le mot de *Charmon* (חורמן, ܚܘܪܡܢ) est très-souvent employé comme un nom de serpent. *Jacob*, Evêque d'*Edesse*, qui vivoit au septieme siecle, représente cette espece de serpents comme la plus pernicieuse: & quoique dans ces cas on ne doive pas prendre le superlatif trop à la lettre, le nom seul de ce serpent le fera envisager comme très-nuisible à quiconque entend l'Arabe. Les Juifs sur-tout veulent, que ce soit le Basilic, à qui seul ceux, qui ne sont point versés dans l'Histoire Naturelle, s'arrêtent, quand ils entendent parler d'un serpent bien mal-faisant. (*)

Seroit-il possible de décider, je ne dis pas par de simples conjectures, (car nous n'en manquons pas en Europe,) mais par quelque débris du langage, quel est le serpent appellé *Charmon?* ou ce nom, qui, à proprement parler, n'est pas arabe, mais syriaque, auroit-il entiérement péri? Les marques caractéristiques, que je puis citer d'après *Ephraem* & *Jacob*, Syriens tous deux, ne se réduisent qu'à des généralités. Ils disent, par exemple, qu'il y a beaucoup de ces serpents dans le désert de Sinaï, que, couchés sur la terre, ils ne montrent que la tête, qu'ils fuient les sentiers battus, & cherchent les lieux écartés, où l'herbe croît en abondance, ou qui sont fort ombragés. Ces caracteres serviront du moins à exclure certaines especes de serpents.

LXIV.

(*) Voyez Art. LXXXII.

## LXIV.

*De la Vigne des Champs, & de la Vigne de Sodome.*

גפן est dans la langue hébraïque un nom commun à plusieurs especes de plantes, selon le mot qu'on y ajoute : de sorte que, pour distinguer la vraie vigne, Moyse l'appelle גפן יין, en latin *Vitis vinifera*, Num. VI. 4.

Au deuxieme Livre des Rois c. IV. 39. il est parlé d'une plante nommée *Vigne des Champs*, que l'on prend ordinairement pour la coloquinte (*Colocynthides*,) mais que *Celsius* (*) croit être le comcombre sauvage, (*cucumeres agrestes*, ou *Elaterium*.) Je ne saurois nier, que je penche d'avantage à suivre l'opinion commune. Les feuilles & les fourchettes de la Coloquinte lui donnent une bien plus grande ressemblance avec la vigne, & me persuadent presque, qu'elle est en effet la vigne des champs. D'ailleurs l'histoire contenue dans le passage du second Livre des Rois c. IV. 39. 40. ne paroît point s'accorder avec l'opinion de *Celsius*. Car on ne se feroit point avisé de cueillir le fruit, pour le manger, avant sa maturité : & les concombres sauvages, étant mûrs, eussent crévé au premier attouchement, & effrayé les cueilleurs. Cependant, pour plus de certitude, je voudrois savoir, si encore de nos jours l'un de ces végétaux, ou même tous les deux, à cause de leur ressemblance extérieure avec la vigne, sont nommés par le peuple la vigne des champs. Car en effet il ne me paroît pas improbable, qu'ils pourroient porter ce nom tous les deux. De plus, il faudroit s'informer, s'il y a des endroits, où, dans le langage ordinaire de l'Arabie, פקעות se dit encore aujourd'hui des coloquintes, ou des concombres sauvages. A' en juger par l'étymologie, ce mot pourroit fort bien désigner les deux végétaux,

(*) T. I. p. 393.

taux, l'un, à cauſe de ſa propriété de créver, l'autre, à cauſe de ſa couleur jaune. Celſius n'a point remarqué cette derniere dérivation.

A' l'occaſion de ce que cet Auteur écrit p. 397. & 399. je demanderai, ſi dans ces contrées les citrouilles ſauvages ou coloquintes n'ont jamais une figure oblongue, comme les citrouilles cultivées: & ſi dans l'Orient on prépare une huile de leur ſemence, ce que *Celſius* ſemble nier.

Je conjecture, que la coloquinte & le concombre ſauvage ont eu le nom de *vigne ſauvage* en commun. Pour les confondre dans la même dénomination, il ſuffiſoit au peuple que leurs feuilles ſe reſſemblaſſent juſqu'a un certain point, & qu'ils fuſſent touts deux amers au goût. Je croirois néanmoins, que la coloquinte a la premiere porté ce nom.

Moyſe fait encore mention de la *Vigne de Sodome*, laquelle ne ſauroit être ni la coloquinte, ni le concombre ſauvage: car il dit, que ſes grappes ſont venimeuſes, & que ſon vin eſt empoiſonné. Il faudroit donc, que ce fût une plante, dont le fruit parût en quelque ſorte en forme de grappes, & eût en cela auſſi de la reſſemblance avec la vigne. (Deut. XXXII. 32. 33.) Après avoir expoſé ces circonſtances à Mr. le Profeſſeur *Buttner*, je l'ai prié de chercher à ſe rappeller une plante venimeuſe, dont les feuilles euſſent quelque reſſemblance avec celles des vignes. Ils penſe, que ce pourroit bien être la morelle (*ſolanum*,) & cette penſée m'a paru d'autant plus plauſible, que le nom arabe de la grappe de raiſin (ענב) eſt donné également à la morelle, & que celle-ci eſt appellée عنب الثعلب *le raiſin du renard.*

Voici donc les demandes que j'ai à faire.

1) La morelle eſt-elle nommée جفن (*Gafn*) dans ce langage erronné de la populace, que les auteurs arabes ont banni de leurs écrits?

2) Eſt-ce cette plante ou quelque autre plante venimeuſe, qui s'appelle *la vigne de Sodome?*

3) Donne-t-on quelquefois le nom de *vin* au ſuc exprimé des grains de morelle? & ce ſuc eſt il employé comme un poiſon?

4) Si nos Savants trouvent des eſpeces de *ſolanum*, dont les feuilles ont des entaillures plus profondes que les eſpeces, qui ſont connues

en

en Europe, & qui par là font plus femblables encore aux feuilles de vigne, je les prie d'en faire la defcription.

Il femble, à la vérité, qu'indépendamment de toutes ces circonftances il eft déja affez certain, que Moyfe a eu en vue le *folanum*, ou le *raifin du renard*, lorsqu'il écrivoit: *Leur vigne est de la vigne de Sodome, & des triftes fruits de Gomorrhe; leurs raifins font des raifins empoifonnés: leurs grappes font des grappes mortelles. Leur vin eft un fiel de dragons.* (*) Cependant ce morceau poétique, que pour de bonnes raifons j'ai traduit en entier, recevra un nouveau jour, fi l'on parvient à réfoudre les queftions, que je viens de propofer: & peut-être que Mr. le Profeffeur de *Haven* découvrira dans les poéfies des Arabes des élairciffements, que je n'ofe pas même demander, tant j'efpere peu de les obtenir.



## LXV.

*Points de vue de deffus de hautes montagnes, particulierement de deffus le Sinaï.*

Déja dans l'Inftruction Royale, dont a été munie la compagnie des voyageurs, le Mathématicien eft chargé d'obferver d'un oeil attentif les montagnes & les collines, comme étant les monuments éternels & invariables de la Géographie.

Mr. le Lieutenant *Nibuhr* fait, combien les vues de deffus certaines hautes montagnes font intéreffantes pour la defcription géographique d'un pays, que l'on ne peut parcourir tout entier. On découvre de là d'autres fom-

(*) Nous difons en Allemand vin de pommes, vin de fraifes, (*Apffel-Wein Erdbeeren-Wein*) & ainfi de fuite. Le mot grec οἶνος a de même une fignification, qui s'étend plus loin qu'au fruit de la vigne. Je fais cette remarque, parcequ'elle favorife mon explication, entant que dans le ftyle figuré toutes les langues ont la même analogie.

ſommets éloignés de montagnes, & cela ſuffit à un oeil exercé, pour juger en quelque ſorte de la diſtance de deux montagnes. On peut au moins déterminer la ſitution reſpective des montagnes, pourvu ſeulement que l'on connoiſſe le côté du midi. Si, ſur une montagne, de deſſus laquelle on prend le point de vue, un heureux hazard offre deux ſtations, ni trop près ni trop loin l'une de l'autre, d'où l'on puiſſe découvrir le même ſommet de la montagne éloignée, on pourra en faire l'un des côtés du triangle, & meſurer la diſtance des deux montagnes. Quel avantage, par exemple, pour la Géographie de la Paleſtine, ſi l'on employoit ou ſi l'on pouvoit employer de cette maniere le ſommet du Liban, au deſſous duquel le Jourdain prend ſa ſource, & le Nébo, ſitué ſur le bord oriental du Jourdain, vis-à-vis de Jéricho? Selon les paroles de Moyſe, (Deut. XXXIV. 1. 2. 3.) on doit pouvoir découvrir de deſſus le dernier, outre la pointe du Liban dont nous venons de parler, le pays de Galaad, qui nous eſt juſqu'ici totalement inconnu, & n'eſt jetté ſur la carte que d'après des conjectures; cette vue doit encore embraſſer la partie auſtrale de la tribu de Juda (*) ſur les confins de l'Idumée, où peu de voyageurs ont pénétré, avec l'extrêmité méridionale de la mer morte, dans le voiſinage de Zoar. Quiconque jouiroit de ce coup d'oeil & ſauroit s'en ſervir en Mathématicien, pourroit du moins déterminer la vraie étendue de la mer morte, que les Anciens aſſignent ſi différemment, & qui entre dans une queſtion importante de l'Hiſtoire Naturelle & de la Phyſique.

Je n'allegue ceci que comme un exemple, je me rappelle fort bien, que nos voyageurs ne paſſeront point par ces contrées, & qu'il n'eſt pas vraiſemblable, qu'il puſſent le faire ſûrement. Je ſouhaiterois ſeulement, que Mr. le Lieutenant voulût ſe ſervir de cet avantage, autant qu'il ſera poſſible, ſur les cimes de montagnes où il montera, & nous marquer en même-temps les noms des autres montagnes qu'ils verront, tels qu'ils ſont en uſage dans la langue du pays.

Mais

(*) נגב en Hébreu.

Mais j'aurois principalement à lui faire une demande relativement à la montagne de Sinaï, au cas que ſon voyage l'y conduisît. Par ce que je trouve au Deutéron. XXXIII. 2. & dans Habacuc III. 3. il me paroît en quelque façon vraiſemblable, que du mont Sinaï on puiſſe découvrir les deux montagnes ſi celebres dans la Géographie ancienne, *Séir* & *Pharan*, de ſorte même qu'on puiſſe voir, comment des nuages orageux qui s'y ſont formés paſſent au mont Sinaï. S'il en étoit ainſi, cela contribueroit beaucoup à la correction de l'ancienne Géographie, car ces deux montagnes, comme preſque toutes les terres ſituées du côté oriental de la Paleſtine, ſont placées ſur les cartes plutôt arbitrairement, que d'après des relations hiſtoriques, & l'on ne peut preſque pas du tout ſe flatter, qu'elles aient été dreſſées ſur des meſures géometriques. Comme il y a ſur le Sinaï une congrégation de Moines, qui diſpoſent à leur gré des noms de la Bible: je dois avertir encore, qu'il ne faut point ſe fier à ceux qu'ils donnent aux pointes des montagnes, & qu'il faut s'informer chez eux ou ailleurs des noms, que l'on donne à ces mêmes pointes dans le langage ordinaire du peuple.

## LXVI.

### *Du Nom Arabe du* Dipſas.

Le Dipſas ou le ſerpent, dont la morſure cauſe une ſoif inſupportable & une envie mortelle de boire, eſt aſſez connu, & on le trouve tant dans les cabinets d'Europe, que dans celui de Mr. *Buttner*, qui eſt dans notre ville. Je ne donnerai donc pas aux voyageurs la peine de le deſſiner & de le décrire, à moins qu'ils ne découvrent quelque choſe des effets de ſon venin, & de la maniere de guérir ceux qui en ont été bleſſés, que l'on ignore en Europe.

Je voudrois ſeulement ſavoir le nom arabe de ce ſerpent, lequel je cherche en vain dans *Golius*. *Séba* & d'autres prétendent, qu'il s'appelle en Arabe

Arabe *Helluor.* Le ſon de ce mot me ſemble, ſi peu être le ſon d'un mot arabe, que je crois devoir demander s'il appartient réellement à cette langue? & quelles ſont les lettres arabes qui le compoſent?

Mrs. les Profeſſeurs de *Haven* & *Forskäl* ne ſoupçonnent-ils pas, que quelqu'un des noms de ſerpent, que l'on trouve dans la Bible, dénote le Dipſas?



## LXVII.

*De quelques Maladies dont les Iſraëlites ſont menacés, Lévit. XXVI. & Deut. XXVIII. & nommément du* שחפת.

Dans ces deux chapitres, où Moyſe menace les Iſraélites de malédictions, on voit divers noms de maladies, qui ont beſoin d'une explication puiſée dans l'Orient. Je vais les indiquer, & ajouter les conjectures vraiſemblables qui me ſont venues, toutes les fois que je les croirai propres à ſeconder les recherches des voyageurs. Et comme ils ne peuvent conſulter dans leurs voyages les verſions orientales, contenus dans les Polyglottes, & que cependant ces verſions emploient ſouvent des mots, qui ont eux-mêmes beſoin d'être éclaircis, & dont le ſens une fois connu pourroit conduire à découvrir la vérité; je rapporterai en même-temps les interprétations de cette nature, qui me paroîtront dignes d'être approfondies.

Pour ce qui eſt de la premiere de ces maladies, nommée שחפת, Lév. XXVI. 16. Deut. XXVIII. 22. je n'eſpere pas un grand ſuccès des peines, que les voyageurs pourront prendre pour l'éclaircir: car la langue hébraïque, faute d'avoir le point diacritique qui diſtingue le *Hha* (ح) du *Cha* (خ), eſt abſolument indéciſe & équivoque là deſſus, depuis qu'elle a ceſſé d'être une langue vivante. Si l'on compare ce mot avec, سحاف, il ſignifie la *Phtiſie*, & ſi on le compare avec سخف *être foible d'eſprit, inſenſé*, & avec سخيف *inſenſé*, il ſignifiera *la foibleſſe d'eſprit*, ou *le dé-*

*lire*. Les Septante Interpretes & la Verſion Syriaque ſont pour ce dernier ſens, & les deux Verſions Arabes pour le premier. Qui a raiſon? La ſeule choſe, que je ſerois curieux de ſavoir, parcequ'elle me paroît contribuer en quelque maniere à décider la queſtion, c'eſt ſi le mot سخف peut auſſi ſe dire de l'Hydrophobiè; car il n'y a que cette eſpece de rage, qui puiſſe devenir aſſez générale, pour repréſenter un fléau public; & l'on ne ſauroit en dire autant des autres.

Quelle peut-être la maladie exprimée par ערבתיה? C'eſt ainſi que traduit le Samaritain. Je dois ſimplement avertir ici, que la langue ſamaritaine reçoit autant de clarté de l'Arabe, que la langue hébraïque. Mais ſi les voyageurs avoient même occaſion de parler avec un Samaritain, je les prierois de lui demander le ſens de ce mot.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## LXVIII.

### קדחת, *Lév. XXVI. 16. Deutér. XXVIII. 22.*

Si je ne conſultois pas ici les Interpretes & les Comentateurs, qui ont écrit avant moi, & qui raſſemblent ſous cette dénomination la fievre chaude, la jauniſſe, la gale, l'éléphantiaſis, & je ne ſais quelles autres maladies: je croirois que קדחת ſignifie la même choſe que le mot arabe قادح, c'eſt-à-dire, *des dents creuſes, qui ſe creuſent avec une douleur très-ſenſible.* A' la vérité cet accident ne feroit point chez nous l'objet d'une menace prophétique, & ne paſſeroit point pour une punition divine, parcequ'il eſt ſi fréquént & ſi commun, que peu de perſonnes en demeurent exemptes durant toute leur vie: mais je penſe que dans les pays plus méridionaux il étoit ſi rare, du moins avant l'uſage du caffé, que le rang, qu'on lui donnoit dans la claſſe des maux, étoit réglé ſur les douleurs, qu'il cauſe. Il me ſemble entrevoir dans les loix des Hébreux des traces de la bonne con-

conſtitution de leurs dents, & du grand cas, que l'on en faiſoit, quand je conſidére, qu'en certaines rencontres elles ſont miſes en parallele avec les yeux (*), Exod. 26. 27. Voici la deſſus mes queſtions.

1) Les maux de dents, & les dents creuſes, ſont-ils plus rares en Arabie que chez nous?

2) Peut-être qu'en ceci l'uſage du caffé a produit quelque changement, & rendu ces accidents plus communs en Arabie, qu'ils ne ſeroient ſans cela par la nature du climat. Dans ce cas le Médecin rendra ſervice à ſa Faculté, s'il fait attention à influence du caffé chaud ſur les dents, & au pouvoir qu'il a de les gâter. Peut-être qu'il y a de ſaints perſonnages qui s'abſtiennent du caffé: ou peut-être ſait-on qu'autrefois les dents creuſes étoient plus rares.

3) Le mal de dents eſt-il regardé en Arabie comme un plus grand mal, qu'il ne l'eſt dans nos contrées, où preſque chacun croit qu'il eſt né pour l'avoir?

4) Le droit des Arabes, entant qu'il eſt fondé ſur d'anciennes coutumes, attache-t-il aux dents les mêmes privileges que Moyſe?

5) Golius expoſe قادحة par *Vermis innatus denti.* Or nous ſavons, que ces vers, qui ſemblent ſortir quelquefois des dents, ſont l'ouvrage de l'erreur, ou de la charlatanerie frauduleuſe des Dentiſtes (**). Cependant Loeſeke (†) & vander Monde (††) ont annoté des cas, où l'on a trouvé en effet des vers dans les dents; ces

(*) Du moins en tant que l'eſclave, qui frappé par ſon maître avoit perdu une dent, obtenoit par là ſa liberté. Car à d'autres égards Mr. le Doct. *Heilmann*, à qui je lis cet article, objecte, que Moyſe pourroit fort bien avoir oppoſé la dent à l'oeil, comme la partie du corps la plus ignoble & la plus noble. Cette idée mérite attention.

(**) v. Pfaff dans ſon Traité des Dents.

(†) In Obſervationibus Anatomico Chirurgico-Medicis.

(††) Journal Périodique Oct. 1757.

ces cas me ſemblent d'autant plus dignes d'attention, que, lors qu'ils parurent dans notre Gazette littéraire (*), Mr. de *Haller* ſembloit y ajouter foi, ou du moins en a rendu compte, ſans révoquer en doute la vérité du fait. Je prie donc nos voyageurs d'examiner, ſi en Arabie, où problablement les maux de dents ſont moins communs, il y en a en effet quelques-uns, qui ſoient cauſés par des vers; & comment les œufs, dont ces vers doivent éclorre, s'introduiſent dans les dents. Mr. le Profeſſeur *Forskäl* ſent parfaitement la difficulté, ſans que j'aie beſoin de l'en avertir.

6) Les mots قادح & قادحة ont-ils encore d'autres acceptions en matiere de maladies? Dénotent-ils, par exemple, des douleurs rongeantes dans les os, la Paronychie, le Froncle, ou d'autres maux plus effrayants?

Quant aux verſions anciennes, j'ajoute encore les queſtions ſuivantes.

7) D'où a pu venir aux Septante l'idée de traduire le קרחת du Lévitique par *Jauniſſe*? Ils ſemblent avoir lu ce mot d'une maniere différente: mais je ne ſache aucun nom oriental de la jauniſſe, qui ait le moindre rapport avec קרחת.

8) Quelle eſt la maladie appellée نبل? L'interprete arabe de l'édition d'Erpénius ſe ſert de ce terme au Lévitique, pour traduire קרחת, & au Deutéronome, pour traduire שרפון.

9) Quelle eſt la maladie, dont le nom ſyriaque eſt ܩܠܦܝܬܐ (*Kallofito*) *Decorticatio cutis*? L'interprete ſyrien s'en ſert ici toutes les deux fois, & encore Lévit. XIII. 39. pour traduire le mot de בהק, gale moins maligne que la lepre, & qui ne ſouilloit point l'homme, qui en étoit infecté.

10) Que peut ſignifier עמימתה, que le Samaritain emploie auſſi dans les deux endroits, ſur leſquels roule cet article?

LXIX.

---

(*) *Gelehrte Anzeigen* 1754. p. 688. Le témoignage de Monſieur *Rœderer*, à qui je lis ceci, m'enhardit d'autant plus à propoſer cette matiere aux recherches de nos Voyageurs.

## LXIX.

### דלקת *Deut. XXVIII.* 22.

Je dois uniquement attendre des voyageurs une conjecture vraisemblable sur le sens de ce mot, car je ne sais absolument qu'en faire. Je n'ai pas besoin de leur apprendre ce que signifie دلق; mais je voudrois savoir quelle maladie en a pris son nom. Le chaud mal, la brûlure dans les os, la fievre, & la fievre quarte, sont celles, que les anciens Interpretes ont eues ici en vue.

## LXX.

### חרחר, *Deut. XXVIII.* 22.

Ceux, qui pensent, que ce nom est pris de la chaleur, ou de la brûlure, peuvent avoir raison. Mais alors je ne sais point, comment il faut distinguer cette maladie de celles, qui précedent, & dont le nom est également pris de la chaleur; à moins que les voyageurs ne m'apprennent, si ce mot a été particuliérement approprié par les Orientaux à une certaine maladie échauffante ou brûlante.

Il m'est venu dans l'esprit, que c'est plutôt la suffocation, qui pourroit être nommée ainsi d'après le verbe خرّ *ronfler*. Deux questions à décider dans l'Orient pourront faire juger de ma conjecture.

1) Le mot خرّ se dit-il aussi du râlement d'un homme, qui suffoque, ou ne signifie-t-il que le ronflement de ceux, qui dorment?

2) *Saadias* traduit חרחר par فالج, *Golius* traduit ce mot par celui de *Paralysis* & celui d'*Hemiplexia*. Les Arabes s'en servent-ils, pour désigner la paralysie des poumons, qui cause la suffocation?

Le Samaritain traduit דקיקתא. Quelle est cette maladie? Je ne demande point quelle maladie ce mot pourroit désigner en vertu de sa dérivation; mais

mais quelle eſt celle, qu'il déſigne dans l'uſage de la langue, & c'eſt dans ce ſens qu'il faut entendre toutes ces queſtions.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## LXXI.

עפלים Deut. *XXVIII.* 1 *Sam. V.* 5. 6. 9. 12. *VI.* 5. 11.

עפלים eſt le nom d'une maladie, dont Dieu menace les Iſraélites, ou bien ce mot déſigne la partie du corps, que cette maladie affecte. Deutér. XXVIII. 27. Les Philiſtins ont reſſenti ce fléau. (1 Sam V. & VI.) Mais il eſt tout-à-fait incertain, ſi עפלים exprime la maladie même, ou le ſiege de la maladie. *Bochart* a diſſerté ſur cette plaie, & a prétendu décider la queſtion. P. I. Lib. II. c. 36. Mais quand même il feroit aſſez heureux, pour avoir rencontré la vérité, il ne perſuade pourtant pas. Les Maſorethes ont placé à la marge le mot de טחרים, & ce mot ſe trouve auſſi dans le texte, 1 Sam. VI. 11. *Bochart* le diſtingue de עפלים, & penſe, que עפלים déſigne la maladie, mais que טחרים déſigne le ſiege de la maladie, & malgré cela il paroît par la confrontation du cinquieme verſet du même chapitre, que ces deux mots ſignifient abſolument la même choſe. On voit par les Verſions Syriaque & Chaldaïque, que le mot טחור a été en uſage dans ces deux langues: & il eſt certain, que dans la Verſion Syriaque de 1 Sam. VI. 11. ce mot ne ſauroit exprimer que la partie du corps affectée, mais non la maladie même.

Comme la connoiſſance de la langue arabe, que nous puiſons dans les livres, ne ſuffit point pour expliquer ces noms, je prie les voyageurs d'examiner avant toute choſe, ſi la langue parlée des Arabes ne fournit rien pour l'éclairciſſement des deux mots טחור, & עפול, entant qu'ils dénotent des maladies, ou un membre du corps.

Dans le paſſage du Deutéronome le Samaritain traduit סבנים. Ce mot encore n'eſt pas connu avec certitude, & a beſoin d'éclairciſſement.

Si, comme je le croirois preſque, ces deux noms ne ſignifioient l'un & l'au-

l'autre que le siege de la maladie; il faudroit encore mettre en question, quelle est la maladie, qui affecte cette partie du corps, qu'ils désignent. Je ne parlerai point des nouveaux Interpretes, dont plusieurs, faute de bien connoître l'Antiquité, donnent nos maladies modernes aux Philistins. Voici celles, que les Anciens ont cru appercevoir dans ces passages.

1) *La chûte de l'anus*, & la Vulgate dit même, que cet intestin se pourrissoit. 1 Sam. V. 9. Seroit-il croyable, que dans l'Orient ce mal devînt épidemique parmi les adultes, & se répandît assez, pour pouvoir être considéré comme une plaie nationale? Mr. le Médecin *Roederer* m'apprit, lorsque je lui lus ces Questions, que ce mal étoit quelquefois épidémique parmi les enfants, & qu'encore dans l'année 1761. il avoit été plus commun dans nos contrées, qu'il n'avoit eu coutume de l'être auparavant.

2) *La Dysenterie.*

3) *Les Hémorrhoïdes.* Cette explication est devenue la plus ordinaire, mais elle ne me paroît pas vraisemblable. Les Hémorrhoïdes sont trop ordinaires, sur-tout dans des pays chauds, comme je le conjecture, pour pouvoir être envisagées comme un fléau public. Ainsi elles ne sauroient être cette plaie extraordinaire, dont parle Moyse Deut. XXVIII. 27. Ensuite les Hémorrhoïdes ne sont pas non plus épidémiques, & ne passent point, comme il faut croire, que fit la plaie des Philistins. 1 Sam. V. VI. (*)

4) La *Phagédaena* (φαγέδαινα). Iulius Pollux la décrit de la maniere suivante (**). *La Phagédaena est un ulcere, qui perce jusques dans les os, &, rongeant de proche en proche, fait beaucoup de progrès en peu de temps. Elle est accompagnée d'inflammation, la matiere purulente, qu'elle engendre, exhale une odeur infecte: cette maladie est mortelle.*

Quel

(*) Pendant que je lis ceci à mes amis, Mr. le Doct. *Heilmann* observe encore, qu'il est inconcevable, que les Hémorrhoïdes eussent pû être envisagées comme une marque de la Divinité offensée.

(**) Lib. IV. c. 25. à la fin du chapitre.

Quel eſt à préſent celui de ces maux, qui ſoit préciſément déſigné dans le paſſage allégué? Peut-être que l'uſage du verbe arabe شتر (*Schatara*), fournira une déciſion; car nous liſons 1 Sam. V. 9. וישתרו להם עפלים. La Bible ne donne point d'autres deſcriptions. Les ſavants Commentateurs ont, je ne ſais de quel droit, amené ici le mot arabe عفل, que Golius traduit: *Tumor in anteriore parte vulvae, ſimilis herniae virorum.* Quelle eſt cette maladie? On voit par les dérivés du mot arabe, qu'elle doit être plus fréquente que celles, que je puis me rapeller. Mr. le Médecin *Roederer*, ſoupçonneroit presque, que ce pourroit être le *hydrops labiorum*, ou les nymphes de quelques femmes, plus grandes que dans l'état naturel. Il ſera aiſé aux voyageurs d'apprendre ce qui en eſt, ſur-tout s'ils ſont connoiſſance avec des Médecins Arabes.



## LXXII.

### חרס *Deut. XXVIII. 27.*

Que חרס ſignifie dans le paſſage allégué un mal galeux, c'eſt dequoi ſa dérivation du verbe *gratter*, & le conſentement de presque tous les anciens Interpretes, ne nous laiſſent point douter. Je ſouhaite ſeulement de ſavoir, ſi ce mot eſt encore uſité comme le nom d'une maladie, & s'il eſt approprié à une certaine eſpece de gale par ceux des Arabes, qui ſavent diſtinguer les maladies qui ſe reſſemblent.

La verſion Syriaque le rend par ܟܘܒܐ (*Nechobo*). Quelle eſt la maladie indiquée par ce mot?



## LXXIII.

### *Si* לחם, لحم, *ſignifie la Terre.*

Kimchi a prétendu, que dans le paſſage Gen. XLIX. 20. לחם ſignifie la terre, autrement dite ארץ. Ce ſentiment ne me paroît pas dépourvu de

de toute vraiſemblance. Car d'abord c'eſt ainſi que traduiſent déja *Onkelos*, le Syrien, & le Thargum de Jéruſalem, où il faut ſuppoſer plus de connoiſſance de l'ancien Hébreu, que n'en pouvoit avoir *Kimchi*. Enſuite, l'adjectif, conſtruit avec לחם, étant ici du genre féminin, ſemble indiquer une ſignification extraordinaire de ſon ſubſtantif, qui a une terminaiſon maſculine. Les deux voyageurs, qui entendent l'Hébreu, ſe rappelleront, que les Hébreux conſtruiſent quelquefois un mot, qui a une terminaiſon maſculine, comme s'il étoit féminin, lorſque par une figure du langage il déſigne un objet, qui eſt féminin dans leur langue. C'eſt ainſi, par exemple, que כבוד ſignifie *l'ame*, Gen. XLIX. 6. Et il ſeroit ſuperflu de dire, que ארץ, *la terre*, eſt un mot féminin.

Je ſuis curieux d'apprendre de nos voyageurs, ſi, dans la partie de l'Orient, qu'ils doivent parcourir, le לחם eſt jamais employé comme un féminin, & ſi alors il ſignifie par métonymie, *la terre*, *qui nous donne les aliments?*

Cette queſtion eſt peu conſidérable, & ſe diſtingue des autres, que je propoſe aux voyageurs, par un certain air judaïque, dont je dois me juſtifier à leurs yeux. Elle doit être d'un uſage important, je veux dire, qu'elle doit ſervir à examiner dans un cas unique, & qui n'a pas du tout encore été décidé, ſi le texte hébreu, dans les endroits, où il s'écarte du texte ſamaritain, & où ce dernier eſt plus conforme à la Grammaire connue, (*) ſi, dis-je, dans ces endroits il contient des fautes grammitacales, ou des leçons correctes, mais que le Copiſte Samaritain, par ignorance de la langue, auroit corrigées d'après la Grammaire, qu'il avoit appriſe. Mr. le Profeſſeur de *Haven* ſait, que les deux textes, le ſamaritain & l'hébreu, ont chacun leurs Partiſans, qui de côté & d'autre les défendent peut être avec partialité. Il ſait de quel poids eſt cette controverſe en matiere de critique. Il m'excuſera donc, de lui avoir propoſé une queſtion, qui n'eſt pas importante par elle-même.

---

(*) Il y a dans le Texte Samaritain לחם שמן.

## LXXIV.

### L'Arak.

Les Poëtes & les Scholiaftes Arabes font fouvent mention d'un arbre épineux, أراك, & de là ils ont donné le furnom poétique de *mangeurs d'Arak* aux chameaux de bonne race. *Golius* a décrit cet Arak, p. 26. mais un Botanifte ne pourra pas le comprendre. Je demande donc une defcription plus exacte. Au refte je crois, que c'eft un des végétaux, dont Mr. le Prof. *Forskäl* a extrait le defcription de *Golius*, pour s'en éclaircir: fans cela je rapporterois ici en entier le paffage de *Golius*.

Ma queftion pourroit paroître fuperflu, puifqu'il y a dans les Indes Orientales un Arak, plante commune, dont ont prend le fruit en mâchicatoire, pour la confervation des dents & des gencives. Cette plante connue a été deffinée & amplement décrite par d'autres, (*) & ces defcriptions ont en effet tant de reffemblance avec celle de *Golius*, que l'on eft tenté de prendre pour la même plante l'Arak Indien & Arabe. Mais voici ce qui m'arrête.

1) Selon *Golius*, l'Arak Arabe eft un arbre hériffé d'épines. (*arboris fpinofae fpecies.*) Or il eft conftant, que ce n'eft point là l'Arak du Malabar, à moins qu'on ne veuille appeller les palmiers des arbres épineux, à caufe de leurs pointes.

2) *Golius* lui donne des baies (*baccas*), au lieu que le Malabarien porte des noix.

3) Le même *Golius* détermine la groffeur de ces baies par *ciceris magnitudine*. Le fruit de l'Arak Malabarien, qui s'appelle *Faufel* (فوفل), eft comme une noix.

4) Si nous en croyons *Garçias ab Orto*, l'Arak Indien ne croît point dans l'in-

(*) v. *Car. Clufii* Lib. VII. Exoticorum Cap. 25. & le Hortus Malabaricus p. 9. 10.

l'intérieur de l'Arabie, mais feulement fur les côtes des Provinces Arabes *Dafar* & *Chaël*, & en petite quantité, & il ne pouffe pas même plus avant dans le pays, lorfqu'il y eft planté, parce qu'il aime le rivage de la mer. Au lieu que l'Arak Arabique اراك paroît être une production fort commune en Arabie, & dans le coeur même du pays, où les Poëtes le repréfentent comme une nourriture des chameaux.

5) L'Arak Indien étant un arbre fort haut, fes feuilles ni fes fruits ne paroiffent point affez à la portée des chameaux, pour pouvoir les nourrir.

Suppofé donc, que ce foient deux végétaux différents, & qu'ils n'aient qu'accidentellement le même nom dans la langue arabe, & dans la langue des Indes; je demande une defcription de l'Arak Arabique, que mangent les chameaux. Mais fuppofé, que ce foit le même arbre, les voyageurs auront la bonté de lever les difficultés, que je viens de propofer, & de remarquer fur-tout, fi l'Arak fait une nourriture très-ordinaire & chérie des chameaux, ou s'il n'y a que des chameaux d'une certaine race, qui en mangent, & que l'on préfere aux autres pour cette raifon.

## LXXV.

*Y a-t-il des cas, où le venin de quelques ferpents, communiqué par la morfure, puiffe produire des effets falutaires?*

On a déja decouvert une vertu médicinale dans prefque tous les poifons minéraux & dans bien des poifons végétaux; & de jour en jour on apprend à connoître dans ces deux regnes quelque nouvelle production falutaire, que l'on avoit prife d'abord pour du venin tout pur. Cette analogie, que la Nature obferve dans fes ouvrages, me conduit à une queftion hardie. Le venin des ferpents n'auroit-il pas auffi une vertu falutaire dans

certains maux extrêmes, fur-tout lorfque les fucs du corps humain font extraordinairement corrompus? Et ne feroit-il pas alors ce que toutes les médecines ne fauroient faire? A-t-on des exemples, que certaines maladies cruelles des pays chauds, dont je ne nommerai que l'éléphantiafis & la lépre, pour éclaircir ma penfée, aient ceffé après la morfure heureufe d'un ferpent? ou que la morfure d'un ferpent ait arrêté l'effet de la morfure d'un ferpent de différente efpece? Le venin de l'afpic, par exemple, qui plonge dans une léthargie mortelle, n'a t-il jamais contribué à furmonter le venin de la morfure douloureufe d'un autre ferpent, & ne l'a-t-il pas alors tempéré au point, qu'il ait ceffé d'être mortel? (*)

Je puis prévoir que le cas ne fera pas fréquent: mais quand le hazard ne feroit découvrir qu'un feul exemple dans ces pays remplis de ferpents, il mériteroit d'être annoté avec la derniere exactitude, non-feulement parce qu'il

(*) La Compagnie, à qui je fais la lecture de cet article, veut, que j'ajoute encore cette queftion: le venin des ferpents, qui eft funefte dans les plaies, & mêlé avec la maffe du fang, ne pourroit-il pas, fi on l'avaloit, devenir un remede falutaire? On fent bien, que la queftion ne regarde que les Perfonnes, qui ont la bouche parfaitement faine, fans gerçures, & fans ulceres, car autrement le venin, comme on fait, pénétreroit dans ces petites plaies, & cauferoit la mort. Il ne s'agit pas non plus de la chair des ferpents, dont l'ufage médicinal ne fera plus mis en queftion par perfonne, mais de cette liqueur venimeufe, qui eft fi funefte dans la plaie. Je vois d'ailleurs ici, qu'il eft peut-être impoffible de répondre à la queftion; car perfonne ne fera des expériences, & il fe peut que jusqu'à préfent le cas ne foit pas encore arrivé, qu'un homme atteint précifément de la maladie, à laquelle le venin de ferpent auroit fervi de remede, ait avalé ce venin. Comme néanmoins un des fecours ordinaires, qu'on oppofe à la morfure des ferpents, c'eft que des perfonnes, qui ont la bouche & les dents faines, fucent le venin avec le fang de la plaie; il ne feroit pas entiérement impoffible, que quelqu'une de ces Perfonnes eût avalé une portion de ce venin, & que par un heureux hazard, le pere de l'invention dans la Médecine, elle en eût reffenti des effets falutaires. Toute la queftion en général n'a point pour objet des recherches & des expériences à faire, mais la fimple attention à ne point perdre les découvertes, que le hazard peut avoir faites.

qu'il justifieroit la bonté de la Nature, & l'analogie, qu'elle observe, mais encore parce qu'on lui seroit redevable de la découverte, d'une classe toute nouvelle de remedes. Le mercure, dont notre Médecine ne sauroit se passer, sans laisser périr une foule de malades, n'étoit connu aux Anciens que sous l'idée d'un poison.



## LXXVI.

*De Maladies, qui préservent de la Peste.*

La question précédente me conduit à en proposer une nouvelle. J'hésitois à la faire, parce que je considérai la grande différence, qu'il y a entre les poisons du regne animal, & ceux des regnes minéral & végétable. Avant donc de la transcrire, je demandai à Mr. le Médecin *Roederer*, s'il la jugeoit rejetable ? Il l'approuva & me fit appercevoir, que nous avions déja des exemples analogues dans le regne animal, si nous voulions envisager les maladies comme des poisons de ce regne. Il me cita celui d'un enfant imbécille, à qui le poison de la petite vérole inoculée avoit procuré, pour ainsi dire, une fievre de raison & de vivacité, sans lui causer aucune autre indisposition; & celui de quelques Personnes, que la gale & la teigne, en couvrant tout leur corps, avoient mis à l'abri de la peste. Enfin il ajouta cette observation nouvelle: c'est que celui, qui est attaqué du mal vénérien, ne mourra point de la petite vérole.

Je souhaite, que les voyageurs ne viennent jamais dans des endroits infectés de la peste, durant le séjour qu'ils y feront; les sciences & les lettres sont trop intéressées à leur conservation; & en dressant le plan du voyage, un de mes premiers soins a été de les préserver de ce péril. Mais ils ne pourront manquer de traverser des lieux, où la peste a été autrefois: & c'est là que je les prie de prendre des informations. Les expériences de plusieurs endroits rendant une regle plus certaine, nos voyageurs s'informeront

ront auprès des Perſonnes, dont le témoignage eſt digne de foi, quel a été, durant le regne de la peſte, le ſort de ceux, qui avoient la gale & la teigne dans un très-haut degré, & de ceux, qui avoient la lepre, l'éléphantiaſis, (*) & d'autres ulceres de la plus maligne eſpece. Sont-ils reſtés exempts de la peſte préférablement à d'autres, ou du moins en ſont-ils échappés en plus grand nombre? Il ne ſera pas ſuperflu non plus de noter les cas particuliers, qui pourroient confirmer ou combattre la choſe; & j'oſe recommander cette queſtion non-ſeulement à l'exactitude la plus ſcrupuleuſe du Médecin, mais encore à celle de toute la compagnie, d'autant plus qu'il s'agit d'une découverte, d'où peut-être dépendent la vie & la ſûreté de pluſieurs milliers d'individus de l'eſpece humaine, & qui peut ſervir de moyen à garantir des contrées entieres de la dépopulation, s'il eſt certain, que ces ſortes de maladies ſales ſont des preſervatifs ou du moins des lénitifs contre la peſte; puiſque la gale & la teigne peuvent être produites chez la plupart des hommes par une infection artificielle.

## LXXVII.

### *Des Maladies du Bled* שדפון ירקון.

Dans le Deut. XXVIII. 22, & dans le premier livre des Rois VIII. 37, & ſouvent ailleurs, il eſt fait mention de deux maladies du bled, que je nommerai d'avance la jauniſſe & la jauniſſe noire, (*Gelbſucht und Schwartzſucht.*) pour n'accéder à aucune déciſion, avant que nos voyageurs aient examiné la choſe.

Il

(*) Y a-t-il des exemples dignes de foi, que quelqu'un, qui a eu cette maladie des Indes, qui conſiſte dans l'enflure des pieds, ait jamais été infecté de la peſte? Il me ſemble, que j'oſerois en douter, d'après ce que *Hillary* rapporte des commencements de cette maladie.

Il feroit utile de confulter ici les Ouvrages de Meffieurs *Tillet*, du *Hamel* & *Aymon*: mais comme je ne fuis pas fûr, que Mr. le Profeffeur *Forskäl* les a lus, puifqu'ils pourroient paroître n'avoir aucun rapport avec le but d'un voyage en Arabie, je joins ici une copie des feuilles de notre Gazette Littéraire, (*) dans lefquelles Mr. de *Haller* a extrait les penfées & les expériences de ces Savants. Elles occafionneront peut-être des découvertes, que ma queftion n'a proprement point pour objet.

Pour ce qui eft d'abord du ירקון des Hébreux, ou du يرقان des Arabes, je ne fuis pas encore décidé, fi je dois entendre par là ce que nous nommons chez nous la rouille, que *Tillet* décrit comme une pouffiere fine, de couleur jaune, tirant fur le rouffeâtre, qui s'attache aux tuyaux de bled; ou bien ce jaune précoce, que les fortes gelées donnent au froment avant fa maturité. Il fera facile aux voyageurs de nous apprendre ce qui en eft. La grande chaleur des jours, jointe à la longueur des nuits, doit fans doute rendre les froideurs nocturnes plus fortes dans ces climats, que chez nous; & ces froideurs peuvent être d'autant plus nuifibles, que le temps de la moiffon tombe dans le mois d'Avril ou de Mai. Si يرقان fe trouve être cette jauniffe produite par les fraîcheurs des nuits, les voyageurs nous apprendront en même-temps, fi les nuits froides rendent cette maladie du bled plus fréquente & plus pernicieufe dans ces pays là, que chez nous, enforte qu'une nation puiffe en être menacée comme d'un fléau ordinaire.

Je pencherois à traduire שדפון par *noirciffure du bled*, en le dérivant de اسدف *noir*. Mais cela ne détermine pas encore la nature de cette maladie. Ce qui fe préfenteroit d'abord à l'efprit, c'eft la brûlure du bled, ou la nielle: & je ne penfe pas, que cette opinion foit contrariée, ni par les paroles de la Genéfe, (XLI. 6.) où cette maladie eft attribuée au vent, ni par les Septante & la Vulgate, qui la nomment très-fouvent ἀνεμοφθορία, ou *corruptus aër*. Car puifque le vent amene ou les infectes, qui egendrent la nielle, ou du moins cette

(*) *Gelehrte Anzeigen*, année 1755. feuille 134, année 1756. feuille 17. & 144.

cette pouſſiere noire, que les connoiſſeurs déclarent être contagieuſe & peſtilentielle pour le bled; il ſe pourroit, que le langage commun du peuple attribuât la nielle à un vent pernicieux, tout comme il accuſe un air mal-ſain d'être la cauſe de la peſte.

Cependant comme ce n'eſt point du vent en général, mais du vent d'Eſt en particulier, qu'il eſt fait mention Gen. XLI. 6., & que quelques expreſſions de la Verſion Syriaque, (*) des Septante, (**) & de deux Grecs anonymes (†) paroiſſent déſigner le vent brûlant de l'Eſt, je propoſerai les queſtions ſuivantes.

1) Y a-t il un mot dérivé du verbe سدف, qui ſignifie actuellement encore chez les Arabes une maladie du bled? & quelle maladie? Ce mot, après l'extinction de la langue hébraïque, paroît au moins s'être maintenu dans quelques contrées de l'Aſie, parce que les Chaldéens, auſſi-bien que le Samaritain, le conſervent ſouvent dans leurs verſions. Peut-être le trouveroit-on encore dans la langue arabe, telle qu'on la parle en Syrie, quoique je ne le connoiſſe point.

2) Si cela n'étoit point, je demanderois, ſi la brûlure du bled, cauſée par le vent d'Eſt qui deſſeche, ſe préſente ou pourroit ſe préſenter aux Orientaux ſous l'idée d'une noirciſſure? Dans ce dernier cas je demanderois la deſcription de cet accident, tel qu'il tombe ſous la vue. Car il me ſemble, que le froment gâté par le vent d'Eſt devroit reſſembler à du foin, mais non pas ſe noircir.

3) Que

(*) ܫܘܒܐ (*Schaubo*), mot qui revient très-fréquemment.

(**) Ἐμπυρισμὸς, & πύρωσις, 1 Rois VII. 37. Amos IV. 9. Dans le dernier paſſage la Verſion Arabe ſubſtitue en effet au mot grec πύρωσις celui de سموم, ou le nom du vent d'Eſt, qui eſt mortel.

(†) Gen. XLI. 6. ἐφθαρμένοι τῷ καύσωνι, (ceci eſt le nom grec du vent d'Orient, qui brule,) & πεφρυγμένοι ἀνέμῳ.

3) Que signifient les expressions ܫܘܘܒܐ , دقّ — ذبل & ܒܘܟܫܝܢܐ, (*Buchschino*,) dont les Interpretes Orientaux se servent quelquefois? Ce ne sont point des étymologies, que je demande, mais la signification usitée dans la langue.

Je voudrois savoir en passant, comment les Arabes appellent la jaunisse noire; vu que quelques-uns ont cru, que שדפון (Deutér. XXVIII. 22.) ne désigne point une maladie du bled, mais du corps humain.

Je m'imagine bien, que les questions, qui concernent le bled, ne pourront pas être résolues dans l'Arabie heureuse même, où peut-être on cultive déja du ris au lieu du froment. C'est donc dans leur passage par l'Egypte & la Syrie, que je prie les voyageurs de se rappeller des questions de cette nature.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## LXXVIII.

### *De l'Antholops ou du Jachmur.*

Cet animal porte également le nom de *Jachmur* dans les langues hébraïque, samaritaine, syriaque, chaldaïque & arabe. Il est fort connu dans l'Orient; les Voyageurs en parlent souvent dans leurs relations: cependant aucun ne l'a distinctement caractérisé, & encore moins fait dessiner. (*) Il se pourroit après tout, que la figure s'en trouvât dans les *Amoenitates exoticae* de *Kaempffer*, Fasc. 2. Relat. IX. §. 3. p. 406; car plu-

(*) Mr. le Professeur *Buttner*, à qui j'ai lu ceci, me montre à la vérité, dans les Mémoires de l'Académie de Paris, la figure d'une Gazelle à cornes; mais comme elle n'a point de cornes en forme de scie, (*cornua serrata,*) elle ne sauroit au moins être de l'espece, que Bochart a décrite d'après les Arabes, sous le nom de יחמור. Il paroit, qu'il y en a plusieurs especes.

plusieurs choses, que l'on raconte du *Jachmur*, conviennent aux animaux, qu'il appelle en langue persane *Abu* & *Pasen*; & la courte description, que fait *Hasselquist* (*) de l'Antholops, ou de la Gazelle Africaine, (*Gasella Africana*) comme il l'appelle, qui est fort commun aux environs d'Alep, semble se rapporter au même animal, que *Kaempffer* nomme *Abu*. Mais comme *Kaempffer* lui-même ne décrit que briévement son *Abu* & son *Pasen* & passe sous silence leur nom arabe; on ne sauroit être entiérement sûr, que l'un des deux animaux, & lequel, est le *Jachmur*. Ainsi je prie les voyageurs de nous donner sur-tout une délinéation & une description à la façon de *Linnaeus* de cet animal si commun dans l'Orient, & qui cependant nous est encore inconnu. Ils ne manqueront pas de le rencontrer dans leur voyage par la Syrie. Selon *Russel* (**) il doit y avoir deux especes d'*Antholops*, auxquelles je prie de faire également attention, aussi-bien qu'à leurs traits distinctifs.

J'ai lieu de douter, que cet animal se trouve par-tout en Arabie, & qu'il se trouve en Egypte: parce que les Septante semblent ne pas traduire du tout le mot hébreu Jachmur, (†) & que par une erreur singuliere l'un des Dictionnaires Arabes fait de يحمور un ane sauvage; erreur qui n'auroit guere pu se commettre, s'il avoit été question d'un animal connu. Je voudrois pourtant, que l'on m'apprît, si je me trompe dans cette opinion, & quels sont les pays orientaux, qui possedent ce gibier.

Est-il vrai, que le Jachmur scie, pour ainsi dire, avec ses cornes, les rameaux des arbres & des buissons? & qu'en s'y jouant il y demeure quelquefois suspendu, & qu'alors se trahissant par ses cris, il devient la proie du chasseur?

La

---

(*) Pag. 205.

(**) *Natural history of Aleppo* p. 54.

(†) Ils omettent ce mot entiérement 1 Rois IV. 23. & Deut. XIV. 5., où cinq animaux sont nommés, ils ne traduisent que trois de ces noms, dont le premier est πύγαργος, qui selon *Bochart* & la Vulgate seroit le nom grec *du Dischon*, de sorte que יחמור & תאו ne sont point traduits.

La femelle a-t-elle des cornes comme le mâle? & ces cornes ſont-elles creuſes ou ſolides?

Les Juifs parlent beaucoup de l'oeuf du Jachmur, & *Bochart* décrit cet oeuf, Part. I. p. 914. N'eſt-ce point là le même champignon, qui s'appelle en Allemand *Hirſchbrunſt*, la pierre de cerf, & ſur lequel il court une fable pareille parmi le commun peuple de nos contrées.

Quelques-uns nomment *Antholops* le petit chevreuil de Guinée. (*Gaſella Guineae.*) Ce Chevreuil ſe trouve-t-il auſſi en Aſie? & qu'eſt-ce qu'il a de commun avec le véritable *Antholops?* qu'eſt-ce qu'il a de particulier? Je ne ſaurois croire, que ce ſoit le même animal; parce que, ſelon *Seba*, le chevreuil de Guinée n'a point de cornes.

Trouve-t-on quelquefois la pierre de Bézoart dans le corps du Jachmur? Le genre d'animaux, auquel il appartient, peut le faire ſoupçonner, & c'eſt cette même pierre, qui fait le prix des deux animaux mentionnés ci-deſſus, & que *Kaempffer* décrit; on prétend néanmoins, qu'ils n'ont pas cette pierre dans tous les pays, mais qu'il faut une certaine eſpece de pâture pour la faire naitre. Cette pâture conſiſte-t-elle peut-être dans une plante épineuſe, dont l'animal avale quelquefois une épine, qui le bleſſe, mais qui s'enduit peu à peu d'une matiere pierreuſe?



## LXXIX.

### *Premieres & dernieres Pluies.*

Je reviens aux premieres & dernieres pluies (יורה & מלקוש), dont il eſt fait mention en paſſant dans Art. 34. On prétend communément, que la pluie, qui tombe en automne, s'appelle la premiere pluie, & que celle, qui tombe au printemps peu avant la moiſſon, s'appelle la derniere pluie. Je n'ai rien contre cela. Comme j'apprends néanmoins dans l'Hiſtoire Naturelle d'Alep, écrite par *Ruſſel*, (*Natural hiſtory of Aleppo* p. 14.) que la premiere pluie tombe en automne au mois

de Septembre, & qu'elle eſt ſuivie de beau temps durant vingt à trente jours, pendant lesquels la campagne rafraîchie par la pluie prend une face toute rajeunie; & qu'au bout de ces jours ſereins tombe une ſeconde pluie, avec laquelle le temps devient variable: je ſuis curieux de ſavoir, ſi les Orientaux n'appellent point ces deux pluies, qui ſe ſuivent de ſi près, du nom de premiere & derniere pluie, & ſi elles portent par-tout leurs propres noms.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## LXXX.

*La Langue Syriaque eſt elle encore vivante?*

On compte ordinairement la Langue Syriaque parmi les langues mortes, & on prétend, qu'elle eſt tout au plus encore en uſage dans le culte religieux, mais que les Eccléſiaſtiques Syriens l'apprennent comme une langue ſavante. Ce que *Ruſſel* dit dans ſon Hiſtoire Naturelle d'Alep, p. 78., n'eſt pas entiérement décidé, mais cela paroît néanmoins être le plus naturellement ſuſceptible de ce même ſens. On fait d'ordinaire une exception relativement aux habitants du mont Liban, & *Aſſeman* avance, qu'il n'y a pas fort long-temps que l'on parloit encore le Syriaque dans l'isle de Chypre. Mais ceci, à proprement parler, ne regarde point ma queſtion, parce qu'il n'y a point d'apparence, que les voyageurs parviennent dans ces lieux. Quelques-uns pourtant veulent ſoutenir, que la Langue Syriaque eſt encore vivante dans d'autres endroits.

Pour mieux ſortir de ce doute, je prie Mr. le Profeſſeur de *Haven*, lorſqu'au retour il paſſera par la Syrie, d'examiner continuellement s'il y a encore des gens, qui apprennent la Langue Syriaque depuis leur enfance comme leur langue maternelle, & ſans inſtruction proprement dite; & d'annoter chaque fois dans ſon Journal la réponſe, qu'elle ſoit affirmative ou négative, n'importe. En cas qu'on lui dît, que dans un certain endroit la Langue Syriaque eſt encore actuellement la lange maternelle, il ſeroit néceſſaire, pour s'aſſurer du fait, qu'il ſe rendît quelque-

fois

fois en Perſonne dans ces endroits, pourvu qu'ils ne ſoient pas trop écartés de la route, & qu'il examinât, ſi en effet des gens non-lettrés apprennent la langue au ſein de leur mere; de plus, s'ils la parlent conjointement avec la langue arabe, & s'ils comprennent encore les anciens noms ſyriaques des productions de la Nature, des animaux & des plantes, p. e., dont quelques-uns ſont cités par-ci par-là dans ces Queſtions, avec priere de les expliquer.

Il rendroit un ſervice de plus aux Savants en Europe, s'il nous apprenoit, juſq'où vont les connoiſſances des Eccléſiaſtiques & des Savants dans l'Orient en fait de Langue Syriaque ; le degré de perfection ou d'imperfection de ces connoiſſances, dont les noms des productions naturelles fourniront encore la meilleure pierre de touche; & les moyens, par leſquels ils acquierent ces connoiſſances. Comme il a été longtemps à Rome, & qu'il connoît mieux que perſonne les meſures, que l'on prend dans cette ville par rapport à l'érudition ſyriaque; il pourra rendre ces éclairciſſements plus agréables & plus utiles, en combinant les lumieres, qu'il a puiſées à Rome, avec celles, qu'il puiſera dans l'Orient, s'il nous apprend de quel endroit on attire à Rome les Syriens les plus habiles, quelle culture ultérieure on y donne à leur eſprit. En liſant la traduction latine de la verſion ſyriaque, qui eſt dans les Polyglottes, il m'a paru en effet, que même des Syriens de naiſſance, qui ont paſſé en Europe pour des oracles, quant à leur langue, n'en avoient qu'une connoiſſance très-imparfaite, quoique je convienne, qu'il faille attribuer quantité de fautes à la précipitation & à la négligence, & que d'autres doivent être imputées aux difficultés, qu'il y a en général, de faire une traduction fidelle: mais il me ſemble pourtant, que je découvre ſouvent une vraie ignorance de la langue, lorſqu'un mot ſyriaque n'eſt traduit que d'après le ſens, que la mode avoit alors attaché au mot hébreu, quoique le premier eût une ſignification toute différente. En général, plus Mr. le Profeſſeur nous inſtruira de l'hiſtoire moderne de la Philologie ſyriaque, & de ſon état actuel en Syrie même, plus il obligera les Savants Européens.

Les

Les voyageurs ont droit de s'attendre à toute la reconnoiſſance de ces Savants, s'ils peuvent en même-temps apprendre quelque choſe de certain touchant le langage des peuples, qui habitent les contrées voiſines de l'Euphrate & du Tigre, & principalement des Curdes & des Sabiens, bien qu'ils ne viſiteront pas ces contrées. En cas que la langue arabe n'ait pas encore banni le vieux langage de ces pays, & s'il n'eſt pas uniquement renfermé dans les livres & le culte divin: on eſt curieux de ſavoir, ſi la prononciation tient plus du Syriaque ou du Chaldaïque. Et voici une queſtion plus importante encore: reſte-t-il de ce vieux langage des débris aſſez conſidérables, pour qu'un Savant, qui en feroit l'objet de ſes études, pût en acquérir ſur les lieux une connoiſſance plus étendue, que celle que nous pouvons en acquérir en Europe par le ſecours des livres? Ici encore il s'agit principalement des noms des productions naturelles, dont la ſignification, dans le Chaldaïque, dans le langage du Thalmud, qui en dérive, & dans le Syriaque, n'eſt que trop ſouvent obſcure pour nous.



## LXXXI.

### *De* יעלה, אקו, *& du Tragelaphus.*

Quoique *Bochart*, dans ſon *Hierozoicon*, (T. I. Lib. III. c. 23.) me paroiſſe avoir prouvé décidément, que יעלה, en Arabe وعل, ne ſignifie point le chamois, mais le Bouquetin; (*ibex, capra cornibus nodoſis in dorſum reclinatis Linnaei,*) je prie pourtant les voyageurs, pour parvenir à une certitude entiere, de nous apprendre par l'uſage de la langue vivante, lequel de ces deux animaux s'appelle وعل. Ils different ſi fort par la figure, que je ne ſaurois m'imaginer, que ce nom puiſſe leur être commun. Le ſeul endroit, où יעלה pourroit paroître ne point convenir au Bouquetin, c'eſt celui des Proverbes, ch. V. 19. Mais ſi l'on pouvoit lever auſſi cette difficulté, & s'il étoit poſſible, ou d'uſage parmi les Orientaux, de faire du Bouquetin femelle (*ibex femina*) l'emblême d'une belle femme: les voyageurs

geurs mettroient par ces obſervations le ſentiment de *Bochart* au deſſus de tout doute. Mais je ne puis concevoir, comment une bête auſſi hideuſe puiſſe, dans aucune langue, devenir l'image des Belles. *Shaw* nous parle d'un animal, que les Arabes nomment *Fishtal*, ou *Lerwee*, (peut-être اروي.) Il lui fait tenir le milieu entre la chevre & le cerf. Cet animal, ſelon lui, eſt fort timide, & ſe précipite du haut des rochers, lorsqu'il eſt pourſuivi. Comme il a ceci de commun avec le Bouquetin, il pourroit bien auſſi partager avec lui les noms יעלה & وعل. Si cela eſt, & que cet animal ait une figure plus gracieuſe; j'entends le paſſage de *Salomon*.

Je ne crois pas, que *Bochart* ſoit également heureux, lorſqu'il veut décider, quel eſt l'animal, que Moyſe nomme אקו Deut. XIV. 5. Il en fait la Chevre de Mamré, (Hieroz. P. I. Lib. III. c. 19.) uniquement parce que le ſon de ce mot reſſemble à celui de عناق, qui ſignifie *des chevres*; preuve, qui pourroit faire tout auſſi-bien pour le Bouquetin, que pour la Chevre de Mamré. D'ailleurs ce qui eſt défavorable à l'explication de *Bochart*, c'eſt qu'il ne peut alléguer pour elle aucun ancien Interprete, parmi leſquels les trois Verſions Chaldaïques, deux Arabes, & la Syriaque, conſpirent à rendre ce mot par יעלא, *Bouquetin*. Ajoutons, que dans ce paſſage Moyſe ne parle plus des animaux domeſtiques, mais des bêtes fauves, comme du Cerf, du Chevreuil, du Jachmur. Enfin il eſt à peine croyable, que Moyſe eût donné un nom particulier à cette chevre à longues oreilles, tandis qu'il ne l'a point fait à l'égard de la brebis à groſſe queue, mais qu'il a compris les deux eſpeces de brebis ſous le nom כבשים.

Ainſi אקו méritera l'examen des voyageurs, ni plus ni moins que ſi *Bochart* n'en avoit rien dit. Cependant je ſouhaiterois encore de ſavoir, quel eſt en Arabe le nom ſpécifique de la chevre de Mamré; & s'il eſt vrai, ainſi que *Bochart* le prétend, que l'on s'en ſerve comme d'une bête de ſomme, & comme d'un cheval de monture. Le ſilence de *Ruſſel*, qui a décrit cette chevre, m'a ſuggéré quelque doute là deſſus.

Comme il y en a tant parmi les Anciens, qui font d'Acco le Bouquetin, la premiere queſtion, qui s'offrira aux recherches des voyageurs, ſera de

V ſavoir,

ſavoir, ſi le Bouquetin s'appelle ainſi dans quelque Dialécte Orientale, & ſi Moÿſe donne peut-être le nom אקו à cet animal, que les autres Ecrivains ſacrés appellent יעלה. (*) Il ſe pourroit, que la remarque ſuivante mît les voyageurs ſur les voies. J'ai trouvé dans quelques exemples, que le même nom oriental eſt commun à deux animaux l'un quadrupede, & l'autre ailé. Or le *Vultur capite nudo, gula plumuloſa*, de Haſſelquiſt, que les Hébreux nomment רחם, & les Arabes رخمة, porte auſſi dans le Dictionnaire de Golius le nom de انوق. A-t-il peut-être ce nom en commun avec quelque quadrupede?

Je dois avouer, que je ne ſuis pas bien ſûr, que le mot hébreu אקו ſoit bien écrit. Car dans les Manuſcrits Samaritains, que *Houbigant* a comparés, il y avoit עקו avec un *Ain*. En cas donc que les voyageurs trouvent le nom arabe d'un animal, qui conviendroit ici, c'eſt-a-dire d'un animal ruminant & à pieds fourchus, quand même ce nom feroit écrit avec la lettre *Ain*, cela ne doit point les arrêter. Et s'il ſe préſente des Manuſcrits Hébreux à Mr. le Profeſſeur de *Haven*, je le prie d'y chercher ce mot. Je ſais, à la vérité, que le texte ſamaritain n'eſt d'aucun poids, quand il s'agit des lettres א & ע, parce que les Samaritains ne pouvoient diſtinguer ces lettres dans la prononciation: mais cela n'empêche point que je ne doute, auquel des deux Textes il faut ici donner la préférence; parceque le mot arabe عناق réveille toujours en moi l'idée d'un animal pur, & que ce mot pourroit avoir ſignifié chez les Hébreux une certaine eſpece de chevres ſauvages.

Quel peut-être le ſens du mot אשמל, dont ſe ſert ici la Verſion Samaritaine? Si les Voyageurs rencontrent des Samaritains, je les prie de les interroger la deſſus, & d'examiner dans des manuſcrtis de la verſion ſamaritaine le paſſage Deut. XIV, 5., pour voir, ſi, comme je hazarde de le conjecturer, au lieu d' אשמל on n'y trouveroit point אשמא, que les Thalmudiſtes prennent

(*) Les Lecteurs obſerveront, que ce mot ne ſe trouve aucune part dans les Ecrits de Moyſe.

nent pour un Bouc, lorſque dans le texte hébreux, 2 Rois XVII. 30, ce nom eſt donné à une Divinité Samaritaine. Je dois avertir en paſſant, que cet אשמה ou אשימה n'a encore été expliqué par aucun Savant d'une maniere ſatisfaiſante: & les voyageurs auroient l'honneur de décider une controverſe fort embrouillée, s'ils découvroient dans l'Orient, que quelque animal portât un pareil nom, ou qu'un nom ſemblable eût été donné à quelque ancienne Divinité.

St. *Jérôme* a rendu אקו par *Tragelaphus.* (chevre-cerf.) Mr. le Profeſſeur *Forskäl* ſait, que le Tragelaphus de *Pline* eſt encore inconnu au point, que le Chevalier *Linnæus* n'a pu lui accorder une place dans ſon Syſtême de la Nature. Si cet animal n'eſt pas entiérement fabuleux, ne ſeroit-il pas poſſible d'apprendre à le mieux connoître?

*Diodore* de *Sicile* le place dans l'Arabie heureuſe, & le met à côté du Bufle, (*bubalus,*) que St. Jérôme voit auſſi dans le dénombrement de Moyſe. Il eſt vrai, qu'il le décrit d'une maniere fabuleuſe, & qu'il l'enviſage comme un compoſé de divers animaux; mais il le fait d'après ſon penchant pour le merveilleux, & parce qu'il n'étoit point verſé dans l'Hiſtoire Naturelle. Selon *Pline* c'eſt un cerf avec une longue barbe, & de longs poils aux pieds de devant. *Eadem*, nempe cervi, *eſt ſpecie, barba tantum & armorum villo diſtans, quem Τραγέλαφον vocant*, Lib. VIII. c. 33. Or ceci n'eſt pas une choſe ſi incroyable, que je n'oſaſſe demander, s'il exiſte un tel animal en Arabie, & comment il s'appelle en Arabe.

xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx

## LXXXII.

### *Du Baſilic* صلّ.

Ce n'eſt point du tout mon intention de faire perdre le temps aux voyageurs dans la recherche de fables manifeſtes & depuis long-temps décriées. Je ne demande donc point, s'il exiſte un ſerpent, qui tue par le ſeul ſouffle, ou même par le ſifflement: mais je voudrois ſeulement ſavoir ce que

que c'eſt que le véritable Baſilic, ou le *Regulus* des Anciens, ſur le compte duquel ils ont mis tant de choſes incroyables, & dont ils ont ſi fort exagéré les qualités pernicieuſes. Car après tout, il n'eſt pas vraiſemblable, que tant de peuples méridionaux auroient eu dans leur langue le nom d'une eſpece de ſerpents, qui n'exiſtoit abſolument point. Je ſoupçonne plutôt, que le commun peuple ſe ſera repréſenté, comme le roi des ſerpents portant un diadême, quelque ſerpent extrêmement venimeux, & qui avoit ſur la tête ſoit une raie blanche, ſoit quelque autre choſe de reſſemblant à un ornement de tête; & puiſque ce devoit être là le roi des ſerpents, on n'aura pas manqué de prêter à la force de ſon venin les effets les plus terribles. Peut-être que le Céraſtes fut le premier Baſilic des Anciens, parce qu'il a pluſieurs cornes ſur la tête, auſſi a-t-il à peu près la longueur, que l'on attribue au Baſilic, & probablement pluſieurs Interprêtes Orientaux lui donnerent le nom de *Charmon*, qui paroît quelquefois être ſynonyme avec celui de Baſilic. Peut-être auſſi, que le ſerpent nommé *Cobra de Cabelo*, qui ſemble porter un voile ſur la tête, & qui ſur la partie poſtérieure de ce voile a une raie blanche en forme d'un ruban noué, a donné occaſion à cette fable. Sa marche eſt droite comme on décrit celle du Baſilic: & les bateleurs, qui le font danſer, peuvent avoir trouvé leur intérêt à le faire croire plus venimeux encore, qu'il ne l'eſt en effet. Je ne ſoutiens pas, que l'un de ces deux ſerpents ait été poſitivement le Baſilic des Anciens: mais je propoſe cette conjećture uniquement, pour en faire naître d'autant plus aiſément une autre plus plauſible encore dans l'eſprit des voyageurs.

Le meilleur moyen de décrouvrir la vérité, ce ſera de s'enquérir en pluſieurs endroit de l'Arabie, quel eſt le ſerpent, qui s'appelle proprement صّل; car c'eſt là le vieux nom oriental du Baſilic, & il eſt à préſumer, que l'idée, que les Arabes y attachent, n'eſt pas entiérement fabuleuſe. باسليسك au contraire n'eſt que la traduction du mot grec βασιλισκος, & ils pourront difficilement indiquer l'objet naturel, déſigné par ce mot, mais il eſt apparent, qu'ils ne s'en formeront d'autre idée, que celle du Baſilic de la fable.

Peut-être que ma LXIII. Queſtion a déja conduit les voyageurs ſur une découverte, qui ſeroit ici de quelque uſage. Car il ſemble, que bien des Anciens

ciens aient pris le *Charmon* & le Basilic pour la même chose, & ce que *Bochart* a tiré d'Avicenna touchant le حرمان, est mot pour mot la fable du Basilic, (P. II. Lib. III. cap. 9.) quoiqu'Avicenna prétende parler d'un autre serpent.

Les voyageurs verront, que *Bochart*, à l'endroit cité, explique encore du Basilic les mots hébreux צפע & צפעוני. En cas que la langue arabe offrît sur ce mot quelque chose de plus que des étymologies, & que dans quelque dialecte vulgaire, il signifiât encore une espece de serpents; je les prie d'en faire la remarque.

## LXXXIII.

### *Des Serpents volants.*

Quoique les Naturalistes modernes n'aient rien pu nous apprendre de satisfaisant des serpents qui volent, il en est si souvent parlé chez les Ecrivains des anciens peuples méridionaux, qui pouvoient mieux se connoître en serpents que nous, que j'ose hardiment recommander de nouveau aux recherches des voyageurs la question, qui roule sur l'existence des serpents volants. S'il y en a, & s'ils ont été vus par des témoins dignes de foi; je n'ai pas besoin de prier ici les voyageurs de nous en procurer toutes les relations possibles, & d'ajouter toujours les noms orientaux de ces serpents.

## LXXXIV.

### *Du Salpêtre d'Egypte, & du Borith.*

Pline raconte (Lib. XXXI. cap. 10.) des salpêtrieres d'Egypte beaucoup de choses, qui ont besoin d'éclaircissement. Avant d'en venir aux détails, je dois remarquer en général, que cet auteur comprend sous le

nom commun de nitre (*Nitrum*) non-seulement le Salpêtre, mais encore la *Soda Hispanica*, ce que nous nommons potasse, & le *natrum*. Je dois remarquer en outre, qu'il ne parle point de ces deux lacs d'Egypte, où la Nature produit elle-même le *natrum*, & dont *Schickard* a donné la description, mais de salpêtrieres travaillées par l'art humain. Pour répandre plus de jour sur cette matiere, je joins ici la feuille 31. de notre Gazette littéraire, dans laquelle ma Dissertation sur ce passage de Pline est insérée par maniere d'Extrait.

Voici à présent mes questions.

1) Fait-on encore du vrai Salpêtre en Egypte? & le fait-on dans une certaine quantité?

2) Quelle est la sorte d'alkali, qu'on y emploie dans le Salpêtre? Est-ce la *Soda Hispanica* ordinaire preparée de l'herbe kali? ou est-ce le *natrum*, tiré du lac nitreux dans le désert de Saint-Macaire?

3) Le Salpêtre d'Egypte est-il plus dur & plus jaunâtre que le nôtre, & d'où vient cela?

4) Construit-on des vases de ce Salpêtre, comme on le fait de sel dans les lieux, où il y a des salines abondantes?

5) Quelle est la disposition des salpêtrieres d'Egypte? Y a-t-il des fossés, où l'on fait couler, en certains temps, les eaux du Nil? Et d'où ces fossés tirent-ils les Eléments propres du nitre? Y jetteroit-on des charognes, du fumier, & de la cendre du kali? ou le Nil même roule-t-il au moins quelques-unes de ces parties élémentaires dans sa fange? Ou le Salpêtre pénétre-t-il du sein de la terre dans ces fossés ou dans ces vallées, en sorte qu'il n'y manque plus qu'une portion d'alkali, que le Nil peut aisément leur amener, lorsque dans son débordement il a inondé des campagnes couvertes de kali, qui a été brulé, dans des temps secs, par des bergers & des vogayeurs, & qui a laissé un dépôt de cendres?

6) *Pline*, parlant de ces salpêtrieres, que veut-il dire par ces mots: *cedente Nilo madent succo Nitri quadraginta diebus continuis?* Faut-il quarante jours au Salpêtre, pour prendre & pour s'épaissir?

7) Se

7) Se sert-on en Egypte de Salpêtre, ou même de *natrum*, tiré du lac, qui est au déserts Saint-Macaire, pour saler, & quelquefois en guise de sel de cuisine? Des gens du commun en font-ils du moins cet usage? L'emploie-t-on aussi à saler le pain? Je sais, que chez nous il n'est pas tout-à-fait extraordinaire de faire entrer le Salpêtre dans certaines salures; mais je ne saurois citer ces cas, sans rendre la question prolixe. Je veux seulement apprendre ce qui se pratique en Egypte.

8) Ne trouve-t-on absolument point de véritable Salpêtre dans le lac du désert de St. Macaire, mais simplement du *natrum*? Comme selon le rapport de *Schickard* on jette tant de charognes dans ce lac, cela me fait soupçonner, qu'en quelques endroits le *natrum* pourroit être mêlé du véritable Salpêtre.

9) *Pline* prétend, que les plaies, que l'on apporte aux salpêtrieres, se guérissent bientôt, au lieu que celles, que l'on en rapporte, se guérissent lentement. Cela est-il vrai des salpêtrieres mêmes, ou plutôt du désert de St. Macaire, dont l'aridité & la sécheresse pourroit fournir l'explication du fait?

10) Les Itinéraires parlent beaucoup de déserts d'Afrique & d'Arabie, où le sel se produit. Si les voyageurs ont occasion de voir de ce sel, je les prie d'examiner si c'est du vrai sel de cuisine, ou un Alkali, ou même du Salpêtre.

11) Si dans l'Arabie il leur est possible d'apprendre des Personnes, qui ont été aux Indes, ou qui y trafiquent, d'où vient que ce dernier pays est si fertile en Salpêtre, ils rendront service aux Naturalistes Européens. L'Egypte & les Indes sont deux pays, qui se ressemblent beaucoup: celui-là est inondé par le Nil, & celui-ci par le Gange; ainsi cette question les concerne l'un & l'autre.

12) St. *Jerôme* prétend, que l'herbe, dont on extrait la Soda Hispanica, & que nous appellons Kali, étoit encore de son temps nommée *Borith* dans la Palestine. Ce nom subsiste-t-il encore actuellement dans le langage vulgaire des Arabes & des Syriens,

riens, soit pour désigner cette herbe, soit la Soda Hispanica? Le donneroit-on aussi au *natrum*, ou même au nitre?

13) Le Borax, ou le Tinkar, (تنكار) dont ont fait le Borax, se trouve-t-il dans les pays, que la Compagnie doit visiter? Si cela est, elle aura la bonté d'enrichir l'Histoire Naturelle d'une description plus exacte de ce minéral, que nous n'en avons jusqu'ici.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## LXXXV.

*Du* דישון, תאו *&* זמר, *Deut.* XIV. 5. *& de certains Noms d'Animaux, dont les anciens Interpretes font ici usage, mais particuliérement du* زرافة, *ou du Caméléopard*, Camelopardalis.

Les trois noms d'animaux purs, דישון, תאו & זמר, Deut. XIV. sont demeurés si obscurs, malgré tous les secours philologiques, que l'on a pu employer en Europe, qu'il me faut demander le secours de l'Orient. Il consistera principalement en deux choses.

*a*) On décrira avec soin toutes les bêtes fauves de l'Orient, qui ruminent, qui ont les pieds fourchus, & qui par conséquent pouvoient être pures selon la loi de Moyse; sur-tout si, à cause de leurs cornes, elles pouvoient être rapportées à la classe des boeufs, des chevres, ou des cerfs. Il paroît, qu'il y a en Asie & en Afrique un grand nombre de ces especes d'animaux, qui nous sont connus. Mais pour rendre leur description plus utile, tous les noms arabes de chaque animal, tels qu'ils sont employés dans le langage ordinaire, aussi-bien que parmi les chasseurs, doivent, autant qu'il est possible, être écrits en lettres arabes. Mais je n'ai pas besoin d'avertir ici d'une chose, dont il est parlé dans l'Instruction Royale.

*b*) On examinera, si des trois mots hébreux cités l'un ou l'autre subsiste encore effectivement à titre de nom d'animaux dans les langues

langues orientales de la vie commune, après avoir disparu des Dictionnaires Arabes, & même des livres, de ceux au moins, que je connois. Je ne perds point toute espérance de retrouver ces mots dans le langage, qu'on parle, singuliérement dans l'intéreur de l'Arabie; quand je considere, combien notre langue allemande a de mots, dont nous ne nous servons jamais dans des livres.

Les questions particulieres, qui suivent, pourroient mériter attention.

1) Le Buffle ordinaire doit-il avoir place parmi ces animaux? Il semble le mériter, puisque, d'après les loix générales de Moyse, il est un animal pur, & que par conséquent Moyse a dû le nommer. Mais *Bochart* objecte, que sa chair est dégoûtante à la vue, & que, lorsqu'on en mange, elle engendre des poux. Ce dernier fait me paroît si peu vraisemblable, que je crains de demander aux voyageurs s'il est vrai. Il s'agira principalement de savoir, si les Arabes regardent la chair de buffle comme impure, ou si au moins les pauvres n'ont point pour elle une aversion, qui les empêche de s'en nourrir.

2) *Bochart* présume, que le Buffle est un animal étranger à l'Arabie, & qu'il y a été amené de la Perse. Il le conclut du nom persan de cet animal جاموس. Cette conjecture feroit-elle fondée? Si le Buffle a des noms originairement arabes, je prie les voyageurs de les noter, & de nous apprendre, si cet animal est ordinaire ou rare en Arabie & en Syrie.

3) Y a-t-il un animal pur, qui dans les langues de l'Orient tire son nom d'une graisse extraordinaire? & quel est cet animal?

Je trouve ici dans le Texte original & dans les versions des noms, qui dérivent de la graisse

En Hébreu c'est le mot de דישון.

En langue samaritaine דעיץ, dérivé de דעץ, qui signifie être gras, Deut. XXXI. 20.

En Chaldaïque תורבלא, qui sembleroit dériver de תרבא, *morceaux de graisse.*

En Arabe ثيثل.

4) Je souhaiterois de connoître les animaux, que signifient dans l'Orient les termes, que je viens de nommer, רעין, תורבלא & ثيثل. Pour ce qui est du terme arabe ثيثل, je ne crois pas, qu'il soit difficile d'en découvrir le sens, quoique les Dictionnaires ne l'aient point développé d'une matiere satisfaisante pour les Naturalistes.

Il faudroit dans l'occasion consulter un Samaritain sur le mot רעין, & un homme, qui connoîtroit les environs de l'Euphrate, sur le mot תורבלא. Dans le Talmud le dernier est expliqué par *Boeuf de la forêt*, & il est dit, que dans la langue chaldaïque באלא a signifié la *forêt*. Mais ce terme chaldaïque m'est si inconnu, que je présume, que l'étymologie & l'explication pourroient avoir été forgées par des Rabbins embarrassés, puisqu'ils ne savoient pas de meilleur moyen, pour se tirer d'affaire.

5) Que signifie le mot ذيشون, ou le mot chaldaïque ריצא? Seroit-ce le bouquetin femelle, puisque יעלה est traduit par ces mots Ps. CIV. 18. Prov. V. 19. Job XXXIX. 1.? Les Dictionnaires rassemblent ici des noms d'animaux si différents, que l'on voit bien, qu'on ne s'est pas du tout soucié d'y exposer la vérité; & si ce mot n'est plus en usage dans l'Orient, il faudra bien nous contenter de simples conjectures.

6) Si אקן signifioit le bouquetin, ce que j'ai admis comme l'opinion la plus vraisemblable; (V. art. 81.) l'interprétation de דישון par bouquetin femelle me paroîtroit préférable à toutes les autres, & digne d'une attention toute particuliere. Les Orientaux ont-ils coutume de désigner les deux sexes de cet animal par des noms différents?

7) Ce quadrupede, que les Anciens nomment *Pygargus*, & que Bochart prend pour le דישון, ne nous est pas encore connu, & encore moins est-il dessiné d'aprés nature. Cet animal à cornes devroit être reconnoissable par ses cuisses blanches. Peut-être n'est-

ce

ce point une efpece particuliere d'animaux, mais feulement une gazelle, qui a les cuiffes tachées de blanc, que les Grecs ont nommée de la forte.

8) Nous ne connoiffons pas mieux l'*Oryx*, que les Anciens ont décrit comme très-farouche, & comme ayant des cornes. Si ce n'eft pas le ראם, fur lequel j'ai déja propofé mes queftions, je prie nos voyageurs d'en faire le fujet de leurs recherches.

9) Quel peut-être le quadrupede pur, appellé רחים en langue famaritaine ? Je ne faurois croire, que ce foit le ראם, comme *Caftellus* le prétend: car ailleurs le *Reem* eft nommé רומה par l'Interprete Samaritain. Num. XXIII. 22. XXIV. 8. 10.

10) Quel pourroit-être l'animal qui a le nom de زوفا en Syriaque, & celui de יאר en Samaritain?

11) *Haffelquift* nous a fait connoître le Camélcopard, (*Camelopardalis*) زرنافة ou زرافة, en décrivant fa peau, fans avoir vu l'animal en vie; mais, felon fa narration, la figure, qu'en a donné *Profper Alpinus*, n'eft point du tout reffemblante. Si les voyageurs font affez heureux pour voir cet animal en vie, ils font priés d'en donner une figure exacte. Je ne leur demande point de defcription, parce que je fuppofe, que celle de *Haffelquift* ne laiffe rien à défirer

12) Je les prie d'obferver le caractere de cet animal, fa façon de vivre, & le fon de fa voix, dont aucun Itinéraire ne nous parle; je les prie encore d'examiner, fi l'une ou l'autre de ces chofes offriroit quelque étymologie, propre à rendre probable, que cet animal eft le זמר des Hébreux; tel étoit au moins le fentiment des auteurs de la verfion grecque, de la latine, & des deux verfions arabes: & ce fentiment ne fouffriroit pas de grands doutes, fi le cri de cet animal étoit celui, que les Arabes appellent زمر, ou s'il broutoit les feuilles des arbres, ce que le verbe זמר *putare*, pourroit bien exprimer.

13) *Bochart* contredit cette opinion, parce que, felon lui, le Caméléopard fait fa demeure dans des contrées beaucoup plus méridiona-

les, & que par conféquent il eût été inutile de permettre aux Ifraélites la chair d'un animal, qu'ils ne voyoient jamais que comme une merveille des pays étrangers. Auffi *Haffelquift* lui affigne-t-il pour demeure le pays de Sennar & l'Abiffinie: & l'on voit clairement dans cet auteur, auffi-bien que dans *Bellonius* & dans *Profper Alpinus*, qu'on le montre en Egypte comme une curiofité étrangere. Cependant comme la Mecque eft au même degré de latitude avec Sennar, & l'Arabie la plus méridionale avec l'Abiffinie, je demande fi cet animal n'eft point domicilé dans ces régions de l'Arabie, & jufqu'où on le trouve encore dans ce pays en allant vers le Nord.

14) Je demande encore fi l'on mange la chair du Camélopard ?



## LXXXVI.

*Les noms des Etoiles en langue arabe.*

Si Mr. le Lieutenant Niebuhr remarquoit, que le commun peuple dans le fond de l'Arabie donnoit aux aftres des noms, qui ne fe trouvent point dans nos Vocabulaires; je le prierois de les annoter, & de rechercher, fi cela fe peut, la fable ou l'opinion orientale de l'aftre, à laquelle fe rapporte le nom, qu'il porte.

Je fuis curieux d'apprendre, fi l'on trouve en Arabie, non pas quelques conjectures étymologiques, dont nous régalent ordinairement les Philologues Européens fur les noms des trois aftres עש, כסיל & כימה (Afch, Cfil, Kima,) que le livre de Job nous repréfente dans le ciel feptentrional; mais fi ces mots font encore en ufage dans la langue arabe à titres de noms d'aftres.

Quel-

Quel nom les vrais Arabes, qui n'ont rien pu emprunter des Européens, donnent-ils aux Cometes?

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LXXXVII.

*Le* קיקיון *de Jonas, (Jon.* IV.) *Kiki, Alkeroa,* الخروع, *avec d'autres plantes, qui croissent & se fanent en peu de temps.*

La controverse si ridicule & si célebre dans l'Histoire Ecclésiastique sur la citrouille de Jonas semble être décidée en faveur de St. Jerôme. On convient avec ce Pere, que la plante, qui reçut Jonas sous son ombre bienfaisante, & qui s'appelle en Hébreu קיקיון, étoit un végétable, inconnu en Italie, & qui n'a point de nom latin; mais qui en Asie étoit appellé *Elkeroa.* Et *Celsius* me paroît avoir prouvé, que c'est la plante, que les Egyptiens nomment *Kiki,* & les Arabes الخروع. Il la rapporte à la classe du *Ricinus,* (*la grande Catapuce,*) qui dans ces contrées doit s'élever à une grande hauteur. Cependant comme St. Jerôme dit expressément, que la langue latine n'a point de nom pour cet abrisseau, (*voluimus hebraeae linguae nomen exprimere, quia sermo latinus hanc speciem arboris non habebat*), il semble, que l'Elkeroa doit être assez différente de notre Ricinus, pour mériter d'être décrite par un Botaniste, ou même dessinée, & que l'on en rapporte la graine. Jusqu'à quelle hauteur à peu près parvient-il, & en combien peu de temps atteint-il cette hauteur? Répand-il une ombre épaisse, comme St. Jerôme le soutient? Et lorsqu'il est piqué, périt-il en aussi peu de temps, que cela est raconté du Kikajon de Jonas?

Le livre de Job (VIII. 16. 17. 18.) nous offre la description d'un autre végétable, dont l'accroissement est tout aussi rapide, & la durée tout aussi courte, & avec lequel est comparé le bonheur des injustes, & des oppresseurs. Ce végétable est flétri par la chaleur. Ce ne sauroit donc être cette *Elkeroa,* qui mettoit Jonas à l'abri du soleil brulant. Il faut que ce soit une plante, qui couvre & tapisse, en peu de temps, des jardins entiers,

qui pousse ses racines dans les tas de pierre, & qui, pour parler avec le Poëte, mord dans les murailles bâties de pierre. (*) Je penserois au lierre, si la plante en question n'étoit décrite comme passant en très-peu de temps. Voici le passage, tel que je crois qu'il devroit être traduit. Il est dit de l'injuste: *Il verdoie avant le soleil,* c'est-à-dire, avant que le soleil d'été darde sur lui ses rayons ardents, lesquels, accompagnés peut être d'un vent d'Est, qui souffle pendant plusieurs jours de suite, le font secher. *Il s'étend au dessus des jardins. Ses racines entortillées s'entrelacent dans les tas de pierre. Il se prend aux murailles de pierre. Mais lorsque* (soit le *soleil*, soit le *vent d'Est*, soit quelque autre chose,) *le frappe & le fait disparoître de sa place, cette place dit: Je ne le connus point.* Quelle peut-être la plante, dont cette image est empruntée? Un peu auparavant l'injuste fortuné étoit comparé à la tige du Papyrus, & au joncs, qu'un manque d'humidité fait aussi-tôt sécher.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## LXXXVIII.

### *De la Lumiere Boréale, & de l'Atmosphere d'Arabie.*

Voit-on quelquefois en Arabie des Aurores boréales? Si cela étoit, je serois curieux de voir une description exacte de ce phénomene, dans laquelle on déterminât en même-temps les régions du ciel, où ce phénomene se montre. Comment les Arabes le nomment-ils, & qu'en pense le vulgaire?

J'ai consulté sur cet article Mr. le Professeur *Mayer*, pour savoir s'il jugeoit peut-être ma question inutile, & s'il pouvoit la décider d'avance. La grande sérénité de l'air le fait douter, qu'il paroisse des Aurores Boréales en

(*) Je compare ici le verbe hébreu חזה avec le verbe arabe حزن, *mordere, pangere.*

en Arabie; mais il ajoute cependant cette queſtion: les étoiles fixes, ſurtout celles, qui paroiſſent a l'horizon, ou près de l'horizon, ne ſemblent-elles pas avoir une lumiere étincelante? J'exprimerai ſa queſtion dans une note, en me ſervant de ſes propres termes. (*)

Voit-on en Arabie des nuages, qui demeurent long-temps ſuſpendus dans l'air; ou bien le ciel eſt-il réguliérement ſerein pendant le jour?

Je l'avoue, ce qui m'a principalement engagé à propoſer mes queſtions, c'eſt ce que dit Moyſe d'une colonne de nuée & de feu. Aucun connoiſſeur de l'Hiſtoire Naturelle ne s'aviſera de chercher ici une colonne proprement dite, ſur-tout puiſqu'ailleurs les monuments anciens ſont mention d'un nuage, qui ombrageoit le camp, & le garantiſſoit des ardeurs du ſoleil. (**) Il ſemble plutôt, que עמוד ענן ne ſignifie autre choſe qu'une *nuée conſtante*, qui ſuivoit le camp des Iſraélites, & qui pendant la nuit jettoit un éclat lumi-

(*) Quelques Voyageurs ont obſervé, que dans certaines régions d'Egypte, d'Arabie, & du pays d'Irak, les étoiles fixes ne paroiſſent point étinceler & trembloter pendant la nuit, comme dans les contrées de l'Europe. Or on demande:

1. Ce phénomene eſt-il vrai?
2. Quelles ſont les contrées, où ce phénomene a lieu?
3. Les étoiles ne ſont-elles pas étincelantes dans ces pays, lors-même qu'elles ſont près de l'horizon; ou à quelle hauteur au deſſus de l'horizon ceſſe leur étincellement?
4. Le lever & le coucher du ſoleil & de la lune ne ſont-ils pas accompagnés d'un phénomene particulier dans ces pays? Par exemple, ne voit-on pas quelquefois l'image de ces aſtres comme coupée par des taches opaques, mobiles & paralleles à l'horizon, comme on le remarque aſſez fréquemment chez nous?
5. Un obſervateur, qui ſeroit ſur les lieux, ne ſeroit-il pas plus à portée de rechercher la cauſe de ce défaut d'étincellement?
6. Les cantons, où l'on ne voit pas étinceler les étoiles, ſont-ce les mêmes, où il ne pleut jamais ou fort rarement, & où le ciel eſt conſtamment ſerein?
7. Ne pourroit-on pas lever une carte ou un plan géographique, & marquer à peu près les limites de tout le diſtrict, dans lequel les pluies & le ciel nubileux ſont ſi rares?

(**) Pſ. CV. 39. Eſ. IV. 5. 6. Sap. X. 17. XVIII. 3. XIX. 7. 1 Cor. X. 2.

mineux. Mais je ſouhaiterois d'être inſtruit, ſi ces phénomenes s'accordent avec l'Hiſtoire Naturelle de l'Arabie, & pourroient au moins avoir eu lieu dans un eſpace étroit, où demeuroit un peuple ſi nombreux, & ſi par conſéquent ce qu'il y a eu de miraculeux pourroit n'avoir conſiſté qu'à fixer & rendre ſtable un objet variable en lui-même: ou ſi au contrarie ce phénomene eſt oppoſé à la nature de l'air & du ciel de l'Arabie.

Il eſt bien clair, que le meilleur moyen de réſoudre ces queſtions, pour autant qu'elles doivent répandre du jour ſur le récit de Moyſe, c'eſt d'examiner les pays mêmes, où les Iſraélites ont erré autre fois. Cependant les Naturaliſtes ne laiſſeront pas d'étendre leur curioſité juſqûes ſur l'Arabie, qui eſt plus méridionale. Au reſte il me ſemble avoir lu, que dans ce diſtrict de l'Arabie, que l'on a coutume d'enviſager comme une partie de l'Idumée, & dont les Iſraélites ont fait le tour, l'air n'eſt pas auſſi ſerein, qu'on le dit être dans quelques autres pays, ſitués ſous le même climat. Auſſi les montagnes & le voiſinage de la mer rouge & la mer morte ne me rendent pas la choſe incroyable. Il eſt donc à préſumer, qu'en répondant à cette queſtion il faudra diſtinguer entre les contrées de l'Arabie.

## LXXXIX.

### *De la Roſée.*

Les avis, que nous recevrons ſur l'abondance ou le défaut des Roſées dans l'Arabie déſerte, nous ſeront extrêmement agréables, puiſqu'il y a des relations de voyage, qui donnent à ces ſtériles régions des Roſées très-abondantes, tandis que *Chardin* ſemble en nier l'exiſtence dans les Provinces de la Perſe, ſituées environ au même degré de latitude méridionale, quand les plus grandes chaleurs arrivent. Mais il faudra probablement faire auſſi attention aux vents d'Eſt, dont le ſouffle aride fane & deſſeche tous les végétaux, ce qui doit néceſſairement faire une différence conſidérable. Là, où toutes les plantes ſont converties en foin, je ne conçois aſſurément pas, qu'il puiſſe y avoir de la Roſée: comme je ne conçois pas non plus,

plus, que là, où il reste encore des plantes dans un endroit, la Rosée puisse s'empêcher de transpirer de ces plantes, & de s'y attacher.

La question sur l'origine de la Rosée sera peut-être encore susceptible de quelques nouvelles expériences dans l'Arabie. Il s'agit de savoir si elle transpire des plantes, & se répand ensuite en vapeurs & en brouillards: ou bien si elle tombe de l'atmosphere. Comme j'ai vu, que des Physiciens même embrouillent le sujet de la question, qui semble être clair, & que pour prouver, que la Rosée tombe, ils avancent plusieurs choses, qui prouvent simplement, que vers l'aube du jour l'air est humide, & que cette humidité s'attache aux objets terrestres: je prie nos voyageurs d'observer soigneusement, si cette humidité n'est point montée de la terre, ou si elle ne pourroit pas avoir été amenée latéralement par le mouvement de l'air: car il saute aux yeux, que la Rosée éleve des brouillards, & qu'ainsi l'air doit devenir humide. Je souhaiterois, que l'expérience si connue, que l'on fait avec un récipient de verre, fût essayée, & que l'on prît garde à l'effet de cette expérience, non-seulement dans des lieux, où la Rosée abonde, mais encore dans ceux, où il ne croît absolument rien, & enfin dans ceux, où il y a quelques buissons isolés, bas & arides. (*)

## XC.

### *De l'* ארז*, si c'est le Sapin ou le Cedre?*

Mr. le Professeur *Forskäl* est au fait de la controverse encore indécise, que l'on agite sur le mot *Erez* (ארז). *Celsius* soutient, que c'est le Sapin, opinion nouvelle, mais soutenu de preuves très-fortes: *Hierobotanic.* Lib.

(*) Mr. le Médecin *Roederer* est curieux de savoir, si dans ces pays la Rosée est moins nuisible que chez nous, à ceux, qui dorment dans les champs, lorsqu'elle s'éleve.

Lib. I. p. 106-134.) & Mr. le Confeiller aulique *Trew*, dans fon Hiftoire des Cedres du Liban, (*Hiftoria Cedrorum Libani*,) défend, par des raifons également folides, l'opinion ancienne & commune, & explique Erez par le grand Cedre, *Cedrus Libani conifera.* Ne feroit-il pas poffible de nous apporter de l'Orient des preuves, qui terminent cette difpute ? Peut-être s'y trouve-t-il une preuve décifive, qu'il m'eft impoffible de deviner dans mon cabinet. Je marquerai cependant les points, qui me paroiffent dignes de recherche, & qui pourroient frayer le chemin à la vérité.

Voici d'abord les arguments, qui femblent prouver pour le Cedre.

1) L'autorité de tant de verfions anciennes. Eft-il croyable, que tous ces Interpretes fe trompent unanimement au fujet d'un arbre fi célebre?

Cet argument, je l'avoue, feroit affoibli, fi le κέδρος des Septante ne fignifioit pas en Grec la *Cedrus conifera*, mais le petit Cedre, ou la *Cedrus baccifera*, & qu'ainfi les Anciens ne s'accordoient pas fi bien dans leurs explications, qu'il femble au premier abord.

2) Le Bois d'*Erez* nous eft repréfenté comme le bois de charpente le plus exquis, & qui faifoit partie du luxe & de la fomptuofité, que Salomon étaloit dans fes bâtiments. Il femble, que ceci ne convient pas au Sapin, puis que la Paleftine fournit du bois tout auffi bon pour la charpente, & même beaucoup meilleur que le Sapin, le Chêne, par exemple, & le Noyer.

Peut-on objecter quelque chofe à cela? Le bois d'une certaine efpece de Sapins a-t-il dans l'Orient un prix de préférence, foit à caufe de fa qualité intrinfeque, foit à caufe de fa longueur, foit uniquement par un effet de l'opinion & de la mode? De quel bois fe fert-on dans l'Orient pour la charpente, & quel eft celui, dont on fait grand cas?

3) Le Prophete Ezéchiel (c. XXXI. 5. 6. 8.) célebre les branches élevées & touffues de l'arbre *Erez*. Il dit, que les bêtes des forêts font leurs petits fous l'ombre de fes feuilles, ce qui convient parfaitement au grand Cedre, mais ne convient guere au Sapin, dont

un

un ſeul ne ſauroit ombrager le lieu, où il eſt planté.. Cette preuve, ſur laquelle Mr. le Docteur Trew inſiſte, me paroît presque irréfutable.

Paſſons aux arguments, que l'on allegue en faveur du Sapin, & contre le cedre.

1) Le Liban eſt couvert de forêts de Sapins; mais il ne porte que des Cedres ſolitaires répandus çà & là.

On replique ordinairement, que c'eſt peut-être Salomon, qui a détruit ces forêts de Cedres, en les prodiguant dans ſes vaſtes édifices, & en négligeant de réparer cette perte par de nouvelles plantations. Mais comme ceci ne ſeroit pas un preuve de ſa ſageſſe; on impute encore cette dévaſtion aux ravages des Sarrazins; ce qui en effet a beaucoup plus de vraiſemblance. Les voyageurs examineront, ſi cette derniere conjecture eſt bien ou mal fondée. N'y a-t-il pas d'autres contrées de l'Orient, où la *Cedrus conifera Libani* ſe trouve en abondance?

2) Le mot arabe ارز ſignifie le Sapin, comme *Celſius* croit l'avoir clairement montré. Ses preuves ſont tirées des livres botaniques des Arabes. Mais comme les Botaniſtes donnent à pluſieurs mots d'autres ſignifications, ou du moins des ſignifications plus reſtreintes, que le langage ordinaire, & que probablement la Bible eſt écrite dans ce dernier langage: on demande ſi les Arabes, dans la vie commune, & lorſqu'ils ne s'expriment pas en termes ſcientifiques, emploient le mot ارز dans un ſens plus étendu, de maniere que les Cedres ſoient compris dans le ſens de ce mot. Cela me paroît probable, parce que les Interpretes Arabes de la Bible, qui ne ſe feront pas ſi fort éloignés de l'idée du reſte des Anciens, pour penſer à autre choſe qu'aux Cedres, ont pourtant conſervé le mot ارز: & c'eſt ce que font même ceux, qui n'ont pas eu ſous les yeux le texte hébreu, mais la verſion des Septante, & y ont lu κέδρος, comme par exemple le Traducteur des Pſeaumes: d'où l'on pourroit même conclure, que le mot arabe ارز a renfermé auſſi dans ſa ſignification le Cedre des Grecs (*Cedrus baccifera*), qui appar-

 tient

tient à la claſſe des Genevriers. Mr. le Conſeiller aulique *Trew* aſſure avoir entendu dire à Mr. *Schultz*, Miſſionnaire auprès des Juifs, que les Arabes donnent encore au Cedre le nom de ارز. Mais je ſouhaiterois de voir cette relation confirmée par de nouveaux témoignages; puiſqu'il ſe pourroit, que Mr. *Schultz* n'eût parlé que des Arabes, qui habitent le Liban, & qui montrent aux Voyageurs curieux les Cedres épars ſur cette montagne. Or il n'eſt point douteux, que ces Arabes ne nomment les arbres, comme l'étranger voudroit qu'ils fuſſent nommés: & en général ces gens, qui dans la Paleſtine conduiſent les Voyageurs, ſont réputés pour diſpoſer à leur gré des noms de la Bible, & pour les appliquer aux objets ſelon leur fantaiſie. Mais ſi l'Arabie produiſoit auſſi des Cedres en d'autres endroits, ou ſi du moins les Arabes connoiſſoient cet arbre, & ſi dans l'intérieur de l'Arabie ils le nommoient ارز, cela ſeroit déciſif.

3) Selon Ezéchiel, (XXVII. 5.) on faiſoit les mâts de l'arbre *Erez*, à quoi ſans doute le Sapin eſt infiniment plus propre que le Cedre.

Si, en travaillant à réſourdre la queſtion précédente, on trouvoit, que ارز comprend dans ſa ſignification & les Sapins & les Cedres, cette objection de *Celſius* contre les Cedres tomberoit d'elle même: &, toutes les fois que le mot d'*Erez* eſt dans la Bible, il faudroit le prendre dans le ſens, qui conviendroit au ſujet, auquel il eſt appliqué.

Ces preuves ſe balancent tellement, que je douterai, juſqu'à ce que les voyageurs les décident.

Comme je crois, que les voyageurs portent avec eux l'*Hierobotanicum* de *Celſius*, je compte auſſi, qu'à cette occaſion ils vérifieront autant qu'il ſera poſſible ce qu'il dit du ברוש, Tom. I. p. 74.

Mais leur voyage n'étant point dirigé vers le Liban, je ne propoſe point de queſtions ſur l'épaiſſeur & la hauteur des plus grands Cedres de cette montagne, leſquelles dimenſions Mr. le Conſeiller aulique *Trew* deſireroit de

de voir déterminées ſelon une meſure fixe; mais je ne propoſerai que les queſtions ſuivantes, qui, comme je l'eſpere, pourront être réſolues, ſans qu'il ſoit néceſſaire de viſiter le Liban.

1) Quels ſont les arbres, qui s'appellent chez les Arabes أرز? Cette queſtion regarde principalement le Sapin, la *Cedrus Libani conifera*, & la *Cedrus baccifera*, qui appartient à la claſſe des Genevriers.

2) Leſquels de ces arbres ſont nommés أرز par les connoiſſeurs, & dans le ſens le plus propre de ce terme?

3) Quel arbre eſt nommé ברוש ou ברות? On voit le mot بروت dans la Verſion Arabe, 1 Chron. XXV. 18. & ce mot paroît d'autant plus appartenir à la langue arabe, que dans ce paſſage on ne trouve ni ברוש, ni rien qui en approche, dans le texte hébreu.

4) Que veut dire Ezéchiel (XVII. 3.) par צמרת הארז, *la laine des Cedres*, dont le Cedre ſe reproduit. Cette expreſſion revient au Chap. XXXI. 3. Et ce dernier chapitre mérite ſur-tout d'être lu avec attention, & d'être éclairci par l'hiſtoire naturelle du Cedre.

5) Que ſignifie, par exemple, au verſet même, que je viens de citer, אשור ארז? Le nom *Aſchur*, qui probablement s'écriroit en Arabe أشوري, eſt-il approprié à une certaine eſpece de Cedres, à cauſe de leur extrême beauté, ou par ce qu'ils ſont plus droits que les autres?

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XCI.

*Du Bois Almuggim, ou Algummin.*

*Celſius*, dans la premiere partie de ſon *Hierobotanicon*, p. 171. diſſerte amplement & ſavamment ſur le Bois אלמגים ou אלגומים, que Salomon doit avoir fait venir de l'Orient: mais ſans nous montrer une voie ſûre, pour découvrir la vérité. Car après avoir ramaſſé pluſieurs explications, & nommé pluſieurs ſortes de Bois précieux, dont la plûpart ont un

droit égal de prétendre à l'honneur d'avoir été tirées d'Ophir par Salomon, il ne fournit aucune raifon décifive puifée dans la Philologie, mais il choifit le Bois de Santal fur une fimple conjecture.

Je penfe, que les voyageurs pourront découvrir quelque chofe de plus certain dans l'Arabie heureufe: car la premiere fyllabe *Al* femble indiquer, que c'eft un nom arabe, & felon le témoignage de la Bible ce Bois précieux doit être venu d'Ophir, c'eft-à-dire de cette contrée de l'Arabie, fi renommée autrefois pour l'or, qu'elle produifoit. C'eft dans ces contrées, que je prie les voyageurs de chercher ce que nous ne faurions trouver en Europe par nos méditations.

Comme la Bible ne nous donne pas la moindre defcription de ce Bois, il s'agira presque uniquement de rechercher, fi le nom s'eft confervé dans quelque dialecte populaire comme le nom d'un bois précieux, après avoir difparu depuis long-temps des Dictionnaires Arabes. Des conjectures & de fimples énumérations d'un plus grand nombre d'efpeces de Bois précieux, que n'en rapporte *Celfius*, ne ferviroient qu'a nous rendre plus incertains & plus embarraffés à choifir entre tant de curiofités.

La feule defcription, qu'il feroit peut-être utile de confulter, & de comparer avec la Nature, c'eft celle de *Jofephe*, (*) quoique je ne puiffe pas du tout garantir, qu'il ait connu le véritable *Almog* ou *Algomm*; lui, qui, comme d'autres de fes contemporains fe trompe fi fouvent dans l'explication des termes hébreux, & nous donne par là à connoître, qu'il n'avoit pas fucé la langue hébraïque avec le lait. Cependant, comme cette fois ci il s'exprime comme s'il étoit fûr de fon fait, & que *Celfius* a entiérement négligé de donner une defcription de ce Bois remarquable, je la placerai ici pour l'ufage des voyageurs, qui problablement ne font point munis de l'ouvrage de *Jofephe*.

Mais je dois avertir auparavant, que Jofephe appelle l'*Algummim* en Grec

(*) Antiquit. Lib. VIII. c. 7. §. 1.

Grec ξυλα πευκινα ou πευκας; ce que je traduis ici par *bois de torche* ou *bois résineux*, parceque je ne puis examiner moi-même, quel arbre ces noms désignent dans le Grec ordinaire, & parceque d'ailleurs *Josephe* avertit, que par là il n'entend pas la sorte de bois, que l'on appelloit communément ainsi en Grece, mais un bois étranger, dont la vraie sorte ne parvient guere en Europe. Cependant la πευκη ordinaire des Grecs semble être l'arbre, qui porte le Pignon, ou la Cedre de Sibérie, à ce que d'autres m'apprennent.

Après avoir donc raconté, que Salomon avoit fait venir de la contrée si fertile en or une grande quantité de bois de torche, ou de bois résineux, & qu'il l'avoit employé pour en faire des colonnes du Temple, & des instruments de Musique, Josephe continue ainsi: *Que personne ne s'imagine, que ce bois de torche ressemble à celui, que l'on appelle aujourd'hui de la sorte, parce que les marchands lui donnent ce nom, pour exciter l'admiration des acheteurs. Car il ressemble plutôt au bois des figuiers;* (*) *à cela près qu'il est plus blanc & plus reluisant. J'ai cru, que l'amour du prochain m'obligeoit à ne pas laisser mes Lecteurs dans l'ignorance sur la nature & les caracteres distinctifs de ce Bois, dans un endroit, où l'histoire de la vie de Salomon me donnoit occasion d'en parler.* Il paroît donc, que les propriétés suivantes doivent se trouver dans l'Algummim.

1) Il doit croître non seulement au delà de la mer des Indes, mais encore dans l'Arabie, qui produit de l'or, ou au moins sur les montagnes.
2) Son bois doit être de couleur très blanche. Ce caractere donne du moins l'exclusion au santal rouge & au santal jaune. Ce pourroit être le santal blanc: mais, si je ne me trompe, nous avons besoin d'être instruits plus particulierement sur ce sujet.
3) Il doit être susceptible de polissure.
4) Il doit être assez précieux, pour que le marchand trouve son profit à le

---

(*) Ἐκεῖνα γάρ τὴν μὲν ἰδέαν ἐμφερῆ ταῖς συκίναις γίνεται. C'est pour justifier ma traduction que je transcris ce passage en Grec: car le Traducteur Latin dit précisément le contraire.

à le transporter du pays, & pour qu'il soit tenté d'en faire un commerce frauduleux. Au reste il n'y a pas un mot ni dans la Bible ni dans *Josephe*, qui puisse seulement faire soupçonner, que ce soit un bois odoriférant, quoiqu'à la vérité il ne s'y trouve rien non plus, qui tende à le nier.

5) Il doit être fort résineux, puisqu'il prend son nom des résines & des torches.

Une des façons d'écrire son nom hébreu אלגומים me fait même conjecturer, que ma question entiere pourroit déjà être contenue dans celle, que j'ai faite sur l'Encens. (Art. XXIX.) Car Gummi ou κόμμι étant vraisemblablement un mot oriental, & selon *Suidas* un nom de l'encens, l'arbre Algomm pourroit bien être l'arbre de l'Encens, pourvu que d'autres circonstances s'accordent avec cette idée. Ce n'est pas ici mon dessein d'étaler des conjectures: mais comme celle-ci est tout-à-fait neuve, & qu'elle acquiert du poids à mes yeux, parce que Mr. le Professeur *Buttner*, à qui j'en fais la lecture, m'interrompt précisément au mot Encens, & qu'il le nomme lui-même; je hazarde de la communiquer aux voyageurs. Qui fait, si elle ne les conduira pas à découvrir la vérité! Si elle ne le fait pas, j'y renoncerai sans y insister d'avantage.

Le passage 2 Chron. II. 8. peut tellement embarrasser ou favoriser les voyageurs dans leurs recherches, qu'il faut que j'en dise quelque chose. L'Algum y est représenté comme une production du Liban, tandis que selon le premier Livre des Rois (1 Rois X. 11. 12.) & selon *Josephe*, cet arbre semble avoir été entiérement étranger à la Terre Sainte. Supposé donc que l'on trouvât un arbre de ce nom dans l'Arabie méridionale, & que l'on fût bien assuré que cet arbre ne croît point sur le Liban, je prierois les voyageurs de ne point s'arrêter au premier passage. Les Livres des Chroniques ont été plus fautivement copiés par les Juifs, que le reste de la Bible: peut-être que l'Algummim, n'a été placé sur le Liban que par les Copistes. Cependant il se pourroit aussi, que ce passage réuni avec la description de Josephe frayât le chemin à la découverte de la vérité. Car tout comme πεύκη

en

en Grec ſignifie tout-à-la-fois un arbre connu, & un arbre entiérement étranger; il ſeroit poſſible de même, qu'Algom fût le nom d'un arbre du Liban, & encore celui d'un autre arbre de l'Arabie heureuſe, qui eût quelque reſſemblance avec le premier, mais dont le bois fût beaucoup plus précieux.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XCII.

*De la Souris montagnarde à deux pieds, nommée par les Arabes* يربوع.

La Souris *Jarbo*, (يربوع) ſi commune en Arabie & en Egypte, cette ſouris, dis-je, qui marche ſur ſes deux pattes de derriere, n'eſt plus inconnue en Europe, depuis que *Corneille le Brun*, (*) *Nicolas Haym*, (**) & *Haſſelquiſt*, (†) en ont donné la deſcription, deſſiné ſa figure, & diſpenſé par là les voyageurs d'une peine, dont je les prie ordinairement de ſe charger, quand il s'agit d'autres animaux de l'Orient. Cependant cet animal ſi ſingulier, auquel les Proverbes de Salomon accordent une place ſi diſtinguée parmi les animaux les plus intelligents, (††) mérite bien, que nous propoſions quelques nouvelles queſtions ſur ſon ſujet.

1) Il paroît, qu'il vaudra la peine de l'anatomiſer, comme l'Académie de Paris a anatomiſé quelques animaux. Et je prierois Mr. le Docteur *Cramer* de ſe charger de ce ſoin. La peine ne ſauroit être grande, & l'on verroit avec plaiſir, qu'il apportât quelques ſquelettes pour le Cabinet Royal de Copenhague. Je crois même, d'après

(*) Voyage du Levant p. 406. fig. 210.

(**) Abridgment of the British Treaſury p. 85. du texte anglois, & p. 124. du texte italien.

(†) Reſa til heliga Landet p. 209. 210.

(††) Prov. XXX. 26.

d'après les relations de *le Brun* & de *Hasselquist*, qu'au retour des voyageurs l'animal pourroit être transporté en vie dans une cage, qu'il ne pût ronger de ses dents ni rompre de ses pattes. Mais il faudroit en prendre plusieurs, parce que l'on pourroit en perdre quelques-uns en chemin.

2) Le Jarbo est-il un animal, qui rumine?

3) A' quoi lui sert la longueur extraordinaire de sa queue? Est-ce une sorte de gouvernail, qui dirige les sauts, que cet animal est obligé de faire, parce qu'il ne se sert point de ses pieds de devant pour marcher? ou l'employe-t-il, pour suspendre son corps?

4) Est-il vrai, qu'il perce même les pierres? ou ne creuse-t-il que la terre des montagnes? car il est à observer, que *Shaw* ne l'a jamais trouvé dans les rochers. (*)

5) N'est-ce pas là cette espece de Souris, qui, quatre siecles avant Mahomet, causa, en creusant une digue, la fameuse inondation, qui s'appelle سيل العرم, & qui avant les temps de Mahomet faisoit Epoque dans l'histoire des Arabes? Il est vrai, que les Historiens de cette nation n'emploient que le mot جرذ, qui n'est qu'un nom général, ou qui même, selon *Shaw*, p. 321., signifieroit une autre espece de Souris. Il me semble cependant que toutes les circonstances du fait présentent à notre esprit la Souris bipede. Quant à l'inondation, j'y reviendrai dans un Article à part.

6) L'économie & le naturel de cet animal, dont l'intelligence est tant vantée par les Ecrivains Arabes, méritent une description plus détaillée, que ne l'est celle, que *Hasselquist* nous en a fournie.

Est-il vrai, que les Jarbo placent des sentinelles, sur lesquelles ils se vengent, lorsque par leur négligence la troupe bipede est surprise?

7) Pré-

(*) P. I. p. 322. de l'Edition Françoise.

7) Préparent-ils leur manger pendant l'hyver? C'est-ce que *Pline* semble dire, Lib. VIII. c. 37.

8) Est-il vrai, qu'ils creusent soigneusement leurs cavernes de façon à y ménager plusieurs sorties? Les Arabes prétendent, qu'il y en a une du côté de chaque plage du Ciel; & d'après certains récits il semble, que chaque sortie a sa sentinelle: & qu'au sifflement d'une de ces sentinelles, ou à tel autre signal donné, les Souris décampent vers les sorties opposées. Qu'y a-t-il en ceci de vrai, & de fabuleux? & quelle est la structure entiere de la caverne du Jarbo?

9) Oserois-je prier nos voyageurs, de me rendre plus intelligible une expression syriaque par l'histoire de cet animal, à laquelle probablement cette expression se rapporte? ܡܦܩܢܐ ܕܪܘܚܐ, *la sortie contre le Vent*, ou pour ainsi dire, la retraite, la fuite, signifie chez les Syriens *la Justification*, l'action de se justifier.

10) Les Arabes racontent, que le Jarbo bouche les entrées de sa caverne d'une espece de rempart de terre dure, à peu près comme font les marmottes en hyver. Cela me paroît encore obscur; car comment peut-il s'échapper assez vîte par le trou bouché? Ne boucheroit-il les avenues qu'en certains temps, lorsqu'il a déja amassé ses provisions? ou ne boucheroit-il qu'une seule avenue?

11) La chair du Jarbo fait une nourriture fort ordinaire chez les Arabes. Comment le prend-on, puisqu'on le dit être d'une si grande vîtesse?

12) Les Juifs parlent de l'achat des lieux, où le Jarbo a ses allées & ses venues. Cet usage a-t-il encore lieu dans l'Arabie? Ne s'applique-t-on pas plutôt à extirper des terres cultivées cette engeance de Souris?

13) Selon *Hasselquist*, le Jarbo doit avoir le poil mollasse, & selon *Pline* on diroit, que c'est le contraire. Car ce dernier dit: *Aegyptiis muribus durus pilus, sicut herinaceis, iidem bipedes ambulant, ceu Alpini quoque*, Lib. X. cap. 65. Lequel de ces deux

 auteurs

auteurs a raifon? ou comment fauver cette contradiction? Y a-t-il deux fortes de ces Souris bipedes, dont l'une eft décrite par *Hasfelquift*, & l'autre par *Pline*? ou *Pline* a-t-il oui parler de deux fortes de Souris d'Égypte, dont l'une a la peau femblable à celle du hériffon, & dont l'autre feroit notre Souris à deux pattes? Et a-t-il confondu dans fes recueils ce qu'il auroit dû diftinguer?

Dans le premier de ces deux cas, je fouhaiterois, que l'on donnât la defcription de l'efpece de Jarbo de *Pline*, qui auroit été inconnu à *Haffelquift*, & que l'on examinât fur-tout, fi la reffemblance de fa peau à celle du hériffon eft affez frappante, pour qu'il ait pu être nommé *herinaceus* par les Latins.

14) Χοιρογρύλλιος, le nom grec du Jarbo, s'eft-il confervé dans la langue Cophte? Je fuis curieux de le favoir, parce que je crois, que ce nom n'a été inventé que par des Grecs Egyptiens: tandis que, felon le témoignage de St. Jérôme, le même animal chez les Grecs de Syrie s'appelloit ἀρκτομῦς. Il eft vraifemblable, qu'en Grece même, où il étoit étranger, il n'avoit point de nom, & pouvoit quelquefois être compté parmi les lievres, avec lefquels fa tête, fes oreilles & la fituation du corps dans fon gîte lui donnent affez de rapport. Le développement de ce fujet ferviroit à nous éclairer fur le fens des anciennes verfions. Et c'eft peut-être par elles feules, que nous pouvons décider cette autre queftion, à favoir, fi le Jarbo eft le שפן des Hébreux.

15) C'eft précifement fur ce dernier point, que je defirerois d'acquérir plus de certitude, que jufqu'ici nos Savants d'Europe n'en ont pu y répandre. *Bochart* foutient, que le שפן des Hébreux, (Lévit. XI. 5. Pf. CIV. 18. Prov. XXX. 26.) eft la Souris des montagnes, ou le Jarbo lui-même. Ceci me paroît très-vraifemblable, bien plus vraifemblable que l'opinion ordinaire, qui fe borne aux lapins, connus parmi nous en Europe. Cependant comme ces trois paffages difent trop peu de chofe du שפן, pour nous autorifer à donner l'exclufion aux lapins, je ne faurois regarder

la

la queſtion comme bien décidée, avant que d'être aſſuré, que le mot שפן ſubſiſte encore dans quelque Province d'Arabie ou de Syrie, & qu'il déſigne l'un ou l'autre de ces animaux. Au reſte, je ne demande point de pures étymologies, fuſſent-elles encore meilleures que celles, que *Bochart* a imaginées. Si elles pouvoient me ſatisfaire, j'en trouverois aiſément une, ſans quitter mon cabinet, dans le verbe سفن *ratiſſer*.

16) La ſeule objection contre l'explication de *Bochart*, qui puiſſe paroître de quelque importance, eſt celle, qui a été faite par *Shaw*. Cet auteur ſoutient, qu'il n'a jamais trouvé le Jarbo dans les rochers, mais toujours dans des terres argileuſes ou ſablonneuſes. De là vient, qu'il aime mieux entendre par le *Schafan* des Hébreux un certain animal, qui établit ſa demeure dans les rochers, ayant auſſi les pieds de derriere plus longs que ceux de devant, que dans l'Orient on appelle l'Agneau d'Iſraél, (*Daman Iſrael*) & que l'on voit par troupes ſur le Liban & ſur d'autres montagnes.

Quoique je ne ſaurois croire, que la Souris Jerboa creuſe les pierres & les rochers, j'ai pourtant bien de la peine à me mettre dans l'eſprit, qu'elle n'habite point les montagnes, tandis que les Ecrivains Orientaux ſemblent l'aſſurer ſi poſitivment. Peut-être eſt-ce un pur hazard, qui empêcha *Shaw* de rencontrer cet animal dans des montagnes. Je prie les voyageurs de nous donner quelque certitude ſur ce ſujet, & d'examiner en même-temps, ſi cet Agneau d'Iſraël, à qui *Shaw* accorde des prétentions au titre de Jarbo, manifeſte cette ſagacité analogue à la raiſon, qui eſt ſi fort admirée dans les Proverbes de Salomon, & attribuée au *Schafan*.



## XCIII.

*De quelques Termes des langues Orientales, par lesquels le mot hébreu* שפן *a été traduit.*

Le dernier membre de la question précédente me rappelle certains termes, que les Versions Orientales substituent au mot hébreu שפן. S'il reste encore actuellement des traces de ces termes, ce que je n'oserois espérer de tous, je souhaite de savoir si c'est la Souris à deux pattes, ou tel autre animal, que ces termes désignent. Les voici.

1) ܚܓܣܐ, en Syriaque & en Chaldaïque חגס. Il semble, que la lettre *Chet* soit une lettre servile, comme elle l'est dans quelques mots à quatre consonnes: & que l'on auroit pu également écrire גס, comme cela se voit une fois dans le Thalmud.

2) טפזה en Langue Chaldaïque & Samaritaine. Dans Jonathan on lit טוזא, ce que j'indique, quoique je le regarde comme fautif. *Scheuchzer* veut comparer avec ce mot celui d'*Ada Tawsani*, nom turc des lapins, tiré de *Meninsky:* mais les voyageurs ne chercheront assurément pas à me donner des éclaircissements puisés dans une langue, qui, dans les mots, qui lui appartiennent en propre, n'a pas la moindre analogie avec l'Hébreu. L'étymologie Chaldaïque, dérivée du verbe *sauter*, & qui convient également à la souris des montagnes & aux lapins, m'est déja connue, & je sais d'avance, qu'elle ne décide de rien.

3) وبر. Je ne doute pas un moment, que ce mot ne soit connu dans la langue arabe, quoique les descriptions, que *Bochart* a extraites des Auteurs Arabes, ne nous apprennent pas avec certitude quel est cet animal. *Bochart* a prétendu en faire la marmotte, (*Mus Alpicus* ou *marmota*) à quoi je ne vois jusqu'ici aucune apparence; parceque le وبر des Arabes doit demeurer dans les maisons, & avoir la queue très-courte.

4) فنك

4) فنك. Les defcriptions imprimées des Arabes ne rendent pas non plus cet animal affez reconnoiffable.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XCIV.

*De l'Inondation connue fous le nom de* سيل العرم.

L'Alcoran (c. XXXIV. 14. 15.) parle d'une Inondation nommé سيل العرم, qui a beaucoup de célébrité dans les Annales de l'Arabie heureufe. L'académie Royale des Infcriptions & des Belles Lettres de Paris a déja prié les voyageurs de reconnoître de près l'endroit où cette Inondation eft arrivée; & je ne ramènerai point ici fes remarques. (*) Je ne ferai qu'y ajouter quelques réflexions, après avoir mis les voyageurs au fait de ce que nous favons de cette Inondation.

Mr. le Profeffeur *Reiske* a recueilli tout ce qui refte de cette hiftoire dans un Programme publié à Leipfick en 1748. *de Arabum Epocha vetuftiffima, ruptura Catarrhactae Marebenfis.* En omettant les prodiges, dont je ne me foucie guere, & ce qui eft dit de la prétendue punition du mépris, que l'on avoit fait d'un certain Prophete, voici à quoi les faits fe réduifent.

Dans une région montagneufe de la Province شحر (*Schichr*) eft fituée la ville, autrefois nommée *Saba*, & qui dans les temps poftérieurs fut nommée *Marib*. Dans la carte de l'Arabie, publiée par *Ifaac Tirion*, je vois cette ville, en avançant dans le pays, marquée au 67e degré de longitude, & au 17e de latitude entre *Hadramaut* & *Dofar*. Près de cette ville, un torrent, forti des montagnes, fe déchargeoit dans un vafte étang, ou plutôt dans un lac, con-

(*) V. le Mémoire de cette Académie, article fecond: *Eclairciffements démandés fur quelques points de Géographie.*

contenu par une digue prodigieuſe, & qu'on prétend avoir été l'ouvrage de *Balkis*, cette Reine de Saba, qui viſita *Salomon.* Cette digue s'élevoit comme une montagne au deſſus de la ville, & les eaux y montoient ſouvent juſq'à vingt braſſes de hauteur. Elle avoit trois écluſes, placées à différentes élévations, au moyen dequoi, ſoit que les eaux fuſſent hautes ou baſſes, on pouvoit toujours arroſer la plaine. On diſtribuoit, par des tuyaux & des foſſés, à chaque terrain la quantité préciſe d'eau, qui lui étoit néceſſaire, & par cette ſage répartition, la plaine, à une demi-journée d'étendue de côté & d'autre, devenoit un vrai Paradis. Il y a un récit, qui porte, que cette digue ne ſervoit qu'à fermer une ouverture étroite entre deux rochers, de façon qu'il falloit, qu'entre ces deux rochers les eaux ſe raſſemblaſſent dans la plaine. Cette digue fut creuſée par les ſouris des montagnes, & les eaux trouvant des ouvertures, qu'il n'étoit pas poſſible de boucher, toute la digue s'éboula, le pays fut inondé, & le torrent, ne pouvant plus être partagé dans les canaux, ſe déborda par tout: ce Paradis devint un déſert, & des tribus entieres furent obligées de chercher de nouvelles habitations. Dans la carte de *Tirion*, je vois près de *Marib* un ruiſſeau ſortant des montagnes, qui dirige ſon cours dans les vallées, qui ſont vers l'intérieur du pays, où il ſe perd ſans écoulement, comme le font pluſieurs autres ruiſſeaux de l'Arabie.

Comme cette contrée touche aux régions fertiles de l'Arabie, il ſemble, qu'elle puiſſe être viſitée ſans danger: & certainement elle en vaut bien la peine pour ceux, qui ont à coeur les progrès de l'Hiſtoire Civile, auſſi-bien que Naturelle. Si je parvenois en ces lieux, les articles ſuivants occuperoient ma curioſité.

1) Cette contrée ſi remarquable mérite non-ſeulement une deſcription géographique des plus exactes, mais je voudrois encore, que le baſſin de cet ancien étang, & tous ſes environs, ſans en excepter aucune montagne ni la moindre colline, obſervés & meſurés par des yeux phyſiciens & géometres, fuſſent décrits avec la derniere préciſion. Jé voudrois ſavoir, p. e. quelle eſt l'étendue de la vallée enfermée entre les deux montagnes, qui faiſoit le réſervoir de

de l'étang; quelle pourroit avoir été l'étendue de la ſurface ſupérieure de cet étang, de cette ſurface, dis-je, qui par ſes évaporations rendoit chaque jour à l'Atmoſphere une partie des eaux amaſſées; de quelle grandeur eſt l'ouverture antérieure des montagnes; quelle eſt la hauteur de ces montagnes aux endroits, où elles ſont les plus voiſines l'une de l'autre; de quelle profondeur eſt la vallée. Ce n'eſt ici qu'un petit échantillon de pluſieurs autres problêmes, qui s'offriront à réſoudre ſur les lieux. J'oſe même demander à nos voyageurs la carte de cette contrée, ſi ſinguliérement intéreſſante.

2) Seroit-il bien vrai, que dans ſon origine la digue eût été un ouvrage de l'art? J'en doute. Car dans ce cas il eut été auſſi facile aux Sabéens de la réparer, après que les eaux l'eurent rompue, qu'il l'avoit été à leurs ancêtres de la conſtruire. Une nation tente l'impoſſible, avant que d'abandonner des terres fertiles, des jardins délicieux, pour errer dans la miſere. Ainſi je m'imagine, que la Nature elle-même avoit élevé cette digue, qui joignoit les deux montagnes, & formoit avec elles une vallée ſans écoulement; mais que l'Art eſt venu à ſon ſecours, en comblant, peut-être des crevaſſes & des inégalités, & en établiſſant les trois écluſes. Suppoſé qu'un pareil ouvrage de la Nature étant creuſé par les ſouris, & l'iſſu étant ouverte aux eaux, la vallée, qui leur ſervoit de réſervoir, ait éprouvé le ſort, que, ſelon moi, éprouveront tôt ou tard les vallées, qui n'ont point d'écoulement; dans cette ſuppoſition je conçois un dégât, dont la réparation pourroit ſurpaſſer les efforts réunis du peuple le plus nombreux. L'aſpect même de ces contrées préſentera à un oeil exercé des raiſons déciſives, que je ne ſaurois peut-être deviner d'avance: p. e. quelques débris de la vieille digue, qui s'avancent des deux montagnes juſques vers le milieu de l'intervalle, qui les ſépare; la proportion de la baſe de ces débris avec leurs pointes; la matiere de ces débris; le calcul de la maſſe de la digue entiere, qui ſe trouvera incomparablement

plus vaſte, ſi elle a été l'ouvrage de la Nature, que ſi elle avoit été conſtruite par des mains d'hommes; la ligne de ſa direction; le cours, qu'a pris le torrent. J'ai beaucoup trop de confiance dans l'habileté de mes amis, pour me donner la peine de pouſſer plus loin l'énumération des circonſtances à conſidérer. Il peut arriver même, qu'aucune de celles, que je viens d'indiquer, mais qu'un objet, qu'ils découvriront ſur les lieux, décidera la choſe.

3) Connoît-on encore, dans ces pays, l'étendue & les limites des terres, qui étoient autrefois fertiles & cultivées? Quel aſpect préſente cette région? De quelle nature ſont les différentes couches de terre? Cette couche de terre fertile, quoique mince, dont il faut néceſſairement que la ſurface ait été autrefois couverte, a-t-elle entiérement diſparu?

4) Les environs du torrent ne peuvent pas manquer d'être encore aujourd'hui fertiles & cultivés; & les montagnes, d'où il tombe dans la vallée, ſont ſans doute tapiſſées de verdure. Je prie nos voyageurs de faire attention aux productions naturelles de ces montagnes. On voit chez nous après pluſieurs ſiecles même ſur de hautes montagnes, où il fait un froid ſenſible, ſur le *Grubenhagen*, par exemple, ſitué à quatre milles d'ici, les reſtes de vieux jardins; & je ne penſe pas, qu'aux environs de Saba la Nature ait été moins libérale à élever les ouvrages de l'art parmi ſes propres ouvrages.

5) Quel eſt le nom du torrent, ou des torrents, en cas qu'il y en ait pluſieurs?

6) Quelle eſt la quantité d'eau de ce torrent? Et de quelle grandeur pouvoit être l'étang, qu'il rempliſſoit de maniere à lui reſtituer ce qui ſe perdoit par les évaporations? La hauteur de vingt braſſes me paroît ſentir la fable: un connoiſſeur verra aiſément, par la poſition des montagnes, juſqu'où les eaux peuvent s'être élevées: & pour ce qui eſt de leur quantité, il eſt clair, qu'il faut avoir égard aux différentes ſaiſons. Les trois écluſes, pratiquées dans

la

la digue, montrent déja, que l'eau doit avoir été à trois différentes hauteurs.

7) Où eſt la ſource du torrent? & quelle eſt la direction de ſon cours depuis cette ſource juſqu'à *Marib*?

8) Quel eſt l'endroit, où il ſe perd à préſent? & combien de chemin fait-il encore, avant que de diſparoître entiérement? Si l'on pouvoit le ſuivre juſqu'à ſa fin, je voudrois ſavoir comment il finit: s'il tarit peu à peu, ou ſi, arrêté dans ſon paſſage par des hauteurs, il ſe perd à la fin dans un marais. Si l'on ne peut faire ces obſervations ſur le torrent de Saba: je prie nos voyageurs de les faire ſur d'autres ruiſſeaux.

9) La Tradition des Mahométans, qui attribue l'élévation de cette digue à la Reine *Balkis*, eſt-elle fondée ou contredite dans la vraie hiſtoire d'Arabie?

10) Ne peut-on pas trouver dans l'Arabie des monuments, qui fixent avec plus de certitude le temps, auquel la digue s'écroula? Cette queſtion eſt d'autant plus importante, que cet écroulement commence une Epoque de l'Hiſtoire Arabe; & il me ſemble, qu'en comparant cette Epoque avec d'autres monuments hiſtoriques, il devroit être facile de découvrir la date de cet événement. Monſieur *Reiske* ſe range à l'opinion de ceux, qui le placent entre les temps de J. Chriſt & de Mahomet: & il penche le plus pour le premier ſiecle de l'Ere Chrétienne. Mais au lieu de rapporter à nos Savants les opinions d'autrui, j'aime mieux apprendre d'eux-mêmes un fait, ſur lequel la diſtance des lieux & la diſette de documents authentiques nous retiennent dans l'ignorance.

11) Si dans ces contrées on trouve encore des décombres de la digue, je ſuis curieux de ſavoir, ſi l'on découvre quelque part une inſcription ſur les pierres. Dans ce cas il ne ſera peut-être pas inutile d'avertir, que, pour déchiffrer ces inſcriptions, on fera bien d'y employer l'Alphabet Ethiopique, outre les Alphabets des langues orientales proprement ainſi nommées.

12) Cette Région auroit-elle été la demeure des Sabéens, que la fertilité de leur pays a rendus si fameux? La ville s'appelloit anciennement Saba: ce n'est que la plus foible conjecture; car nous voyons les noms de שׁבא, שׁבא, & סבא donnés à differents peuples de l'Arabie, Pf. LXXII. 10. Mais ce qui feroit croire, que ç'ait été ici la demeure des vrais Sabéens, c'est la situation de cette ville dans l'Arabie heureuse, dans le voisinage de *Hadramaut*, où en effet le véritable *Saba* doit être situé selon Moyse, Gen. X. 26. 28; c'est la description de cette contrée, que l'on représente comme un Paradis; c'est la Reine Balkis, célebre parmi les Arabes, pour avoir établi la digue.

13) En cas qu'il en fût ainsi, les montagnes, où le torrent prend sa source, feroient peut-être les montagnes d'encens: & par conséquent l'examen de ces contrées auroit une seconde utilité, relative aux articles XXIX. & XCI.

14) Quel est le pays *Schichr?* Seroit-ce le même, qui est marqué sur nos cartes sous le nom de *Seger?* Et alors comment faut-il lire ce nom, qui ne peut pas manquer d'être une fois au moins vicieusement écrit? Est-ce شحر *Schichr*, ou شجر *Schigr (Seger)?* Ce dernier m'a l'air d'être une faute, commise dans nos cartes.



## XCV.

*Des Animaux purs & impurs; des Caracteres, à quoi on doit les discerner; & de la Souillure contractée par l'attouchement de la charogne.*

En parlant d'Animaux purs & impurs, je pose d'abord en fait, que non-seulement les Hébreux, mais tous les peuples, que nous connoissons, partagent les Animaux de la même maniere, quoiqu'ils ne se servent point des mêmes expressions, & que leurs loix n'aient rien statué sur ce sujet. Car chez toutes les nations on est accoutumé dès l'enfance, à se nourrir de cer-

certains animaux, & les Hébreux les nomment des Animaux purs: d'autres au contraire ne servent point de nourriture, on éprouveroit de l'averſion, s'il s'agiſſoit de les manger, & le peuple regarde même leur chair comme un aliment infame & contraire à la nature. Nous n'avons point de termes, pour exprimer cette différence; les Hébreux l'expriment par ceux d'Animaux *purs* & *impurs*; & cette diſtinction a été faite déja long-temps avant les loix de *Moyſe*, & même long-temps avant *Abraham*. Gen. VII 2. Il y a plus. Les animaux impurs, le cheval & l'ane, p. e., tandis qu'ils vivoient, n'étoient point en abomination aux Iſraélites; & ce n'étoit pas un affront pour le plus excellent de tous les animaux, je veux dire, l'homme, que d'être en même-temps l'animal le plus impur, d'après les loix de ce peuple.

En général il ſemble, qu'il ſeroit utile, tant pour perfectionner l'hiſtoire du genre humain, que pour mieux connoître les uſages oeconomiques, que l'on peut tirer du regne animal, que des voyageurs fiſſent attention aux animaux, que chaque nation regarde comme propres à la nourriture. Que de ſoulagements n'auroit-on pas pu ſe procurer dans des temps de famine ou du moins de cherté, ſi les pauvres, dont le goût eſt ſouvent le plus difficile, avoient eu aſſez de courage, pour eſſayer de nouveaux aliments, dont d'autres peuples font peut-être grand cas, & que la Providence ſemble avoir réſervés exprès, pour ſubvenir à l'inſuffiſance de nos aliments ordinaires, qui pourroit bien un jour réſulter d'une population exceſſive du Globe? Même dans des pays, qui ne ſont pas trop peuplés, il peut être important pour la police de multiplier les aliments. Combien de mendiants ſains & robuſtes, qui, ne trouvant point à gagner leur vie, extorquent le pain d'autrui ſans travailler, tandis qu'ils n'auroient qu'à ramaſſer les aliments, dont d'autres nations font uſage? Je n'ai jamais vu les Soldats François aller à la chaſſe des limaçons & des grenouilles, ſans faire cette réflexion.

Mais je prie ſur-tout nos voyageurs de bien obſerver en Arabie, quels ſont les animaux, qui paſſent pour être purs, & quels ſont ceux, qui paſſent pour impurs, parce que cela peut ſervir à éclaircir les loix de Moyſe.

Je ſais bien, que ceux même d'entre les Arabes, qui deſcendent d'*Iſmaël*, ne s'accordent point parfaitement avec les Iſraélites par rapport à leur nourriture: ils mangent, par exemple, le chameau & la ſouris montagnarde; & comme Moyſe vouloit ſéparer ſon peuple de toutes les nations par les loix alimentaires, il falloit auſſi, qu'il lui défendît quelques aliments permis & ordinaires en Arabie, & qui faiſoient même en quelque ſorte la nourriture la plus naturelle & néceſſaire des Arabes. Cependant les aliments des Iſmaélites ont déja plus de conformité avec ceux des Juifs, que n'en ont ceux des anciens Phéniciens, & ceux des anciens habitants de l'Egypte.

Il ne s'agit point ici de ce petit nombre d'aliments, que la Religion interdit aux Arabes, on peut ſans peine apprendre à les connoître dans l'Alcoran: mais il s'agit de ceux, dont ils s'abſtiennent par coutume, ou par une ancienne ſuperſtition, dont l'Alcoran fait quelquefois mention en la condamnant; il s'agit encore de certains aliments extraordinaires pour nous, dont ils ſe nourriſſent.

Parmi les oiſeaux, que Moyſe défend de manger, il y en a, dont la chair eſt ſi dégoûtante, que l'on ne ſe douteroit preſque pas, qu'il eût été néceſſaire de la défendre. Je ne veux pour exemple que l'aigle, qui eſt le premier dans la liſte des oiſeaux impurs. Il ſembleroit cependant par cette défenſe, que ces animaux aient été mangés par d'autres peuples. On peut dire la même choſe de pluſieurs autres eſpeces d'animaux, qui ſont encore plus ignobles, comme des léſards. Y a-t-il des peuples arabes, qui font leur nourriture de ces ſortes d'animaux? Et comment cela eſt-il poſſible à l'égard des aigles, à cauſe de leur mauvais goût? Peut-être qu'à l'égard des oiſeaux de proie, de ceux ſur-tout, qui dévorent les poiſſons, il faut faire une diſtinction entre les différentes ſaiſons de l'année. L'expérience montre en effet, que quelques volatiles, que nous mangeons, ne ſont point mangeables dans certains temps de l'année à cauſe du goût huileux, qu'ils ont alors, tels ſont p. e. les canards ſauvages, les outardes, &c.

Il eſt à préſumer encore, qu'il y aura une différence entre l'Arabie heureuſe,

reuſe, & l'Arabie habitée par les Bédouins, & les voyageurs voudront bien y faire d'autant plus d'attention, que ces Bédouins deſcendent d'Abraham, mais non pas les habitants de l'Arabie heureuſe.

Une bête pure, lorſqu'elle meurt de mort naturelle, eſt-elle regardée comme impure chez les Arabes, au point que celui, qui la touche ou en mange, ſoit ſouillé durant un jour, & doive ſe purifier, ainſi qu'il en étoit parmi les Iſraélites? Et quelles ſont leurs obſervances à l'égard des bêtes impures, qui meurent de maladie, & à l'égard des cadavres humains? Eſt-on ſouillé par leur attouchement? & pour combien de temps? par quel moyen ſe fait l'expiation de cette ſouillure? En cas que leurs coutumes ſoient les mêmes à ces égards que celles des Iſraélites; je ſouhaiterois de ſavoir ſi un animal ſouille auſſi-tôt qu'il eſt mort, on ſeulement quelque temps après: & s'ils comptent auſſi parmi les animaux, qui ſouillent l'homme, ceux, qui ont été déchirés, ou ſimplement ceux, qui ſont morts de maladie.

Perſonne n'ignore, que Moyſe renferme les animaux purs ſous une regle générale. Y a-t-il une régularité ſemblable dans les coutumes des Arabes? Je ſais déja d'avance, qu'ils ne ſuivent point la même loi, que Moyſe préſcrit Lév. XI. 3., parce que ſans cela ils ne pourroient manger le chameau. Mais peut-être qu'en vertu d'une ancienne tradition ils ont partagé la loi de Moyſe, de façon à ne manger d'aucun animal, qui ne ſoit ou ruminant, ou à pieds fourchus.

Ces deux caracteres même ont encore beſoin de quelques éclairciſſements, & quelque inutile que puiſſe du premier abord paroître ma queſtion, je ne laiſſerai pas de demander ce que ſignifie chez les Arabes & chez les Syriens le mot de *ruminer*, اجتر, ܐܬܠܥܣܘܪ. Moyſe compte le lievre parmi les animaux, qui ruminent: ce qui pourtant eſt nié par beaucoup de Naturaliſtes, & par des perſonnes même employées auprès de ces animaux. (*) Que שפן ſoit le lapin ou la ſouris montagnarde, il eſt du moins

(*) Je ne décide pas ici. Les gardes des garennes & des forêts, que j'ai conſultés, ſe contre-

moins encore douteux, si c'est un animal, qui rumine, dans le sens propre du terme. Ainsi la question est, si les Orientaux ont coutume de compter parmi les animaux ruminants ceux, qui après leurs repas remuent la bouche de maniere, que l'on pourroit dire, qu'ils ruminent. Car supposons que les Israélites aient pensé là dessus comme d'autres Orientaux, & qu'ils aient mangé les lievres & les lapins, parce qu'on les mettoit dans la classe des animaux ruminants, il n'étoit pas besoin sans doute, que le Législateur entrât dans une discussion sur cette différence des classes; il alloit plus droit à son but en disant: quoique cet animal rumine, tu n'en mangeras point, parcequ'il n'a pas la corne fendue. Enfin comme, pour ce qui concerne la description du pied, la langue hébraïque est plus riche en mots propres que les nôtres, je voudrois savoir les termes propres, dont se sert la langue arabe, pour exprimer les ongles, le pied des animaux fendu en doigts, la fente supérieure de l'ongle, laquelle ne pénetre pas entiérement, la fente inférieure, & cette pomme molle & épaisse que les chameaux ont sous le pied. Je voudrois voir aussi une nouvelle description du pied des chameaux, & sur-tout de la position, qu'il prend, lorsque l'animal monte quelque hauteur, puisqu'il y a des disputes sur ce sujet, que l'on peut voir dans les Mémoires Anatomiques de l'Académie Royale de Paris.

## XCVI.

*Pavé de Verre des Salles, où est érigé un Trône.*

Il paroît par certaines fables orientales aussi-bien que par quelques passages de la Bible, que l'on pavoit anciennement de verre ou d'autres matie-

contredisent les uns les autres. Peut-être que j'apprendrai quelque chose de plus sûr l'été prochain. On m'a promis d'élever exprès & d'apprivoiser des levraux, & d'observer en quoi consiste cette fonction animale du lievre, que plusieurs gardes des forêts soutiennent hautement être celle de ruminer.

matieres tranſparentes, les Salles, dans leſquelles étoit érigé un Trône. (*) Y a-t-il des reſtes de ce luxe dans l'Arabie heureuſe; en a-t-on au moins conſervé le ſouvenir, indépendamment du Trône de Salomon, dont parlent les Commentateurs de l'Alcoran?

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX XXX

## XCVII.

### *Du Saphir, & du* Lapis Lazuli.

Quoique *Saphir* ſoit ſans contredit un nom oriental, puiſqu'on le trouve déja dans le Pentateuque & dans le livre de *Job*, il n'eſt pas moins certain, que les Arabes l'ont emprunté des Grecs; puiſqu'ils ne l'écrivent point avec la lettre *Sin* ou *Schin*, comme ils feroient, ſi c'étoit un mot propre à leur langue, mais avec la lettre *Tſad*, صفور; outre que la dérivation de ce nom, priſe de la couleur jaune, feroit préciſément la moins convenable à cette pierre. Je voudrois donc ſavoir, quels ſont les noms originaires, dans la langue arabe, que l'on donne à cette pierre en Arabie.

Comme il eſt certain d'ailleurs, que non-ſeulement *Pline*, mais auſſi les Hébreux, comprennent ſous le nom de *Saphir* deux ſortes de pierres tout-à-fait différentes, je veux dire le *Saphir* véritable, & le *Lapis Lazuli*: on demande, ſi en Arabie le même nom eſt auſſi donné à ces deux ſortes de pierre par ceux au moins, qui ne ſont pas préciſément des connoiſſeurs de profeſſion, & qui par conſéquent s'expriment avec plus de juſteſſe.

Y a-t-il des mines d'Arabie, où le *Lapis Lazuli* ſe trouve en grande abondance? Le Livre de Job me le feroit ſoupçonner. (XXVIII. 5.) Dans l'ex-

(*) Je renvoie mes autres Lecteurs à mon Hiſtoire du Verre des Hébreux, *Hiſtoria vitri apud Hebraeos*, paragr. 10. 11.) inſérée dans la quatrieme partie des Commentaires de l'Académie des Sciences de Gottingen.

l'expofé, que l'on y donne, du travail des mines, cette pierre eft trop clairement décrite, pour pouvoir s'y méprendre.

Y a-t-il en Arabie des endroits, où l'on trouve le véritable Saphir?

Ceux, qui ne font pas Marchands bijoutiers de profeffion, comprennent-ils le Diamant & le Saphir fous une même dénomination? Ce font les deux pierres, qui fe reffemblent le plus par leur dureté: & le langage des Rabbins femble quelquefois les ranger fous une dénomination commune.

D'où eft-ce que le Saphir peut-avoir pris fon nom ספיר?

Le mot مهها البلور (*le Béryl tranfparent*) eft-il employé, pour défigner le véritable Saphir? La Verfion Arabe l'emploie dans ce fens; Exod. XXVIII. 18. & felon *Hill*, le véritable Saphir doit avoir été le Béryl des Grecs. Quel eft le fens propre, que les connoiffeurs en pierreries attachent au terme مهها? Les Interpretes Arabes le prennent communément pour le Saphir. Y a-t-il encore dans l'Orient quelque veftige du mot chaldaïque שבזין, qui prouve, que ce foit le nom d'une pierre précieufe?

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XCVIII.

### *Des Pierres précieufes en général.*

Ce que j'ai dit plus haut du Saphir me conduit à faire une obfervation & une queftion plus générale, avant de paffer à d'autres noms inconnus des pierres précieufes. La partie la plus obfcure de la langue hébraïque, & fur laquelle la langue arabe répand le moins de clarté, c'eft celle, qui regarde les noms des pierreries. Ces noms ne fe trouvent point du tout dans la langue arabe, pour autant qu'elle nous eft connue, comme ראמות, נביש, & d'autres, dont je parlerai bientôt, ou elle les a empruntés de la langue grecque, comme le nom cité ci-deffus du Saphir ou du Jafpe. Car il eft évident, & le *Camus* en convient d'ailleurs, que يشب, يشف, & يشم font des mots étrangers.

Mais comme jufqu'ici nous ne connoiffons, à proprement parler, que la lan-

langue de l'Arabie occidentale, ou la langue des Ifmaélites, & que nous ignorons prefque entiérement les idiômes de l'Arabie intérieure ou orientale, peuplée par les defcendants de *Joktan;* je ne défefpere pas, que les voyageurs ne nous rapportent de l'Arabie heureufe de nouvelles lumieres, propres à éclairer cette face ténébreufe de la langue hébraïque. Quelques-unes de ces productions de la Nature, dont je cherche les noms, l'Arabie orientale les poffede elle-même, & d'autres elle les connoît du moins par le commerce, qu'elle fait avec les Indes.

Cependant je fuis curieux de favoir la véritable raifon de cette difette apparente de la langue arabe, difette d'autant plus finguliere, que pour les noms des autres ouvrages de la Nature, cette langue eft fi riche. Cette contrée d'Arabie, dont nous connoiffons le langage, ne produiroit-elle point de pierres précieufes?

Je nommerai dans la fuite plufieurs fortes de ces pierres. Mais les queftions, que je propofe ici, les regardent toutes & chacune d'elles en particulier. Je demande une fois pour toutes:

1) Cette pierre, quelle qu'elle foit, eft-elle une production de l'Arabie même? Si non, d'où la tirent les Arabes?

2) Si elle eft une production de l'Arabie, dans quelle province la trouve-t-on? & dans quels endroits? eft-ce dans les champs, fur les montagnes, dans les mines? &c. & quelle eft fa forme naturelle, avant qu'on l'ait polie?

3) Quel eft fon nom originaire dans l'Arabie? Ce n'eft guere ni des marchands, ni de ceux qui portent ces pierres, que l'on pourra apprendre leurs noms, mais plutôt du commun peuple, qui habite les lieux, où elles fe trouvent.

4) Son nom hébreu eft-il encore en ufage dans quelque Dialecte Arabe? Ou eft-ce un nom propre géographique? Car je penfe, que les pierreries auront fouvent reçu leur premiere dénomination du lieu, où on les trouva pour la premiere fois, plutôt que de leurs propriétés inhérentes. C'eft ainfi, par exemple, que nous appellons une forte de cryftaux pierres de Boheme. Et je me défie de

la sagacité des Philologues, qui prétendent toujours découvrir quelque qualité affectée à une pierre dans l'étymologie de son nom. Si quelqu'un vouloit en user de même à l'égard des *pierres* de *Boheme*, ou à l'égard du *Tripoli*; tous les connoisseurs de notre langue ne se moqueroient-ils pas de lui?

5) Lorsque le nom hébreu & le nom grec sont les mêmes, mais que ce dernier est étranger dans l'Arabie, comme, par exemple, celui du Jaspe; on sera curieux de savoir, si ce nom a son origine dans la langue de quelque autre nation asiatique ou afriquaine, de qui les Phéniciens ou les Hébreux peuvent avoir les premiers reçu la pierre, qu'il désigne. Car il n'est guere possible, que les Grecs aient transmis aux Hébreux les noms des pierres précieuses, qui se trouvent déja dans Moyse, ou en général dans les Ecrivains Hébreux, qui vécurent avant la captivité de Babylone.



## XCIX.

*De certaines Pierres précieuses en particulier, nommées dans la Bible.*

Voici maintenant les noms, que je souhaiterois de voir éclaircis. J'y joindrai en peu de mots les pensées vraisemblables, ou propres à faire découvrir la vérité, qui me viendront dans l'esprit.

1) ראמות, Job XXVIII. 18. Ezéch. XXVII. 16. On n'a que des conjectures sur ce mot. La seule chose, que le passage d'Ezéchiel nous fasse connoître avec certitude, c'est que la Syrie produit le *Ramoth*. Comme le mot de *Rama* revient très-fréquemment dans la Géographie des Orientaux, il faudra voir sur tout, s'il n'y a point un Rama en Syrie, qui produit une pierre précieuse, & qui lui ait donné son nom.

2) גביש, Job XXVIII. 18. Par la dérivation de ce mot du verbe *geler*, & par le nom de *pierres d'Elgabijch*, (c'est-à dire pierres de gla-

glace,) que le Prophete Ezéchiel donne à la groffe grêle, il devient vraifemblable, qu'il eft parlé ici du cryftal, qui eft de toutes les pierres tranfparentes celle, qui reffemble le plus à la glace, furtout lorfqu'il a des fentes intérieures, & que pour cette raifon les Grecs ont appellé κρυσαλλος, ou glace. Mais l'ufage de la langue arabe s'accorde-t-il avec cette interprétation?

*Grotius* a prétendu, que جبيس fignifie l'Efcarboucle. Mais comme jufqu'ici aucun Savant verfé dans la langue arabe n'a pu découvrir la moindre raifon, qui autorifât cette penfée, & qu'on ne peut pas même deviner, comment elle eft venue à *Grotius*: il eft fans doute très-probable, qu'il s'eft trompé. Le témoignage des voyageurs en décidera.

3) אדם. S'il faut s'en rapporter aux anciennes Verfions, il femble, qu'il refte à peine un doute, que ce foit le Sardius des Anciens, ou la Cornaline des Modernes. Cependant comme tous ces Interpretes pourroient n'avoir d'autre fondement qu'une conjecture, prife de la dérivation de la couleur rouge, & que cette étymologie eft applicable à plus d'une pierre précieufe, & qu'outre cela אדם fignifie non-feulement la couleur rouge, mais auffi la jaune: nous ne parviendrons à une entiere certitude, que lorfque nous faurons, que le mot أدم fubfifte encore quelques part en Arabie, & qu'il défigne une pierre précieufe.

Difons ici quelque chofe des Verfions Orientales, qui ont befoin de quelques éclairciffements. Le Syrien & le Chaldéen traduifent ܣܡܩܘܬܐ & סמקן. L'étymologie montre clairement, que ce doit être une pierre rouge. Mais fi c'eft encore aujourd'hui dans l'Orient le nom de la Cornaline, ou de quelque autre pierre précieufe de couleur rouge, c'eft fur quoi nous autres Européens avons befoin d'être inftruits. Il nous faut demander les mêmes explications pour les Verfions Arabes. Saadias traduit *l'Hyacinthe rouge*, ياقوت لاحمر ce que je ne puis entendre que de l'Hyacinthe des Modernes, dont une efpece eft couleur de feu; au

 lieu

lieu que l'Hyacinthe des Anciens étoit notre Améthyſte couleur de pourpre. Dans les Prophéties d'Ezéchiel, (XXVIII. 13.) l'Interprete Arabe a rendu le mot Grec Σάρδιος par الزورد. S'il eſt vrai, que ce terme arabe ſignifie en effet le *Lapis Lazuli*, je ne ſais plus où j'en ſuis, & je prie nos Savants de voir dans les Bibles Arabes, qu'ils pourront rencontrer, s'il ne faut pas lire الررد.

4) פטדה, ou, comme j'aimerois mieux placer les Voyelles, פטדה, (*Potada*), Ex. XXVIII. 17. Ezéch. XXVIII. 13. Job XXVIII. 19. Cette pierre eſt d'autant plus digne d'attention, que, d'après le paſſage de Job, elle doit ſe trouver dans le pays de Cuſch, ou dans l'Arabie Auſtrale, & en Ethiopie. Selon le ſentiment commun, tiré des Septante & de *Joſephe*, c'eſt la Topaze; (*Topazius*) & je ne crois pas, que ce ſentiment commun ſouffre de fortes objections; quoiqu'il ne ſoit pas encore aſſez affermi, pour que les connoiſſances, dont nos voyageurs vont s'enrichir dans l'Orient, ne puiſſent lui donner un nouveau jour. On a d'autant plus lieu de l'eſpérer, que, ſelon *Artémidore* & *Pline*, l'Isle des Topazes doit être ſituée dans la mer rouge.

Mais, en prenant le Pitda pour la Topaze, je doute encore, ſi ce doit être la Topaze des Anciens, qui eſt notre Chryſolite moderne, & dont la couleur eſt un jaune verdâtre, ou bien la Topaze d'aujourd'hui, que les Anciens appelloient Chryſolite. Le haut prix, qui eſt attribué à cette pierre, dans le Livre de Job, me fait pencher pour la Topaze des Modernes, qui, par ſa dureté & par ſa beauté, ſurpaſſe de beaucoup celle, à laquelle *Pline* donne ce nom. On léveroit aiſément ce doute, & l'on pourroit découvrir encore concernant cette pierre bien des choſes inconnues en Europe, s'il y avoit moyen de déterrer cette Isle des Topazes, qui, ſelon *Artemidore* (*) & *Pli-*

(*) Diodorus Siculus Lib. III. cap. 39. Strabo Liv. XVI. p. 770.

& *Pline*, (*) doit être située dans la mer rouge. Je ne ſaurois déterminer ſa ſituation: & le Pere *Hardouin* ne m'a point convaincu, que ce ſoit *Babelmandeb*. Je ne ſuis pas même bien ſûr de ſon exiſtence, vu que *Pline* raconte, que les brouillards empêchent les Navigateurs de la trouver; ce qui a un peu l'air d'une Isle enchantée. Mais, ſi elle exiſte, voici les marques indiquées par les Anciens, auxquelles on devroit reconnoître ſa poſition. Ils expriment ſa diſtance du continent, tantôt par ſept lieux romaines, tantôt par le chemin d'une journée. Avant que d'y aborder en venant d'Egypte, il faut traverſer un golfe, où la navigation eſt périlleuſe à cauſe des écueils cachés ſous mer, & qui pour cette raiſon a été nommé par les Anciens le Golfe impur. Dès qu'on a paſſé l'Isle, la navigation devient moins pénible; la mer prend une couleur verte; les eaux demeurent pourtant baſſes, & pour la plupart elles n'ont que deux ou trois braſſes de profondeur, ce que j'entens, d'après *Strabon*, des eaux voiſines des côtes d'Arabie. Le rivage s'applatit, & n'eſt plus bordé de montagnes. Non loin de là doit être un port, que les Anciens nommoient σωτείρας λιμήν. Ceci ne reſſembleroit pas mal à *Babelmandeb*, & *Pline* dit expreſſément: *eſt ſita in cervice longe procurrente, ubi fauces maris rubri*. Suivant le même auteur, cette Isle doit avoir porté le nom de *Tophaſin*, & ce nom, elle ne doit pas l'avoir reçu de la pierre Topaze, mais elle doit le lui avoir donné. Il faudroit, qu'en langue Arabe elle s'appellât طغز, ou طغن, (car en Syriaque on écrit *Tophat* avec un *Dolath* ܛܘܦܕܝܘܢ), ou enfin فطنة.

*Pline* veut, qu'elle ait pris ſon nom des vaines recherches, parceque le mot *Topazin* ſignifie *chercher* dans la langue des Troglodytes. Comme je ne connois point ce mot en Arabe, je prie nos voyageurs d'exa-

(*) Lib. VI. c. 29. Lib. XXXVII. cap. 8.

d'examiner, s'il se rencontré dans le langage de l'Arabie heureuse; car l'étymologie, que Schultens a substituée à celle de *Pline*, ne me plait pas assez, pour que je l'adopte, & que je renonce à l'autre. (*) Il reste encore une circonstance à examiner: c'est que les Topazes de cette Isle doivent briller pendant la nuit: probablement lorsque durant le jour elles ont été exposées à la lumiere du Soleil.

Je passe aux noms, que nous lisons dans les Versions Orientales; & je prie nos voyageurs de remarquer, si ces noms sont encore usités quelque part, & s'ils signifient l'une ou l'autre Topaze.

زرجو. (*Zerogo*) C'est probablement la Topaze: & ce nom est pris de la couleur d'or, ou de la couleur de vin.

Les mots chaldaïques ירקן & ירקתא sont également pris de la couleur jaune & verte.

زبرجد, dans Ezéchiel est une traduction arabe de Τοπάζιον.

زمرد, l'*Emeraude*, qui peut-être, à cause de sa couleur verte, comprend encore la Topaze. Cet abus du langage est assez ordinaire, lorsqu'il s'agit de pierreries.

اخضر. Ce terme se voit dans la Version Maure du Pentateuque, & je ne doute presque point, qu'il ne désigne la Topaze des Anciens de couleur jaune tirant sur le verd.

5) ברקת. Cette pierre passe communément pour être l'Emeraude, & *Braun*

---

(*) Dans son Commentaire sur Job (XXVIII. 19.) Schultens voudroit dériver ce mot du verbe فصد, *fendre*, parce que ce verbe se dit aussi des arbres, qui poussent des bourgeons; il croit trouver une analogie entre le bourgeon, qui fend l'écorce de l'arbre, & la pierre précieuse, qui perce du sein de la terre. Mais פצר & פטר ne sont pas le même mot, & c'est une conjecture purement arbitraire de penser, que la lettre *Tsade* soit changée en la lettre *Tet*. La signification du verbe ne convient pas d'avantage à la Topaze, qu'à toute autre pierre: & je crains, que ce Savant n'ait commis ici la même faute, que j'ai reproché plus haut aux Philologues, trop amoureux des étymologies. Voyez art. XCVIII. vers la fin.

*Braun* a donné à cette opinion toute la probabilité possible. Mais comme cependant cette probabilité n'est fondée que sur la dérivation du verbe ברק, *jetter des éclairs*, d'où plus d'une pierre précieuse auroit pu recevoir sa dénomination; il seroit nécessaire de demander encore, laquelle de ces pierres tire son nom oriental de cette propriété. Les Versions Syriaques & Chaldaïques ayant conservé le nom hébreu à un léger changement près, ܒܪܩܐ, ברקא, & ברקן, j'espère, que ce nom ne se sera pas tout-à-fait perdu dans l'Orient. Mais s'il étoit vrai, comme le même *Braun* le rend assez vraisemblable, (*) que le ברקא des Chaldéens fût une pierre différente de l'émeraude: je ne croirois pas non plus, que l'émeraude fût désignée par le ברקת des Hébreux.

J'ajoute à mes Questions le terme اصفر, qu'emploient ici les deux Interpretes Arabes, & que je ne sache pas être le nom d'une pierre précieuse. Seroit-ce l'Hyacinthe jaune? Ce qui pourroit le faire penser, c'est qu'un peu auparavant l'un des Interpretes Arabes avoit parlé de l'Hyacinthe rouge.

Je finis ici sur cette matiere, & je réserve le reste des pierres précieuses pour un nouveau Recueil de Questions, parce que je me hâte de passer maintenant à un autre article, qui peut recevoir du jour par des observations faites en Egypte, que les voyageurs pourroient bientôt quitter.

## C.

*De quelques Oiseaux impurs, dont il est fait mention Lévit.* XI. & *Deut.* XIV.

De tous les noms d'animaux rapportés dans la Bible, il n'y en a point, dont la signification soit si incertaine, que ceux des oiseaux, & *Bochart*

(*) Je dis simplement vraisemblable, parceque sa preuve n'est tirée que de ce que les Inter-

chart n'est pas resté égal à soi-même dans cette partie de son ouvrage. Cela n'est pas étonnant. Les oiseaux sont de tout le Regne de la Nature ce que le Philologue connoît le moins: leurs noms provinciaux manquent souvent dans les meilleurs Dictionnaires, dans ceux même, qui sont composés par des Auteurs de la même nation, ou du moins ces noms n'y sont pas suffisamment expliqués. Aussi *Golius* est-il à cet égard extrêmement défectueux. La lecture des Itinéraires m'a appris une quantité de noms d'oiseaux en Arabe, qui ne se trouvent point dans ce Lexicographe. En un mot c'est principalement ici, que nous devons recourir à la langue arabe, telle qu'on la parle en Arabie même, & lui demander un secours, que la connoissance de cette langue, puisée dans les livres, ne sauroit nous donner. Mais j'attends moins ce secours du langage, qui se parle dans les villes d'Arabie, que de l'idiôme des Bédouins, de celui des chasseurs, & du jargon des villages.

Je vais placer ici les noms d'oiseaux impurs, qui ont encore besoin d'être éclaircis, & dont il est fait mention Lév. XI. & Deut. XIV; j'y ajouterai les noms, qui y répondent dans les Versions Orientales, & que je n'entens pas encore, ainsi que j'ai fait plus haut à l'égard des quadrupedes, & des pierres précieuses.

נשר, نسر, *Nescher*.

Que ce soit le nom de l'Aigle, c'est ce qui ne souffre pas le moindre doute. Mais si les deux mots, qui suivent, *Peres* & *Oznija*, désignent aussi des especes d'Aigles, comme le soutient *Bochart*, & avec lui la plupart des Modernes, il faudroit que *Nescher*, nom de l'aigle en général, fût encore affecté préférablement à une espece d'Aigles en particulier. Et quelle est cette espece particuliere?

פרס

terpretes Chaldéens traduisent encore par émeraude quelques autres de ces pierres, qui étoient dans le pectoral du Grand Prêtre. Cela n'est point entiérement décisif, car ils peuvent avoir voulu exprimer diverses especes de la même pierre.

### פרס & עזניה, *Peres* & *Oznija*.

*Bochart*, trop épris des étymologies, y bâtit des explications, qui sont également applicables à plusieurs différentes sortes d'Aigles. Ici nous lui voyons précisément prendre le contre-pied des Anciens, dont l'opinion n'est pas entiérement à rejetter. Selon lui, *Peres* est l'Orfraie, ou l'Aigle marine, *Aquila ossifraga*; & d'*Oznija* il fait la *Valeria*, ou la petite Aigle noire. Au contraire selon les deux Versions Arabes, & selon Rabbin *Jonas*, *Peres* est la *Valeria*, ou le عقاب des Arabes, si je ne me trompe point dans l'explication de ce terme: & selon les Septante & la Vulgate *Oznija* est l'Orfraie. Ces Interpretes, dans le temps, où ils vivoient, étoient sans doute plus à portée de connoître le sens des noms hébraïques des oiseaux, que *Bochart* ne pouvoit le deviner par de simples étymologies. En cas que ces deux mots soient encore quelque part en usage, je demande: qui a raison: *Bochart*, ou les Anciens, qui le contredisent, ou bien ni *Bochart*, ni les Anciens.

J'ose au moins me flatter, que le nom d'*Oznija* sera encore en usage, quoique avec un léger changement de lettres, dans quelque contrée de l'Orient, peut-être parmi les Samaritains, ou sur les bords de l'Euphrate & du Tigre. Ce qui me le fait espérer, c'est que dans la Version Chaldaïque par Onkelos je trouve ici le mot עזיה. (*Uzzia*) *Jonathan* & l'Interprete Samaritain écrivent עזזה, (*Uzza*) & chez les Talmudistes ce même oiseau est appellé עז. (*Oz*) Il me vient à ce sujet un soupçon, sur lequel je prie nos voyageurs de consulter le Texte de Moyse dans des Manuscrits Hébreux & Samaritains. Je pense, que עזניה pourroit s'être glissé dans nos Bibles par une faute de Copiste, & que Moyse a écrit עזיה. Ce nom propre du Roi Ozias, si connu dans l'histoire des Juifs, pourroit très-bien être emprunté du nom d'une espece d'Aigle, à laquelle sa signification, (*la force du Seigneur*) ne conviendroit pas mal. Si les Latins consacroient l'Aigle à Jupiter, les Hébreux pouvoient également dériver son nom de Jehova.

Si cependant עזניה étoit bien écrit, on ne pourroit pas bien adopter la

dérivation prétendue de עז (*force*), & il me faudroit ajouter cette queſtion étymologique, ſavoir ſi les Arabes ont le mot primitif עזז. (عـزن)

Il ſe pourroit très-bien, que le mot *Uzzia*, ou *Uzza*, ou *Ozz* fût connu comme le nom d'un animal de la fable; parce qu'il eſt employé dans ce ſens par les Thalmudiſtes. Comme néanmoins Moyſe n'aura certainement pas défendu la chair des animaux fabuleux, ni même celle des animaux étrangers, mais celle des animaux du pays, dont quelques nations voiſines ſe nourriſſoient, & que les Iſraélites avoient journellement devant les yeux: il faut bien, que ce mot déſigne un animal, qui exiſte dans la Nature; & je prie nos voyageurs d'en faire l'objet de leurs recherches. Cette demande s'étend auſſi ſur le عنقا, (*Anka*) ou le Griffon des Arabes. *Bochart* a déja remarqué, que ce mot, employé ici par *Saadias*, déſigne non-ſeulement le Griffon de la fable, mais encore un animal réel, que l'on trouve dans la haute Egypte. Je penſe, qu'on le trouveroit également dans l'Arabie méridionale, ou du moins dans les déſerts de cette contrée. Il me ſemble avoir lu quelque part, que l'on avoit auſſi rencontré le *Cuntur* des Américains aux environs de *Mocha*. Si cela étoit vrai, & ſi cet oiſeau, pourſuivi dans les endroits habités, faiſoit ſa demeure dans les déſerts & dans les isles, il n'en faudroit pas d'avantage, pour expliquer la fable du Griffon.

Les Chaldéens ont traduit *Peres* par ער ou עריה, *l'oiſeau nud*. A' quel genre d'oiſeaux cette dénomination eſt-elle appropriée par l'uſage? Celui, que l'on nomme le Roi des Vautours, (*Koning van de Warwars*) le trouvet-on dans l'Arabie? Ce nom lui conviendroit le mieux, à cauſe qu'il a la tête & le cou chauves. Celui au moins, qu'a vu *Albinus*, (*) avoit été tranſporté à Londres des Indes Orientales. Suppoſé que ce Roi des Vautours, ou l'Urubu du Bréſil de *Sloane*, fît ſa demeure en Arabie; je voudrois, que nos voyageurs nous appriſſent ſes noms arabes, & juſqu'où on le trouve en allant du midi au nord.

ברנזא

(*) Hiſtory of Birds p. 4.

ברגזא (*Bar-Gazza*) eſt un autre mot chaldaïque, dont on fait uſage dans cet endroit, & qui m'eſt totalement inconnu.

## דאה איה דיה

Je ſuppoſe d'avance, que ראה, (*Räa*) Deut. XIV. 13. eſt une faute de Copiſte, & que dans les deux paſſages le premier nom doit être écrit דאה. (*Daa*) Je tiens encore pour presque certain, que c'eſt le nom ordinaire de notre Autour, ou du *Milvus* des Latins. Ainſi je n'ai qu'une choſe à demander aux voyageurs. Le mot حداة, qui eſt ici employé dans les Verſions Arabes, ſignifie-t-il en effet ce voleur de poules, que nous connoiſſons ſi bien?

Voici cependant quatre traductions du mot ראה, (*Räa*) qui ſe trouve dans le Deutéronome; je ne ſaiſis pas le ſens de ces traductions.

1) Saadias traduit جارح.

Je ſais bien, qu'en vertu de ſa dérivation ce mot déſigne un oiſeau, qui déchire. Mais quel oiſeau? C'eſt ce que l'uſage de la langue arabe doit m'apprendre.

2) בת כנפא *la fille de l'aile.*

3) יָתָא. (*) Ce terme eſt employé dans les dernieres Verſions Chaldaïques. L'Interprete des Pſeaumes s'en ſert auſſi, pour traduire *Chaſida.* (חסידה) Mais je ne conclus pas de là, qu'il ſignifie la cigogne; car j'aurai occaſion de remarquer plus bas, que Chaſida eſt un des noms d'oiſeau, dont la ſignification eſt des plus douteuſes.

4) [illegible]ιος, traduction d'un Grec anonyne dans les *Hexapla.* Quel eſt l'oiſeau, qui ſe nomme ainſi dans le Grec moderne?

Le

(*) Cette ponctuation eſt celle de Buxtorf & des Polyglottes. Peut-être faudroit-il écrire יָתָא, alors יָתְיָא que l'on voit dans d'autres manuſcrits, feroit ou le féminin, ou ce que le Grammairiens nomment *Status emphaticus, l'état emphatique* du maſculin.

Le fens des deux noms d'oifeau דיה & איה demeurera incertain, à moins qu'on ne puiffe les trouver dans l'Orient, & fur-tout fur les rives de l'Euphrate, où je croirois, qu'il devroit être plus aifé de les découvrir, que par-tout ailleurs. Les explications de *Bochart* font fondées ou fur des jeux de mot, comme lorfqu'il identifie, par exemple, *Ajja* avec le mot arabe *Juju;* ou fur des caracteres, qui conviennent également à plufieurs genres d'oifeaux. Pour faciliter la recherche de ces noms, je remarque, qu'ils femblent être formés par contraction des mots אהיה & דהיה. *Bochart* n'a point penfé du tout à cette dérivation, quoique אהיה fe trouve réellement dans la Verfion Samaritaine, & דהיא dans la Verfion Chaldaïque de *Jonathan*. Les traduction fuivantes ont encore befoin d'être éclaircies.

1) דיתא (*Daitha*) dans les Verfions Syriaque & Chaldaïque. Ce que je crois favoir de certain, c'eft que ce mot défigne notre Autour ordinaire, qui dévore nos poules. Car l'Interprete Arabe traduit le Syriaque par ܕܝܬܐ par حداة, Job. XXVIII. 7. Cependant je vois, que non-feulement il emploie ce mot pour tous les trois oifeaux *Daa*, *Ajja*, & *Dajja*, (*) mais qu'il rend même le mot hébraïque *Chafida* (Lév. XI. 19.) par le *Daitha blanc*. Par là ce mot paroît avoir, dans le Chaldaïque & dans le Syriaque, une fignification très-étendue, que je fouhaiterois de connoître. Les Juifs, qui par *Chafida* entendent la Cigogne, expliquent encore par ce mot le *Daitha blanc*. Je ferois bien étonné, que chez les Chaldéens & les Syriens la Cigogne & l'Autour euffent porté le même nom, & n'euffent été diftingués que par les adjectifs *blanc* & *noir*, qui encore feroient ici fort impropres.

2) Ἴκτινος.

(*) Le Syrien une fois pour toutes traduit ces trois mots par *Daitho*, fans y rien ajouter. Jonathan, au Livre du Deutéronome, écrit 1. *le Daitha blanc*. 2. *Le Daitha noir*, & 3. *le Daitha*. Cependant aprés il traduit encore une fois les mots de חסידה, & de אנפה par *le Daitha blanc & noir*.

2) Ἴκτινος. Les Dictionnaires Grecs traduisent hardiment ce mot par *Milvus*. Mais ce que dit Suidas, que l'ἴκτινος est le messager du printemps, & que pour cette raison il est reçu par les pauvres gens avec la plus grande joie, & même avec des génuflexions, ne convient guere à l'Autour. C'est plutôt le Coucou, qui passe pour le messager du printemps, & la fable dit de lui, que dans l'arriere-saison il se métamorphose en Epervier. Il faudra donc s'informer dans les lieux, où l'on parle Grec, si le Coucou & l'Epervier ont le nom d'ἴκτινος en commun.

3) טרפיתא. En vertu de sa dérivation, ce mot signifie un *Oiseau de proie*: mais quel oiseau?

### ערב: *Oreb*.

Il est décidé, que c'est le Corbeau; il seroit donc superflu de le demander. Mais je desirerois plus de certitude sur le nom syriaque des Corbeaux. L'Interprete Syrien traduit ܢܒܘܐ; (*Nabo*) ce qui signifie incontestablement le Corbeau. Cependant, au lieu de ce mot, *Ephrem* le Syrien lisoit ܢܟܘܐ (*Nako*) P. I. p. 275. Je pense, que ce dernier terme est aussi un nom des Corbeaux, dérivé de نعق *croacer*. Mais l'Interprete Romain le traduit *haliëtus*. Lequel des deux a raison? C'est par ces petits échantillons, que je souhaiterois de voir, combien sont fidelles ou inexactes les Traductions Latines faites à Rome, contre lesquelles je trouve bien des objections à faire.

### בת יענה: *Bath - Jaana*.

Je pose en fait, que c'est ici un nom de l'Autruche; & je demande seulement quel est le cri de cet animal. Les Grecs ne font aucune mention de ce cri, & les Orientaux en parlent si souvent. Je voudrois savoir sur-tout, s'il y a une différence remarquable entre le cri des deux Sexes, & s'ils se

récla-

réclament & fe répondent dans l'éloignement; car c'eft à quoi leur nom hébreu & leur nom famaritain (*) femblent faire allufion.

Je fuis perfuadé, que les voyageurs, fans que je les en prie, s'occuperont de la defcription poétique de cet oifeau, laquelle fe trouve au Livre de Job, chap. XXXIX. Le verbe תמריא dans le verfet 18e, & le verfet 13e tout entier, exigent le plus d'être éclaircis. Peut être y réuffira t-on mieux en faifant abftraction des points du mot אברה, félon lefquels ce mot feroit un nom, & en le pronençant plutôt comme un verbe אִבְּרָה.

Le méchanisme des ailes de cet oifeau fingulier mérite auffi quelque attention. Il s'en fert, pour s'aider dans fa courfe; mais on fait, qu'elles diffrent fi fort des ailes des autres oifeaux, qu'elles fembleroient, lorfqu'il recommence à les mouvoir en avant, devoir précifément autant le retarder, qu'elles l'ont avancé à chaque mouvement, qu'il a fait en arriere.

תחמס: *Thachmas.*

Le fens de ce mot me paroît encore entiérement incertain. Car ceux d'entre les Anciens, qui pouvoient en favoir quelque chofe par l'ufage des langues, fe partagent à peu près en deux partis égaux. Les Septante, la Vulgate, & *Onkelos*, font pour la Chouette: *Jonathan* au contraire & les deux Arabes font pour l'Hirondelle. L'opinion de *Bochart*, qui fe déclare pour l'Autruche mâle, n'eft appuyée que d'une étymologie, que l'on peut alléguer avec autant & plus droit en faveur de la Chouette; & de la fauffe penfée, que בת יענה ne peut indiquer que le fexe féminin de l'Autruche. D'ailleurs tous les Anciens font contre cette opinion: elle ne s'accorde point avec l'efprit des autres loix alimentaires de Moyfe, qui ne font pas mention de chaque fexe féparément; encore met-elle d'une maniere peu probable la femelle de l'Autruche avant le mâle. Elle ne méritera

(*) ברת עניתה.

ritera donc point du tout d'être mise en ligne de compte, à moins que, contre mon attente, les voyageurs ne lui trouvassent quelque appui nouveau, & il faudra plutôt, que nous demeurions indécis entre la Chouette & l'Hirondelle.

Si le nom de Thachmas n'existe plus nulle part dans l'Orient, l'antiquité respectable des Septante & d'Onkelos, jointe à la dérivation de ce nom du verbe خمش, *blesser des ongles*, devroit nous décider pour la Chouette, à moins que les voyageurs ne découvrissent, que dans l'Orient les Hirondelles fussent aussi odieuses, & aussi décriées pour leur férocité, qu'elles l'étoient chez les Pythagoréens.

*Hasselquist* parle d'une Chouette, dont le nom arabe doit être *Massasa*, & le nom syriaque *Bane*. Il raconte, qu'elle vole le soir dans les maisons par les fenêtres, qu'on a laissées ouvertes, & qu'elle tue les enfants, qu'elle trouve sans garde. De quelle maniere écrit-on les deux noms orientaux, qu'il lui donne?

J'ai supposé plus haut, que ציצא, dont Onkelos se sert, étoit la Chouette, nommée ainsi du son répété Ts. Ts., qui est le cri de ses petits. On pourra sans peine apprendre avec certitude la vraie signification de ce mot sur les bords de l'Euphrate.

Que peut signifier le mot samaritain מעיסה ou מחוסה, qui est employé ici?

שחף: *Schahhaf.*

Ce nom est encore de ceux, dont le sens est incertain. Car la meilleure traduction *larus* ou *mouette* ne repose jusqu'ici que sur l'autorité des Septante, suivis par la Vulgate. Il est même encore incertain, si le mot doit être écrit avec un *Chet*, ou שאף avec un *Aleph*, ou des deux façons. Le Chet (שחף) est dans le texte hébreu, & dans les versions chaldaïques, & l'Aleph dans le texte samaritain, dans la version samaritaine, & dans les deux Arabes.

Je crois avec confiance, que les voyageurs trouveront quelque chose de cer-

 tain

tain ſur ce ſujet dans l'Orient, (*) ſoit dans l'Arabie même, ſoit près de l'Euphrate. Car dans les verſions chaldaïques צפר שחפת, dans les deux verſions arabes سلاف, & dans la verſion ſamaritaine שופה, ſe ſont conſervés comme des expreſſions connues.

Si ces termes ſignifient la mouette, je prie nos voyageurs de faire attention à un doute, que l'on m'a fait naître. On m'a dit, que cet oiſeau a ſi peu de chair, & que le peu, qu'il en a, ſent ſi fort l'huile de baleine, qu'il n'étoit pas néceſſaire de la défendre. Y a-t-il des lieux, où l'on mange la mouette, ne fût-ce que dans une certaine ſaiſon de l'année?

## נץ: *Netz*.

On ſera ſurpris de me voir former une queſtion ſur un oiſeau, que tout le monde croit connoître ſans ambiguité. J'avouerai pourtant, que le ſentiment ordinaire, celui de *Bochart*, p. e., ne me ſatisfait pas entiérement. Ce grand homme traduit *Netz* par *accipiter*, (P. II. Lib. II. c. 19.) mais la ſignification de ce mot eſt ſi incertaine, que ſouvent on ne ſait quelle eſt l'idée, que les Ecrivains y attachent. Si l'on veut, que ce ſoit l'Autour dans le ſens le plus vague, en ſorte que le Vautour, le Faucon, l'Epervier, & peut être l'Aigle même y ſoient compris: il n'en eſt pas queſtion dans le paſſage de Moyſe, parce que précédemment quelques-uns de ces oiſeaux de proie y étoient déja nommément défendus. Mais ſi l'on veut, que ce ſoit notre Autour, (*Milvus*) qui pour l'ordinaire eſt le premier, qui vienne s'offrir à l'eſprit des Allemands: la traduction devient encore moins vraiſemblable, en ſuppoſant, que cet oiſeau a déja paru auparavant ſous le nom de ראה. Il eſt plus probable, que נץ déſigne une eſpece particuliere de ces

(*) *Shaw* croit avoir découvert cet oiſeau des Hébreux dans le صفصف des Arabes. (p. 252.) Mais les deux mots ſont ſi différents dans le fond, que cette conjecture ne ſauroit me ſatisfaire.

ces oiſeaux de proie, que l'on renferme quelquefois ſous le nom générique d'*açcipiter*.

Le faucon ou l'epervier ſemblent avoir le plus de droit à revendiquer une place particuliere dans ces loix ſur les oiſeaux immondes. Les verſions des Anciens me feroient pencher pour l'épervier, & la dérivation, quoique incertaine, de נצץ *étinceller*, pour le faucon, qui eſt ſi célebre pour ſes yeux étincelants. La déciſion pourroit dépendre ici de la façon de penſer des Orientaux, du partage ordinaire, qu'ils font des animaux, & en vertu duquel ils comprennent ſoit le faucon, ſoit l'épervier, ſous une des claſſes d'oiſeaux de proie, que nous avons déja alléguées plus haut, & de la quantité plus ou moins grande, dans laquelle l'un ou l'autre de ces oiſeaux ſe trouve en Arabie & en Egypte. J'entends donc, que tous ces points forment autant de queſtions, que nos voyageurs s'appliqueront à réſoudre.

Cependant le point le plus déciſif, ce ſera la ſignification actuelle de נץ. Je crois, que ce terme eſt encore en uſage, ſi non en Arabie, au moins ſur les bords de l'Euphrate: car plus d'un Interprete Oriental l'a conſervé comme un terme connu. ܢܨܐ ſe trouve dans le Syrien ſans changement, & à la fin du IVe ſiecle ce mot étoit encore familier à *Ephrem* de Syrie, qui vivoit à Edeſſe. (*) Les Chaldéens traduiſent נצא ou בר נצא, & au livre de Job, (chap. XXXIX. 16.) je trouve dans l'Arabe نصص.

Que ſignifie باري, employé dans les Verſions Arabes du Pentateuque?

Que ſignifie ἱέραξ dans le Grec ordinaire? Je ſais bien, que les Dictionnaires traduiſent *accipiter;* mais je ne ſuis pas plus content du ſens indéterminé du mot latin, que de celui du mot hébreu. Le ἱέραξ des Grecs paſſe peut-être en Egypte pour un Autour bienfaiſant: car les anciens Egyptiens le regardoient comme ſacré, & celui, qui le tuoit, étoit puni de mort. Il ne ſemble pourtant pas être le *Rachama* décrit par *Haſſelquiſt*, dont nous verrons plus bas, que Moyſe fait particuliérement mention.

כוס: *Cos.*

Ce que *Bochart* dit ici de l'Onocrotale (*Onocrotalus*) me ſatisfait ſi peu,

 que

que je crois devoir même l'excepter des articles, dont je propose la recherche aux voyageurs. Car ce n'eſt qu'une ſimple conjecture, contredite par toutes les anciennes verſions, & qui ne tient qu'à une étymologie, où la poche, que cet oiſeau porte ſous le bec, eſt comparée à une coupe. Mais cela ne décide abſolument de rien, parce que l'on pourroit trouver une étymologie tout auſſi plauſible pour d'autres oiſeaux. Il eſt arrivé, par exemple, par une ſimple transpoſition des noms, qui ſont dans le Deutéronome, que les Septante paroiſſoient traduire *Cos* par ἐρωδιος, le Héron: ce feroit donc une erreur de conclure de là, que ce mot ſignifie en effet le Héron; cependant ſi, pour appuyer cette explication, il ne falloit qu'une étymologie, elle ne me manqueroit pas, & j'en trouverois une tout auſſi naturelle, que celle de *Bochart*. Rien ne feroit plus aiſé, que de donner à cet oiſeau, & même généralement à la plupart de ceux, qui ſe nourriſſent de poiſſons, un nom dérivé du verbe كاس, *ſe tenir ſur la tête*, ou *ſe précipiter tête baiſſée;* ce qui auroit d'autant plus d'apparence, que le mot hébreu כוס dérive en effet de ce verbe, lorſqu'il ſignifie une coupe, & qu'il s'écrit en Arabe كاس. Le génie de la langue permettroit également de déduire *Cos* de كش, *mugir*, ce qui formeroit une dénomination très-convenable à l'eſpece de Héron, que l'on nomme *Butor*. L'étymologie ne favoriſe donc ici aucune de ces explications préférablement à l'autre: & *Bochart* n'eſt point autoriſé à s'en prévaloir, lorſqu'il contredit les Anciens, qui s'accordent peut être tous à traduire *Otus*, ou la *Chouette à cornes*.

S'il ſe trouvoit, que *Cos* ne fût plus du tout en uſage à titre de nom d'oiſeau, les étymologies, que je viens d'indiquer, aideront peut-être à découvrir une voie, qui conduit à la vérité. Mais alors il s'agira principalement d'éclaircir les queſtions ſuivantes.

1) Quel eſt l'oiſeau, que les Grecs appellent encore aujourd'hui dans leur langage ordinaire νυκτικοραξ, ou le corbeau nocturne?

Pour moi, je ſuis à peu près convaincu, que le corbeau nocturne des Anciens n'eſt pas proprement un oiſeau étranger pour nous, & que ce n'eſt pas non plus le héron de *Linnaeus*, à trois plumes longues.

longues ſur la tête: mais que c'eſt la *Chouette à cornes;* au moins eſt-elle certainement le corbeau nocturne d'*Ariſtote.* Dans le paſſage de Moyſe, que nous conſidérons, les Anciens ſemblent être partagés: les uns traduiſent *Chouette*, & les autres *Corbeau nocturne:* & ce qui me confirme, que les deux traductions déſignent le même oiſeau, c'eſt la Verſion Arabe du livre des Pſeaumes. Car l'auteur de cette Verſion, qui ne traduiſoit point d'après l'Hebreu, mais d'après le Grec, a rendu νυκτικόραξ par بوم, qui déſigne indubitablement une Chouette.

Je veux cependant, que tout cela ſoit encore douteux; & je demande, ſi en Grece & dans l'Orient il ſe trouve quelque part un autre oiſeau, que la Chouette, connu ſous le nom de corbeau nocturne?

Si l'oiſeau, que *Geſner* nomme le corbeau nocturne, après que *Turner* lui en eut envoyé la figure, & que depuis ce temps là on n'a pu trouver nulle part que dans ſon Recueil, ſi, dis-je, cet oiſeau étoit le corbeau nocturne des Anciens: les voyageurs ne pourroient manquer de le rencontrer en grand nombre dans les pays, qu'ils viſiteront. Au moins n'eſt-il pas croyable, que Moyſe eût défendu de manger un oiſeau, qui ſauroit ſe ſouſtraire aux yeux de tous les hommes avec le même ſuccès, que l'a fait le corbeau nocturne, dont on voit la figure dans le Recueil de *Geſner.*

Mais je prie ſur-tout les voyageurs de donner une attention toute particuliere au corbeau nocture d'Egypte: car *Strabon* prétend, que c'eſt un des animaux, qui ſeroient autrement faits en Egypte, que chez nous. p. 823. „ *Le corbeau nocturne*, dit il, „ *eſt plus privé en Egypte, que chez nous, & il eſt tout à fait ſingu-* „ *lier. Car chez nous il a la grandeur d'une Aigle & la voix baſſe:* „ (ce que j'entens du gros hibou); *mais en Egypte il a à peu près* „ *la grandeur d'une Corneille, & le cri tout différent.* „

2) Que ſignifie ܐܘܕܐ (*Udo*) en Syriaque? Je vois ſeulement dans *Ephrem*, le Syrien, que c'eſt un oiſeau nocturne.

 3) Y a-t-il

3) Y a-t-il un oiseau connu dans l'Orient sous le nom de צירא, *le Pêcheur*? C'est ainsi que *Jonathan* traduit dans le Lévitique; quoiqu'il soit très-probable, qu'il faille lire צדיא *la Chouette*, comme en effet le même *Jonathan* traduit dans le Deutéronome, & l'Interprete Samaritain dans les deux passages.

4) Dans les pays, où il reste des débris de la langue syriaque & chaldaïque, y connoît-on un oiseau, qui s'appelle קדיא, (*Cadja*) ou קריא, (*Carja*) *le crieur*? C'est de l'un ou de l'autre de ces mots que ce sert ici *Onkelos*; & jusqu'à présent les Philologues ne comprennent rien ni à l'un ni à l'autre.

Je dois faire, à l'occasion du nom de cet oiseau & du nom des oiseaux suivants, une remarque générale, pour préserver les voyageurs & d'autres Savants de la même erreur, où je suis tombé en traçant la premiere ébauche de ces Questions, & qui m'est bien pardonnable, puisque le grand *Bochart* lui-même ne l'a point évitée.

Plusieurs de ces noms paroissent être traduits par le même Interprete de deux manieres différentes dans le troisieme & dans le cinquieme Livre de Moyse; comme cependant on ne sauroit croire, qu'un Interprete voulût se contredire lui-même, il semble naturel de conclure, que les deux noms, qu'il emploie, pour rendre le même nom hébreu, sont synonymes. Par exemple, *Jonathan* dans un endroit traduit notre *Cos* par צירא, & dans l'autre par קפופא: quoi de plus naturel que d'en inférer que *Sajjada* & *Kippupa* sont des noms différents d'un seul & même oiseau? Je me plaisois beaucoup dans cette erreur, aussi long-temps que je la pris pour une vérité, parce qu'elle me conduisoit à une conclusion déja vraisemblable par elle-même, & très-importante pour l'Histoire Naturelle. Les Septante, dans le Lévitique, traduisent le mot *Cos* par *Corbeau nocturne*, & dans le Deutéronome par *Héron*: quoi de plus évident, que leur corbeau nocturne est le Héron, dont la tête est parée de trois longues plumes, & que *Linnaeus*, avec d'autres Modernes, nomment *Nycticorax*, parcequ'ils regardent la taille-douce de *Gesner*, où les trois longues plumes paroissent également, comme

comme une copie défigurée de ce Héron, qui, selon *Gesner*, porte le nom de corbeau nocturne dans les pays situés sur le Rhin ? Ma conclusion peut être vraie, *Linnaeus* peut avoir raison : mais les prémisses, qui m'avoient fait découvrir le sentiment de *Linnaeus* dans les Septante, étoient certainement fausses.

En relisant avec plus d'attention tout ce passage, qui commence par נץ, on trouvera, que les Interpretes emploient dans le Deutéronome les mêmes noms, qu'ils avoient employés dans le Lévitique, mais dans un ordre différent de celui, qui est observé dans le Texte Hébreu. Les Septante, par exemple, n'omettent point le corbeau nocturne dans le passage du Deutéronome, mais au lieu de le faire répondre au כוס de notre Texte, ils le font répondre à חסידה; tandis que ἐρώδιος, dont ils se servent, pour traduire חסידה, répond à נץ. La même chose a lieu parmi la plupart des Anciens Interpretes de ce passage. Il n'est pourtant guere possible de les accuser par-tout de la double inconstance de traduire différemment chaque mot hébreu, & de consommer la faute en rendant par le même nom d'un oiseau de leur pays deux noms hébreux, qui n'ont pas la moindre ressemblance. Il est donc clair, selon moi, que dans les Exemplaires du Texte Hébreu, sur lesquels ils traduisoient, ces noms étoient rangés dans un ordre tout-à-fait différent. Ainsi il ne s'agit point d'une traduction différente, mais d'une variante leçon. Comme cette remarque m'épargne bien des questions inutiles, & que je la fais principalement dans cette vue : je prie Monsieur le Professeur de *Haven* de la vérifier par occasion, en consultant les manuscrits du Deutéronome, qui ont quelque ancienneté, & de remonter au temps, où l'ordre de ces noms d'oiseau s'est introduit dans le Texte Hébreu, tel que nous l'y voyons aujourd'hui.

שלך : *Schelech*.

Ce mot est-il encore connu dans l'Orient comme le nom d'un oiseau? J'en doute, & je ne le demande que comme par surabondance.

Les Septante le traduisent par καταῤῥάκτης. *Bochart* approuve cette interpréta-

prétation, & décrit le *Cataracte* des Grecs en se servant des propres termes des Anciens. Mais leurs descriptions sont si vagues, qu'elles ne contentent point les Naturalistes, & ne leur fournissent pas même une image de cet oiseau. Tantôt il est représenté comme une Aigle, & tantôt plus petit qu'un Autour. On dit, qu'il se précipite dans la mer avec une force extrême, & y demeure plongé assez long-temps, pour prendre des poissons. Lorsque sa vue s'obscurcit dans la vieillesse, il fond sur des écueils, au lieu de fondre sur les poissons, & ce doit être la cause ordinaire de sa mort. L'Aigle marine, décrite par *Gesner* & *Frisch*, est l'oiseau, qui s'offre à mon esprit: cependant il ne sauroit être question de lui, parce que les Septante en ont déja parlé précédemment sous le nom de ἁλιάετος v. 13. S'ils ne se trompent, & ne parlent point deux fois du même oiseau, il est clair, que le *Cataracte* des Grecs est un oiseau des mers méridionales, qui nous est inconnu, & que les voyageurs pourront découvrir sur le rivage de ces mers, dans les pays sur-tout, où l'on parle le Grec moderne.

Peut-être que toutes les Versions Syriaques & Chaldaïques s'accordent avec la Grecque, & nous aideront à découvrir le *Cataracte.* Elles portent toutes שלי נונא, *celui, qui tire les poissons:* ce que je crois être sur les bords de l'Euphrate & dans la Syrie le nom connu d'un oiseau mangeur de poissons. Mais de quel oiseau? C'est la solution de cette question, & des autres, qui tiennent à la langue chaldaïque, que je recommande à la compagnie de nos voyageurs, sur-tout lorsqu'à leur retour ils passeront par Bassora.

Que signifie איבי? Le Samaritain se sert ici de ce terme, qui cependant appartient aussi à la langue chaldaïque. Ce n'est pas, je pense, la même chose que le mot אבו, dont je parlerai ci-après?

Quel est l'oiseau aquatique nommé زمج, ou زبج? Il doit être connu en Egypte sous le nom de *Nauras.* (نورس) Comme زمج est un oiseau du genre des autours, cet oiseau aquatique ne s'appelleroit-il pas par hazard رمّج? Cette conjecture critique m'est suggérée par la convenance étymologique avec שלך, *jetter, jetter en bas.*

ינשוף:

ינשוף: *Janschuf.*

Ce mot est aussi de ceux, qui n'ont point de sens fixe. Selon *Bochart* & les Juifs, il désigne une sorte de Chouette: mais jusqu'à présent ils n'ont d'autre raison à alléguer que la dérivation de נשף, *le Crépuscule*, dérivation trop arbitraire, pour pouvoir y faire fond. Car ne pourroit-on pas également le dériver du verbe même נשף, qui signifie *souffler*, & encore bien d'autres choses?

Nous serions plus avancés, si les voyageurs pouvoient seulement nous apprendre avec certitude, quel est l'oiseau, qui, dans le Syriaque & dans le Chaldaïque, s'appelle קפופא: car les Interpretes de ces deux nations se servent unaninement de ce mot, pour traduire *Janschuf*, & non pour traduire *Cos*, comme *Bochart* se l'est imaginé. Il n'y a que trois choses, qui me soient connues touchant ce terme syro-chaldaïque. La premiere c'est sa dérivation de قفّ, selon laquelle ce pourroit être le nom d'un oiseau voleur: la seconde c'est qu'*Ephrem* le Syrien fait de l'oiseau *Kappupo* l'emblême des menteurs & des séducteurs: la troisieme enfin c'est que les Juifs le prennent communément pour une Chouette, sans que je puisse dire de quelle espece.

Si le soupçon critique, que j'ai sur les Editions des Versions Arabes, étoit fondé, les voyageurs pourroieut trouver dans l'Arabie de quoi fixer nos doutes. Les deux Interpretes Arabes traduisent également باشق, l'*Epervier*. Or comme cet oiseau ne paroît pas convenir à notre passage, & que peut-être même il a déja été nommé ci-dessus; je présume, que les points, qui distinguent les lettres, sont ici fautivement placés, comme cela arrive souvent dans l'Arabe, & que le mot doit être écrit ناسف. (*Nasif*) Ce seroit précisément le nom hébreu: & si dans la langue arabe ce mot se trouvoit être le nom d'un oiseau, cela nous achemineroit beaucoup à découvrir ce que nous cherchons. Il manque dans *Golius*: mais combien de noms d'oiseaux n'omet-il pas?

ἴβις.

Quoique je ne croie pas, que l'oiseau, que je viens de nommer en Hébreu, soit l'*Ibis* des Egyptiens, cependant, puisque les Septante le traduisent par-tout par ἴβις, tant dans les livres de Moyse, que dans les prophéties d'Esaïe XXXIV. 11, cela excite naturellement ma curiosité touchant un oiseau si célebre dans l'antiquité, & si peu connu des Naturalistes modernes.

Mais pour bien faire comprendre mes questions aux voyageurs, il faut avant toute chose, que je leur rappelle certaines idées. Et d'abord, selon *Hérodote*, il y avoit deux sortes d'Ibis, le blanc & le noir; le noir étoit proprement l'ennemi des Serpents, & faisoit sa demeure à l'entrée des déserts, tandis que le blanc étoit un oiseau domestique.

Ma seconde remarque c'est que l'Ibis doit encore avoir été fort commun en Egypte du temps de *Prosper Alpinus*; il le décrit d'une maniere, qui le rend fort reconnoissable, & précisément comme les Anciens: au lieu que selon *Shaw* il doit être très-rare de nos jours. C'est pourquoi nos voyageurs prendront garde de ne point confondre l'*Ibis* avec quelque autre oiseau. Il est certainement arrivé quelque chose d'approchant à *Hasselquist*, puisqu'il a cru, que l'Ibis étoit une sorte de héron, & qu'il le range sous la classe intitulée: *Ardea (Ibis) tota alba, pedibus atris, unguibus arcuatis maximis*, No. 25. Car le héron blanc de *Hasselquist* a le bec droit, tandis que non-seulement le témoignage unanime des Anciens, mais encore les figures sans nombre, qu'ils ont gravées sur des monuments d'Egypte, & *Prosper Alpinus*, donnent le bec recourbé comme un des caracteres distinctifs de l'Ibis. Je croirois plutôt, que l'Ibis des Anciens est un oiseau fabuleux, que de prendre le héron de *Hasselquist* pour cet oiseau.

Outre les description des Anciens, & celle de *Prosper Alpinus*, les voyageurs ont encore un double moyen de se garantir des erreurs de cette nature, & de reconnoître le vrai Ibis. Le premier leur est fourni par les vieux monuments de l'Egypte, où la figure de cet oiseau se voit par-tout ex-

exprimée; le fecond, qui eft encore plus fûr, confifte dans la contemplation des momies de *Sakara*, fi tant eft, que, comme *Shaw* le rapporte, (*) le bec, les os & même les plumes de ces Ibis fe foient jufqu'à ce jour parfaitement bien confervés. Il eft étonnant, que ni lui ni d'autres n'aient confidéré, de combien de doutes le tranfport d'une ou de deux de ces urnes pourroit délivrer les Naturaliftes.

Si par ces moyens les voyageurs découvrent le véritable Ibis, je les prie de nous donner une defcription exacte de fa figure & de fon œconomie, & de nous en procurer même une délinéation. Car celles, que nous en avons jufqu'ici, ne font point copiées d'après nature, mais d'après les monuments des Egyptiens, & cela par des Savants, à qui les Antiquités tenoient plus à cœur que l'Hiftoire Naturelle. Peut-être faut-il excepter la figure donnée par *Bellonius*, & qui a été recopiée par d'autres, comme, par exemple, par *Aldrovandus*. Mais c'eft ce que nous ne pourrons favoir avec certitude, que lorfque les voyageurs nous auront procuré une délinéation nouvelle de cet oifeau, faite immédiatement d'après nature.

Je ferois encore curieux de voir, jufqu'à quel degré d'exactitude les figures de l'Ibis, placées fur les monuments égyptiens, s'accordent avec la Nature, fur-tout dans les parties, par lefquelles les Naturaliftes modernes expriment le genre de cet oifeau, je parle des pieds, du bec & de la tête. Cela répandroit de la lumiere fur l'Hiftoire Naturelle de l'ancienne Egypte.

Mais fi les voyageurs n'étoient point affez heureux, pour fe procurer un Ibis en vie, je les prie de nous le faire connoître autant qu'il fera poffible du moins par les Squélettes, que l'on en a confervés, & par les figures, qu'ils en verront fur les Obélifques. Monfieur le Profeffeur *Forskäl* voudra bien contempler en Phyficien ces monuments fameux, qui jufqu'ici n'ont été examinés que par des Antiquaires.

Les Grecs auroient-ils raifon de dire, que l'Ibis ne fe trouve point du tout

(*) p. 242.

tout hors de l'Egypte? Il faut bien, que les Septante ne l'aient pas cru; puisqu'ils le rangent au nombre des oiseaux défendus, parmi lesquels il ne mériteroit point de place, si les Israélites n'eussent jamais eu occasion de le voir dans leur pays; & puisqu'ils assignent les déserts d'Edom pour demeure à cet ennemi des Serpents, Es. XXXIV. 11.

Quel est le nom, que porte actuellement l'Ibis en Egypte? Quand même on ne connoîtroit cet oiseau que par les momies & les obélisques, cela n'empêcheroit point, que l'on ne pût apprendre son nom. Dans la Version Cophte, faite d'après les Versions Grecques, je trouve *Hippen*, (ϨΙΠΠΕΝ) substitué au mot Grec ἶβις.

L'Ibis a-t-il un nom arabe? J'en doute, tant à cause que je n'en puis trouver, que parce que l'Interprete Arabe, dans le passage d'Esaïe, que je viens de citer, (XXXIV. 11.) traduit le mot ἶβις par حبارى, oiseau tout différent, & qui, selon *Shaw*, (*) appartient au genre des Outardes, quoiqu'à la vérité il differe encore notablement de nos Outardes. (*Otis*)

*Aldrovandus* débite les mots d'*Auschuz* (**) & de *Caseuz* pour des noms arabes de l'Ibis: mais je doute fort, qu'il ait raison; & comme il ne se trouve point d'*Avicenna* Arabe à notre Bibliotheque, je ne suis pas même en état de déterminer, comment ces mots doivent être écrits en Arabe. Je prie nos Voyageurs de consulter sur ces noms la langue vivante des Arabes, pour nous en apprendre quelque chose de certain.

### תנשמת: *Thinschameth*.

*Bochart* fait encore de cet oiseau une espece de chouettes. Je n'ai rien à objecter contre cette explication; mais je ne trouve point non plus de preuve décisive en sa faveur.

J'ai

(*) p. 282. 283.
(**) Ornithologiae Lib. XX. P. III. c. III. p. 53.

J'ai peu d'espérance, que dans les langues vivantes de l'Orient on rencontre encore, soit ce Thinschemeth, soit quelque mot, qui s'y rapporte. Tout ce que j'attends des voyageurs, c'est qu'ils sauront nous dire, si les termes syriaques & chaldaïques כוכבי (*Cucubai* ou *Cucubi*) בותא & אותיה (*Othija*) employés par les Interpretes, sont en effet des noms de chouettes, comme *Bochart* le prétend, & de quelle sorte de chouettes.

J'ai des doutes sur אותיה. L'unique fondement, sur lequel *Bochart* bâtit sa traduction, c'est la ressemblance du son de ce mot avec ὠτὸς, *Otus*, la chouette cornue. Mais cela ne fait rien à la chose, si *Othija* est un mot oriental, qui n'a point été emprunté des Grecs. Je demande si le terme chaldaïque אותיה, & même le terme hébreu תנשמת, ne signifient pas une Oie. Ce qui me le fait conjecturer, c'est que les mêmes Interpretes Chaldéens, qui dans le passage du Lévitique traduisent *Otija*, n'emploient plus ce mot dans le passage du Deutéronome, mais lui substituent celui de *Kak blanc*, (קקא חורתא) qui, selon *Buxtorf*, désigne l'Oie. Voyez son Dictionnaire, pag. 2107. L'Oie figureroit très-bien dans la compagnie d'autres oiseaux aquatiques, & la dérivation de נשם, *souffler*, lui conviendroit à merveille; parce que l'Oie souffle contre ses ennemis, en avançant la tête. Jusqu'où, en allant vers le midi, rencontre-t-on nos Oies domestiques? Je sais, qu'en Abyssinie ce sont des oiseaux étrangers.

Je n'ignore pas, que les Juifs mangent les Oies: mais leurs coutumes ne décident point du sens des loix de Moyse.

Πορφυρίων.

Je ne sais si les Septante prennent cet oiseau pour le *Thinschameth*, ou pour le *Racham*, c'est-à-dire s'il faut corriger la Vulgate par les Septante, ou les Septante par la Vulgate. Mais quoiqu'il en soit, le Porphyrion exige une recherche particuliere. Si ce n'est point un oiseau fabuleux, ou si son histoire n'est point défigurée par des narrations hyperboliques, on auroit d'autant plus de droit à espérer, que les voyageurs nous le feroient connoître, qu'il doit avoir fait son principal séjour dans la Syrie septentrionale.

trionale, autrefois nommée le pays de *Commagene*. Cette espece de hérons, ou cette espece de pluviers, que quelques Modernes appellent Porphyrion, ne s'accordent point avec la description, qu'en donnent les Anciens. Et si leurs Relations ne sont point mensongeres pour le fond même, rien ne devroit être plus facile que de reconnoître un oiseau, qui feroit une classe distincte & séparée de toutes les autres: car Aristote lui donne cinq doigts. (†) On dit, qu'il trempe son manger dans l'eau, & qu'il le porte à son bec avec l'un de ses pieds. *Pline* ajoute, (*) *solu morsus bibit*; en quoi je n'entends pas bien cet Auteur, parcequ'il distingue encore ce *morsu bibere* de l'action de tremper la nourriture. C'est son bec rouge, & ses longs pieds, qui sont de la même couleur, qui doivent l'avoir fait nommer Porphyrion.

Aprés tout, j'ai peu d'espérance, que les voyageurs parviennent à voir cet oiseau. *Pline* le place entre autres dans les Isles Baléares. Mais si un oiseau si singulier y faisoit sa demeure, il feroit presque impossible, qu'il eût pu échapper à *Armstrong*, qui nous donné a la description de Minorque. Toute l'utilité, que j'attends de cette Question, si le Porphyrion ne se trouve pas en Syrie, c'est qu'on le comptera avec plus de certitude parmi les êtres fabuleux, & que peut-être les voyageurs nous apprendront, quel est l'oiseau réellement existant en Syrie, qui a donné matiere à une pareille description.

## קָאַת: *Kaath.*

Outre les deux chapitres de Moyse, qui traitent des oiseaux immondes, ce mot se voit encore Ef. XXXIV. 11. Soph. II. 14. & Pf. CII. 7. Comme les Juifs & les Chrétiens appuient communément leur explication sur la dérivation de קוא, *cracher*; je dois avertir, que cette étymologie est

---

(†) *Aldrovandus* n'a point hazardé d'exprimer ces cinq doigts dans la figure, qu'il a donnée de cet oiseau, sans l'avoir jamais vu. L. XX. P. III. c. 28. p. 128.

(*) Plinius L. X. §. 63, XI. §. 79.

eſt ſans vraiſemblance. La lettre *Thau* ſe trouve toujours dans ce mot hébreu, même dans le *ſtatus abſolutus*: le Samaritain la conſerve dans le pluriel comme une lettre radicale, en écrivant קאתין: & les Chaldéens ne la gardent pas moins dans la flexion, קָת, קָתָא, קָתִין. Je crois donc avec *Kimchi*, que le *Thau* eſt radical: & ſi les voyageurs veulent nous apprendre quelque choſe touchant la dérivation de *Kaath*, il faut qu'ils nous enſeignent le ſens inconnu du verbe arabe [illegible], ſi tant eſt, qu'il y ait un tel verbe.

Comme ce *Kaath* a été autrefois uſité dans la langue chaldaïque & ſamaritaine, j'eſpere, que les voyageurs le trouveront encore quelque part dans quelque Dialecte Orientale. Mais je dois prévenir ici une mépriſe, où la reſſemblance de ſon pourroit faire tomber. Les Arabes nomment *Kata*, (قطا) une certaine eſpece de Perdrix, ou d'oiſeau, qui a des plumes ſur les pieds, & ce nom eſt tiré du cri de cet oiſeau. Il a été décrit & en partie deſſiné par *Golius*, (*) *Ruſſel*, (**) & *Haſſelquiſt*. (†) Mais l'ortographe de notre קאת, qui eſt la même dans trois langues orientales, le diſtingue ſuffiſamment du قطا (קטא) des Arabes. Sans compter, que Moyſe n'aura certainement point défendu aux Iſraélites de manger des Perdrix.

Il n'y a guere lieu de douter, que le *Kaath* ne ſoit un oiſeau aquatique. Les Septante & *Aquila* le traduiſent par Pélican, & ce ſont deux fortes autorités. Je n'entends point par là le Pélican des Modernes ou la Cuiller, mais le Pélican des Anciens, c'eſt-à-dire, l'Onocrotale, nom, qui ſe trouve ici dans la Vulgate, & qui eſt fort à ſa place. *Bochart*, ſéduit par une étymologie arbitraire, s'eſt mal-à-propos ſervi du même nom, pour expliquer le mot *Cos*, ce qui le réduit ici à recourir au Pélican des Modernes. La Verſion Arabe du Pſ. CII. a rendu le mot grec πελι-

(*) Lexic. p. 1934.

(**) Natural Hiſtory of Aleppo, p. 64.

(†) Reſa til heliga Landet, p. 281.

πελεκᾶν par غبيب *l'Oiseau ſtupide*, denomination, qui n'eſt pas ſans exemple dans l'Ornithologie: les Allemands ont un oiſeau, qu'ils nomment le *Toelpel*, (*lourdaut*) & les François en ont un, qu'ils appellent le *fou*. Mais je voudrois ſavoir quelle eſt l'eſpece d'oiſeau, qui porte ce nom en Arabe. Si ce n'étoit point l'Onocrotale, j'aurois une nouvelle queſtion toute prête: quel eſt donc le nom de l'Onocrotale? J'ai lu quelque part, qu'il s'appelloit *Alhautel*: mais comme cet Alhautel eſt traduit par *Ingluvies*, je ſoupçonne, que le mot eſt vicieuſement écrit, & qu'il faut lire *Hauſel*. (حوصل)

Les Interpretes Orientaux ſe ſont, pour ainſi dire, concertés, pour traduire notre *kaath* par *kik*, (*) *kok*, (**), ou *kak*: (***) & cette réunion ſemble ſuppoſer un fond de vérité. J'en ſuis d'autant plus curieux de ſavoir quels ſont les oiſeaux, qui portent ce nom. Mais ma queſtion ſe borne aux oiſeaux aquatiques; car *Bochart* a déja remarqué, que la Corneille eſt auſſi appellée *kik*: & il n'eſt pourtant pas à préſumer, que ce ſoit elle, que Moyſe a voulu nommer dans cet endroit; il s'agit plutôt d'un oiſeau aquatique du même nom, que le Thalmud nous dépeint avec un cou long. Et quel eſt cet oiſeau? Peut-être que le nom, dérivé de ſon cri, eſt d'une ſignification fort étendue, car l'oie privée eſt auſſi nommée par les Juifs le *kak blanc*, comme je l'ai déja dit plus haut.

Y a-t-il des Orientaux, qui diſtinguent entre *kak*, *kik*, & *kok*? Selon *Golius* ce feroient des Synonymes.

### רחם: *Racham*.

Je ſuppoſe comme preſque certain, que c'eſt le Vautour *Alracham*, (رخم) com-

(*) Saadias traduit, قيق, & quelquefois auſſi le Thalmud.

(**) La Verſion Arabe, publiée par Erpenius, ſe ſert du mot قوق, la Syriaque de celui de ܩܩܐ, & le Thalmud de même.

(***) Les deux dernieres Verſions Chaldaïques du Pentateuque.

qui se voit communément aux environs du Grand-Caire. *Hasselquist* l'a décrit avec tant d'exactitude, qu'il ne reste peut-être autre chose à faire aux voyageurs qu'à en dessiner la figure; & cela même ne seroit pas absolument nécessaire, puisque *Gesner* nous a déja donné une délinéation de *l'Alracham* sous le nom de *Percnopterus*, que *Shaw* reconnoît être parfaitement ressemblante. (*) Si cependant ils avoient le loisir de dessiner cet oiseau, il faudroit le choisir dans la position, où il montre sa tête chauve sortant des plumes de son cou. C'est ce qui manque dans la figure de *Gesner*, où la tête est retirée & la chauveté couverte.

Je ne fais aucun doute, que ce Vautour ne soit le *Racham* de Moyse. Mais ce qui me surprend, c'est que, par rapport à un oiseau si célebre d'Egypte, les Septante aient pu se tromper au point de le confondre avec le Cygne, ou avec le Porphyrion, je ne fais lequel des deux. Seroit-il plus rare aux environs d'Alexandrie, où ces Interpretes composerent leur Version? Ou est-ce que plusieurs oiseaux se nomment *Racham*? Ou bien le Texte suivi par les Septante portoit-il un autre nom? C'est de quoi nous parlerons plus bas.

L'Interprete Samaritain m'étonne encore par une faute trop lourde. Il ramene ici l'Autruche, (נעמיתה) qui cependant a déja été nommée, & à qui lui-même avoit donné un nom hébreu à peu près semblable à celui-ci, le nom de ברת עניתה. Si Monsieur le Professeur *de Haven* se trouve à portée de consulter des Versions Samaritaines manuscrites, je le prie de voir, si peut-être ce mot n'est pas écrit נעמיחה. Ce pourroit être là le nom de *l'Alracham*, dans la langue samaritaine, où les lettres *Ain* & *Chet* rendent le même son, & sont souvent mises l'une pour l'autre, selon la fantaisie du Copiste.

Plusieurs Interpretes Orientaux placent ici un oiseau, qu'ils nomment שרקרק, oiseau que *Bochart* n'a pu découvrir. Il me semble, que les Orientaux nous donnent pourtant quelques indices propres à le faire reconnoître: ils

(*) *Exactly like the figure, which Gesner hath given us of it.* p. 388. dans la note.

ils disent par exemple, que sa couleur est bigarrée de verd & de blanc, & qu'il poursuit les abeilles, ce qui paroîtroit manifestement désigner le *Merops*. D'autres indices, comme la mal-propreté de son nid, conviennent à la huppe; & lorsqu'on le représente comme le messager de la pluie, on penseroit, que c'est *le Numenius*. Or comme ces trois oiseaux appartiennent au même genre, (que les Allemands nomment les *Sichler*,) il m'est venu dans l'esprit, que ce pourroit être un nom générique, qui selon les différents pays est plus ou moins appliqué à telle ou telle espece. Puisque ce nom est aussi usité dans la langue arabe, (où il s'écrit شرقراق, ou شقراق, ou شرشاق,) & que l'oiseau, qui le porte, doit faire principalement sa demeure dans l'Arabie heureuse, il ne sera pas difficile aux voyageurs de nous procurer la certitude, que nous desirons. Je crois même, qu'ils iront plus loin. Le *Merops* étant un oiseau inconnu dans nos contrées, & faisant son séjour en Arabie, ils auront soin de nous en décrire plus exactement les différentes especes, aussi-bien que sa vie oeconomique, qui seule mérite déja à plus d'un égard l'attention des Curieux.

Ce même oiseau s'appelle-t-il aussi ירקרקא, *le verd?* C'est ainsi que traduit *Onkelos*.

En voyant presque tous les anciens Interpretes se tromper sur l'*Elracham*, oiseau si connu & si bien déterminé dans l'Orient; j'ai de la peine à ne point soupçonner ici quelque variante. Si le Scherakrak étoit appellé *l'oiseau Hharam* (طير الحرام,) à cause du grand nombre, qui s'en trouve dans la Terre Sainte aux environs de la Mecque, qu'on appelle en Arabe ارض الحرام, je demanderois s'il n'y a point de Manuscrits Hébreux, où on lise חרם, au lieu de רחם. Ce n'est pas, que je crusse cette maniere de lire la véritable; mais j'y chercherois la clef de la diversité des interprétations. (*) C'est une conjecture, que je n'ai point voulu taire, quoique je sente

(*) Pour prévenir, que mes Lecteurs ne m'objectent, que ces Versions ayant été composées avant Mahomet, leurs Auteurs n'ont pu avoir en vue un oiseau de la Terre Sainte de la

ſente très-bien, que le nom רחם pouvoit encore être donné au Mérops & à la Huppe à cauſe de leur amour filial.

חסידה: *Chaſida.*

L'uſage d'interpréter *Chaſida* par Cigogne a généralement prévalu. Nous ſuivons cet uſage, fondés ſur l'autorité des Juifs du dixieme ſiecle, & ſur celle de *Bochart*, l'illuſtre Auteur de *l'Hierozoïcon*: mais ces Evrivains eux-mêmes n'ont été engagés que par une étymologie arbitraire à adopter cette interprétation, que peut-être on ne trouve pas dans un ſeul Interprete ancien. Les queſtions, que je vais propoſer, ont pour but de nous tirer de cette incertitude. Mais je remarque auparavant, qu'outre les deux paſſages du Pentateuque, *Chaſida* ſe trouve encore Jérém. VIII. 7. Zach. V. 9. Pſ. CIV. 17. Job XXXIX. 13. De tous ces paſſages combinés il ſemble réſulter, que le *Chaſida* eſt un oiſeau périodique, à grandes ailes, & qui bâtit pour l'ordinaire ſon nid ſur des ſapins. Il eſt vrai, que ces caracteres conviennent à la cigogne, mais ils conviennent également à d'autres oiſeaux, à cet ἴκτινος, par exemple, dont j'ai déja parlé ci-deſſus, & que *Symmaque* prend ici pour le *Chaſida.* Il eſt du genre des Autours, & les Grecs le regardoient comme le meſſager du printemps. Il faut ſeulement ſe défaire de l'opinion, que l'expreſſion de Jérémie, *connoître ſon temps*, ſuppoſe néceſſairement une transmigration dans des climats plus chauds; elle peut ſe dire de tout oiſeau qui s'abſente & revient dans certains périodes.

Mes premieres queſtions vont rouler ſur des noms d'oiſeaux, dont les anciens Interpretes ſe ſont ſervis pour traduire *Chaſida*, & que *Bochart*, peut-être un peu trop prévenu pour ſes idées, ſoutient être les noms de la cigogne.

---

la Mecque: je n'ai qu'à obſerver, que la Mecque a déja paſſé pour ſainte un temps immémorial avant Mahomet.

cigogne. Je voudrois ſavoir avec certitude ce qu'ils ſignifient préciſément dans l'Orient.

1) قعقع. Ce mot ſe trouve dans la Verſion Arabe de Jérémie & de Zacharie. On ſait aſſez en Europe, que c'eſt le nom de la Pie; mais il y a encore un autre oiſeau, qui a le même nom en Arabe, & *Bochart* veut, que ce ſoit la cigogne. A-t-il raiſon? Je doute du moins, que l'Interprete Arabe ait pu avoir ici la cigogne en vue: car ce n'eſt point d'après le Texte Hébreu, mais d'après les Septante, qu'il a traduit les Prophetes: & au moins dans Zacharie les Septante emploient le nom de la huppe, ἔποψ. Je croirois donc preſque, que dans quelques idiômes arabes قعقع ſignifie la huppe.

2) L'Interprete Syrien traduit conſtamment ܚܘܪܒܐ. (*Churbo*) *Bochart*, qui prend ce mot pour le nom de la cigogne, en appelle, pour toute preuve, à l'autorité des plus ſavants d'entre les Maronites, par où apparemment il entend ceux, qui ont travaillé aux Polyglottes. Mais je dois avouer, que je ne me fie guere à cette autorité, lorſqu'il s'agit d'un nom d'oiſeau, parce que l'on peut en général reprocher, ou bien de la négligence, ou beaucoup d'inhabileté, à celui, qui a rendu en Latin le Syriaque des Polyglottes. Il peut en avoir uſé ici, comme il fait ſouvent, en traduiſant le mot ſyriaque d'après l'interprétation du mot hébreu, qui étoit en vogue de ſon temps. On croyoit alors, que *Chaſida* étoit la Cigogne, & voyant ce même *Chaſida* traduit en Syriaque par *Churbo*, il ne lui en falloit pas d'avantage, pour conclure, que *Churbo* étoit la Cigogne. Je doute ici d'autant plus de la juſteſſe de ſa traduction, qu'*Ephrem* le Syrien décrit le *Churbo* comme un oiſeau mal-propre, & comme le ſymbole de ces hommes, qui ſe vautrent dans leurs ſales voluptés: circonſtances, qui indiqueroient plutôt la huppe.

Suppoſé que ſon intention ait été en effet de parler de la huppe, & qu'ainſi deux Verſions anciennes dépoſaſſent en faveur de cet oi-

ſeau,

ſeau, il vaudroit au moins la peine d'examiner, ſi la huppe peut être le Chaſida. Car quoique l'étymologie favoriſe cette explication, je doute encore de ſa juſteſſe, & pour plus d'une raiſon.

3) דיתא חוריתא: *Le Daitha blanc.* Je ſais, que depuis quelques ſiecles les Juifs nomment ainſi la cigogne: mais je ne crois pas pour cela, que les anciens Interpretes aient déſigné la cigogne par ce terme. Après tout, Daitha eſt certainement le nom de l'autour, comme je l'ai remarqué plus haut; & ſeroit-il croyable, qu'aucune langue vivante aſſociât ſous la même dénomination deux oiſeaux auſſi différents pour leur figure & pour leur genre de vie, que le ſont l'autour & la cigogne? Comme il eſt certain, que d'autres Anciens, nommément St. *Jérôme*, qui eut un Juif pour Précepteur, & *Saadias*, Juif lui-même, font de notre *Chaſida* un *Autour*: je m'imagine, que le *Daitha blanc* du Targum & du Thalmud ne ſera également qu'une eſpece d'autours à couleur claire. L'uſage des Juifs modernes ne me paroît digne d'aucune attention. Ayant ſuppoſé une fois pour toutes, que Chaſida ſignifie la cigogne, ils attachent l'idée de cigogne à tous les mots, dont les Interpretes ſe ſont ſervis, pour traduire Chaſida.

En cas que le mot de *Daitha* fût encore en uſage dans la Syrie, ou dans les pays voiſins de l'Euphrate, je prierois nos voyageurs de s'informer ſoigneuſement, ſi dans ces pays là on nomme ainſi la cigogne.

4) וַתָא ou ותיא, ou avec l'addition, ותיא חוריתא. Je préſume, que cette expreſſion chaldaïque ne déſigne pas non plus la cigogne, mais l'autour.

La fauſſe ponctuation, qui n'eſt que trop ordinaire, augmentera peut-être la difficulté, qu'il y a, de découvrir le ſens de ces mots. C'eſt ce qui m'engage à avertir encore une fois, que probablement il faut écrire au maſculin abſolu וַתָא & au féminin וְתִיא.

Si, comme je le préſume, quelques anciens Interpretes euſſent eu en vue

la cigogne, je le croirois de ceux, qui traduisent *Chasida* par *Héron*, (*) (ἐρώδιος, ardea.) Car le héron ordinaire ne sauroit être le *Chasida*, le passage de Jéremie, VIII. 7. rend cette signification impossible; & par un passage de *Suidas* (*) il paroîtroit, que le commun peuple en Grece associoit la cigogne aux hérons, & la comprenoit sous le nom de Ἐρώδιος. Comme cependant on peut objecter contre ce passage de *Suidas*, que son explication ne regarde peut-être que le ἐρώδιος de la Bible, à qui il donne une signification contraire à l'usage de la langue; je voudrois savoir, si dans le Grec moderne le sens du mot ἐρώδιος s'étend jusqu'à la cigogne. On pourra aisément l'apprendre à Constantinople de quelque Grec natif des Isles de l'Archipel, par lesquelles des troupes nombreuses de ces oiseaux font leur trajet.

Le passage du Pseaume CIV. paroît prouver contre la cigogne. Car quoique cet oiseau fasse quelquefois son nid sur des arbres; le faîte des maisons est pourtant sa demeure chérie & caractéristique. Néanmoins, comme dans l'Orient les toits sont applatis & habités, les voyageurs nous apprendront si cela force la cigogne à se nicher ailleurs.

La Cigogne abandonne-t-elle en hyver la Palestine même, pour passer dans l'Egypte, qui en est si proche? Et au bout de quel temps revient-elle? En quelle saison de l'année paroît-elle dans l'Arabie?

Je viens maintenant à une idée, qui a si fort passé de mode, qu'elle paroîtra nouvelle à force d'avoir vieilli. J'ai déja remarqué plus haut, que plusieurs Anciens prennent le Chasida pour l'Autour. Pour ne point compter ceux, qui traduisent par דיתא & ויתא, dont la signification me paroît encore incertaine, je dois au moins mettre de ce nombre la Vulgate,

(*) Les Septante dans la Version du Pentateuque & des Pseaumes: *Aquila* par-tout: *Theodotion* dans le Pentateuque & dans Zacharie, La Vulgate dans le Pentateuque, les Pseaumes, & le livre de Job.

(**) Ἐρώδιος, εἶδος ὀρνέου· ὁ πελαργὸς λεγόμενος, ἢ ὅμοιος αὐτῷ.

te, (*) *Symmaque*, le vieux *Jonathan*, (**) & les deux Interpretes Arabes du Pentateuque.

Cette traduction a-t-elle quelque fondement? Le Chasida, joint immédiadement au Vautour Egyptien, dont le nom *Raham* signifie le *Vautour miséricordieux*, le *Chasida*, dis-je, qui prend également son nom de l'amour & de la piété, feroit-il le Milan d'Egypte? Strabon (†) a déja observé, que ce Milan a le naturel plus doux, que celui des autres pays, & *Hasselquist* le trouva si privé & si sociable, qu'il a vu ces oiseaux par centaines s'attrouper avec le Raham, pour lui aider à consumer les deux boeufs, qu'on lui livre chaque jour au Caire. J'avoue, que ce que cet Auteur raconte du *Raham*, & l'étymologie de Chasida, me font naître cette idée. L'étymologie n'est qu'un secours peu sûr pour la découverte de la vérité, parcequ'elle présente trop de faces différentes & même opposées. On a coutume de dériver *Chasida* de *Ghesed*, entant que ce mot exprime l'amour naturel. Mais חֶסֶד signifie aussi le *Crime & l'Inceste*, & sur ce principe on pourroit avec le même droit faire du Chasida l'oiseau le plus odieux. Une troisieme dérivation de حشد, *agmen*, en feroit un oiseau sociable, par exemple, le milan sociable d'Egypte. Enfin une quatrieme dérivation de حشد, dans la signification d'une Mare ou d'un amas d'eaux croupissantes, en feroit le héron. Ainsi, à moins que les voyageurs ne soient assez heureux, pour découvrir le mot Chasida lui-même, employé comme un nom d'oiseau, (& j'en douterois presque) il faudra renoncer à la certitude philologique, & s'en tenir à la probabilité.

Dans le Samaritain nous lisons סנוניתה, qui est aussi un mot chaldaïque. Est-il sûr, qu'il signifie l'hirondelle? J'ai demandé ci-dessus, à l'occasion du

---

(*) Dans les deux Prophetes.

(**) Dans Zacharie, אשׁוא.

(†) Τῶν ὀρνέων, ἴβις, καὶ ἱέραξ ὁ Αἰγύπτιος, ἥμερος γὰρ παρὰ τοὺς ἄλλοθι. Lib. XVII. p. 823.

du mot תחמס, si l'hirondelle est aussi odieuse aux Orientaux, qu'elle l'étoit aux Pythagoriciens? Il me faut demander à présent, si les Orientaux l'estiment à cause de sa piété, comme fait le peuple de nos contrées, qui croiroit commettre un péché en tuant cet oiseau si assidu aux Eglises, & si attaché aux hommes, & qui le regarde comme attirant le bonheur sur les maisons, où il vient se nicher. L'histoire même de la superstition n'est point indifférente à un esprit observateur.

אנפה: *Anafa*.

Les sentiments des Interpretes anciens sont si partagés au sujet de cet oiseau, & son nom admet tant de dérivations différentes, que l'on ne peut compter ici sur rien de certain. Le *Charadrius* des Septante a les mêmes prétentions pour le moins, que le Zummag (زمج) de *Bochart*, qui dans la Perse est appellé *Do Bradran*.

Cependant, comme dans la Version Syriaque ܐܢܦܐ s'est conservé comme un terme connu, j'espere, que les débris de cette langue ou de la langue chaldaïque mettront les voyageurs en état de nous donner une décision.

אבניתא. Ce mot existe-t-il quelque part dans la langue chaldaïque, & est-ce le nom ordinaire d'un oiseau? Si cela ne se trouve point, je crois, que ce mot est mal écrit dans le Thargum de Jérusalem sur le Deutéronome, où il se rencontre, & qu'il faut lire, comme dans le Thargum de Jonathan, אכמתא, *le noir*, c'est-à-dire, le Milan noir.

Les Septante traduisent χαράδριος, comme j'ai déja remarqué plus haut. Je voudrois seulement savoir, si l'oiseau, que les Naturalistes modernes nomment Charadrius, est le même, que celui, à qui les Grecs donnoient ce nom. Il est à présumer, qu'on pourra s'en éclaircir dans le langage des Grecs modernes.

*Hasselquist* décrit quatre especes du *Charadrius* d'Egypte, No. 29. 30. 31. 32. La Compagnie des voyageurs voudra bien vivifier l'une de ces descripiions, en faisant tracer la figure, qui y répond. Je suppose toutefois,

fois, qu'ils trouvent, que la chofe en vaille la peine, & que le Deffinatuer ait le loifir de s'occuper de ce travail.

Les-deux Interpretes Arabes font pour le Perroquet. Il me femble, que cet oifeau n'habite ni la Paleftine, ni les environs du Caire, mais que fa patrie eft plus méridionale de plufieurs degrés. Cela étant, il eft clair, que Moyfe n'auroit pas eu befoin de défendre aux Ifraélites de le manger. Je demande pourtant, à quel degré vers le Nord les voyageurs trouveront la patrie du perroquet; car il me paroît étrange, que deux Interpretes, tous deux domiciliés en Afrique, fe fuffent trompés fi groffiérement dans un fujet, qui devoit leur être familier.

## דוכיפת: *Dukifath.*

L'Interprete Syrien fait de cet oifeau le coq de bruyere; les Septante, la Vulgate, & les deux Arabes, le prennent pour la huppe: & il eft très-difficile de dire qui a raifon. J'ofe à peine efpérer, que ce mot foit encore en ufage dans l'Orient; fans cela il feroit facile aux voyageurs de décider la queftion.

La dérivation de ديك (*Dik*) le *Coq*, & de כֵּיפָא le *Rocher*, paroît à la vérité fi naturelle & fi parlante, que l'on ne fauroit prefque douter, que de la compofition de ces deux mots ne réfulte le *francolin.* Mais pour ne point dire, que cette étymologie n'eft pas entiérement conforme aux regles de la Grammaire, (*) je me contente de remarquer, qu'il y a ici une variante,

(*) Je n'objecte point ici que le *Dagefch forte* manque à la lettre *Caph*; car on pourroit dire, que c'eft la faute de celui, qui a ajouté les points au Texte Hébreu. Mon objection confifte en ce que le Texte porte *Dukephat*, (דוכיפת) au lieu de *Dukepha*, (דכיפה) or *Dukephat* n'eft au moins ni Hébreu, ni Syriaque, ni Arabe. Selon l'analogie des langues orientales ce mot devroit dériver de דו *pourvu*, ou *poffédant*, qui en Arabe s'écrit ذو, & de כֵּיפָה, avec un *Thau* radical. Cela fignifieroit: *celui, qui a de l'ambre*, & pourroit être un nom donné à la huppe par plaifanterie, ou comme l'on dit, *per euphemifmum*,

riante, qui jette de l'incertitude sur la maniere de lire ce mot. Dans le Texte Samaritain on trouve דוכיפת; orthographe, que ceux, qui font dans l'Orient des recherches sur cet oiseau, ne doivent point perdre de vue.

Auroit-il été nécessaire de placer dans une défense de manger de certains animaux un oiseau aussi dégoûtant que la huppe, qui par sa puanteur se défend assez de lui-même? Les voyageurs trouveroient-ils dans l'Orient une famille, quelque pauvre qu'elle puisse être, qui fasse son repas de la chair maigre de cet oiseau? Mais d'un autre côté se persuadera-t-on aisément, qu'un Législateur défende à sa nation le coq de bruyere, dont la chair est si savoureuse? Y a-t-il quelque tribu arabe, qui le regarde comme un oiseau impur? Cela ne seroit pas absolument impossible, parce que ses serres ressemblent à celles des oiseaux de proie. Un Bailli, qui en mangeoit chez moi, ne connoissant point ce genre d'oiseaux, s'imagina, que je l'avois régalé d'un oiseau de proie, & emporta avec lui les serres du coq, pour les montrer au garde des forêts, & pour s'informer si c'étoient celles d'un oiseau de proie. Des Orientaux pourroient penser de même.

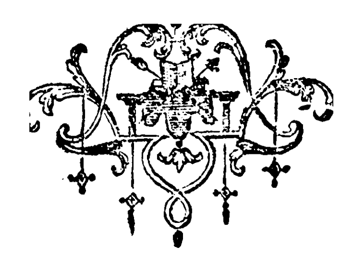
Les Juifs en Arabie mangent-ils le Coq de bruyere, & la gélinote des bois?

Il court une fable dans l'Orient d'un oiseau, qui passe pour posséder le *Samir*, ou le diamant, que les-uns prennent pour une pierre, & les autres pour un ver. On prétend, qu'il s'en sert pour délivrer ses petits, fussent-ils enfermés dans une prison murée, coupant sans effort non-seulement le verre, mais encore les plus grosses pierres de taille au moyen de ce secours. On débite encore, que Salomon usa d'une finesse, qui lui fut inspirée par un diable des plus rusés: il resserra les petits de cet oiseau dans une cage de verre, afin de pouvoir lui enlever le *Samir*, lorsqu'il viendroit pour les mettre en liberté. On ajoute enfin, que Salomon employa ce *Samir*, pour tailler & figurer les pierres énormes, qui entroient dans le bâtiment du Temple de Jérusalem. *Bochart* a tiré parti de cette fable, pour l'explication du terme *Dukifath*. Mais quel est l'oiseau, à qui les peuples orientaux attribuent ce pouvoir magique? On ne peut douter d'abord, que ce ne soit la huppe, mais ne partageroit-elle pas cette gloire avec le coq de bruyere? ou

ou pour m'exprimer plus nettement, ne court-il pas une hiſtoriette ſemblable ſur le compte de ce dernier ?

La raiſon, pour laquelle je propoſe cette queſtion, c'eſt que je voudrois connoître avec certitude le נגר טורא, (*perforator montis*), ou le נקארתא, qui paroît ici dans toutes les verſions chaldaïques, & dans la verſion ſamaritaine. Les Juifs modernes le font paſſer pour le coq de bruyere; mais les anciens Juifs, & *Saadias* entre autres, qui certainement ne ſauroit avoir puiſé dans les Septante, paroiſſent avoir auſſi appliqué ce terme chaldaïque à la huppe. Ce terme nous eſt encore tout auſſi peu connu que le mot hébreu: ſans cela ces quatre Interpretes feroient ſans contredit pencher la balance pour la ſignification, qu'ils ont adoptée.

*Bochart* a conjecturé, que les Orientaux pourroient avoir donné le nom de *Coq Sauvage* à la huppe. Cela ne me paroît pas vraiſemblable: je ne laiſſe pourtant pas de recommander cette opinion à l'examen de nos voyageurs. Toutes les diviſions des oiſeaux, faites par des peuples, dont le tour d'eſprit eſt ſi différent du nôtre, m'intéreſſent & réveillent ma curioſité.



# M E M O I R E

adreſſé au nom de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles Lettres de France à Meſſieurs les Académiciens Danois, qui ſe diſpoſent à faire le voyage de l'Arabie Heureuſe.

Les Académiciens, nommés par Sa Majeſté Danoiſe, pour aller dans l'Arabie Heureuſe, ayant invité tous les Savants de l'Europe à leur envoyer des Mémoires ſur les recherches, qui peuvent les occuper dans ce pays, l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles Lettres, zélée pour le progrès de la Littérature univerſelle, à trouvé bon, que quelques-uns de ſes Membres s'employaſſent à ſatiſfaire à une demande, qui ne peut tourner qu'au profit de l'Erudition. Elle eſt perſuadée, que les illuſtres Voyageurs ſont pourvus de toutes les connoiſſances néceſſaires, & qu'ils ont en particulier fait une aſſez longue étude de la langue arabe, pour tirer de leur voyage toute l'utilité, que l'Europe littéraire en peut attendre. Leur attention à interroger les Savants ſur les points, qui doivent fixer leur curioſité, eſt un garant de la diligence, qu'ils apporteront à les éclaircir; & l'Académie eſpere recueillir de leur commerce des inſtructions plus précieuſes pour elle, que les tréſors de cette riche contrée. Elle leur ſouhaite le voyage le plus heureux; & comme elle a été exacte à répondre à leur invitation, elle ſe flatte, qu'avant leur départ ils lui accuſeront la réception de ce Mémoire, & qu'à leur retour ils lui en adreſſeront la réponſe, & lui feront part de leurs découvertes.

Les éclairciſſements demandés par Mrs. nos Académiciens peuvent ſe réduire à trois articles. Le premier concerne hiſtoire & la chronologie de l'Yemen. Le ſecond a pour objet quelques points de géographie. Le troiſieme renferme diverſes queſtions ſur la religion, le gouvernement, la langue, les ſciences, les moeurs & les uſages de l'Arabie Heureuſe.

PREMIER

# PREMIER ARTICLE.

*Histoire & Chronologie de l'Yemen.*

Le Royaume d'Yemen est un des plus anciens Royaumes, & peut-être de tous les Royaumes connus celui, qui s'est maintenu le plus long-tems sous la domination de ses premiers maîtres. La race de Joctan, fils du Patriarche Héber, y a régné sans interruption durant plus de vingt-trois siecles.

Nous avons des listes de ses Rois, mais tellement dénuées de caracteres chronologiques, qu'aucun de nos Savants n'a tenté jusqu'ici avec succès d'assigner quelques dates à leurs Regnes. La chronologie des anciens Rois de l'Yemen est donc demeurée absolument incertaine, & le peu de faits, que nous savons de leur histoire, sont pour ainsi dire errants sur ce vaste océan de siecles, où nous les appercevons dispersés.

Il est à désirer, que chez les peuples mêmes de l'Yemen, soit dans leurs livres, soit sur leurs monuments, soit parmi leurs traditions, on puisse trouver des secours, pour débrouiller ce cahos. Mais pour mieux profiter de ces secours, il est utile de constater d'abord l'état actuel de nos connoissances à ce sujet, afin de mieux fixer les points, sur lesquels les recherches doivent se diriger désormais.

On se propose donc premiéremeut de prouver, que les listes, qui nous sont connues des anciens Rois de l'Yemen, sont incomplettes de plus de moitié; & cette discussion déterminera les endroits, où elles sont défectueuses. 2°. de hazarder quelques conjectures sur la raison des vuides, qui s'y trouvent, & elles donneront lieu d'examiner un point curieux de l'histoire ancienne des Arabes. On joindra à ce Mémoire l'essai d'une table chronologique de l'ancienne histoire de l'Yemen, afin que l'oeil puisse plus aisément démêler ce que nous connoissons, & ce qui nous reste à connoître. On aura soin d'indiquer sur chaque regne les principaux objets, qui paroîtront mériter des éclaircissements.

# PREMIERE SECTION.

*Que la liste la plus étendue, que nous connoissons des anciens Rois de l'Yemen, est incomplette de plus de moitié.*

La liste la plus étendue, que nous connoissons des anciens Rois de l'Yemen, est celle, que le savant Pocock a publiée dans son essai sur l'histoire des Arabes. Elle s'étend depuis la mort du Patriarche Héber l'an 1817. avant J. C., selon Usserius, jusqu'à la conquête de l'Yemen par les Ethiopiens, 70. ans avant la naissance de Mahomet, par conséquent l'an 502. de notre Ere, en supposant ces soixante & dix ans à peu près solaires, comme ils étoient en effet chez les Arabes, avant que Mahomet eût réformé leur Kalendrier. Cette liste embrasse donc l'espace de 2319 ans.

Or elle ne contient en tout que quarante six Rois, ce qui assigneroit à chacun plus de 50 ans de regne. Cette durée est excessive, d'autant plus que ces quarante six Rois de la liste de Pocock ne devroient donc remplir qu'environ neuf ou dix siecles, des 2319 ans, qu'elle embrasse. Elle est donc incomplette de plus de moitié.

Cette conjecture si vraisemblable va se tourner en certitude. Nous allons voir, qu'en effet il y a dans la liste de Pocock trois vuides, qui forment ensemble environs 1400 ans.

Le Patriarche Héber, appellé *Houd* par les Arabes, s'étoit fixé dans la partie méridionale de l'Arabie; il y mourut l'an 1817. avant l'Ere Chrétienne. Son fils Joctan, que les Arabes nomment *Kathan*, étoit déja pere d'une nombreuse postérité, dont l'autorité paternelle le rendoit le Souverain. Il est regardé à ce titre comme le premier Roi de l'Yemen. Ses fils y formerent divers établissements, qui se trouverent tous réunis sous Abdschams, son arriere petit-fils. Abdschams les transmit à son fils Hamyar, qui donna son nom à la race des Hamyarites; & cette race, au rapport d'Abou'lfeda, régna sur l'Yemen 2020 ans.

La race des Hamyarites ne cessa de régner sur l'Yemen que l'an 502. de notre

notre Ere, lorſque ce Royaume fut conquis par les Ethiopiens. Donc en retrogadant durant l'eſpace de 2020. ans, il ſemble, qu'on devroit fixer le commencement du regne d'Hamayr à l'an 1518. av. J. C. mais il faut remarquer, que les Hamyarites ne régnerent pas ſans interruption. Le Royaume d'Yemen paſſa à diverſes repriſes dans deux autres branches de la famille d'Héber, autres que la branche d'Hamyar, comme on le verra ci-après dans les tables chronologiques. Ces Princes uſurpateurs poſſéderent l'Yemen durant environ 180 ans. Il faut donc ajouter ce nombre aux 2020. ans remplis par les regnes des Hamyarites, & l'on aura 2200. depuis le commencement du regne d'Hamyar, juſqu'à la conquête de l'Yemen par les Ethiopiens. Il faudra donc fixer le commencement du regne d'Hamyar à l'an 1698. avant notre Ere; 119. ans après la mort d'Héber.

Or depuis la mort d'Héber juſqu'à Hamyar, la liſte des Rois de l'Yemen compte quatre regnes de pere en fils, ou quatre générations, qui, ſelon l'évaluation commune, ont dû remplir 120. ans. Il paroît donc ne pas y avoir de vuide dans la liſte des Rois de l'Yemen avant Hamyar.

Depuis le regne d'Hamyar juſqu'au commencement de celui d'Afrikis, la liſte de Pocock compte treize regnes & huit générations; ce qui doit remplir l'eſpace de 240. ans. Or Hamyar avoit commencé à régner l'an 1698. avant J. C. Donc Afrikis commença à régner l'an 1458. av. notre Ere. En effet les hiſtoriens arabes prétendent, qu'Afrikis, qui avoit étendu ſes conquêtes juſqu'en Afrique, y donna retraite à un des peuples chaſſés de la Paleſtine par Joſué. Or Joſué gouverna le peuple juif depuis l'an 1451. av. J. C. juſqu'à l'an 1443. Ce Synchroniſme confirme notre Chronologie, & prouve, qu'il n'y a point encore de vuide dans la liſte des Rois de l'Yemen, depuis Hamyar juſqu'à Afrikis.

Cet Afrikis n'étoit point Hamyarite. Depuis ſix regnes les deſcendants d'un frére d'Hamyar avoient uſurpé l'Yemen. Afrikis le transmit à Dhou'ladar, & le laiſſa à ſon fils Alhodad. Le fil de ces évenements ne peut donc encore admettre de vuide entre ces regnes.

Mais immédiatement après le regne d'Alhodad, la liſte de Pocock place le nom de la Reine Balkis. Selon les Arabes, Balkis étoit cette Reine de Saba,

Saba, qui vint viſiter Salomon, & en effet Saba étoit la capitale de l'Yemen. Or Salomon régnoit près de cinq ſiecles après Joſué, contemporain d'Afrikis; 980 ans av. notre Ere. Il y a donc près de cinq ſiecles entre Afrikis & Balkis. Le regne d'Afrikis & de ſes freres, celui de Scharhabil qui le dépoſſéda, & celui d'Alhodad fils de Scharhabil, ne répondent qu'à trois générations, & par conſéquent ne peuvent avoir occupé qu'environ 90 ans: il y a donc un vuide d'au moins quatre ſiecles entre Alhodad & Balkis, & s'il falloit quelque autorité, pour confirmer ce calcul, on diroit, qu'Eutychius dans ſes Annales ſuppoſe ſur le trône de l'Yemen avant Balkis une longue ſuite de Reines, dont les noms ne ſe ſont pas conſervés.

Voilà donc un premier vuide d'environ 400 ans dans la liſte des Rois l'Yemen, dont la place eſt bien exactement marquée. Nous allons en trouver bientôt un ſecond plus conſidérable encore.

Cette liſte compte ſeulement neuf regnes & ſix générations entre le regne de Balkis & celui d'Abon-carb. Nous venons de voir, que Balkis régnoit du temps de Salomon, par conſéquent vers l'an 980. av. J. C. Or Abon-carb régnoit ſept cents ans avant la naiſſance de Mahomet (années à peu près ſolaires, comme elles étoient du temps des anciens Arabes, ainſi qu'on l'a déja rémarqué); Abon-carb régnoit donc environ 128 ans av. notre Ere. Il y avoit donc entre Balkis & lui environ huit ſiecles & demi de diſtance.

De ces huit ſiecles & demi on ne peut en attribuer au plus que deux aux neuf regnes ou aux ſix générations, que la liſte de Pocock place entre Abon-carb & Balkis. Il reſtera donc un vuide de plus de ſix ſiecles & demi, & ce vuide ne peut être placé avant le ſucceſſeur immédiat d'Abon-carb: car outre que les regnes précédents ſont regardés par les Arabes comme des regnes fort anciens, le fil de la ſucceſſion eſt continu de pere à fils, ou de frere à frere, juſqu'à Abon-carb excluſivement. Nous avons donc encore aſſez poſitivement la place de ce ſecond vuide immédiatement avant le regne d'Abon-carb; c'eſt - à - dire, à peu près depuis l'an 800. av. l'Ere Chrétienne, juſques vers l'an 128 av. cette même Ere.

Nous

Nous en découvrons encore un troisieme, mais moins considérable que les autres. Depuis le commencement du regne d'Abon-carb jusqu'à la fin du regne de Dhou'lnaovas, le dernier des Rois Hamyarites, il y a un intervalle de 630. ans: car ont vient de dire, que le regne d'Abon-carb a commencé vers l'an 128. av. J. Ch., & on a dit ci-devant, que celui de Dhou' lnaovas avoit fini l'an 502. de notre Ere, lorsque les Ethiopiens envahirent ses Etats. Or pour remplir ún intervalle de 630. ans, la liste des Rois de l'Yemen n'offre que douze regnes & à peu près huit générations, qui n'ont pu occuper trois siecles. Il reste donc un vuide de plus de trois siecles & demi entre le regne d'Abon-carb & celui de Dhou'lnaovas.

La place, ou l'on doit rapporter ce vuide, n'est pas aussi clairement marquée, que celle des vuides précédents. Cependant on doit faire réflexion, que le fil de l'histoire est continu depuis Abon-carb jusqu'à Vaciaâ, comme on le verra dans les tables chronologiqnes; qu'à la mort de ce Vaciaâ, vers le commencement de notre Ere, il arriva de grandes révolutions dans l'Yemen; enfin que c'est particuliérement à ces temps de troubles & de confusion, qu'il est naturel de rapporter ces vuides. Or si l'on réunit toutes ces considérations, on se determinera volontiers à placer ce dernier vuide immédiatement après la mort de Vaciaâ, c'est-à-dire à commencer peu avant J. C. jusques vers la moitié du quatrieme siecle de l'Ere Chrétienne.

Il y a donc trois vuides bien constatés dans la liste la plus ample des Rois de l'Yemen, celle que nous a donné Pocock; & l'on croit avoir suffisamment déterminé leur place. Le premier est d'au moins quatre siecles, le second de plus de six siecles & demi, & le dernier d'environ trois siecles & demi. Voici donc environ 1400 ans à ajouter à l'espace des 46 regnes, que Pocock place depuis la mort d'Héber jusqu'à la conquête de l'Yemen par les Ethiopiens. Cas 46 regnes, réduits à 30 ou 31 générations, ont dû occuper entre neuf & dix siecles. Joignons- y les 1400 ans de vuide, nous aurons pour la totalité de l'espace, depuis la mort d'Héber jusqu'à l'extinction des Rois de l'Yemen par la conquête des Ethiopiens, à peu près les 2319 ans, qui se trouvent en effet depuis l'an 1817. av. J. C.,

date de la mort d'Héber, jusqu'à l'an 502 de notre Ere, date de la conquête de l'Yemen par les Ethiopiens. On ne peut exiger de rapport plus précis dans un calcul de l'espece de celui-ci, & ce rapport paroît confirmer suffisamment tout ce qu'on vient d'établir.

Mais après avoir prouvé l'existence, l'étendue, & la place des vuides, qui se trouvent dans la liste des Rois de l'Yemen, on va tâcher de découvrir ce qui a pu causer ces vuides. Les conjectures à ce sujet tiennent à un point curieux de l'histoire ancienne des Arabes de l'Yemen, qu'il seroit à souhaiter de voir éclairci.

## SECONDE SECTION.

*Que la liste des anciens Rois de l'Yemen n'est incomplette que parce que les historiens anciens n'ont pas eu dessein d'y faire entrer tous les Rois, qui ont régné dans l'Yemen.*

Les Ecrivains Arabes n'ont pas ignoré, qu'il y avoit de grands vuides dans l'histoire ancienne de l'Yemen, quoiqu'ils n'aient indiqué ni la place ni la durée de ces vuides. Abou'lfeda s'est plaint, qu'il n'y avoit point d'histoire moins entiere que celle des Rois Hamyarites; mais il n'a point cherché à en approfondir la cause. Je crois l'appercevoir dans la liste même de ces Rois, conservée par Pocock.

Cette liste ne se borne pas aux Rois de la race d'Hamyar. On verra dans les tables, qu'elle comprend aussi quelques Rois de races differentes, qui ont usurpé sur les Hamyarites, & possedé pendant quelque temps le Royaume d'Yemen, mais on remarquera aussi dans ces tables, qu'il s'y trouve deux Princes, désignés sous le nom de Tobbaï.

Ce nom n'étoit point le nom particulier d'un Roi. C'étoit un titre tel que celui de *Pharaon* chez les Egyptiens, d'*Auguste* chez les *Romains*, de *Mondar* chez les Arabes de l'Yrack. Mais ce titre de Tobbaï ne se donnoit pas à tous les Rois de l'Yemen: il appartenoit seulement à ceux, qui réunissoient sous leur puissance l'Yemen entier; c'est-à-dire cette vaste portion

tion de l'Arabie depuis l'océan & les deux golfes jusqu'à l'Hegjaze, & qui renfermoit par conséquent les provinces d'Oman, de Bahrein & d'Hadramouth. Ces trois provinces, démembrées en divers temps, ont formé des Royaumes séparés, & alors les Rois du reste de l'Yemen ne devoient plus porter le nom de Tobbaï. Or on croit, que les listes, sur lesquelles Pocock a dressé son catalogue des Rois de l'Yemen, se bornoient aux Tobbaïs seulement. Ainsi les intervalles vuides, qui s'y trouvoient, ne provenoient que de ce que les Rois, qui avoient regné en Yemen durant cet intervalle, n'avoient pas été Tobbaïs.

Ce n'est qu'une conjecture; mais on la trouve appuyée, I°. sur l'usage de ce nom de Tobbaï dans les listes des Rois de l'Yemen. Les Princes désignés sous ce nom avoient été du nombre des Tobbaïs, ils devoient donc être compris dans la liste: mais leur nom avoit échappé; on y suppléoit par celui de leur dignité. II°. il eut été également facile de répéter ce nom Tobbaï, toutes les fois qu'il se trouvoit des Rois, dont le nom étoit oublié. On pouvoit donc remplir aisément ainsi le vuide des listes: on ne l'a pas fait, sans doute parce que ces Princes n'avoient pas mérité ce titre. III°. Ces probabilités se trouvent confirmées par cette observation singuliere, c'est qu'en effet il y a toute apparence, que les Rois, qui ont régné durant les intervalles, que les listes ont laissé vuides, n'ont pu porter le titre de Tobbaïs, parce qu'ils n'ont pas possédé l'Yemen entier. Ceci exige quelque détail.

Nous avons remarqué trois intervalles vuides dans la liste des Rois d'Yemen. Le premier d'environ quatre siecles, qui finissent à Balkis. Ce vuide est immédiatement précédé par une révolution, qui arrache le trône d'Yemen aux usurpateurs descendus de Modad, & qui le reporte dans la race des Hamyarites. Il est naturel de penser, que les descendants de Modad dépossédés se formerent un petit Etat démembré de ce vaste Royaume; & cela devient plus probable encore quand on observe, que les regnes, qui précéderent celui de Balkis, furent des regnes foibles. On a dit, qu'Eutychius plaçoit sur le trône d'Yemen une

longue ſuite de Reines avant Balkis: n'auroit-il point voulu par là déſigner la foibleſſe de ces regnes? ou cette foibleſſe n'auroit-elle point accrédité l'opinion, que ce furent des regnes de femmes? A l'égard de Balkis elle-même, la maniere, dont l'Ecriture ſainte peint cette Reine, habile, riche, puiſſante, autoriſe à penſer, qu'elle fut la reſtauratrice de la dignité des Tobbaïs.

Le ſecond vuide commença vers l'an 800. av. l'Ere Chrétienne, & ne finit que vers l'an 128. avant cette Ere. Or nous ſavons, que durant cet intervalle il y avoit des Rois particuliers dans la province d'Oman, & dans une partie de celle d'Hadramouth. C'étoient les deſcendants de Cahlan, qui, après avoir uſurpé l'Yemen ſur les Hamyarites, en avoient été dépoſſedés, & s'étoient peu de temps après formé un Etat aſſéz puiſſant dans ces deux provinces. Zebid étoit leur capitale. Ils étoient ordinairement en guerre avec les Rois d'Yemen, dont la capitale étoit alors Sanaa; car Saba venoit d'être bouleverſée par une inondation, dont la mémoire eſt célebre chez les Arabes. Un de ces Rois de l'Oman, nommé Dhou'lzogar, régnoit du temps de Caïcaous, Roi de Perſe, que l'on croit être Cambyſe, Pere du grand Cyrus, environ cinq ſiecles & demi avant notre Ere. Il eſt évident, que les Rois de l'Yemen ne pouvoient alors porter le nom de Tobbaï, ni ſelon le ſyſtême propoſé être admis dans les liſtes, que Pocock à compilées.

Le troiſieme vuide s'étend à peu près depuis le commencement de notre Ere juſqu'aux environs de l'an 350. Or préciſément dans ce temps des diviſions inteſtines, des guerres civiles, bouleverſerent le Royaume d'Yemen, qui ſouffrit des démembrements conſidérables. On trouve dans cet intervalle de nouveaux Rois érigés en diverſes provinces de l'Yemen. Thaïr fut un de ces Rois: il régnoit dans la province de Bahrein vers l'an 330. de notre Ere: il attira contre lui les armes de Schabour II. du nom, Roi de Perſe, qui ravagea ſes Etats, le prit, & le fit mettre à mort. Le Roi de Perſe ne garda point ſa conquête. Il fit la paix avec les Arabes, & laiſſa l'Arabie libre. Sans doute qu'alors les portions de l'Yemen, qui avoient

été

été possédées par Thaïr & ses predecesseurs, furent réunies au reste de l'Yemen; & dès lors ces Rois durent reprendre le titre de Tobbaï. Aussi les voyons-nous vers l'an 350. reparoître sur la liste de Pocock.

Cette liste ne paroît donc laisser de vuides, que lorsque les Rois de l'Yemen semblent avoir dû perdre le nom de Tobbaï, & ces vuides cessent toutes les fois que ces Princes ont pu reprendre ce titre. Il y a donc tout lieu de croire, que cette liste ne contient en effet que les noms des Tobbaï, & qu'à cet égard on doit peut-être la regarder comme complette.

Pour fixer à ce sujet nos idées, il seroit utile de rassembler, autant qu'il se pourroit, les noms des Rois particuliers, qui ont régné dans diverses parties de l'Yemen, avec les Synchronismes de leurs regnes. On jugeroit, en comparant ces listes avec celle de Pocock, si effectivement il n'y a de vuides dans cette derniere, qu'autant que la puissance des Rois de l'Yemen a éte démembrée.

Il reste à réduire en Tables chronologiques le Systême, qu'on a exposé jusqu'ici; on rassemble sommairement les preuves des dates certaines, & les motifs des dates certaines, & les motifs des dates conjecturales; & on marque sur leurs époques les divers points, qui peuvent servir d'objet aux recherches.

On ajoute deux questions sur l'histoire des temps postérieurs à Mahomet.

I°. Les premiers successeurs de Mahomet ayant transporté le siege de l'Empire en Syrie & ensuite à Bagdad, où il a subsisté jusqu'à la prise de cette ville par Tartare Houlagan dans le XIV^e^ Siècle, c'est principalement dans cette derniere ville, que les sciences ont fleuri sous l'Empire des Califes. Quel étoit pendant ce temps-là l'état de l'Arabie?

II°. Les Rois de l'Yemen descendent-ils des anciens Rois, ou tirent-ils leur origine de la Dynastie des Ayoubites, par un oncle de Saladin?

# ARTICLE SECOND.

*Eclairciſſements demandés ſur quelques points de Géographie.*

La Géographie peut tirer de grands avantages d'un voyage entrepris dans l'Yemen par des perſonnes habiles & éclairées.

On a la deſcription de quelques routes de Moka vers Sanaa, ville principale dans l'intérieur de l'Yemen, le voyage de Bartema dans le recueil de Ramuſio, & les géographies orientales d'Edriſi, d'Abulfeda, & celle, qui eſt intitulée Gehan-numa, *miroir du monde*, dont il y a une traduction françoiſe à la Bibliotheque du Roi. C'eſt principalement de ces trois dernieres pieces plus méthodiques & plus complettes que les autres, que M. Danville a tiré ce que contient l'Arabie dans la premiere partie de ſa carte d'Aſie, donnée au public en 1751. Comme on n'en connoît point de plus ample & de plus détaillée, on ſeroit obligé à Meſſieurs les Académiciens Danois, s'ils vouloient bien la comparer avec le local, pour en reconnoître les fautes & les omiſſions.

Il y a une hiſtoire de la conquête de l'Yemen par les Turcs, écrite en Arabe & en Turc, dont le titre traduit en latin eſt: *Fulgur Yemanicum.* Le récit de cette expédition pourroit fournir des notions ſur quelques poſitions de lieux.

Depuis que le détroit de Bab al-Mandeb eſt fréquenté par les navigateurs de toutes les Nations commerçantes de l'Europe, il ſemble, que la latitude en devroit être exactement déterminée. Cependant la diverſité des indications y met encore de l'incertitude. Si l'on pénetre dans l'intérieur des terres, des obſervations de la hauteur du pole en quelques lieux principaux ſerviroient d'appui à la géographie, par rapport à un pays, qu'elle ne connoît pas avec une entiere certitude.

On remarque ſur les cartes, qu'en général l'Arabie eſt dépourvue de rivieres conſidérables. Il ſemble même, que des torrents, qui deſcendent des montagnes, & qui coulent dans les vallées, il y en a beaucoup, qui ne portent point leurs eaux dans la Mer. M. Danville lui-même n'eſt point aſſuré,

affuré, que la riviere des environs de Sanaa prolonge fon cours jusqu'au rivage de la mer des Indes, quoiqu'il l'ait ainfi tracé dans fa carte.

On retrouve en plufieurs lieux principaux des dénominations, qui fe rapportent à celles, dont il eft fait mention dans Strabon, dans Pline, & dans Ptolémée. Il feroit effentiel de comparer les indications de ces anciens géographes avec le local actuel. Un des points les plus curieux feroit de réconnoître la place & l'état actuel de l'ancienne Mariaba ou Mareb, autrefois capitale des Homerites, & reculée dans la contrée d'Hadhramaout; eft-ce l'ancienne Saba, comme M. Danville l'indique dans fa carte? Sous le regne de Dhouhabfchan vers l'an 850. av. J. C. il arriva une inondation qui ruina la ville de Saba, capitale de l'Yemen, & qui fubmergea le pays. Cette inondation fut caufée par l'écroulement des digues, qui contenoient les eaux d'un vafte réfervoir deftiné à l'arrofement des terres. Il feroit curieux de favoir s'il fubfifte quelque lac dans le lieu, qui fut inondé; ou fi le pays defféché offre des ruines de l'ancienne Saba. Dans ce dernier cas quel champ pour les découvertes! Un défert d'une vafte étendue fépare l'Yemen des cantons d'Omon, & d'Yemama. C'eft fur ces cantons éloignés de l'Yemen & fitués vers le golfe perfique, qu'on auroit un plus grand befoin d'être inftruit. On ne fait autre chofe de Mahrah, qui confine à l'Yemen vers le Levant, fi ce n'eft que ce pays eft très-aride; qu'on y parle une langue particuliere; qu'il fournit des chameaux, qui fupportent plus long-temps la foif dans ces déferts. C'eft à l'extrêmité d'un canton nommé Seger, & fitué entre Hadhramaout & Mahrah, que l'on place le Kabr-houd ou le tombeau d'Héber, que les Arabes fédentaires regardent comme leur Patriarche.

Il eft parlé dans le voyage de l'Arabie, publié par la Roque, de quelques édifices fuperbes, qu'on voyoit dans la ville de Sanaa. Si l'on va dans ce canton, il feroit utile d'examiner, à quel temps peuvent fe rapporter ces monuments, quel en eft le goût & l'objet, & d'en lever le plan.

# ARTICLE TROISIEME.

*Questions diverses sur la Religion, le gouvernement, la langue, la littérature, les sciences, les moeurs & les usages de l'Yemen.*

## *Religion.*

Les Arabes de l'Yemen ont-ils conservé la Religion Mahométane dans sa pureté? Subsiste-t-il dans leurs usages quelques vestiges de l'ancienne idolâtrie, que Mahomet a cherché à détruire parmi eux? Suivent-ils l'Alcoran, le croyant incréé & éternel, ou suivent-ils les traditions? Sont-ils ce qu'on appelle Sunnites ou Schiites?

Les quatre Sectes réputées orthodoxes parmi les Mahométans, celle des Hanefites, des Malekites, des Schafeites, & des Hanbalites font-elles reconnues parmi les Arabes? Chacune de ces Sectes a-t-elle en Arabie, comme elle avoit à Caire, un Imam, qui juge suivant la doctrine particuliere de la Secte? Celle des Schafeites a-t-elle la prééminence en Arabie? Schafei son auteur étant venu à l'âge de deux ans à la Mecque, où il fût élevé, & où il passa la plus grande partie de sa vie, cette raison feroit croire, que sa doctrine seroit la plus favorisée.

L'Alcoran contenant, selon les Mahométans, les loix sur la Religion, le culte, les choses civiles, en un mot ce que nous appellons le droit canon & le droit civil, les Arabes tirent-ils, ainsi que les Turcs, toutes leurs décisions de ce livre? Celles du Mufty de Constantinople font-elles suivies en Arabie, ou le Scherif ou Prince de la Mecque a-t-il seul la législation dans les affaires, qui concernent la Religion & l'Etat?

Les Arabes ont-ils des Imams particuliers, autres que le Roi, que les Voyageurs disent en faire les fonctions? Ont-ils des Calenders, des Derwischs, des Santons? connoissent-ils toutes les sectes, qui divisent les autres Mahométans sur le point de la Religion? ont-ils pour les Persans la même aversion que les Turcs?

S'il se trouve encore des Chrétiens en Arabie, comme il y en avoit beaucoup du temps de Mahomet, de quelle Secte font-ils?

Les

Les Juifs y ont-ils des établiſſements, des écoles, des Synagogues?

*Gouvernement.*

Depuis la ſurpriſe d'Aden par les troupes de Soliman ſecond, quelle autorité les Turcs ont-ils dans l'Arabie? y levent-ils des tributs? ont-ils des garniſons dans quelque place de l'Yemen, outre celle de Confida? Quoique Meſſieurs les Académiciens Danois n'aient pas apparemment deſſein de pénétrer dans l'Hegiaz, où l'entrée des deux villes ſacrées & de leur territoire eſt ſévérement interdite aux Chrétiens, cependant on ſe peut flatter, qu'ils acquerront quelque nouvelle lumiere ſur ce pays. Si la choſe ſe trouve poſſible, on feroit bien-aiſe de ſavoir, en quoi conſiſte le droit de protection, dont jouit le Grand-Seigneur ſur les deux villes ſacrées.

Quelle forme de gouvernement les Arabes obſervent-ils entre eux, quelle relation ont-ils avec les Nations, qui les environnent?

On ſait, que les Arabes ont toujours été très-jaloux de leurs généalogies. On trouve dans pluſieurs Auteurs la liſte de leurs Tribus. On demande ſi les Arabes perſiſtent dans cette maniere de penſer: ſi leurs Tribus ſubſiſtent diſtinguées & ſéparées: s'il reſte parmi eux quelque trace de celle des Cheraïſchites, dont étoit Mahomet? Pourroit-on ſavoir le temps de la diſperſion de leurs anciennes Tribus dans les différentes contrées?

La diſtinction anciennement obſervée entre les Arabes purs deſcendants d'Jachtan ou Kathan, & les Moſt Arabes, ou Arabes naturaliſés, deſcendants d'Iſmaël par ſon mariage avec la fille de Modad, a-t-elle encore lieu dans cette Nation?

*Langue Arabe.*

Les anciens Arabes tiroient gloire de trois choſes, de leur langue, de leur ſabre, & de l'hoſpitalité. La langue arabe, une des plus anciennes

du monde, eſt remarquable par la multitude de mots, qui ſervent à exprimer une même choſe. On lit dans les notes de Pocock ſur Abulpharage, qu'Ibn Chalawaiſch avoit fait un livre ſur les noms du lion, qui ſont au nombre de 500. & que ceux dn ſerpent paſſent 200. Mahomet-el Firuzabadi, qui a compoſé le grand dictionnaire arabe appellé Kamus, dit qu'il avoit écrit un livre entier ſur les 80 noms, que l'on donne au miel, & qu'il ne les avoit pas rapportés tous; il ajoute, que dans ſon Dictionnaire on trouve une épée exprimée de mille manieres différentes. Nos lexicographes européens donnent ſur chaque racine un nombre conſidérable de ſignifications métaphoriques, dont la plus grande partie eſt tirée des qualités principales des chameaux, l'animal le plus utile ſur le ſol aride & brulant de l'Arabie. Si tant de noms différents, pour déſigner une même choſe, en expriment des qualités diverſes, on doit regarder la langue arabe comme trés-riche. On ne pourroit tirer la même concluſion, ſi cette variété d'expreſſions ne conſiſtoit que dans des métaphores, qui transporteroient les noms d'une choſe à une autre.

Après le caractere de livre inſpiré, que les Mahométans donnent à l'Alcoran, le plus grand éloge, qu'ils en font, eſt d'être écrit avec autant d'élévation dans les penſées, que de pureté & d'harmonie dans le ſtyle. Si cette pureté de la langue arabe s'eſt conſervée juſqu'à nos jours, ce doit certainement être dans l'Arabie Heureuſe, où elle n'a point été altérée par l'abord des Etrangers. On demande ſi les Arabes de l'Yemen parlent encore aujourd'hui auſſi purement, que du temps de Mahomet; ſi leur langue n'a point été altérée depuis, & juſqu'à quel degré elle a pu l'être, ſi le génie métaphorique ſubſiſte toujours parmi eux. Pour dire, par exemple, qu'on tiroit les ſabres de leurs fourreaux, pour égorger les ennemis, diroient-ils encore: *filiae vaginarum emicabant e ſuis penetralibus* ——— *ſitientes aquatum deſcendere in venam jugularem*, & pour rendre cette penſée: qu'il eſt glorieux aux Muſulmans de teindre leurs ſabres dans le ſang des infideles, diroient-ils: *O quam pulchra monilia cruoris infidelitatis ſuper ſponſas verae religionis!* Ces deux exemples ſont tirés des extraits d'Emadeddin Mahomet,

met, & cités par M. Schultens à la suite de son histoire de Saladin. Les Arabes de l'Yemen conservent-ils encore aujourd'hui ce caractere emphatique dans leurs écrits & dans leurs conversations?

Après avoir parlé de leur langue, il convient de parler de leur écriture. Pocock dans ses notes sur Abulpharage a avancé, que quand l'Alcoran parut, il n'y avoit dans tout l'Yemen pas une seule personne, qui sût ni lire, ni écrire. Cependant M. Schultens a donné, sous le titre de *monumenta vetustiora Arabiae*, des fragments d'anciennes poésies arabes, dont quelques-unes, selon cet auteur, remontent au temps de Salomon. M. Assemani, dans sa dissertation sur les Nestoriens de Syrie, dit, que la Bibliotheque du Vatican conserve, parmi les manuscrits de Pietro della Valle, les ouvrages de sept poëtes fort estimés parmi les Arabes, dont les cinq premiers étoient antérieurs à Mahomet, & les deux autres vivoient du temps de ce faux Prophete. Pour que l'assertion de Pocock pût subsister, il faudroit supposer, que l'Yemen auroit été plongé dans une entiere ignorance, tandis que le reste de l'Arabie cultivoit les lettres & la poésie. Il faudroit même dire, que les peuples de l'Arabie Heureuse auroient alors perdu l'usage de leur ancienne écriture. Car il est certain, qu'ils ont eu des caracteres plus anciens que ceux, qu'on nomme Coufiques. Abou'lfeda rapporte l'inscription gravée sur une des portes de Samarcande par ordre de Schamer, qui régnoit dans l'Yemen 950 ans av. J. C, & il ajoute, que cette inscription étoit en caracteres hamyarites. Eutychius parle aussi de ces caracteres. On demande si ces anciens caracteres sont encore connus dans l'Yemen: s'il y reste quelque tradition sur l'objet de l'inscription de Samarcande: si c'est une preuve, comme quelques auteurs l'on dit, que Schamer ait été le fondateur ou le conquérant de Samarcande, ou seulement qu'il y ait voyagé, & peut-être contracté quelqu'alliance avec le Roi, qui y régnoit. On chercheroit en vain l'inscription même. Abou'lfeda, qui l'a copiée, avertit, qu'elle fut détruite durant son séjour à Samarcande, au commencement du XIV^e^. Siècle.

Il paroît certain, que l'écriture & la langue des anciens peuples de l'Ye-

men différoient abfolument de celles des peuples de l'Hegiaz. Cette derniere langue a prévalu, parcequ'elle fut la langue de Mahomet & de l'Alcoran. Subfifte-t-il encore des traces de l'ancienne langue de l'Yemen?

Aux caracteres hamyarites ont fuccédé les caracteres coufiques. Il feroit utile d'en raffembler les alphabets différents, que l'on pourroit découvrir. Il feroit fur-tout intéreffant de connoître, en quel temps on a ajouté de nouveaux caracteres à l'alphabet arabe, qui étoit conforme à celui des Hébreux. On fait, que l'inventeur des caracteres arabes modernes, fubftitués aux Coufiques, eft Ebn Moclah Vifir fous le Calife Moctader, l'an 316. de l'Hégire, ou un de fes freres, nommé Abdallah al Haffan.

Il faudroit auffi tacher de decouvrir l'époque, où l'on a commencé à défigner les voyelles dans l'écriture arabe, & quels ont pu être les fignes ufités pour les défigner, avant les fignes, qui font actuellement reçus. Dans les plus anciens manufcrits, qui fe trouvent à préfent dans l'Yemen, voit-on des points voyelles, ou quelques fignes, qui en tiennent lieu? Trouveroit-on dans l'Yemen quelque traduction de la Bible, différente de celles, que nous avons? Y découvriroit-on des traductions de quelques ouvrages grecs, inconnus en Europe?

Si Meffieurs les Académiciens de Danemarck paffent par le mont Sinaï, nous efpérons, qu'ils voudront bien copier en lettres figurées les infcriptions gravées fur les rochers, & peu exactement rapportées dans le voyage de Pocock. Ce travail ne fera pas perdu pour la littérature.

### *Littérature & fciences de l'Yemen.*

Les Arabes s'adonnoient à l'Aftronomie, comme on le voit par quelques aftérismes: ils adoroient l'oeil du taureau, le Sirius, & d'autres étoiles. Ce culte indique des connoiffances dans cette fcience. Subfifte-t-elle parmi eux, & à quel degré?

Ils s'appliquoient beaucoup à l'éloquence, & à la poéfie; ils s'affembloient à certains jours marqués, pour réciter des vers écrits fur de grands

papiers

papiers d'Egypte, ou fur de grandes planches, qu'ils embelliffoient d'ornements dorés. Ces vers avoient ordinairement pour objet l'éloge de ceux, qui s'étoient diftingués par quelque action d'éclat, foit dans les combats, foit de quelqu'autre maniere. Les poëmes antérieurs à Mahomet, dont nous avons déja parlé, font une preuve de leur amour pour la poéfie. M. Schultens a publié jufqu'au fixieme difcours d'Hariri, connu fous le nom de *Confeffus*, que l'on récitoit dans les Affemblées nommées *Macamat.* Sur quoi l'on peut confulter la bibliotheque orientale de M. d'Herbelot, au mot Macamat. Si Pietro della Valle, qui voyageoit dans l'Orient il y a 140 ans, & qui n'a point pénétré dans l'intérieur de l'Arabie, a cependant rapporté les ouvrages de fept des anciens poëtes, & fi M. Schultens en a expliqué de plus anciens: on peut efpérer, que les nouveaux Voyageurs n'auront pas moins de bonheur, fur-tout étant dans le pays même, & qu'ils enrichiront la littérature orientale de quelque nouveau tréfor en ce genre.

Les regles de la poéfie arabe, qui paroiffent très-compliquées, ne fe trouvent que dans un petit traité de Samuel le Clerc, imprimé, à Oxford en 1661. à la fuite du commentaire de Pocock fur l'élégie du Tograi. Si Meffieurs les Danois pouvoient éclaircir cette partie, la littératnre leur en auroit obligation.

Le plus grand nombre de Commentateurs de l'Alcoran, des hiftoriens arabes, & des autres Ecrivains, foit fur des matieres de philofophie, foit en quelqu'autre genre que ce puiffe être, étoient Syriens, Egyptiens, établis à Bagdad du temps des Califes, en Efpagne, en Afrique, ou dans l'Empire Turc: on trouve peu de ces ouvrages, qui foient fortis de l'Arabie. Quelle en peut-être la caufe? Les fciences y font-elles perdues? Les Auteurs Arabes prétendent, que les peuples de l'Arabie Heureufe font les premiers, qui ont fait connoître l'hiftoire des peuples voifins, avec lefquels ils commerçoient, tels que les Ethiopiens, les Perfes, les Indiens &c. Seroit-il impoffible de découvrir chez eux quelque chofe de ces anciennes hiftoires?

## *Moeurs & uſages de l'Yemen.*

Il paroît, que les Arabes, qui ſont aujourd'hui uſage du Sabre, ne ſont que les Bedouins ou Coureurs, qui pillent les Caravannes, & que les habitants de l'Arabie Heureuſe vivent dans une profonde paix. Cette opinion eſt-elle bien fondée? L'hoſpitalité eſt-elle toujours en honneur parmi eux? l'exercent-ils indifféremment envers tout le monde; ou zélés obſervateurs de la loi mahométane, ne la pratiquent-ils qu'en faveur de ceux, qui ſont de leur religion?

Le caractere des Arabes eſt-il auſſi ſérieux & auſſi taciturne, qu'on les dépeint?

Sont-ils toujours adonnés aux ſorts & à la divination par les flêches, uſage ſi ancien parmi eux, & que l'on trouve dans les prophetes?

La gravure des monnoies fut longtemps inconnue parmi les Egyptiens; ils ſe ſervoient de feuilles ou de morceaux informes de métal. Leur monnoie d'or n'étoit qu'une feuille aſſez mince. On en découvre ſouvent ſous la langue des momies; & de plus nous apprenons d'Arrien dans ſon Periple de la mer Erythrée, que, dans les ſiecles moins éloignés, les peuples, ſitués auprès de la ville d'Adulis, tiroient de l'Egypte certaine eſpece de clinquant, qui, réduit en morceaux, leur ſervoit de monnoie: *καὶ ὀρείχαλκος ῷ χρῶνται πρὸς κόσμον, καὶ ἐις συγκοπὴν ἀντὶ νομίσματος.* Les Arabes, voiſins des Egyptiens, n'ont pas dû connoître plutôt l'art de graver les monnoies. On demande s'il ſe trouve quelque fois dans la terre des feuilles, des lames, ou des fragments de métal taillés, avec une ſorte d'intention, & deſtinés à faciliter le commerce.

Dans la ſuite les Arabes, ſuivant Elmacin, (Hiſt. Sarac. p. 64. edit. Erpen.) eurent des monnoies grecques & des monnoies perſanes. Ces dernieres, qui étoient d'argent, devoient être ſemblables à celles, que nous avons dans nos cabinets. Elles repréſentent d'un côté une tête ornée d'une tiare fort riche, & au revers un autel avec le feu ſacré. A côté de l'autel ſont quel-

quelquefois des figures. Il doit s'en trouver en Arabie; il feroit bon de les ramaſſer, parcequ'elles contiennent des légendes en anciens caractéres perſans.

Suivant le même Elmacin, les premieres monnoies, que les Arabes frapperent avec les caractéres de leur langue, ne contenoient que ces deux mots: Dieu eſt éternel. Nous n'en connoiſſons point avec cette légende, mais il pourroit s'en trouver en Arabie.

Si on découvroit des médailles arabes & frappées en Arabie, en or ou en argent, avec des têtes ou des figures, elles feroient précieuſes.

On pourroit s'informer encore, ſi l'on n'a pas découvert des Momies dans quelque partie de l'Arabie, s'il n'y ſubſiſte pas quelque monument ſemblable pour le goût à ceux de l'ancienne Egypte, ſi ſur ces monuments on ne trouveroit pas quelque trace d'Hiéroglyphes; enfin ſi les Egyptiens, qui dans les plus anciens temps paroiſſent avoir eu des communications avec les peuples les plus orientaux de l'Aſie, n'en avoient eue avec les anciens Arabes.

Les Hiſtoriens Arabes font ſouvent mention du Dinar. D'Herbelot en parle dans ſa bibliotheque orientale. Il feroit important d'en rapporter en Europe quelques-uns, dont le poids & le titre en fiſſent connoître le prix.

L'article de leurs poids & de leurs meſures ne feroit pas moins curieux. Le Géographe Turc, imprimé à Conſtantinople, dit en parlant du caffé, que chaque balle eſt de trois quintaux d'Arabie, & que quatre quintaux de ce même pays & dix Bathmans ſont égaux à un quintal de Syrie.

Les parfums de l'Arabie, ſi célébrés par les Anciens, font-ils encore aujourd'hui l'objet du commerce des Arabes? Comment le font-ils? avec quelles Nations? quelles marchandiſes achettent-ils? quelles autres donnent-ils en échange?

Pour ce qui regarde le caffé, l'uſage de cette boiſſon eſt-il ancien parmi les Arabes? ce qui ne paroît pas par leurs hiſtoires. Depuis quel temps a-t-on commencé à s'en ſervir? Eſt-il vrai, comme le diſent quelques Auteurs, qu'on ne doit rapporter cette découverte au plutôt qu'à l'année *656.* de l'Hégire, ou 1257. de J. C?

Pour

Pour terminer cette longue ſuite de queſtions; on ne peut trop exhorter Meſſieurs les Académiciens Danois, à recueillir tout ce qu'ils pourront de faits, de noms, de dates, de ſynchroniſmes ſur l'hiſtoire de l'ancien Royaume de l'Yemen; hiſtoire juſqu'ici très-peu connue, mais qui doit avoir été très-intéreſſante, puiſque c'eſt celle d'un Royaume, qui a ſubſiſté très-long-temps, d'un Royaume vaſte, guerrier, commercant, puiſſant & riche; d'un Royaume enfin, où les ſciences & les arts ont fleuri. Leur origine & leurs progrès chez les peuples de l'Yemen ſont un fond inépuiſable de recherches.





# ESSAI

## DE

# TABLES CHRONOLOGIQUES

*Des anciens Rois de l'Yemen, dont on trouve les noms dans la liste de ces Rois, publiée par Pocock.*

| | Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Observations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|---|
| Premiere suite des Rois Hamyarites durant environ 120 ans. | 1817 | JOCTAN OU KATHAN -- -- | -- fils du Patriarche Héber. La mort d'Héber fixe le commencement du regne de son fils à l'an 1817 avant J. C. Les Arabes le regardent comme le premier Roi de l'Yemen. | |
| | | YARAB | | |
| | | YASCHAB | | |
| | | ABDSCHAMS -- | -- JOCTAN et ses trois successeurs se sont succédés de pere en fils. Leurs regnes ont dû par conséquent occuper 120 ans: car ces regnes sont équivalents à des générations, et l'évaluation d'une génération est communément portée à 30 | |

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Obſervations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|
| Premiere ſuite des Rois Hamyarites durant environ 120 ans. | | ans. Selon ce calcul Hamyar fils d'Abdſchams dut commencer ſon regne vers l'an 1697; et en effet nous allons voir, qu'il le commença en 1698. | |
| 1698 | HAMYAR--- | -- fils d'Abdschams, donna ſon nom aux Rois de ſa race. Ces Rois régnerent 2020 ans, ſelon Abou'lfeda; à quoi il faut ajouter environ 180 ans pour les regnes des Uuſurpateurs, enclavés entre les Hamyarites : ce qui fait en tout 2200 ans. La race des Hamyarites n'a fini que l'an 502 de notre Ere, comme on le verra plus bas. En retrogradant 2200 ans, on aura l'an 1698 av. J. C. pour le commencement du Regne d'Hamyar. | |
| | VAYEL | | |
| | ALSACSAC | | |
| | YAFAR--- | -- Ces quatre regnes depuis Hamyar incluſivement renferment quatre générations, mais la derniere ne doit pas être comptée, Yafar ayant été dépouillé par Dhouriaſch. Ainſi nous n'évaluons les qua- | |

| | Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Obſervations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|---|
| Premiere ſuite des Rois Hamyarites durant environ 120 ans. | | | tre regnes qu'à 90 ans, juſqu'à l'an 1608 av. J. C. | |
| | 1608 | DHOURIASCH NOMAN --- | -- Dhouriaſch deſcendu d'un frere de Vayel uſurpa le thrône ſur Noman fils d'Yafar. Noman chaſſa l'uſurpateur. Ces deux regnes ne repréſentent qu'une ſeule génération. | |
| | 1578 | ASMAH -- | -- fils de Noman dépouillé par Schaddad deſcendant de la race de Modad, ou Matates frere d'Hamyar. | |
| Rois de la race du Modad durant 150 ans. | | SCHADDAD LOKMAN DHOUSADAD - | -- Schaddad uſurpa le trône ſur Aſmah, et le tranſmit ſucceſſivement à ſes deux freres. Ainſi ces quatre regnes ne repréſentent qu'une génération. | |
| | 1548 | HARETH DHOU'LKARNAIN ASSAAD. DHOU'LMANAR ABRAHAH | -- Ces trois regnent de pere en fils forment trois générations, et occupent par con- | |

| | Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Observations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|---|
| Rois de la race de Modad durant 150 ans. | | | séquent 90 ans. Ainsi le regne d'Afrikis, qui leur succeda, commença l'an 1458 av. J. C. | |
| | 1458 | Afrikis - - | -- -- -- -- -- -- -- -- | -- Fut-ce comme conquérant qu' Afrikis passa dans l'Afrique, comme le disent quelques Auteurs Arabes, ou fut-il contraint de s'y réfugier par les Rois d'Assyrie, qui le chasserent de ses Etats, comme le disent quelques autres avec bien moins de vraisemblance ? Les Rois d'Assyrie du temps d'Afrikis paroissent avoir été fort peu puissants. Leur Empire étoit pour lors affoibli par quantité de démembrements. |
| | | Dhou'ladar - | -- frere d'Afrikis. Afrikis étoit contemporain de Josué. Or Josué gouverna les Juifs depuis 1451 jusqu'à l'an 1443. Afrikis et son frere ne composant qu'une génération, leurs deux regnes ne durerent que jusqu'à l'an 1428 av. J. C. et terminerent la suite des Rois de la race de Modad ou Matates, qui avoient regné 150 ans. | |
| | 1428 | Scharbabil - | -- descendu d'Alsacsac petit fils d'Hamyar, depossédа Dhou'ladar, et remit le trône d'Yemen dans la Maison des Hamyarites. | |

Seconde suite des Rois Hamyarites.

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Observations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|
| | ALHODAD -- | -- fils de Scharhabil. Le regne de Scharhabil n'a pas dû être fort long, ce Prince ayant été obligé de conquérir son Royaume. Ainsi l'on ne peut supposer pour ce regné, et celui d'Alhodad, deux générations complettes. Or en leur assignant 40 ans, nous tomberons à l'an 1388 av. J. C. mais le regne de Balkis, qui suit, ne commença que vers l'an 980. Il y a donc ici un vuide de plus de 400 ans. | |
| 1388 | Ier vuide de plus -- -- -- | de 400 ans. -- -- -- -- | -- Rassembler s'il est possible des Mémoires sur ce vuide. |
| 980 | BALKIS -- -- | -- Cette Reine est supposée avoir visité Salomon. Elle régnoit donc vers l'an 980 av. J. C. -- -- -- -- -- | -- La visite, que Balkis fit à Salomon, n'avoit-elle point pour objet quelque traité de commerce? Les Etats de cette Reine n'étoient-ils point l'Ophir de l'Ecriture, d'où les flottes de Sa- |

| | Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Obſervations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|---|
| Seconde ſuite des Rois Hamyarites durant environ 538 ans. | | | d'un Roi, qui mérita de ſes ſujets le ſurnom de bienfaiſant. -- -- -- -- -- -- | -- Ce Monument ſubſiſte-t-il, ou quelque tradition conſerve-t-elle la poſition du lieu, où il fut érigé ? |
| | | Schamer -- | -- fils de Malec, fit graver ſur une des portes de Samarcande une inſcription, qui portoit: *de Sanaâ à Samarcande, il y a milles paraſanges.* Cette inſcription, que rapporte Abou'lfeda, étoit en caracteres Hamyarites. | |
| | | Aboumalec -- | -- fils de Schamer. On donne 90 ans à ces quatre regnes, parce qu'ils ne comprennent que trois générations. | |
| Rois deſcendus de Cahlan 30 ans. | 890 | Amram -- | -- A la mort d'Aboumalec, Amram uſurpa le trône ſur le légitime héritier. Amram n'étoit point Hamyarite; il deſcendoit de Cahlan, frere d'Hamyar. | |
| | | Amrou Mazikia -- -- | -- frere d'Amram. Ces deux regnes, qui ne forment qu'une | |

Troiſieme ſuite des Rois Hamyarites.

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Obſervations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|
| | | ſeule génération, ne doivent par conſéquent s'évaluer qu'à 30 ans. | |
| 860 | Al alkram -- | -- fils d'Aboumalec, recouvra le trône uſurpé ſur ſa race. | |
| | Dhouhabschan - - - | -- fils d'Al Alkram. Son regne eſt célebre par la fameuſe inondation, qui bouleverſa la ville de Saba, Capitale de l'Yemen, et ſubmergea le pays. | |
| | Tobbaâ - - | -- frere de Dhouhabſchan. C'eſt la premiere fois, que ce nom de dignité ſoit employé dans la liſte de Pocock, pour ſuppléer le nom du Prince. On n'évalue qu'à 30 ans ces trois derniers regnes: car en y comprenant les deux précédents, ils ne forment en tout que deux générations, et n'occupent que 60 ans. Or on en a donné 30 aux deux premiers: il n'en reſte donc que 30 pour les 3 derniers, moins célebres que les deux autres, puiſque le nom même du dernier Prince ne s'eſt pas con- | |

Troisieme suite des Rois Hamyarites.

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Observations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|
| | | servé. Selon ce calcul, Colaïcarb a commencé son regne 870 ans av. J. C. -- -- -- | -- Il y auroit bien des Recherches à faire sur le mot de Tobbaâ. Il importe de savoir, quelle idée s'est conservée dans l'Yemen de la dignité et de la puissance des Rois, qui ont porté ce titre. |
| 830 | COLAÏCARB -- | -- fils du Roi précédent. La durée naturelle de son regne a dû s'étendre jusqu'au commencement du VIII. Siecle avant l'Ere Chrétienne. Or le regne, qui suit, n'a commencé que 128 ans av. cette Ere. Il se trouve donc en cet endroit un second vuide de près de six siecles et demi. | |
| 800 | Seconde vuide | d'envron six siecles et demi- | -- Il faut tâcher de découvrir ce qui s'est passé dans l'Yemen durant ce vuide. |
| 128 | ABON CARB -- | -- Son regne commença 700 ans avant la naissance de Mahomet. Ces années étoient | |

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Obſervations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|
| | | à peu près ſolaires, ſelon l'ancien calendrier des Arabes. Or Mahomet naquit l'an 572 de notre Ere. Abon Carb a donc commencé à régner 128 ans av. J. C.. Ce Prince fut tué par les ſiens. - - - - | -- Ce Prince paſſa pour être le premier, qui introduisît la Religion Juive dans l'Yemen. Il y a cependant lieu de croire, qu'elle y pénétra plutôt. Les Juifs prétendent, que la Reine d'Yemen, qui viſita Salomon, embraſſa le Judaïsme. Il y auroit bien des recherches à faire ſur les anciens cultes, qui ſe formerent ou s'introduiſirent dans l'Yemen. |
| | HASSAN -- | -- ſon fils fut aſſaſſiné par ſon propre frere. | |
| | AMROU DHOU'LAWAD - | -- ſuccéda à ſon frere, qu'il avoit aſſaſſiné. On croit ne devoir donner que 30 ans à | |

Seconde ſuite des Rois Hamyarites.

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Obſervations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|
| | | ces trois regnes pleins d'horreurs ; parceque, quoiqu'ils contiennent deux générations, la durée de ces générations eſt abrégée par les meurtres, qui terminerent deux de ces regnes..... | |
| 98 | ABDEELAL -- | -- fils de Amrou. | |
| | TOBBAÂ -- | -- frere d'Amrou. - - - - | -- On a parlé dans le mémoire, joint à ces Tables, de la ſignification du mot Tobbaâ. Il ſeroit très-intéreſſant de raſſembler ce que l'on pourroit de Mémoires, non-ſeulement ſur les Rois de l'Yemen, qui ont porté ce titre, mais ſur l'idée exacte, que l'on attachoit à ce nom, et ſur l'uſage, qu'on en faiſoit. Il n'étoit pas abſolument particulier aux Rois de l'Yemen. |
| | HARETH -- | -- fils d'Amrou. | |

 MORT-

Troifieme fuite des Rois Hamyarites.

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Obfervations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|
| | MORTHED - | -- fils d'Abdeelal. Ces quatre regnes, où l'ordre de la fucceffion eft interverti deux fois, ne comprennent que deux générations. Ainfi on ne doit les évaluer qu'à 60 ans. | |
| 38 | VACIAÂ - - | -- fils de Morthed. Quelqu'étendue qu'on fuppofe à fon regne, à peine atteindra-t-il au commencement de l'Ere Chrétienne. Or le regne d'Abrahah, dont le nom fuit le nom de Morthed dans la lifte de Pocock, ne commença que vers l'an 350 de notre Ere. Il y a donc encore ici un vuide d'environ trois fiecles et demi. | |
| Ans de J. C. | | | |
| vers l'an 1 | 3e Vuide de - | trois fiecles et demi environ - | -- Ne pourroit-on pas apprendre quelques détails fur l'hiftoire de l'Yemen durant cet intervalle? Il paroît y avoir eu alors de grands troubles dans tout l'Yemen. |

Troiſieme ſuite des Rois Hamyarites.

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Obſervations chronologiques. | Objets de Recherches. |
| --- | --- | --- | --- |
| 350 | Abrahah -- | -- fils d'Alſabah. | |
| | Sabhan -- | -- fils de Dakikan. | |
| | Dhouschanater - - - | -- Le regne de ce Prince dut être court. Il fut tué par un jeune homme, à qui il avoit voulu faire violence. Quand on ſuppoſeroit ces trois regnes équivalents à trois générations, ils ne remonteroient que 4 ans au deſſus de la date, qu'on a marquée pour le commencement du regne d'Abrahah: car le regne de Dhou'lnaovas, qui ſuit, a commencé l'an 436 de notre Ere. | |
| 436 | Dhou'lnaovas - - - | -- finit de régner 70 ans avant la naiſſance de Mahomet; par conſéquent l'an 502 de l'Ere Chrétienne. Les Arabes varient ſur la durée de ſon regne. L'opinion la plus probable lui aſſigne 66 ans. Ce regne commença donc en 436. | La perſécution, exercée contre les Chrétiens de l'Yemen par Dhou'lnaovas, lui attira la guerre de la part du Roi d'Ethiopie. |

Troiſieme ſuite des Rois Hamyarites.

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Obſervations chronologiques. | Objets de Recherches. |
| --- | --- | --- | --- |
| | | | pie. Reſte-t-il quelques Mémoires dans l'Yemen ſur cette perſécution, que nos Hiſtoriens Eccleſiaſtiques n'ont pas ignorée? Dhou'lnaovas, vaincu et réduit aux dernieres extrêmités, ſe précipita dans la mer, et laiſſa l'Yemen entre les mains des Rois d'Ethiopie, qui le firent gouverner par des Vice-Rois. Les Arabes de l'Yemen conſervent-ils quelques détails ſur la conquête de leur pays par les Ethiopiens? |
| | | Dhou'lnaovas, dépouillé de ſes Etats par les Ethiopiens et réduit au déſeſpoir, ſe précipita dans la Mer. Il laiſſa un fils nommé Dhoujadan, qui ne put recouvrer l'Empire de ſon Pere. | |

Troiſieme ſuite des Rois Hamyarites durant 1362 ans.

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Obſervations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|
| 502 | Fin du Regne de Dhou'lnaovas et de l'Empire d'Yemen. - | -- Il paroît ſeulement, qu'il ſe maintint quelque temps dans un Canton de la Province de Bahrein, mais peut-être dans la dépendance des Vice-Rois d'Ethiopie, dont le pouvoir date immédiatement de la mort de Dhou'lnaovas. En voici la preuve.<br><br>Dhou'lnaovas termina ſa vie 70 ans avant la naiſſance de Mahomet. Mahomet n'aquit l'année même de la mort d'Abrahah, ſecond Vice-Roi de l'Yemen. Abrahah avoit gouverné l'Yemen 50 ans, et ſon Prédéceſſeur Aryat l'avoit gouverné 20 ans. Donc Aryat, premier Vice-Roi de l'Yemen, avoit commencé à régir ce Royaume 70 ans avant la naiſſance de Mahomet, la même année, que Dhou'lnaovas avoit terminé ſa vie. | |



# EXTRAIT
## DE LA
# DESCRIPTION DE L'ARABIE
## PAR
## Mr. CARSTEN NIEBUHR,

*Tiré de la Bibliotheque Orientale de Mr.* MICHAËLIS. *Part.* IV.

Cet important Ouvrage a été annoncé dans presque toutes les gazettes, et probablement il est déja entre les mains d'un très-grand nombre de Personnes; je me bornerai donc dans cet Extrait à ce qui intéresse sur-tout les Amateurs de la Philologie Orientale. Les sujets, que j'ai sous les yeux, sont si abondants, que l'on pourroit donner plus d'un Extrait de l'Ouvrage, qui les contient, et cependant il seroit toujours difficile de se renfermer dans des limites étroites: mais j'écris une Bibliotheque Orientale, et dans le grand nombre des sujets, qu'expose Mr. Niebuhr, je n'en choisirai que très-peu, qui vont directement à mon but. Ce n'est pas sans doute le véritable but de l'Ouvrage même. Mr. Niebuhr fit le voyage en Arabie, non en Philologue, mais en Mathématicien, et l'on verra quelles durent être ses occupations dans cette qualité, en jettant les yeux sur le 27 § de l'Instruction, (*) dont feu le Roi de Danemarck avoit muni la Compagnie des Voyageurs. Mais Mr. Niebuhr a fait plus que son devoir, principalement après la mort de ses compagnons de voyage; et il a rempli son Livre d'observations très-assorties au but de ce Journal; il les a même multipliées au point, qu'il m'en faudra passer plusieurs sous silence, pour ne pas aller au de là des bornes d'un Extrait.

La

(*) Elle est placée immédiatement après la Préface de mes Questions, proposées à une société de Savants, qui par ordre de S. M. le Roi de Danemarck font le voyage d'Arabie.

La Philologie Orientale, et l'Hiſtoire Naturelle, qui en eſt inſéparable, auroient retiré la plus grande utilité de ce Voyage, ſi la mort n'eût enlevé Mrs. de Haven et Forskal, dont le premier étoit proprement parti comme Philologue, et le ſecond comme Phyſicien. Ce dernier s'étoit en même-temps appliqué aux langues orientales avec un ſoin extrême. C'étoit un génie exquis, profond, quelquefois un peu trop ſceptique. Suppoſé même, qu'ils euſſent moins travaillé dans leur département, que Mr. N. n'a fait dans le ſien, ou que, ſe fiant trop à leur mémoire, ils n'euſſent pas fait aſſez d'annotations; ils n'auroient pas laiſſé d'enrichir la Philologie et l'Hiſtoire Naturelle de bien des obſervations nouvelles, que l'on chercheroit envain dans les livres, et que l'Orient ſeul peut fournir. Leurs mort eſt ſans contredit une perte conſidérable pour les ſciences. Cependant le Voyage n'a pas été inutile, quoique le malheur ait voulu, que de quatre ou de cinq Voyageurs, y compris le Peintre, il n'en retournât qu'un ſeul; et ſi leur mort les a empêchés de remplir leur but dans toute ſon étendue, la poſtérité reconnoiſſante n'oubliera pourtant jamais la faveur, que feu S. M. le Roi de Danemarck a accordée aux ſciences, et que S. M. le Roi régnant leur a continuée, en fourniſſant avec tant de généroſité aux fraix de ce Voyage. L'éloge le moins ſuſpect et le plus beau, que l'on puiſſe faire de cette faveur royale, c'eſt de dire, que des étrangers ont ſouhaité avec une eſpece d'envie patriotique, que ce fût plutôt leur propre nation, qui eût fourni à ces fraix. (*)

C'eſt une objection bizarre et très-injuſte, que celle, qu'une envie mépriſable et une haine perſonelle ont faite contre ce Voyage, ſavoir *qu'il n'en réſulteroit aucune utilité, puisque les Voyageurs étoient preſque tous morts.* L'événement réfute la premiére partie de cette objection, vu que l'ouvrage de Mr. N. donne beaucoup plus de lumieres, que les circonſtances ne permettoient d'en attendre. Perſonne d'ailleurs ne peut empêcher la mort de ruiner les meilleurs projets: et il eſt toujours glo-

(*) Voici comment s'exprime ſur ce ſujet l'Auteur des Obſervations on divers Paſſages of ſcripture from Voyages and Travels into the Eaſt: *the learned world is extremely obliged to the King of Denmark: —— —— it is howeuer with ſome regret, that I ſee other Nations ſeizing the glory of making theſe discoveries, and I could earneſtly wish, my native Country would immediately engage in an honourable rivalship with them.*

glorieux pour des Rois, de ne pas délibérer avec tant de follicitude et d'oeconomie, s'il faut pourvoir aux fraix d'un voyage, parce que les voyageurs peuvent mourir. Les Parents font étudier et voyager leurs Fils, fans fe laiffer retenir par la crainte, que la mort de leurs Fils leur feroit perdre toutes leurs dépenfes. Outre cela Mr. N. remarque encore dans l'Avant-Propos de fon Livre, que la mort de fes Confreres ne doit empêcher perfonne de faire le même voyage; qu'aucun d'entre eux n'eft mort d'une maladie contagieufe: qu'il croit plutôt, qu'ils ont été eux-mêmes la plupart la caufe de leur mort, attendu qu'ils ne vouloient pas fe conformer à la façon de vivre du pays, mais qu'ils mangeoient trop de viande, ce qui eft très-mal-fain dans ce climat chaud, fur-tout lorsqu'on manque de vin. C'eft l'opinion de Mr. N., et les Médecins en jugeront. Un Voyageur peut s'abftenir de manger tant de viande: et Mr. N. s'eft bien porté, après avoir renoncé dans l'Arabie à la méthode de vivre ufitée en Allemagne. Perfonne encore ne doit fe laiffer détourner de ce voyage par ce que l'on raconte communément du caractere des Arabes. Mr. N. dit là deffus bien des chofes remarquables dans fon Avant-Propos, (p. 10 — 13.) et dans fon Livre même. Il affure non-feulement, que dans l'Yemen on peut voyager en fûreté, mais encore, que les habitants du pays font polis et affables. Effectivement le projet d'un voyage en Arabie offre aujourd'hui beaucoup plus de facilité, après que Mr. N. a détruit nombre d'épouvantails, qu'on s'étoit forgés; et ce projet s'exécuteroit avec moins de peine, qu'il n'en coûta, pour le faire réuffir, lorsqu'il fut conçu, il y a 17 ans. Enfin Mr. N. défigne même quelquefois les endroits à vifiter par ceux, qui voudroient dans la fuite entreprendre le voyage d'Arabie, pour s'éclaircir dans ces endroits fur tels ou tels objets; et il leur donne plufieurs autres avis falutaires.

P. 15 et 16 il fait mention du livre, dans lequel, étant au Caire, il a appris l'Arabe, tel qu'on le parle aujourd'hui; il recommande ce livre à d'autres; et, non content de permettre, il fouhaite même, que je le faffe imprimer. C'eft le même livre, dont j'ai parlé dans la Préface de la Grammaire Arabe; (p. 19.) et fi je ne fis pas mentions alors de Mr. Niebuhr, c'eft uniquement parce que je n'étois pas dégagé de la défenfe, qu'on avoit faite en envoyant cet ouvrage. A préfent l'impreffion ne dépend plus que de mon loifir, et d'un Editeur. Mais il faut avant toutes chofes achever l'impreffion à peine commencée de certaines

pieces (*) importantes, qui n'ont pas vu le jour encore, et qui sont tirées de la Géographie d'Abulfeda d'après le Texte Arabe du Manuscrit de Paris. Après cela on pourra songer à quelque nouvelle entreprise. Le délai peut même être utile. Le Manuscrit est sans voyelles: et je voudrois le publier en le ponctuant, non d'après la Grammaire Arabe, mais d'après la prononciation des Arabes, telle qu'elle est aujourd'hui en usage parmi le vulgaire. (Voyez P. III. p. 196, 197.) Or je n'aimerois pas régler cette ponctuation sur une simple Théorie et sur l'Analogie, mais plutôt sur la prononciation actuelle d'un Arabe de naissance: et peut-être que l'occasion s'en présentera, avant que je trouve un Editeur, & le temps de mettre la main à l'oeuvre.

P. 17. Mr. N. fait mention de mes Questions proposées à la Compagnie des Voyageurs. Ils les ont reçues par écrit et par pieces à Constantinople, en Egypte, et les dernieres dans l'Yemen; mais Mr. N. lui-même, si je comprends bien ce qu'il dit, n'a pas eu ces Questions par écrit, qui pour la plupart regardoient ses Compagnons de voyage: il n'en a eu la copie qu'en 1764. après leur décès. Il remarque, que dans la suite il n'a point reçu d'autres Questions de ma part, comme la fin de ma Préface pourroit faire soupçonner: —— —— En effet on n'en a point envoyé d'autres. Je me suis contenté d'en coucher plusieurs par écrit: on ne les envoya point, parce qu'il devint toujours plus difficile de les faire parvenir aux Voyageurs. Ce qui en fait preuve, c'est que les copies des Questions envoyées en 1762 par feu le Comte Bernstorf par trois routes différentes ne sont parveneus à Mr. Niebuhr dans les Indes qu'au mois d'Août de l'année 1764, et par conséquent plus d'une année après le décès de ses deux Compagnons de Voyage, à qui proprement elles étoient adressées.

Quoique, comme on l'a dit ci-dessus, ces Questions ne fussent pas du tout du département de Mr. Niebuhr, mais qu'elles concernassent uniquement l'Histoire Naturelle ou la Philologie, et que d'ailleurs elles lui fussent tombées trop tard entre les mains: il n'a pas laissé dès lors d'annoter avec le plus grand zele pour les sciences les découvertes faites l'année d'auparavant, que sa mémoire

---

(*) Je veux dire la Description d'Egypte, de Gesira, d'Irak, de Hurestan, de Farsistan, et peut-être de quelques autres pays encore. On espere, qu'elle paroîtra cet Eté.

moire lui rappelloit avec une fidélité très-exacte; de faisir les occafions, pour prendre des informations et pour faire des recherches fur ce qui pouvoit fervir à réfoudre ces Queftions. Auffi a-t-il fait plus qu'il n'étoit de fon devoir. Peut-être que les autres Voyageurs ont moins fait que ce à quoi ils étoient obligés, du moins en ce qu'ils ont confié à leur mémoire ce que l'Inftruction Royale leur enjoignoit de marquer dans leur Journal. Et les réponfes, que Mr. N. a données, non pas tant dans la Préface, mais dans la Defcription même de l'Arabie, font d'un très-grand poids. Mais, avant que d'en parler, je dois m'expliquer vis-à-vis du Public fur un fujet de plainte, que Mr. Niebuhr forme contre moi, et qu'il indique dans la Préface. (p. 19.) Mr. Niebuhr avoit d'abord compofé un livre exprès, qui ne renfermoit que les Réponfes faites à mes Queftions; il me l'avoit envoyé, en me chargeant *de la lire avec attention, d'effacer, de corriger, et de lui faire part de mes remarques ultérieures.* Je me fers de fes propres paroles. (p. 19.) Je lus cet Ouvrage avec un grand plaifir, mais j'avoue, que pour tout le refte je n'en fis rien. C'eft ce que Mr. N. prit fort mal, comme je le fais par fes lettres; et on appercevra fon mécontentement dans la Préface: il réfolut alors de ne point publier féparément ces Réponfes à mes Queftions, mais de les inférer au milieu du Texte de fa Defcription de l'Arabie, où il renvoie continuellement à la Queftion, qu'il éclaircit. Il faut pourtant excepter quelque peu de chofe, qui fe trouve dans la Préface, et qui fait la partie la moins confidérable des Réponfes. Le mécontentement de Mr. N. me fait de la peine: mais le Lecteur ne laiffe pas de gagner au changement, qu'il a produit dans l'Ouvrage, dont je rends compte; car, autant que j'en puis juger, les Réponfes font mieux placées ici au milieu d'autres obfervations, qu'elles n'étoient auparavant fans connexion, du moins cet arrangement me plait d'avantage. L'Editeur de mes Queftions n'y perd rien non plus; (peu s'en faut, que je ne penfe, qu'il a confeillé la chofe) car à préfent quiconque veut comprendre l'Ouvrage de Mr. Niebuhr, et éviter de fe former quelquefois de fauffes idées, doit fe procurer un des exemplaires, qui peuvent lui refter encore de mes Queftions. Je ne fuis donc pas du tout fâché de ce changement. Cependant le refpect dû au Public exige, que je ne garde pas tout-á-fait le filence fur la plainte de Mr. N., mais que je produife les raifons, qui m'ont empêché de corriger fes Réponfes. Autant que Mr. N. eft mécontent de moi,

autant le Public ſera peut-être content de ce que je n'ai pas acquiescé à ſa demande. Ses Réponſes en ſeront eſtimées d'avantage.

Et d'abord je n'ai ni envie ni le temps de me charger de ce travail; et il doit être libre à chacun de ne pas faire telle choſe, dont un autre le prie, ſur-tout lorsque cela donne de la peine, et eſt oppoſé à toutes nos inclinations. Cette premiere excuſe ne ſeroit-elle pas déja ſuffiſante? Quand même j'aurois eu le temps, n'auroit-il pas ſuffi, que je n'euſſe pas eu envie, de faire des remarques ſur l'Ouvrage d'autrui?

Mais dire, qu'on n'en a pas envie, cela n'eſt pas amical. —— —— Suppoſé que cela ſoit, perſonne n'eſt en droit de s'en plaindre; et communément tout homme ſenſé s'en fait une maxime, puisque pour l'ordinaire on perd un ami dans la Perſonne de celui, dont on critique l'Ouvrage. Qui peut ſavoir d'avance, comment nos avis ſeront reçus? Pour les donner à quelqu'un, et les donner avec confiance, il faut avoir avec lui une habitude perſonnelle & plus ancienne et plus intime, que celle, que j'avois avec Mr. Nr.

Mais je n'avois pas le temps: je ne pouvois acquiescer à ce que Mr. N. deſiroit. Cela eſt ſi vrai, que, bien que j'euſſe long-temps chez moi ſes Réponſes à mes Queſtions, je ne pus néanmoins jamais les lire dans un temps, où j'aurois pu mettre mes remarques par écrit. Mr. N. parle et me permettoit d'effacer: mais ce n'étoit point là mon affaire, et cela me paroiſſoit trop indiscret. Je n'ai pu lire ſes Réponſes que dans les heures de mon plus grand délaſſement, et cette lecture me les faiſoit paſſer avec plaiſir. En général je demande en grace dès à préſent et pour toujours, que l'on me dispenſe de dire mon ſentiment ſur tout Ouvrage, qui me ſera envoyé en Manuſcrit. Je ne crois pas y être obligé; et j'ai ſi peu de loiſir, que l'on m'accuſera plutôt d'entreprendre trop de travail, que d'en entreprendre trop peu.

J'ajoute à ceci, que pour l'ordinaire je ne trouvois rien à critiquer. Mr. N. ſe défioit lui-même de ſon ſtyle allemand, parce qu'il avoit été ſi long-temps hors de l'Allemagne. Cette défiance étoit très-raiſonnable; il ſeroit à ſouhaiter, que maint autre Ecrivain l'éprouvât: mais enfin je pris tellement plaiſir à la ſimplicité et à la candeur du ſtyle de Mr. N., que je ne ſais s'il n'étoit pas même quelquefois préférable à celui, qu'il emploie dans ſa Deſcription de l'Arabie, et qui me plait pareillement. On y trouve des minucies à corriger, quoi qu'el-

qu'elles ſoient très-rares; mais on n'y regarde pas de ſi près en Allemagne, où il n'eſt point de Dialecte univerſellement approuvée, et on aime mieux un peu de négligence, que trop d'exactitude.

J'ai trouvé des fautes dans les choſes, mais très-rarement, et elles étoient telles, qu'il valoit mieux les laiſſer ſubſiſter, que de les corriger. Prenons, p. e., que Mr. N. n'ait pas compris telle ou telle de mes Queſtions auſſi parfaitement, qu'auroient fait Mrs. de Haven et Forskal, qui tous deux avoient été mes Auditeurs dans pluſieurs de mes Colleges, et pour qui les Queſtions avoient été deſtinées plus directement: céla n'a point rendu ſa Réponſe inutile. Il m'a paru, que dans l'occaſion il diſoit toujours quelque choſe, qui valoit la peine d'être lu. J'ai vu, que quelquefois il répondoit négativement à ma Queſtion, qu'il avoit peut-être trop bien compriſe, tandis que le détail ſuivant étoit affirmatif. Devois-je donc lui conſeiller de ſupprimer ce détail utile, ou de convertir en affirmation ſa réponſe négative, qui plus elle me paroiſſoit impartiale, plus elle dévoit être avantageuſe à la vérité?

Mais voici une conſidération plus importante encore. J'avois propoſé des Queſtions, Mr. Niebuhr y avoit répondu: il s'agiſſoit de matieres, qui peuvent intéreſſer les Savants et la poſtérité, qui ne nous connoiſſent point perſonnellement. Je penſois, que nos Queſtions et nos Réponſes duſſent être auſſi peu ſuſpectes, qu'un Protocole en Juſtice; et maintenant elles ſont telles en effet. Mais ſi j'avois pris la liberté, que me donna Mr. N., qui eſt-ce qui ſe ſeroit fié à ſes Réponſes? Qui pourroit être ſûr, que je n'euſſe rien changé, ou que je n'euſſe conſeillé de faire des changements, pour favoriſer mes opinions? Quel tort cela n'auroit-il pas fait à Mr. Niebuhr lui-même? Chacun ſait, qu'il y a des Gazettes Littéraires, qui n'ont preſque d'autre but que de contredire et d'interpréter en mal tous mes écrits et toutes mes actions, et dont les Auteurs ne ménagent pas même aſſez le Public, pour cacher leur haine, encore que par là ils renoncent jusqu'à la prétention à l'impartialité: [illegible]s cris auroient-ils jetté, s'ils euſſent pu dire avec quelque fondement, que j'avois fait des changements dans les Réponſes de Mr. N.? Un pareil ſoupçon auroit ſuffi, pour décréditer ſon Ouvrage. On ne permet pas dans un Protocole en Juſtice, que perſonne, moins encore l'Interrogant change ou modifie la dépoſition de l'Interrogé: ſelon toute apparence je paroîtrois ici comme

me l'honnête-homme jusqu'au caprice, qui ne veut rien changer ou ſuggérer, et l'accuſation de Mr. N. deviendroit glorieuſe pour moi. —— —— D'ailleurs ſi Mr. N. fait ſouvent à une de mes Queſtions une rèponſe négative, pendant que ce qui ſuit emporte une affirmation; cela même juſtifie plus fortement, ou excuſe du moins, le refus, que j'ai fait, d'uſer de la liberté, qu'il m'avoit accordée. Devois-je donc, je ne dirai pas *effacer* ſa réponſe négative, mais ſouhaiter ſeulement, qu'il l'eût ſupprimée? Mais dans ce cas là il faudroit me ſuppoſer trop de ſang froid. L'affirmation de Mr. Niebuhr acquiert un double degré de force aux yeux des Lecteurs, lorsqu'ils la trouvent dans la relation circonſtanciée, où Mr. N. avoit répondu d'abord négativement. On voit ici que le témoin ne collude en aucune façon avec l'interogateur, et ne dépoſe rien, pour ſe concilier ſa bienveillance.

Mr. N. a mêlé quelquefois des choſes ſuperflues dans les Réponſes, qu'il a faites à mes Queſtions, ou bien les informations n'ont pas été priſes là où il falloit: p. e. il a conſulté des Juifs, ce qui aſſurément n'avoit pas été mon deſſein. Je n'avois pas beſoin d'en avertir ceux, pour qui ces Queſtions avoient été directement deſtinées. Ils ſavoient déja, combien peu de fond il y avoit à faire ſur ce que diſent les Juifs touchant la ſignification des termes hébraïques, principalement de ceux, qui appartiennent à l'Hiſtoire Naturelle, après avoir été diſperſés depuis ſi long-temps parmi d'autres peuples, et la langue hébraïque n'étant plus leur langue maternelle depuis deux mille ans. Ils ſavoient, que les meilleures inſtructions, dont les Juifs puiſſent nous faire part, ſe trouvent dans les écrits des plus doctes Rabbins, et que je deſirois proprement des lumieres ſur le ſens, qu'a tel et tel mot dans la langue maternelle des Arabes. Mr. N. au contraire, qui ignoroit cela, et qui vouloit tenter tous les moyens poſſibles, pour remplir avec la derniere exactitude le but de ſon voyage, alla conſulter des Juifs. Or il en reçut pour l'ordinaires des réponſes, qui n'ont rien de nouveau pour nous, ou bien quelque conjecture très-incertaine, qui quelquefois lui paroiſſoit ſuſpecte à lui-même, et avoir l'air d'une défaite imaginée, pour maſquer l'ignorance du Juif, qu'il avoit conſulté. Mais devois-je effacer tout cela, ou même conſeiller de le ſupprimer? Je le regardois d'un oeil indifférent: mais enfin tout le monde ne penſe point comme moi, et il y a encore bien des gens, qui ajoutent foi aux explications des Juifs; il étoit donc poſſible, que d'autres priſſent plai-

plaisir à lire celles, que Mr. N. rapportoit. Elles n'occupoient qu'un petit espace: et ceux là même, qui n'aiment pas ces sortes d'explications, auroient du moins pu avoir la curiosité de savoir, si celles des Juifs dans l'Orient étoient dans le même goût, que celles des meilleurs Rabbins, dont nous lisons les écrits. Mr. N. a affectivement retranché quelques passages de son Manuscrit, parce qu'un Savant lui avoit dit à Copenhague, qu'on savoit déja en Europe ce que contenoient ces passages. Ce Savant étoit probablement Mr. Kall, Conseiller de Justice. Je ne blâme point ces retranchements; ils m'ont même rendu la lecture de l'Ouvrage plus agréable: cependant si ces passages y fussent demeurés, je n'y aurois point trouvé à redire.

Quelquefois je trouvois encore une autre observations à faire dans la partie géographique sur la comparaison des noms arabes, non avec les grecs, (car je trouvois, que relativement à ceux-ci Mr. N. avoit très-heureusement rencontré) mais avec les noms hébreux: je crus cependant, qu'il valoit mieux m'en taire, parce que tous les Lecteurs ne la feroient pas. Mr. N. ne s'étoit pas appliqué à l'Hébreu, et en effet cette étude n'entroit point du tout dans son objet; en conséquence il avoit comparé des noms hébreux avec le son, qu'ils ont dans des traductions européennes, et non d'après l'ortographe hébraïque. Ceci me parut problématique, et capable d'induire en erreur; et je crus avoir remarqué, qu'il eût été très-important de suivre ici l'ortographe orientale. Je pensois néanmoins, qu'il valoit mieux, que Mr. Niebuhr soumît ces conjectures à l'examen impartial du Public, sur-tout avec ce ton modeste et douteux, qui lui est naturel. Je considérois, que, s'il se trompoit, cela ne pouvoit lui faire aucun tort, puisque par zele pour les sciences il avoit fait plus qu'il n'étoit obligé de faire, et qu'il avoue lui-même n'être pas versé dans l'Hébreu; et je compris, qu'en exposant ses opinions, tandis que d'autres y opposeroient leurs objections, le Public pourroit juger ensuite de quel côté pencheroit la balance.

Il s'offroit encore une difficulté particuliere. La plupart des remarques, que j'aurois pu faire, principalement sur la langue hébraïque, exigoient un certain détail; il m'étoit impossible de les exposer en peu de mots à Mr. N. absent, de façon à lui faire sentir en même-temps les raisons, sur lesquelles elles étoient fondées: et je n'avois absolument pas le loisir d'entrer dans ce détail. *Ad im-*

*possibilia nemo obligatur*, non-seulement lorsqu'il est question de rendre des services ordinaires, mais même quand il s'agit de devoirs bien plus importants encore. —— —— Souvent on ne s'entend pas, en se communiquant par écrit des avis et des remarques; et dans le cas d'un mal-entendu le papier ne peut fournir la réponse, que l'on donneroit par un mot de conversation, et qui expliqueroit tout en un moment. C'est effectivement ce que j'appréhendois. (p. 416, 417.) Mr. Niebuhr m'offre un exemple, qui éclaircit admirablement la chose, et qui justifiera non-seulement aux yeux du Public, mais probablement encore à ses propres yeux, la crainte, où j'étois, de n'être pas entendu, en donnant mes remarques simplement par écrit. Il ne peut comprendre, que je ne veuille pas regarder comme un vrai miracle, que, lors du passage des Israélites par le golfe arabique, le fonds de ce golfe parut à sec, tandis que je reconnois cet événement pour une chose *surnaturelle au suprême degré.* Mais c'est ce que je n'avois point du tout dit dans les paroles rapportées à la même page, je m'étois contenté de m'exprimer de la sorte: „ *la prévision certaine* de cet événement, je ne dirai pas simplement extraordinaire, mais unique dans l'histoire, *étoit surnaturelle au suprême degré, et une tout aussi forte preuve pour la divinité de la mission de Moyse, que pourroit l'être un miracle quelconque.*" Quelque soin que j'eusse pris, pour m'exprimer aussi clairement qu'il me fût possible, Mr. N ne saisit pourtant pas ma pensée, et ce que j'avois dit de la prévision d'une chose fort extraordinaire, il l'entendit de la chose même, non-seulement à la simple lecture de ce passage, mais encore en le transcrivant mot à mot. Or si en faisant familiérement à Mr. N. quelques courtes remarques, sans m'exprimer avec autant d'étendue et de clarté, que je l'avois fait pour le Public dans l'observation imprimée sur le passage de Moyse, (Exode XIV.), à quelle multitude de méprises cela n'auroit-il pas donné lieu? Et ne valoit-il donc pas mieux de ne faire aucune remarque?

Malgré tout cela les instances réitérées de Mr. N. m'avoient déterminé à surmonter toute ma répugnance, et à coucher mes observations sur le papier dans mes premieres heures de loisir. Mais Mr. N m'en dispensa lui-même: car précisément lorsque j'allois mettre la main à l'oeuvre, il me redemanda son Manuscrit, dont il avoit besoin pour une certaine raison, et voulut le ravoir par le premier ordinaire. La raison en effet étoit pressante, je renvoyai donc d'abord le

le Manuſcrit: cependant la maniere, dont il fut redemandé, n'étoit pas des plus polies. Mais ceci ne regarde point le Public, et il a lieu de ſe féliciter de ce que cet accident m'a empêché de faire ce que d'ailleurs j'étois réſolu de faire malgré moi, je veux dire, de communiquer à Mr. Niebuhr mes obſervations ſur ſes Réponſes. Le Public a maintenant un Protocole de ſes Réponſes, tel qu'il doit être. Que Mr. Niebuhr ſoit bien ou mal diſpoſé à mon égard, c'eſt de quoi le Public ſe ſouciera moins que moi, (car je perds à regret un ami.) et plus il verra, que Mr. N. a pris mon ſilence en mauvaiſe part, moins il nous accuſera de colluſion.

Je paſſe maintenant à l'Ouvrage même. Mr. N. confirme, (p. 2.) que les contrées montagneuſes d'Arabie ſont fertiles, mais que les grandes plaines ſont pour l'ordinaire ſtériles, faute de pluie. (Droit Moſaïque § 23, p. 80. § 24, p. 86.) On concevra à préſent, pourquoi en Hébreu ערבה, ſignifie à-la-fois *plaine*, et *déſert*; et mes Auditeurs, pour qui proprement je fais cette remarque, ſe rappelleront, que j'avois coutume de la faire ſur le mot ערבה, et ailleurs.) Mr. N., ni en paſſant de Suez au Sinaï, ni pendant le ſéjour, qu'il a fait dans l'Yemen, n'a point vu de vallées, dans lesquelles ſe raſſemblent les eaux durant la ſaiſon des pluies, et s'évaporent peu à peu dans la ſuite, faute d'écoulement ordinaire. Il en eſt parlé dans la Queſtion quarantieme. Les montagnes, qui traverſent l'Arabie du Sud au Nord, vont ſi fortement en pente vers le golfe arabique, que les eaux, qui s'y raſſemblent, trouvent bientôt des chemins au deſſous ou au deſſus de la terre; Mr. N. en rapporte quelques exemples, et les détaille d'une maniere inſtructive et diſtincte. (Je vois bien à préſent, que ma Queſtion quarantieme ne regardoit pas proprement des Voyageurs, qui parcourent les montagnes de l'Yemen, ou les côtes maritimes, mais que ces ſortes de vallées, dont l'exiſtence eſt vraiſemblable, parce que la langue arabe a des mots particuliers, qui les déſignent, doivent être cherchées dans l'intérieur de l'Arabie déſerte, dans le plat pays.) Mr. N. n'a point entendu parler de vallées, qui produiſent du ſel, (p. 3.) ni dans la partie occidentale de l'Arabie, ni dans l'Oman, mais il en a vu une près de Baſra, et c'étoit à-la-fois une vallée ſans écoulement. On lui a parlé de quelques autres. La deſcription, que fait Mr. N. du vent Samum, (p. 7.) eſt très-remarquable, mais elle donne moins dans le merveilleux, que les deſcriptions ordinaires.

(P. 25.) Dans les régions montueuſes de Hedſchas on trouve des tribus entières de Juifs indépendants, qui ont leurs propres *Schechs*. Ils demeurent principalement dans le diſtrict de Chaibar, (خيبر) (p. 377, 378.) et Mr. N. nomme quelques-unes de leurs tribus. Les Arabes accuſent ces Juifs de Chaibar de piller les caravanes: ils ſont odieux aux Mahométans, et Beni Chaibar a paſſé chez ceux-ci en proverbe. Ils paroiſſent n'avoir point de communication avec d'autres Juifs, qui habitent les villes ſituées ſur la frontiere de l'Arabie. Ceux-ci faiſoient ſemblant de ne pas les connoître, ou ne les connoiſſoient pas en effet, et Mr. N. ſoupçonne, que ce pourroit bien être des Caraïtes. Je ne contredis point cette conjecture, mais jusqu'à préſent je ne la trouve point fondée non plus. (*) Nonobſtant cela Mr. N. ne laiſſera pas de rendre les Critiques curieux d'avoir un exemplaire de la Bible tiré de cette demeure des Juifs ſi totalement ſéparée. Mais le moyen de pénétrer dans cette contrée? —— Selon Mr. N., (p. 184.) il doit y avoir encore à Ténaïm, anciennement la principale demeure des Juifs, non-ſeulement des familles juives, mais encore des ſynagogues. Mr. N. remarque lui-même, que, s'il y avoit dans l'Yemen d'anciens exemplaires de la Bible, il faudroit les chercher à Ténaïm. Les Juifs à Taos et à Sanaa étoient du moins aſſez ſinceres, pour avouer à Mr. N., que dans leur pays ils n'avoient jamais oui parler d'exemplaires de la Bible, qui euſſent plus de 500 ans, et les livres, qu'il vit chez eux, étoient imprimés à Amſterdam ou à Veniſe. Les Juifs prétendent, qu'il y a encore 5000 familles de leur nation ſous la domination de l'Imam de Sanaa. Généralement parlant les Juifs ſont diſperſés en Arabie, et ſuivant la remarque de Mr. N., qui eſt déja connue d'ailleurs, ils ont moins embraſſé la Religion Mahométane, que les Chrétiens

(*) Que les autres Juifs ne connoiſſent point ceux de Chaibar, cela ne prouve point, que ceux-ci ſoient des Caraïtes: des déſerts ſéparent les-uns des autres, et la diſtance des lieux peut être la cauſe de l'ignorance des premiers. Mr. N. cite ce qu'il avoit lu dans la Géographie de Nuba, ſavoir que lors de l'établiſſement de la Religion Mahométane *filii Coraitae* (بنو قريظة) avoient habité le Chaibar: mais, au lieu de Caraïtes, il s'agit peut-être dans ce paſſage de *la famille de Kuraït*, qui eſt un nom très-commun parmi les Arabes. On ne peut entendre le paſſage de Nuba des Caraïtes, à moins que lui-même ne ſe ſoit trompé de nom, et qu'il n'ait confondu les Caraïtes, (ſecte juive) avec les fils de Kuraït. (tribu arabe.)

tiens de l'Arabie. (Mahomet blâme beaucoup les Juifs, et flatte les Chrétiens, dans l'Alcoran. Ces derniers devinrent plus facilement sa proie, à cause que de son temps l'Eglise Chrétienne se trouvoit dans certaines circonstances malheureuses, que je ne saurois détailler ici.)

Les places publiques sont encore aujourd'hui dans l'Yemen des lieux de divertissement, et servent ainsi à deux usages. (p. 28.) (précisément comme les portes des villes, où étoient anciennement les places publiques, comme il est dit dans la Bible. Gen. XIX. 1. Job. XXIX. 7. Ps. LXIX. 13. &c.)

Arvieux, dont plusieurs Savants ont regardé les relations comme suspectes, est représenté par Mr. N. comme un Auteur digne de foi en ce qui concerne les moeurs et les usages des Arabes. (p. 30.) (Cette remarque est importante, attendu qu'Arvieux nous fournit tant de lumieres, et qu'on est obligé de s'en rapporter si souvent à son témoignage. C'est dommage, que nous n'ayions d'un si bon Auteur qu'une si mauve traduction allemande.) Mr. Niebuhr rapporte une histoire, à peu près semblable à celle, qu'on lit dans Arvieux, et qui montre, que les peres portent la vengeance jusqu'au meurtre de leurs filles, quand leur conduite les déshonore. (p. 31, 32.) On demanda au Caffé à un Arabe d'un ton un peu moqueur, s'il étoit le Pere de la belle femme de N. N.. L'Arabe soupçonna, que l'honneur de sa fille étoit équivoque, et quitta sur le champ la compagnie, pour ôter la vie à sa fille. Il apprit, qu'elle étoit innocente, conçut une haine implacable contre l'impertinent questionneur, attenta à sa vie, versa beaucoup de sang; et à la fin l'affaire prit un tour singulier. Il faut lire le dénouement dans l'Ouvrage de Mr. N., car ce détail n'entre pas dans mon plan. Voici encore un passage bien remarquable: (p. 39.) *J'appris à cette occasion, qu'il n'étoit pas permis au mari de tuer sa femme pour cause d'adultere, mais bien à son pere, à son frere, &c. parce qu'elle avoit grièvement affronté ses parents. On s'en rappelloit des exemples à Basra et à Bagdad*, —— —— et l'un de ces exemples est ici allégué. Ceci encore s'accorde avec les moeurs des Arabes, telles que les dépeint Arvieux. On trouvera la raison, pour laquelle je cite ce trait, dans la note de mon Syntagma Commentationum, P. I. p. 58.

Mr. N. décrit la maniere, dont on venge aujourd'hui les assassinats. (p. 33, 34, 35.) On doit s'étonner de trouver cet usage si exactement conforme avec

ce que j'avois presque uniquement recueilli de quelques anciens livres, et rapporté dans le § 134 du Droit Mosaïque, sur le même usage parmi les Arabes Bédouins et Ismaélites. On verra au commencement de ce paragraphe, que je ne soupçonnois pas même une pareille conformité entre cet usage et entre les moeurs de l'Yemen. Ce qu'il y a encore de singulier, et qui forme un nouveau surcroît de tous les maux attachés à cet ancien usage, c'est qu'il est rare, que la famille de celui, qui a été assassiné, souhaite, que le meurtrier soit puni de mort par le Magistrat, ou qu'elle veuille l'immoler lui-même à sa vengeance; parce qu'elle croiroit délivrer ses parents d'un indigne sujet, d'un fardeau onéreux. De cette façon la vengeance frappe d'ordinaire quelque innocent, et souvent le plus notable, de la famille du meurtrier. Tout ce passage mérite d'être lu avec une attention singuliere.

Les moeurs arabes dans les villes sont aujourd'hui beaucoup moins sévères au sujet des preuves de la virginité d'une nouvelle mariée, que ne l'étoient anciennement les moeurs des Israélites, telles qu'elles sont dépeintes dans le § 92 du Droit Mosaïque: mais on n'y a aucun égard. On se rappelle à Basra un seul exemple, qu'un mari ait renvoyé sa femme, pour l'avoir trouvée en défaut de ce côté là: et on y conserve les marques de la virginité des femmes de basse condition, pour pouvoir se justifier auprès de leur parents, au cas que les maris s'avisassent de tenir des propos mal-honnêtes sur leur compte. Cependant à Alep un Arabe se fit dresser un acte par le Cadi, portant, que sa fille étoit tombée d'un chameau, afin de pouvoir justifier dans la suite le défaut des marques de sa virginité. Au contraire les Bédouins dans l'Arabie déserte, et principalement les habitants des contrées montagneuses de l'Yemen, observent encore sur cet article les loix rigoureuses de leurs ancêtres: on prétend même, qu'ils vont quelquefois jusques à faire mourir la jeune mariée, qui n'a point été trouvée vierge; ce que le Juge n'approuve pourtant point, mais il n'examine pas non plus la chose avec beaucoup d'exactitude: il en est de cela comme de tant d'autres meurtres. Mr. N. confirme (p. 39, 40.) ce que j'avois dit du cas, où ce seroit la faute du jeune marié, si la premiere nuit des noces ne fournissoit point les preuves de la virginité de son épouse. (Droit Mosaïque, p. 156, 157.) Mr. N. étoit lui-même le Voyageur, que je citai dans cet endroit, et que je ne voulus point piller: je ne le nommai point, par ce que j'ignorois si

ſi j'en avois la permiſſion. Il dit encore dans la note d'après Mr Forskal, que le défaut des preuves de virginité forme rarement un ſujet de plainte en Juſtice, (par conſéquent néanmoins quelquefois) et que l'accuſation doit ſe faire les deux ou trois premiers jours de noces, mais qu'elle n'eſt point admiſe plus tard. (Peut-être faut-il entendre la loi moſaïque dans le même ſens.)

Mr. N. décrit l'hoſpitalité des Arabes. (p. 46–48.) A là vérité on ne doit pas s'y attendre dans les villes, où l'on va loger dans les caravanſeras; mais elle exiſte dans les déſerts, où des beſoins mutuels l'ont d'abord fait naître, érigée en devoir, et enſuite en vertu nationale : c'eſt là qu'on l'exerce encore aujourd'hui ſur le même pied, qu'elle nous eſt dépeinte dans les livres des Anciens, et dans l'hiſtoire des Patriarches. Il y a auſſi dans quelques villages des auberges publiques, où l'on nourrit les voyageurs pluſieurs jours, comme l'a déja dit Arvieux. Les Lecteurs verront avec plaiſir un exemple de cette vertu dans un *Schech* Arabe, qui fit inviter Monſieur N. chez lui auſſi-tôt, qu'il eut appris l'arrivée de cet Etranger dans le village, et qui, ſur le refus de Monſieur N. de changer de logement, lui envoya des mets de ſa table. On prétend, que l'on eſt ſûr de la protection d'un *Schech* des Bédouins, dès que l'on a mangé avec lui: et voilà pourquoi c'eſt une choſe à conſeiller aux voyageurs d'uſer de la nourriture des Arabes, comme étant un moyen de pourvoir à leur ſûreté. (Au reſte ſi j'avance ici quelque choſe, qui ne ſe trouve pas dans l'Ouvrage de Monſieur N., je puis garantir, qu'il me l'a dit de bouche.) Page 51, 52, il eſt parlé de la maniere, dont les Arabes font la cuiſine; & cela peut ſervir de ſupplément à la Diſſertation de Monſieur le Docteur Sébald Rau, intitulée *de re cibaria Hebræorum, ſpeciatim de pane*, ſur-tout puiſque Mr. N. ajoute des Eſtampes en taille-douce, pour s'expliquer d'avantage. Les Arabes cuiſent toujours leur manger ſous un couvercle. (Les Hébreux en uſoient probablement de même, et mes Auditeurs ſe rappelleront une explication, que je donne à un paſſage de Samuel, 1 Sam. II. vs. 13; cette explication eſt confirmée par la remarque de Monſieur N.) Il n'a point trouvé les Tentes des Arabes de nos jours telles que je me les étois repréſentées d'après le Tabernacle et les maiſons des Orientaux; c'eſt-à-dire qu'il ne les a point trouvées applaties, mais terminées en pointe, p. 61. Leurs maiſons les moins grandes au contraire et leurs cabanes étoient arrondies

dies par le haut, et avoient plus de reſſemblance avec les *mapalia* d'Afrique, dont parle Salluſte. Ceci eſt éclairci par une Planche gravée.

Les Arabes portent les haut-de-chauſſes ſous la chemiſe; (comme faiſoient auſſi les Sacrificateurs des Hébreux) le Sexe les porte dans l'Yemen, et plus communément dans les montagnes, que ne font les hommes. (Page 62, 64, 68.) Pour l'ordinaire Mr. N. remarquoit une ſentence de l'Alcoran ſur les bonnets des Arabes, qu'ils entortillent d'une toile fine. (Voyez Deuter. VI. 8) Il donne la deſcription et la figure de pluſieurs ſortes de ſouliers et de pantoufles, qu'un connoiſſeur des coutumes orientales pourra confronter avec l'Ouvrage de Bynaeus *de calceis Hebræorum*, où Mr. N. lui aidera à rectifier pluſieurs choſes. Page 64 il nous apprend de quelle maniere les pauvres Arabes ſe ſervent de leurs vêtements en guiſe de drap de lit; et il explique pluſieurs loix de Moyſe. (Droit Moſaïque, § 150, p. 60.) Shaw avoit déja éclairci le plus eſſentiel; mais il parle des Arabes de la Barbarie, au lieu que Monſieur N. parle de ceux, qui habitent l'Arabie même, et fournit par conſéquent des lumieres plus propres à répandre du jour ſur les loix des Hébreux. Il a vu auſſi ces anneaux, que les femmes arabes portent au nez; d'autres Voyageurs, (Arvieux, Ruſſel, &c.) en avoient donné la deſcription avant lui, et il en eſt déja parlé dans la Geneſe, chap. XXIV, vs. 22. Cela n'auroit pas eu beſoin d'être rapporté, ſi Zorn (*) et Schroeder (†) n'euſſent nié, que l'on portât ces anneaux dans l'Orient, et s'ils n'euſſent cru, qu'on ne les portât qu'en Amérique. Monſieur Schroeder avoit appris à connoître bien des coutumes des Arabes dans leurs livres: mais les Auteurs paſſent quelquefois ſous ſilence les uſages les plus communs de leur propre nation, tandis que le Voyageur les remarque, parce qu'ils ſont nouveaux pour lui. Page 68, 69, on décrit les différentes modes de porter la barbe, par lesquelles les Arabes ſe diſtinguent des Juifs &c., et ici le Lecteur ſe rappellera peut-être la loi du Lévitique, ch. XIX. vs. 27, et le nom de רצוצי פאה, (**) qui eſt ſouvent donné aux Arabes dans le Prophete Jéré-

(*) Bibliotheca exegetica, p. 343.

(†) Pag. 187, de ornatu mulierum Hebr.

(**) Jérém. IX. 25; XXV. 23; XLIX. 32.

Jérémie. Il eſt ſingulier, que l'on trouve encore des traces de cette mode, après un eſpace de pluſieurs milliers d'années. Les Arabes ne ſe teignent la barbe en rouge avec du Henna, que lorsqu'elle commence à blanchir, et ils le font, pour cacher leur vieilleſſe. Monſieur N. a conſtamment obſervé, que les vrais Arabes ont la barbe noire, lorsqu'ils ſont encore dans la force de l'âge; et jamais il n'a vu, qu'ils euſſent la barbe d'une couleur différente.

Page 70. Il n'eſt point permis à un Arabe d'épouſer deux ſoeurs à-la-fois. (Ceci eſt entiérement conforme à la loi matrimoniale de Moyſe, portée dans le Lévitique, ch. XVIII. vs. 18; et il y a toute apparence, que c'eſt un reſte de la Religion Judaïque, qui a été dominante dans l'Yemen durant pluſieurs ſiecles conſécutifs: mais voici une chicane odieuſe contre la loi, cette chicane eſt pire, que le mal même, que la loi interdit.) Celui, qui veut épouſer la ſeconde ſoeur, doit répudier la premiere. —— —— Page 70, 71, Monſieur N. ne trouve pas vraiſemblable ce que j'ai dit dans ma Queſtion 60, et dans le Droit Moſaïque, §. 98, p. 190, touchant l'origine des mariages entre proche parents parmi les Mungales, ſur le témoignage de Susmilch, ou plutôt d'après un Général Ruſſe. Il faut examiner ſes preuves. Il dit lui-même, qu'on ne doit pas s'en rapporter à lui comme à un témoin oculaire des coutumes du pays des Mungales. Page 74, il eſt parlé du devoir conjugal à remplir chaque ſemaine, et de l'eſclave entretenue pour le fils. On peut conſulter là deſſus le Droit Moſaïque, §. 118, et 87.

Page 76 - 80, on trouve bien des choſes remarquables ſur la circonciſion; ma 52 Queſtion eſt ici réſolue. A ne lire Monſieur N. que ſuperficiellement, on diroit d'abord, qu'il révoque en doute l'utilité phyſique de la circonciſion dans les pays méridionaux: mais au fond il nie ſimplement, qu'elle y ſoit *néceſſaire* à la ſanté, c'eſt-à-dire, comme il s'explique, qu'elle y ſoit *généralement néceſſaire*; parce que dans les mêmes pays ou dans des pays également chauds il y a tant de Parents, qui ne font point circoncire leurs enfants, et que ceux-ci ne laiſſent pas de ſe porter tout auſſi bien, que les Mahométans et les Juifs, qui ont ſubi l'opération. Mr. N. dit lui-même, qu'il faut bien, qu'elle ait une utilité phyſique, et il la décrit p. 77, 78. Or c'eſt préciſément la même utilité, que j'avois indiquée dans ma Queſtion, et ſur laquelle je voulois être inſtruit. Philon en avoit déja parlé: mais la deſcription de Monſieur N. eſt plus

claire, et on y reconnoît mieux le Médicin; elle montre, comment la circoncision préserve d'une certaine espece de bubons, qui viennent plus communément aux incirconcis. Page 78, Monsieur N. confirme même, que la circoncision procure le second avantage, que lui avoient attribué les conjectures de feu Mr. Roederer et de Mr. le Professeur Buttner; savoir qu'elle rend quelques hommes propres à remplir le devoir conjugal. Monsieur N. en a vu effectivement un exemple à Mosul. —— —— Il y a des Chrétiens Cophtes en Egypte, qui font circoncire leurs fils, soit le 40. jour après leur naissance lorsqu'ils reçoivent le Baptême, soit à l'âge de dix ans, soit même plus tard. —— —— Plusieurs Orientaux ont le prépuce si court, qu'ils n'ont pas besoin d'être circoncis : c'est ce qu'un vieux Maronite dit à Monsieur N., lorsqu'il vit un garçon chrétien, qui avoit le prépuce fort court, et qu'il soupçonna être circoncis. (Cela étant, ce seroient là les *nés circoncis*, dont parlent les Rabbins, qui estiment sept Saints par excellence être nés circoncis. Voyes Raschi sur Ps. XVI. 1, et le Dictionaire Rabbinique de Buxtorf, p. 1174. Peut-être qu'il faut aussi entendre dans ce sens ce que porte la Version Grecque du 8. vs. du ch. VI. de la Genese: τελειος ἐν τῃ γενεσει ἀυτου; car les Rabbins appellent תם ou מך תם celui, qui est né circoncis.) La circoncision des filles est en usage nonseulement en Abissinie, mais encore en Egypte, dans plusieurs contrées de l'Arabie, et parmi les femmes arabes à Bagdad. (mais point parmi les femmes turques.) Son utilité, ainsi que le conjecture Monsieur N., se réduit à une plus grande propreté, et à mettre les femmes à même de se laver avec plus de facilité: cependant un marchand arabe lui assigna encore une autre vue; sur quoi il faut consulter l'Ouvrage même.

L'Arabie n'est point proprement la patrie des Eunuques, comme je l'avois insinué dans la Question 54. Monsieur N. rapporte, que l'on n'émascule point du tout en Arabie, ou du moins pas si fréquemment qu'en Italie: la plupart des Eunuques viennent de l'Abissinie et de la Nubie. La castration des animaux, particuliérement des chevaux, ne semble pas être si nécessaire dans ces pays chauds, que dans les nôtres; parce que la chaleur du climat tempere beaucoup leur fougue. (Supplément au § 168. du Droit Mosaïque.)

Page 93 -- 91. Il s'agit ici des Dialectes Arabes, qui different extrêmement entre elles; et de la différence entre la langue arabe, telle qu'elle est aujourd'hui, et telle qu'el-

qu'elle étoit anciennement. Il faut encore consulter là dessus la Préface, p. 14 -- 16. La Prononciation est très-différente selon les Dialectes; aux environs du Golfe Persique, par exemple, on prononce ق (Kaf) comme tsch. On trouve ici un Mémoire intéressant de feu Monsieur Forskal sur les différents noms, que l'on donne à telle ou telle chose au Caire, et dans l'Yemen: cependant la plupart de ces mots nous sont déja connus par la lecture, et la différence consiste en ce que l'un a pris vogue ou a passé de mode en Egypte, et l'autre dans l'Yemen. Par exemple, pour dire *meilleur*, on dit au Caire *Achsan*, et *Achair*; (ce sont les mots احسن et اخير, qui sont aussi le plus fréquemment employés dans nos livres arabes) et l'on dit dans l'Yemen *Aschkal*. (on trouve dans Golius, p. 1305, اشكل, *venustior*, le même mot, qui sert déja à expliquer un passage de Salomon, qui porte, que *le présent est comme une pierre précieuse, et que de tous les côtés il est de belle apparence*. Prov. XVII. 8. Pour dire *assieds-toi*, on dit au Caire *Okod*, et dans l'Yemen *Edjlis*; le premier de ces mots c'est اقعد, et le second اجلس; l'un et l'autre, est connu par la lecture: mais il y a cette différence, c'est qu'aujourd'hui l'un n'est en usage que dans telle Dialecte, et l'autre dans telle autre Dialecte. Malgré ce que je viens de dire, les Savants, qui n'ont appris la langue arabe que dans les livres, trouveront probablement ici plusieurs mots, qui leur sont encore inconnus. C'est dommage, que ces mots ne soient écrits qu'en caracteres allemands, et non en caracteres arabes; puisque cela les rend moins reconnoissables pour le Savant, qui a étudié la langue arabe dans les livres, sans l'avoir apprise par l'usage, et dont l'oreille n'est point habituée au son de la prononciation. Ajoutez à cela, qu'en écrivant ces mots on n'a pas toujours suivi l'ortographe allemande, mais que quelquefois on a employé une ortographe étrangere et inconstante, à laquelle on s'étoit déja accoutumé par l'usage de la langue arabe. Si Monsieur Forskal eût resté en vie, il n'auroit certainement, pas manqué de remédier à ce défaut: mais à présent c'est la tâche du Lecteur, qui veut étudier ce Mémoire. La Dialecte de Hadramaut différoit aussi considérablement de celle de l'Yemen, au point même que Monsieur N. fut obligé de se servir d'un Truchement. (p. 285.) Selon lui, les habitants de Sahan, (p. 271.) particuliérement ceux, qui habitent les hautes montagnes, n'ayant aucun commerce avec des Etrangers, parlent l'Arabe le plus pur, et leur Dialecte a le plus de conformité avec celle, dans laquelle est

écrit l'Alcoran. (Ce feroit donc ici un pays à vifiter par le Philologue, qui voudroit découvrir précifément la plus ancienne langue de l'Arabie, telle qu'on la parle encore de nos jours, pour éclaircir les termes arabes, qui fe trouvent dans le Texte Hébreu de la Bible, et dont la fignification eft encore obfcure pour nous: mais le voyage eft dangereux, à moins qu'on n'attende une Caravane. On dit cependant, que ces Sahanites, qui parlent l'Arabe le plus ancien et le plus pur, font fort hofpitaliers. Ailleurs le commerce avec des Etrangers a tellement changé le langage, que même à la Mecque celui de l'Alcoran s'apprend dans des écoles; et Monfieur N. penfe, qu'il a à peu près autant de rapport avec celui, que l'on parle aujourd'hui dans le Hedfchas, qu'en a la langue italienne avec la latine. (Je n'ai garde de nier le changement du langage. Qui eft-ce qui fe mettra dans l'efprit, qu'une langue n'ait point fubi de changement dans le cours de 1150 années? Mais je conjecture, qu'il y a quelque chofe à rabattre de la grande différence, que l'on croit appercevoir au premier coup d'oeil. On prononce la langue, dans laquelle eft compofé l'Alcoran, fuivant plufieurs regles arbitraires et nouvellement imaginées, d'après lesquelles cet Ouvrage eft ponctué, et avec lesquelles ne s'accorde ni la prononciation vulgaire de nos jours, ni celle des temps anciens: ces regles, il faut fans doute les apprendre à l'école, mais alors on apprend des principes de Grammaire, et non pas l'ancien Arabe, tel qu'il étoit du temps de Mahomet. Si l'on lifoit l'Alcoran, en donnant au Texte la prononciation vulgaire, on ne trouveroit plus tant de différence entre le langage de ce livre, et entre l'Arabe moderne. J'ai pour moi un fait. L'Emir Jofeph Abaffi, qui n'a point appris l'Arabe en Savant, mais qui le fait comme un Gentilhomme Arabe, né au de là du Jourdain, à quelques journées de Damas, étant à Gottingen en 1768, je lui montrai les anciennes Poéfies de Hamafa, qui furent imprimées dans ma Chreftomathie; il les trouva difficiles, mais il put cependant les entendre: la même chofe m'arriva, lorsqu'il me donna quelques Poéfies compofées en Arabe moderne, qu'il avoit écrites de mémoire.) Hors de l'Arabie Monfieur N. a cru remarquer à peu près la même différence entre le langage d'aujourd'hui et l'ancien langage de l'Alcoran, que celle, qui exifte entre le Provencal, l'Efpagnol ou le Portugais, et entre le Latin. De là vient, qu'un Savant, qui a appris l'Arabe en Europe dans les anciens livres, n'entendra point d'abord le langage, que parlent les Arabes.

bes de nos jours, ni ne pourra converser avec eux. Malgré cela Monsieur N. a éprouvé, qu'il est avantageux pour un Voyageur d'avoir appris l'Arabe en Europe selon les regles de la Grammaire. Monsieur de Haven et Monsieur Forskal eurent moins de peine que lui à apprendre le langage vulgaire des Arabes de nos Jours; c'est que ces Messieurs s'étoient appliqués aux langues orientales, au lieu que Mr. N., sans savoir l'Hébreu, n'avoit étudié l'Arabe en Europe que peu de temps: (Si je ne me trompe, il ne fréquentoit que trois leçons par semaine, et cela n'a duré qu'à peine six mois.) et cependant il a expérimenté, qu'il apprit avec plus de facilité à entendre et à parler l'Arabe, que ses deux Compagnons de Voyage, Cramer et Paurenfeind. Il conseille donc à quiconque voudra entreprendre un pareil voyage, d'étudier au préalable la langue en Europe. (Oserois-je ajouter ici quelque chose? Je ne savois moi-même l'Arabe que pour l'avoir appris dans les livres, et non par l'usage, comme une langue vivante; il me fut donc impossible d'enseigner, ni à Mr. N., ni à Messieurs Forskal et de Haven, la véritable prononciation des voyelles, qui varie beaucoup, et qui n'est fondée que sur l'usage, chaque voyelle se prononçant de deux à trois différentes manieres: et c'est là le cas de presque tous ceux, qui enseignent l'Arabe en Europe. Pour ce qui est de la prononciation des consonnes, je me flatte d'en savoir quelque chose de positif, comme le tenant de quelques Arabes, nés dans les Provinces, où leur langue se parle le plus correctement: mais ils ne resterent pas assez long-temps chez moi, pour pouvoir m'apprendre aussi la prononciation des voyelles dans chaque mot. Relativement donc aux voyelles, Monsieur N. n'apprit de moi l'Arabe que comme une langue morte et consignée dans les livres. J'aurois pu réparer ce défaut, si j'avois eu occasion de converser seulement quelque mois avec un Arabe de naissance, sur-tout avec un Arabe de l'Arabie Occidentale, ou bien de la Syrie.)

La langue syriaque ne doit pas encore être mise tout-à-fait au nombre des langues mortes. (Page 91--93.) A la vérité Monsieur N. n'a pas découvert en Chypre le moindre indice, qui lui fit conclure, que l'on y eût parlé cette langue depuis quelque temps; mais on lui a dit à Damas même, que dans un petit nombre de villages du Gouvernement de Damas les paysans ne parlent que Syriaque. On lui a dit la même chose des Chrétiens de plusieurs villages aux environs de Merdin et de Mosul; d'autres affirmoient pourtant, que ces Chré-

 tiens

tiens parlent Chaldaïque, mais un Chaldaïque différent du Chaldaïque ancien. Monsieur N. pense, qu'il y auroit ici beaucoup à apprendre, et même de nouvelles découvertes à faire, pour un Philologue, qui pourroit se résoudre à passer une année chez les pauvres Moines de l'un des couvents situés dans ces environs, comme par exemple à Elkosch. Dans les villes mêmes de Mosul et de Merdin les Chrétiens ne parlent point le Chaldaïque, mais ils écrivent l'Arabe en lettres chaldaïques, (qu'ils appellent *Karschuni*) comme les Juifs l'écrivent en lettres hébraïques.

La langue des Kurdes a trois Dialectes principales. (Page 93, 94.) Un Juif prétendit avoir remarqué dans cette langue plusieurs mots hébreux. (Cela n'est point du tout improbable, au moins si les Kurdes descendent des Arabes, comme ils disent eux-mêmes. Aussi voyons-nous, que déja Abulfaragius, si je comprends bien son expression, les nomme quelque part ܛܝܝܐ, c'est-à-dire Arabes.)

Monsieur N. a simplement oui parlé d'anciennes Inscriptions arabes, sans en avoir vues dans l'Yemen même: mais il indique aux autres les endroits, où il faut les chercher. (Page 94.) En revanche il présente (p. 94--100.) aux Amateurs de la Paléographie sur neuf Planches 1) deux pages d'un Exemplaire de l'Alcoran, écrit en caractéres Kufiques, conservé au Caire, et regardé comme étant de la propre main du Calife Omar. Tab. IV, V. Ce sont des morceaux du chap. 22 et du commencement du chap. 23 de l'Alcoran, et ces morceaux sont très-lisibles. Quiconque voudra apprendre à lire le Kufique, sans avoir des Manuscrits, pourra commodément se servir du secours, que fournit ici Mr. N., et se tirer d'affaire, en consultant le Texte imprimé de l'Alcoran. 2.) Trois Inscriptions d'anciennes tombes, et une autre d'une Mosquée. Tab. VI--IX. Elles sont beaucoup plus difficiles à déchiffrer. Monsieur le Professeur Reiske à communiqué à Monsieur N. ses explications et des conjectures sur ces Inscriptions. 3.) Trente et une Pieces de Monnoie. Tab. X, XI, XII. 4.) Plusieurs Pieces écrites en italique moderne. Tab. XIII, XIV. Il faut confronter avec ceci la Préface, p. 24--40, où Monsieur N., plein de reconnoissance envers Monsieur Reiske, a inséré les explications de ce Savant. Il eût été fâcheux, que Mr. N. ne les eût pas communiquées au Public, quoiqu'elles n'éclaircissent point toutes les difficultés. Mr. N. avoit montré à des Arabes de

nais-

naissance quelques-uns des anciens Ecrits: mais il n'avoit trouvé personne, qui pût lui aider à en sortir. Cela n'est pas étonnant, car d'ordinaire ils ne s'appliquent point à la Paléographie; et il y a même tel Savant Allemand, qui n'entreprendroit pas d'expliquer un ancien diplôme, ou une ancienne monnoie. L'Emir Joseph Abassi ne pouvoit non plus ni bien lire ni bien entendre l'écriture en italique des habitants de l'Yemen, encore qu'il fût Arabe de naissance. Monsieur N. en cherche la raison dans la différence des dialectes, ou dans l'absence des voyelles, ou enfin dans l'omission des points diacritiques des lettres. La seconde raison ne sauroit avoir lieu, car les Arabes Occidentaux écrivent également sans voyelles, et c'est ce que Joseph Abassi fait d'ordinaire, comme j'ai vu moi-même, lorsqu'il écrivit pour moi des poésies arabes. Mais au lieu de cela il y a une autre raison très-importante à alleguer: l'écriture en italique n'est pas la même dans les Provinces; un Allemand a quelquefois de la peine à sortir de l'écriture d'un marchand hollandois, quoiqu'elle soit estimée belle en Hollande: et c'est ce qui arriva à Joseph Abassi, lorsqu'il voulut lire l'écriture d'un habitant de l'Yemen, qui effectivement différoit beaucoup de la sienne; d'ailleurs il savoit l'Arabe, non en Savant, mais simplement comme sa langue maternelle.

Pages 108, 109, on trouve la division du jour, et les noms arabes des lunaisons et des mois. Ceci fera plaisir à bien des Lecteurs, sur-tout puisqu'il n'y a aucune difficulté à le comprendre. Les noms de *Nisan*, d'*Jjar*, &c., qui répondent aux noms hébreux, ne sont à présent que des noms des mois de l'année solaire, qui ont 30 ou 31 jours: au lieu que *Muharram*, *Rabia*, &c. sont de véritables lunaisons de l'année lunaire. A cette occasion il échappe à Monsieur N. une réflexion ingénieuse sur la Religion Mahométane. Elle ordonne de jeûner dans le Carême, qui tombe dans la lunaison Ramadan, depuis le point du jour jusqu'au coucher du Soleil. (*) Si cette lunaison tombe en été, ce jeûne en devient déja difficile à pratiquer: mais des peuples septentrionaux,

---

(*) Pour parler plus exactement encore, il faudroit dire, jusqu'à l'obscurité complette de la nuit; car voici la maxime des Mahométans: *On ne mangera point aussi long-temps que l'on pourra distinguer un fil blanc d'avec un noir.*

naux mourroient certainement de faim, s'ils professoient la Religion Mahométane, et que cette lunaison tombât en été, où il ne fait jamais nuit chez eux. (Méprise singuliere du Prophete Arabe, qui montre du premier coup d'oeil, ou que sa Religion ne sauroit être la Religion universelle faite pour tout le genre-humain, ou que, puisqu'il l'a destinée à cette fin, ce ne sauroit être la vraie Religion. Dieu ne pouvoit tomber dans cette méprise.) Page 112, Monsieur N. commence à parler de l'Astronomie des Arabes: ils sont fort en arriere dans cette science. (Et l'on voit, combien est précipité l'argument *à priori*, que font quelques-uns, savoir, que l'on ne doit pas avoir tardé à connoître le Ciel dans des contrées, où il se montre à l'oeil et si pur et si serein. C'est à la nécessité et au hazard, et non aux occasions favorables, que les connoissances humaines doivent leur origine et leurs progrès.) Mr. N. nous donne les noms arabes de plusieurs astres. Ces noms sont peut-être plus indifférents à l'Astronome, qu'au Philologue, pour qui ils seront d'une plus grande importance, parce qu'ils lui serviront à éclaircir plusieurs choses, tantôt à certifier des conjectures, tantôt à réfuter des erreurs. Je me contenterai de citer quelques exemples. *Asch* est encore aujourd'hui le nom arabe de la grande Ourse. Pages 113, 114. Par là nous sommes mis en état d'assurer à présent ce que ci-devant nous ne pouvions que conjecturer, c'est que עש signifie l'Ourse, Job. IX. 9. *Sohail* (سهيل) passoit ci-devant pour être le Canopus; et de là quelques-uns inferent, que le Canopus est désigné par כסיל. (Job. IX. 9, et ailleurs.) Mes Auditeurs se rappelleront, que j'ai toujours eu de la peine à le croire, parce que dans la vallée Guta, où s'est passé la scene, qui est dépeinte dans le livre de Job, les hauteurs et les montagnes situées à l'Occident rendent le Canopus entiérement invisible, ou que du moins il ne peut l'être que très-peu de temps, et au bas de l'horizon. Ajoutez à cela, que سهيل est le nom de la Canicule. Je veux bien croire, que ce peut aussi avoir été le nom du Canopus, puisque d'autres l'assurent; peut-être avec cette différence, que *Sohail* désigne simplement la Canicule, et *Sohail Iemen* le Canopus, vu qu'il se montre si beau et si distinctement dans l'Yemen, tandis qu'on ne le voit pas si bien ou même point du tout dans d'autres Provinces de l'Arabie. Cependant Monsieur N. nous apprend du moins, que ceux d'entre les Anciens, qui traduisoient le כסיל par سهيل, pouvoient avoir en vue la Canicule, et non le Canopus. Je passe bien

bien des choſes ſous ſilence, ſur-tout ce qui concerne l'ignorance des Arabes en matiere d'Aſtronomie, et leur ſuperſtition au ſujet des éclipſes de la Lune, et je me borne à ce qui eſt dit ici en paſſant, p. 120, ſavoir que c'eſt beaucoup la coutume en Orient de coucher ſur les toits; parce que cette coutume ſert à répandre du jour ſur pluſieurs paſſages de la Bible.

Monſieur N. a trouvé, que la Lepre étoit telle à peu près, qu'elle avoit été décrite dans les Queſtions propoſées à la Compagnie des Voyageurs. Il n'eſt pas ſurprenant, qu'il n'en parle point en Médecin: il ne laiſſe pourtant pas de nous apprendre bien des choſes, ou nouvelles, ou intéreſſantes d'ailleurs. Les Mahométans, qui, fermement attachés à la créance de leur doctrine touchant le Deſtin abſolu, ſe tiennent ſouvent ſi peu en garde contre la peſte, l'enviſagent néanmoins comme contagieuſe, et cherchent à éviter l'infection, apparamment parce qu'elle eſt connue depuis un temps immémorial. C'eſt la raiſon, pour laquelle il y a encore ~~aujourd'hui~~ des maiſons exprès pour des Lépreux, et les ~~malades~~ ſont mis dans ces maiſons, même contre leur gré. Les pp. 136, 137 offrent un exemple d'infection fort ſingulier; il peut néanmoins devenir douteux, parce que la modeſtie ordinaire de Monſieur N. ne lui a pas permis d'en garantir la vérité, et que d'ailleurs la Lepre n'infecte pas toujours; l'infection exige une certaine diſpoſition préalable, cela eſt ſi vrai, que mari et femme peuvent coucher enſemble ſans s'infecter. Mais voici les paroles de Monſieur N. *Il n'y a que peu d'années, dit-on, qu'* (à Bagdad) *un* (Lépreux ſéparé) *dans la vue d'obtenir une certaine Perſonne du ſexe, lui fit vendre à très-bas prix une chemiſe fine, qu'il avoit portée quelques jours. Dès qu'il fut informé par ſes émiſſaires, que cette Perſonne eût gagné la Lepre, il en donna auſſi-tôt connoiſſance, et demanda, qu'elle fût enfermée comme lui.* (Ce récit eſt un peu ſuſpect; la Lepre n'infecte pas ſi certainement, et moins encore ſi vîte, mais fort lentement; et il eſt au moins à préſumer, qu'une Perſonne du Sexe n'auroit pas mis une chemiſe nouvellement achetée et portée par un autre, ſans l'avoir fait laver auparavant. Cependant Monſieur N. fait bien de rapporter ce qu'il a oui dire.) Il avance, que l'on perd les ongles, lorsqu'on a la plus mauvaiſe ſorte de Lepre. Car il y en a de pluſieurs eſpeces, et Mr. N. en donne les noms arabes. Une de ces ſortes de Lepre, Bohak, (بهق) eſt aſſez bénigne, et n'eſt pas du tout contagieuſe: c'eſt ce que témoigne non-ſeulement Monſieur N., mais en-

core Monsieur Forskal. Pages 135, 137, 138. Nous voilà donc à la fin parvenus à entendre cet ancien passage de Moyse, sans qu'il nous reste le moindre doute: Lévit XII. 39. Nous voyons, que dans ce passage Moyse nomme Bohak (בהק) une certaine maladie, qu'il ne reconnoît point pour la Lepre, et il déclare nets ceux, qui ont cette maladie. J'avois demandé aux Voyageurs des éclaircissements sur ce sujet, sans oser presque m'attendre à les recevoir; et cependant ils ont répondu à mes Questions aussi complétement, que j'aurois pu le souhaiter. Il faut lire dans l'Ouvrage même la description de cette maladie non-contagieuse. Page 138, il est parlé d'une Lepre des Indes, qui n'est également ni contagieuse ni maligne, et que l'on s'attire en se nourrissant de poissons corrompus. (Ne seroit-ce point là la Lepre de Norwege, dont Pantoppidan et d'autres ont donné la description?) Monsieur Forskal parle d'un remede singulier contre la Lepre: Un Indien fit le voyage de la Mecque, et se fit cracher par le Chérif au visage et sur la poitrine. Autant que je puis m'appercevoir, le remede fut infructueux; car l'Indien avoit encore conservé les taches blanches de la Lepre, quoiqu'il se figurât d'être net. Ce remede singulier pourroit néanmoins éclaircir une façon de parler, qui se trouve Nombr. XII. 14.

Actuellement l'Arabie ne produit point d'Or, p. 141, mais elle a des Mines de Fer: cela rend fort suspectes les relations des Grecs, qui portent, que l'Arabie Heureuse manque de Fer, et qu'elle abonde en Or. Cependant le Fer est cher et mauvais en Sahan, vu que l'on y manque de bois, et à cause de l'ignorance des Arabes. Page 271. Les Anciens Poëtes Arabes ont célébré la bonté des lames de Sabre, que l'on y fabriquoit: mais à présent il ne s'y en fabrique plus, on y fait pourtant de certains couteaux larges, courbés, et pointus par-devant, que les Arabes portent devant le corps; on les fait cependant en plus grande quantité en Hadramaut. Pages 217, 283. L'Abissinie fournit de l'Or à l'Arabie. L'Arabie produit quelques Pierres précieuses, et des Emeraudes. On voit les montagnes d'Egypte, qui produisent les Emeraudes, en navigeant de Suez à Dschidda. L'Arabie produit de l'Encens, mais le meilleur lui est fourni par l'Abissinie et les Indes. Page 143. L'Arabie ne produit ni Agallochum ni Calembac. Les Arabes racontent eux-mêmes, que le Cafier leur est venu d'Abissinie: on trouve encore aujourd'hui beaucoup de Cafiers en

Abiſſinie, et l'on prétend, que le Café de quelques contrées de ce pays eſt tout auſſi bon que celui d'Yemen. Page 144. (Il ſemble généralement, que l'Arabie, beaucoup plus pauvre que l'Abiſſinie, tient originairemeut de celle-ci pluſieurs dons de la Nature; et l'Ouvrage de Monſieur N. fait deſirer ſouvent d'apprendre de nouveau à mieux connoître ce pays, qui nous eſt devenu ſi étranger. Il eſt fâcheux, que l'entrée de l'Abiſſinie ſoit ſi difficile. Mais peut-être que les Herrenhutes ſeront les premiers à trouver le moyen de s'y introduire. Ils ont déja tenté plus d'une fois d'envoyer des Freres en Abiſſinie, et ils ont effectivement pris la bonne route, celle d'Alexandrie, qui leur a été facilitée par le ſecours du Patriarche. Leur Syncrétiſme en matiere de Religion, leur zele pour ce qu'ils appellent les intérêts du Sauveur, et pluſieurs autres qualités, qui leur ſont propres, peuvent leur rendre poſſible ce qui a été impoſſible à des Rois, et même à Louis XIV. Et quand même les intérêts du Sauveur n'en ſeroient pas eſſentiellement avancés; les Amateurs des Sciences, et peut-être même quelque Souverain, dont les Sujets rouvriroient le commerce de l'Abiſſinie, ne laiſſeroient pas d'avoir de grandes obligations à ces gens là.)

Il eſt queſtion de la Manne, p. 145 -- 147: mais ce qui en eſt dit ne ſert point à répandre un nouveau jour ſur l'Hiſtoire des Iſraélites du temps de Moyſe; et Monſieur N. avertit lui-même, qu'il ne s'en eſt point informé dans l'endroit principal de la contrée du Sinaï. Quoique l'ardeur du ſoleil fonde la Manne pendant le jour, elle n'en eſt point gâtée pour cela, mais elle s'accumule ſur les feuilles, qui en deviennent journellement plus épaiſſes. Ces feuilles on les amaſſe, et on en détache la Manne, ſoit en les bouillant dans l'eau, ſoit en pilant enſemble la Manne et les fueilles, ce qui au reſte produit la moindre eſpece de Manne. Celle, que Monſieur N. a vue à Baſra, étoit ſemblable à celle, dont Moyſe fait la deſcription: mais on ne la trouve nulle part dans tout le cours de l'année; ainſi cette circonſtance de l'Hiſtoire de Moyſe demeure toujours inexplicable par des cauſes naturelles, de même que cette quantité de Manne, ſuffiſante à ſuſtenter plus de ſix cents mille ames, et la diſette de Manne au ſeptieme jour. Elle entre ſans contredit dans la pâtiſſerie.

Les Arabes ne laiſſent pas de cultiver ſoigneuſement le Raiſin, encore que les Mahométans ne boivent point de vin. Page 147. On en comptoit jusqu'à vingt ſortes dans le Baillage de Sauchan. Page 230. (Voyez l'Alcoran Sura V,

 92,

92, XVI, 69. Voyez auſſi ſur les Manichéens, qui défendoient également le vin, tandis qu'ils mangeoient le Raiſin, Beauſobre Hiſt. des Manichéens, Part. 2, p. 774, 775.) Monſieur N. a vu à Basra l'Elcheroa, (الخروع) célebre par l'Hiſtoire de Jonas, et par la controverſe de St. Jerôme. Page 148. Elle étoit en fleurs, et portoit en même-temps des fruits verds et mûrs. Dans l'espace de 5 mois elle avoit crû la hauteur de 8 pieds: mais les feuilles et les fleurs, qu'il en a cueillies, ſe fanerent dans peu de minutes, L'orge eſt encore actuellement en Arabie le fourrage ordinaire des chevaux, p. 151. (comme elle l'étoit généralement chez les Anciens, & I Rois v. 8.) Page 151-157, on répond fort en délail et avec ſoin ſcrupuleux à la Queſtion 13ᵉ touchant les moiſſons, qui rapportent 30 et jusqu'à 100 pour un, dont il eſt fait mention dans la Bible, et celles, qui rapportent pluſieurs centaines pour un, dont parlent les Auteurs Grecs et Latins. Sans contredit les Arabes de l'Yemen ne ſement pas ſi prodigalement que nous, et ils cultivent la terre à peu près comme un jardin, pp. 156, 157; auſſi la proportion entre la ſemaille et la récolte doit être différente. Monſieur N. apprit, qu'à Merdin l'orge rapportoit cinquante pour un; et il remarque, que dans cette contrée il y a encore, outre notre orge ordinaire, une espece d'orge noire, qui eſt meilleure pour les bêtes, et qui multiplie d'avantage: d'où il infere, que ce qu'il vient de dire doit s'entendre de cette orge noire. Il penſe, que dans Moyſe (Gen. XXVI. 12.) et Hérodote il pourroit bien ne pas être queſtion de froment, mais de la *durra*. (Il eſt certain, que Moyſe, dans le paſſage indiqué, ne parle point du froment, mais peut-être qu'il ne parle pas non plus de la *durra*: il aura plutôt en vue l'orge, pourvu que l'on écrive שׂערים avec un *Sin*.) La page 152 offre une obſervation importante et inattendue. Là où la terre n'eſt abreuvée que de la pluie, non-ſeulement le froment eſt plus nouriſſant, mais il donne auſſi plus de farine, que là (comme à Basra) où elle eſt abreuvée par un fleuve, qui ſe déborde, ou par l'art humain; et dans les endroits arroſés par la pluie une moiſſon, qui rapporte 15 pour un, eſt eſtimée auſſi bonne que celle, qui rapporte 20 pour un dans les endroits arroſés par un fleuve ou artificiellement. (A préſent nous entendons ce que veulent dire Moyſe, (Deutér. XI. 10, 11.) et les Géographes Arabes, qui prennent tant à tâche de marquer, ſi un pays عذي, abreuvé par la pluie, eſt proprement un pays *ſain*.) Mais je dois finir, ne pouvant

ſui-

ſuivre Monſieur N. dans les détails, où il entre principalement ſur l'Agriculture, ſur la maniere de veiller les terres, de battre le bled &c. Ces détails, ſans renfermer toujours du neuf, contiennent cependant une multitude de choſes intéreſſantes, & rendues plus intelligibles par des gravures.

Il eſt hors de doute, que dans l'Orient les Grands et les Petits mangent du Buffle, quoique Monſieur N. ne le trouva pas ſi ſavoureux, que le boeuf ordinaire. Page 165. (Cela fait tomber l'objection ſinguliere de Bochart contre ceux, qui ont traduit תאו par Buffle. Deutér. XIV. 5.) Il ne ſe ſouvient pas d'avoir vu des Buffles en Arabie, et il penſe, que c'eſt à cauſe que le ſol eſt trop aride, car il a obſervé, que les Buffles aiment les contrées marécageuſes, ou le voiſinage des grands fleuves. (J'ajoute, que même le nom arabe du Buffle جاموس n'eſt pas un mot arabe, mais perſan.) Pages 169, 174, il eſt parlé des Sauterelles, et de leur ennemi Samarmar. Monſieur N. confirme de nouveau, que les Sauterelles ſervent de nourriture, et décrit la façon la plus ordinaire de les apprêter, dont Roeſel ne pouvoit ſe former une idée, ce qui lui fit enviſager comme une fable la coutume de les manger. La Sauterelle nommée دبا paſſe pour donner la diarrhée à ceux, qui la mangeroient; auſſi ne la mange-t-on point. Page 171. Monſieur N. a trouvé, qu'encore aujourd'hui on a coutume de parler des Sauterelles à peu près ſur le même ton, qu'il en eſt parlé dans l'Apocalypſe de Saint Jean, ch. IX. Page 173. Il devient toujours plus vraiſemblable, que Salva ou Selav (שלו, Exode XVI. Nombr. XI.) eſt effectivement la Caille, et que la plus ancienne verſion eſt préférable à toutes les conjectures des Modernes. Page 176. Monſieur N. conſulta des Juifs ſur תחש: il en reçut des réponſes, telles que l'on pouvoit les attendre, on lui apprit ce que d'autres Juifs avoient déja deviné depuis long-temps faute de ſavoir la langue. Page 178. Les Juifs débitent ce qui ſe trouve dans leurs Commentaires, ou bien ils cherchent à pallier leur ignorance par des réponſes hazardées, et en recourant aux prodiges. Cependant on dit auſſi à Monſieur N., que تخس étoit dans la langue vivante des Arabes le nom des Dauphins, et il vit effectivement à l'entrée du golfe perſique une multitude ſurprenante de ces animaux réunis enſemble. Page 178.

On trouve des éclairciſſements ſur les aliments purs et impurs des Arabes, pp. 178, 179. Ils ne mangent point d'animaux déchirés, et poulent ſur cet article

le ſcrupule au point de regarder comme impur le gibier, dont un chien a mangé de la chair. (Ceci reſſemble parfaitement à une exagération pharisaïque de la loi de Moyſe: il faut ſe rappeler à ce ſujet, que durant pluſieurs ſiecles de ſuite la Religion Judaïque a été tres-répandue en Arabie, et qu'elle y a été même ſur le trône.)

Il eſt dit, p. 215, que ce n'eſt pas tant le Clergé, comme on l'a cru jusques à préſent, que l'amour pour la Calligraphie Arabe, qui s'oppoſe à l'introduction de l'Imprimerie. Les caracteres arabes tracés par une belle main ſont aſſurément plus beaux, qu'ils ne ſeroient, quelque bien qu'ils fuſſent imprimés; et comme la liaiſon des lettres a des charmes ſi extraordinaires aux yeux des Arabes, il eſt impoſſible, que leurs caracteres imprimés leur plaiſent. Cela eſt ſi vrai, qu'à peine trouverent-ils nos livres imprimés liſibles; et je le crois très-volontiers. Monſieur N. remarque encore avec raiſon, que l'Imprimerie s'introduiroit dans les pays mahométans, ſi les caracteres kufiques, que l'on écrivoit chacun à part ſans les lier enſemble, étoient encore aujourd' hui en uſage. —— —— Les Arabes ſont les inſcriptions avec des lettres en relief. Page 216. (C'eſt de quoi Kennicot pourroit ſe prévaloir avantageuſement, p. 77 de ſa *ſecond Deſſertation on the ſtate of the prinded Hebrew Text;* quoique je ne penſe pas, qu'il ait raiſon.)

Page 180-240, on trouve une deſcription géographique très-importante et nouvelle de l'Arabie, dans laquelle Monſieur N. diſtingue toujours ſoigneuſement ce qu'il a vu lui-même, d'avec ce qu'il a appris par d'autres. Cette diſtinction fait un des plus grands mérites de ſa Géographie, et en général de toutes ſes relations. Par-tout, où il n'eſt pas bien ſûr de ſon fait, il en avertit par un *on dit*, *on prétend*, *j'ai oui dire*; cela fait honneur à la fidélité hiſtorique du Dépoſant, et concilie d'autant plus de croyance aux autres faits, qu'il aſſure directement. Souvent il compare avec ce qu'il ſait comme témoin oculaire les Geógraphes Arabes, le Nubienſis, (ou le Chérif Idris, pour le nommer avec Mr. N. par ſon ſecond nom) & d'autres encore; & tantôt il les explique, tantôt il les corrige. Au moyen des ſecours, que fournit notre Auteur, on pourroit actuellement faire une édition intéreſſante de la deſcription de l'Arabie par Abulfeda. On donne ici des éclairiſſements ſur bien des articles de la Géographie ancienne: mais avec plus de ſuccès (à ce qui me ſemble) lorsqu'il s'agit de

noms

noms grecs, que lorsqu'il eſt queſtion de noms hébreux. En voici la raiſon: Monſieur N., ainſi qu'il le dit lui même, ne s'étoit jamais appliqué à la langue hébraïque, comme en effet il n'y étoit pas obligé; il a donc comparé des noms de l'ancienne Geógraphie avec des noms hébreux, tels qu'ils ſont écrits par des Europeéns dans leurs Verſions, et c'eſt ce qu' il ne fit pas même immédiatement, mais par la ſeconde et la troiſieme main: or l'orthographe orientale eſt ſouvent diamétralement oppoſeé à ces comparaiſons. Par exemple les Orientaux diſtinguent l' *S*, qui a le ſon doux, de celle, qui a le ſon dur, auſſi exactement que les François et les Latins diſtinguent l' *S* du *Z*; et auſſi peu que les Latins mettront *Sephyrus* pour *Zephyrus*, tout auſſi peu les Orientaux confondront *Zain* avec *Samech* ou *Sin*. Encore moins les verra-t-on confondre le *Z* des François avec *ſch*. Mais Luther écrivoit des noms propres hébreux d'après la Vulgate Latine, ainſi il prenoit ſouvent le ש pour une *S*, parce que les Latins et les Grecs n'ont point le *ſch* des Allemands, ni le ש des Hébreux, ni le ش des Arabes: l' *S*, telle qu'on la prononce en Allemand, eſt ſubſtitueé tantôt à l' *S*, qui a le ſon dur, et tantôt au *Z*, qui a le ſon doux, que lui donnent les François; ainſi donc l'Européen, qui ne conſulte point l'ortographe orientale, qui eſt ſi exacte, confondra d'abord le *Z* des François avec l'*S*, (le ζ des Grecs avec le Σ) et puis l'un et l'autre avec le ſon de l'*ſch* en Allemand, que ne connoiſſent ni les Grecs ni les Latins. Il en eſt de même de l'א et du ע, que nous autres Européens ne prononçons point du tout. Je ne ſaurois rien extraire de la Geógraphie de Mr. N.; (j'abandonne ce ſoin aux Géographes) mais je puis bien produire des échantillons de comparaiſons heureuſes ou malheureuſes avec l'ancienne Géographie.

Monſieur N. ſoupçonne, que *Muſa*, non loin de Moka pourroit être le port *Muza*, dont parlent les Grecs. Page 223. Cela eſt tout-à-fait probable: il place à la vérité Muſa à quelques milles de diſtance de la mer en avançant dans le pays; mais on ſait, que bien des villes, ſur-tout en Arabie, n'étoient pas immédiatement jointes à leurs ports. —— —— Mais l'orthographe, que Monſieur N. allegue lui-même, fournit la plus forte réfutation d'une ſeconde conjecture, en vertu de la quelle ce ſeroit *Méſa*, dont parle Moyſe. (Gen. X. 30.) Bochart, qui change les lettres à ſa fantaiſie, avoit déja avancé cette conjecture propoſée avec trop de hardieſſe, ſavoir que *Muza* étoit

*Mé-*

*Méſa*, dont parle Moyſe: mais voici ce que Hardouin a objecté depuis long-temps avec raiſon: משא *facit Muza; perinde, quaſi* ש *parmutari poſſet in Z latinum.* (Note 24. ſur Pline, tome I. p. 327.) Cette remarque eſt beaucoup plus déciſive pour quiconque entend l'Hébreu et en même-temps l'Arabe: Moyſe parle de משא, le mot arabe c'eſt موزع; il n'y a point ici de lettres, qui ſoient les mêmes, ſinon l'M. La ſeconde conjecture, propoſée p. 225, ſavoir que Méſa pourroit-être موشي ſeroit moins combattue par l'Orthographe, ſi l'endroit, dont il s'agit, s'appelloit موشي, et non موسج; Orthographe, que Monſieur N. allegue encore. —— —— Il croit trouver de la reſſemblance entre *Uſal* et *Oſer*, p. 232: il peut y en avoir en Allemand, où l'on ne diſtingue pas l'*S*, qui a le ſon dur, du *Z*, dont le ſon eſt doux en François; mais dès que l'on écrit les deux mots en lettres orientales, il ne reſte plus la moindre reſſemblance entre عسر et אוזל. Mais notre Auteur n'a pas oublié de remarquer, qu'un Mahométan des Indes, qui avoit été long-temps dans l'Yemen, croyoit pouvoir aſſurer, qu' *Uſal* étoit l'ancien nom de Sanaa. Page 291. Cette aſſertion eſt importante, parce qu'elle s'accorde avec pluſieurs anciennes relations. —— —— Les Amateurs de la Géographie ancienne liront avec plaiſir ce qui eſt dit p. 236 de Dafar, ou Safar, *Dhafar*, &c., comme d'autres veulent, qu'on écrive: il faut confronter encore avec ceci ce qui eſt dit p. 262. Il ſe pourroit pourtant, que, contre l'opinion de Monſieur N., propoſée p. 290, Dafar ne fût point *Séphar*, dont parle Moyſe, car Séphar s'écrit avec un Samech, ספר, et Dafar avec un *Da*, ظفار. Je le trouve du moins écrit de la ſorte dans Abulfeda, et Monſieur N. avoue, qu'il n'a pas fait attention à l'Orthographe Arabe. —— *Sept*, que Monſieur le Docteur Buſching a comparé avec Sabta, (Part. III. de la Bibl. Or. N. 38, p. 101.) eſt déſignée par le nom de *Suk es Sept*, (*le Marché de Sept*) mais ce mot n'eſt point écrit en caracteres arabes. Page 247. Tous les ſamedis ſont des jours de marché à *Sept*, et cette circonſtance doit faire préſumer à quiconque ſait la langue arabe, que le mot *Sept* ſignifie ici سبت le *Sabbat*, c'eſt-à-dire le *Samedi*, car les noms des villes, qui commencent, par *Suk*, (le *Marché*) ſont ordinairement compoſés du jour de la ſemaine, qui eſt le jour de marché de ces villes, le *marché du lundi*, le *marché du mardi*, etc.; conſéquemment à cela *Sukes ſept* ſignifieroit le *marché du ſamedi*. Et cela étant, *Sukes ſept* pourroit n'avoir rien

de

de commun avec סבתה, dont parle Moyse. —— —— J'avois trouvé tant de probabilité dans une autre conjecture de Monsieur le Docteur Busching, qui roule sur רעמה, dont parle Moyse et Ezéchiel, que je n'attendois plus que la Relation du Voyage de Mr. N., pour m'assurer de l'Orthographe, et parvenir ainsi à une entiere évidence. (Voyez *le Spicilegium Géograp. Hebraeorum*, *pp.* 196, 197.) Mais cette conjecture se trouve ici également combattue; l'Orthographe ne permet point de prendre רעמה, ni pour le territoire de Réma, ni pour la ville de Jérim; (Voyez l'Asie par Busching, pp. 592, 595, de la nouvelle édition.) car ces deux mots s'écrivent sans *Ain*, —— le premier s'écrit ainsi ريمة, et le second de cette maniere يريم. Pages 236, 248. —— —— —— Bochart pense, (*) que Jérach, Gen. X. 26, est le même peuple, que Diodore de Sicile nomme *Alilaei;* et notre Auteur donne un nouveau degré de probabilité à cette conjecture. Page 270. Voici comment raisonnoit Bochart: Les Orientaux traduisent fort souvent des noms propres; *Jérach* en Hébreu, et *Halal* en Arabe, signifie la Lune; *Alilaei* peut donc être la même chose que *Halalaei*. Le tout se réduisoit à savoir, si l'on devoit écrire le nom de ce peuple de la forte هلال: or entre Abuarisch et Hedschas Monsieur N. a effectivement oui parlé d'une tribu d'Arabes libres, nommés بني هلال. (*Bani Halal.*) Du reste je ne comprends pas comment Monsieur N. a pu citer ici le Chérif Edris, ou le Nubiensis. *Clim.* 2. p. 5. est vraisemblablement une faute d'impression, et je crois, qu'il faut lire *Clim.* 2. *Sect.* 5. Mais ici encore il ne s'agit pas des *Alalaei*, mais il est parlé en Latin des *Alabaei*, et outre cela on trouve en consultant l'Arabe, qu'ils sont désignés par des lettres toutes différentes, et nommés علابة; d'où il s'en suit, que ce n'est certainement pas d'eux, qu'il s'agit dans cet endroit. —— —— Les deux Chavila, dont parle Moyse, (חוילה, Gen. X. 7, 22.) semblent être suffisamment déterminés par les deux Chaulan, (خولان) dont Monsieur N. donne la description, pp. 270, 280. —— —— Il y a probablement une erreur, p. 287; mais où Monsieur N. peut fort bien avoir été induit en Arabie: on prétend,

(*) Phaleg et Canaan L. II. c. 19.

tend, que Hud, ou Haud, comme Monſieur N. le nomme d'après la prononciation de ce pays, répond à Kachtan. (Joktan, dont il eſt fait mention dans la Bible.) Le génie de l'ancien Arabe ne permet pas d'entendre par Hud, Joktan, mais Eber, frere de Joktan. Or Eber étoit tombé dans l'oubli parmi les Arabes, et ils ne penſoient qu'à leur premier Pere Kachtan. —— Page 290 Monſieur N. dit, qu'il croit, que j'aurois autrement traduit le vs. 30. du chap. X. de la Gen., ſi j'avois vu au préalable ſes réponſes à mes Queſtions. Je n'en aurois pourtant rien fait. J'ai déja dit plus haut ce que je trouve à redire à l'explication, qu'il donne de Méſa et Séphar; pour le reſte, je prie les Lecteurs de ſuspendre leur jugement, jusqu'à ce que je puiſſe leur préſenter les preuves, ſur lesquelles ma traduction eſt appuyée, comme je me propoſe de faire dans la ſeconde partie du *Spicilegium Géographiae Hebraeorum*. —— —— Il ne paroît pas vraiſemblable à notre Auteur, que Mariba ait jamais porté le nom de Saba, vu que Pline l'appelle déja Marjaba. Page 292. En ceci encore il ne me perſuade pas. Pluſieurs villes d'Arabie ont deux noms, et ſouvent les anciens Arabes, comme les Hébreux, donnoient auſſi à la Capitale le nom du pays. Il faut encore faire la même remarque en liſant la p. 340, où cependant Monſieur N. témoigne, qu'il trouve quelque difficulté à croire, que Lachſa, la Réſidence du Schech de Hadſchar, (هجر) ſituée près du golfe perſique, s'appelle auſſi *Hadſchar*. Il eſt certain, que d'anciens Auteurs Arabes lui donnent ce nom. Il faut lire dans l'Ouvrage même (p. 290 -- 224) les autres obſervations, qu'il raſſemble, et les conjectures, qu'il forme, pour éclaircir le chap. X. de la Geneſe. Près du golfe perſique Monſieur N. a effectivement trouvé un endroit appellé صور, (*Zor*, ou *Tyrus*,) que l'on avoit cherché long-temps; p. 298; et il remarque, que, ſuivant l'opinion de Monſieur Buſching, cet endroit a été bâti par les Tyriens. Ce n'eſt pas l'opinion de Monſieur Buſching, mais un fait, dont Strabon a donné une relation circonſtanciée: on retrouve dans l'Ouvrage de Monſieur N. ce que l'on n'admettoit pas comme bien avéré ſur le témoignage de Strabon, et ce qui néanmoins eſt très-intéreſſant pour l'hiſtoire de l'ancien commerce des Indes. Monſieur N. ne dit rien de Daden, ou Dédan, ou Dirin, ſitué de même ſur le golfe perſique, ou ſur la mer des Indes vis-à-vis d'Oman; j'ai cité les relations, que l'on nous a données jus-

ques ici touchant cette ville, dans le *Spicilegium Géographiae Hebraeorum*, p. 203. Le ſilence de Monſieur N. ne donne point le démenti à ceux, qui ont parlé de cet endroit: (il faut ſans doute, qu'il exiſte) mais tout ce que ce ſilence ſignifie c'eſt que Monſieur N. n'a jamais rencontré cet endroit dans ſa route, et qu'il n'en a rien oui dire. —— —— On retrouve dans Nedſchd, à peu près là où il falloit la chercher, la très-ancienne ville de Duma, contre laquelle Eſaïe a prophétiſé, (chap. XXI. 11.) qui d'ailleurs n'eſt connue que par la Bible, et ſon nom eſt écrit dans les mêmes caractères orientaux, دومه. —— —— En liſant ce qui eſt dit de جبرات, ſitué près du golfe arabique, (p. 357.) on penſera peut-être, que c'eſt *Ezjongéber*, ſi célebre dans la Bible. Mais on abandonnera cette idée, quand on apprendra, que c'eſt un banc, où l'on pêche du corail, *et ſur lequel eſt un haut monceau de pierres, qui ſert d'avertiſſiment aux Navigateurs*: mais peut-être auſſi qu'on fondera là deſſus des conjectures touchant cet Ezjongéber, qui nous eſt totalement inconnu; conjectures, qui vaudront pour le moins celles, que Bochart établit ſur des étymologies, et dont quelquefois on ne laiſſe pas de faire encore quelque cas.

Page 391, notre Auteur fait la deſcription de la Tribu Taï, (طي) qui autrefois étoit ſi fameuſe, que dans la langue chaldaïque et ſyriaque les Arabes en général ſont ſouvent appellés Taïtes; il la place parmi les tribus bédouines, et la dit être encore puiſſante. (On n'auroit pas dû écrire Thaï. A quoi bon l'*H* après le *T*, qu'un Allemand d'ailleurs ne ſauroit prononcer? Elle ne ſert ici qu'à rappeller dans l'eſprit une lettre arabe et hébraïque toute différente.) —— —— Page 401, il eſt dit, qu'autour du Sinaï on trouve des vallées fertiles, dont les excellents raiſins et les fruits ſe vendent à haut prix pour le Caire. La vallée de Faran porte auſſi de beaux fruits; (p. 402.) elle étoit entiérement ſeche en Septembre, quoiqu'elle avoit un torrent, qui groſſit tellement dans le temps de la pluie, que les habitants furent contraints de ſe retirer ſur les montagnes. Même dans le temps de la ſéchereſſe on ne laiſſa pas de trouver de l'eau dans cette vallée et dans celle de Girondel, lorſqu'on creuſoit dans le ſable jusqu'à la profondeur d'un pied et demi, ou à celle de deux pieds. (Il faut donc, que pour l'ordinaire ces contrées ne manquent pas d'eau au point qu'on ſe l'imagine communément, et que les Iſraélites s'y ſoient trouvés dans

 une

une année de féchereffe extrême.) Quantité de tombes érigées dans ce pays, & chargées d'infcriptions hiéroglyphiques, montrent affez, qu'il a été autrefois plus habité, qu'il ne l'eft à préfent.

Cette defcription géographique fournit encore plufieurs relations répandues çà et là, et propres à éclaircir bien des paffages de la Bible: il eft dit par exemple, que l'on ne monte point vers la porte de la Caaba par un efcalier, mais par une échelle mouvante de bois, et cela fert à répandre du jour fur Exode XX. 23. Les Bédouins regardent encore l'Agriculture comme au deffous de la dignité d'un Arabe véritablement Noble, précifément ainfi qu'en parle Jérémie, chap. XXXIV. 6, 7, et Diodore de Sicile, L. 19. §. 94. Arvieux l'avoit déja dit; mais fon témoignage a paru fufpect; et Monfieur N. eft, à mon avis, un témoin non fufpect, parce qu'il ne donne jamais dans le merveilleux. Page 304, il eft fait mention d'un ftratageme, totalement femblable à celui de Gédéon, Juges VII, et qui paroît fouvent incroyable à ceux, qui font accoutumés à notre façon de faire la guerre, parce qu'il n'eft plus praticable de nos jours: et on rapporte, p. 318, que l'affront fait à un Ambaffadeur, à qui on avoit rafé la barbe, caufa une guerre, or ce fait eft précifément parallele à celui, qui eft rapporté II Sam. X. 4.

Monfieur Niebuhr donne un haut degré de vraifemblance à ce qu'il dit fur l'endroit, où les Ifraélites ont paffé la mer rouge, pp. 410, 411, 413; il nie, que ce paffage fe foit fait dans la vallée de Bédéa, et il croit, qu'il s'eft fait même au deffus de Suez. Mais fur cet article il faut lire l'Ouvrage même; car, fans le fecours des cartes topagraphiques, qui y font jointes, et principalement de celle, qui eft marquée Num. XIV, on n'entendroit qu'à demi l'Extrait, que je pourrois en donner. Notre Auteur n'a point trouvé d'*ifthme fous mer* (*Riff*,) dans la mer rouge, p. 412. En effet un tel ifthme ne peut plus fervir à l'intelligence de l'hiftoire, fi le paffage des Ifraélites s'eft fait au deffus de Suez. On a déja dit, que notre Auteur regarde ce paffage comme un vrai miracle, et non comme ayant été fait à la faveur d'un double flux, occafionné par un vent de Nord-Oueft continu. Les pages 414, 415 préfentent la plus forte objection contre cette explication, que j'ai donnée fur Exode XIV, et que les propres paroles de Moyfe m'avoient fait naître. Il eft vrai, qu'à Hambourg

bourg et à Cuxhaven on remarque à certains vents un double reflux, mais non un double flux; et les habitants de Suez ne se souviennent pas d'en avoir vu dans leurs contrées. Page 423. Une objection faite par Monsieur Niebuhr, qui dès son enfance a vu des marées, étant né près de la mer, mérite la plus grande attention. Voici ce que je pourrois dire, pour satisfaire la curiosité de ceux, qui souhaiteroient de savoir ce que j'aurois à répondre. 1) J'ai aussi envisagé le cas comme quelque chose de très-rare, et j'ai presque posé en fait, que depuis le temps de Moyse ce cas n'est jamais arrivé, du moins dans ce degré de force, dans le golfe arabique. 2) Je n'ai pas cru non plus, qu'à Hambourg et à Cuxhaven, près de l'embouchure d'un aussi grand fleuve que l'Elbe, qui porte continuellement tant d'eau dans la mer, il arrivât un double flux, d'autant moins que de l'autre côté dans le voisinage, il y a encore un autre grand fleuve, qui se décharge dans la mer, et que le vent d'Est est rarement fort orageux chez nous. Toutes ces circonstances varient relativement au golfe arabique. Et malgré cela Monsieur N. observe, qu'à Cuxhaven le vent d'Est empêche le reflux, et prolonge le flux. 3) D'après la relation de Burnet, il doit y avoir eu un double flux sur les côtes de Hollande en 1672, et ce double flux doit avoir sauvé la Hollande.

Monsieur N. parle avec beaucoup d'exactitude et fort au long du flux et reflux du golfe arabique. Il n'est pas douteux, que l'un et l'autre n'ait lieu dans ce golfe, même jusqu'à sa derniere extrêmité près de Suez, de façon néanmoins, que le temps de la plus haute et de la plus basse marée arrive toujours plus tard, à mesure qu'on s'éloigne de Babelmandeb. Page 421-431, on trouve une liste des observations, que notre Auteur a faites sur ce sujet en divers endroits du golfe arabique: il a noté chaque fois le jour et l'heure de la plus haute ou de la plus basse marée, et fort souvent jusqu'à quelle hauteur les eaux montoient ou baissoient. Mr. N. rend compte des observations, qu'il a faites à Suez; observations, qui sont les plus importantes eu égard à la Question touchant le passage des Israélites à travers la mer rouge. Page 421-423. On avertit encore ici, que les vents du Sud et du Nord, lorsqu'ils souffloient long-temps, produisoient du changement dans la hauteur des eaux, de façon qu'avec un vent

du Nord continu les eaux étoient plus basses que de coutume, mais qu'elles baissoient lentement.

Monsieur N. n'a pas été dans l'endroit même, où l'on prétend, que coule le torrent d'Egypte: cependant il communique quelque relations, qu'on lui a faites de bouche dans l'Orient sur ce sujet. Pages 418, 419. Mais je me suis déja trop étendu, pour oser pousser plus loin cet Extrait.



Michaelis
Recüeil de questions...voyage de
L'Arabie.

